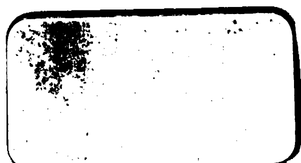






Corbeil, typ. de Crété.











Lith. et Imp. par A. Baugean. Q. du Marché Neuf 46

LETTRES A ÉDOUARD

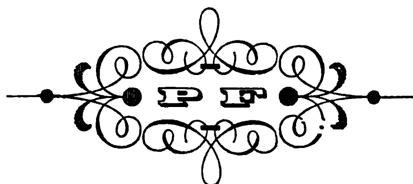
SUR LES

CATACOMBES ROMAINES

PAR

L'ABBÉ ALPHONSE CORDIER.

« Corpora sanctorum in pace sepulta sunt,
« et nomina eorum vivent in æternum. »
« Les corps des saints reposent dans la paix,
« et leur nom vivra éternellement. »
(Ecclésiaste.)



PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

PARIS,
NOUVELLE MAISON,
RUE SAINT-SULPICE, 58,
ANGLE DE LA PLACE.

LYON,
ANCIENNE MAISON,
GRANDE RUE MERCIÈRE, 33,
ET RUE CENTRALE, 68.

1852

A ÉDOUARD CREPY,

DE LILLE.

SOUVENIR ET AFFECTION,

L'ABBÉ ALPHONSE CORDIER,
de Tours.

ROME, le 19 avril 1851.

ENVOI.

L'homme, né de la femme, et jeté sur la terre,
Y coule peu de jours; sa vie est un mystère :
La blancheur de son âme, un rien peut la ternir;
Qu'il retourne au passé, qu'il sonde l'avenir,
Qu'il veuille s'attacher au présent qui s'envole,
Il comprend qu'il n'est rien qu'une ombre, une parole,
Un son vain frappant l'air, une vapeur qui fuit,
Un rayon passager que dissipe la nuit.

Le présent qui s'échappe et qui se renouvelle,
Sans cesse rapportant une douleur nouvelle;
Le présent que la main voudrait en vain saisir,
Qui ravit, à la fois, et souffrance et plaisir;
Le présent ne peut donc aller à sa pensée,
En futiles sujets si souvent dépensée.

L'avenir, oh! qui peut sonder sa profondeur
Et de son voile obscur dissiper la noirceur?
Qui peut de ses secrets, de son incertitude,
Sans crainte ni frayeur vouloir faire une étude?
L'avenir d'ici-bas est souvent plein de fiel.
L'on n'en doit rêver qu'un, c'est l'avenir du ciel;
Celui-là seul est beau, celui-là seul console,
Et ne nous trompe point par un espoir frivole!
Mais à cet avenir, qui n'est pas mensonger,
Quel esprit froidement voudrait toujours songer?

Le passé, qui n'est plus, et dont la voix muette
Nous rappelle, en silence, un temps que l'on regrette;

Le passé, triste ou gai, s'aidant du souvenir,
Offre au penseur un champ plus grand que l'avenir.
Son histoire commence au principe du monde ;
On y prend le sacré, le profane, à la ronde ;
Chacun peut moissonner dans ses vastes sillons,
Butiner sur ses fleurs, abeilles, papillons.
C'est là que l'on retrouve et qu'on doit venir prendre
Tout ce que la mémoire ou le cœur veut apprendre;
C'est là que tout esprit vient, en paix, se nourrir.
La source du passé ne se peut point tarir ;
Plus notre âme s'y plonge, et plus son eau limpide,
Par mille endroits divers, s'en échappe rapide.
Quel œil pourrait compter tous les nombreux chemins
Tracés dans le passé par le pied des humains?
Qui peut savoir, ami, qui peut savoir le nombre
Des plaisirs, des douleurs qu'a dévorés son ombre?
Chaque être qui vécut dans la création
En ce gouffre a suivi sa génération ;
L'on y voit tournoyer, comme de longs fantômes,
Les empires détruits, les villes, les royaumes,
Les peuples disparus, les vainqueurs d'autrefois,
Les pères et les fils, les sujets et les rois !

Dans cet immense champ, grand comme la nature,
L'étude ne doit point marcher à l'aventure.
Il faut saisir un peuple, un siècle, faible ou fort,
Et puis le disséquer comme on dissèque un mort,
Enlevant chaque muscle, et touchant chaque fibre
De ce corps où plus rien, depuis longtemps, ne vibre.
C'est le goût, c'est le cœur qui dirige la main.
Quant à moi, j'ai choisi le vieux peuple romain ;
Non celui des Césars, celui du Capitole,
Qui du marbre et de l'or se faisait une idole ;
Mais celui de la croix, mais celui des bourreaux,
Qui cachait ses autels au milieu des tombeaux.

J'ai choisi les martyrs, les saints du Colisée,
Ces héros dont la vie était si méprisée,
Que le glaive sanglant la tranchait tous les jours,
Comme on coupe un vil jet qui repousse toujours.
J'ai pris avec amour, j'ai pris pour mon étude
Ce peuple de bannis qui, dans la solitude,
Dans des antres profonds, loin du jour et du bruit,
Venaient sécher leurs yeux aux voiles de la nuit;
Ce peuple de *témoins*, né du sang du Calvaire,
Dont la devise était : *Souffrir, aimer, se taire !*
Ce peuple de chrétiens qui, durant trois cents ans,
Amusa dans le Cirque et Rome et ses tyrans;
Qui, ramassant ses morts, après chaque hécatombe,
Au fond d'un souterrain les couchait dans la tombe;
Et qui, sans murmurer, sans perdre son espoir,
Se laissait, chaque jour, conduire à l'abattoir.

Voilà la belle page, ami, que j'ai choisie;
Voilà le grand sujet, si plein de poésie,
Si palpitant d'amour, d'espérance et de foi,
Que je veux, en ces vers, méditer avec toi !

Mais en face d'une œuvre aussi grande, aussi belle,
Mon courage s'effraye et ma force chancelle;
Il faudrait à ma lyre une corde de plus,
Une céleste voix pour chanter tant d'élus;
Il faudrait que ses sons, saturés d'harmonie,
Naquissent, sans effort, sous les doigts du génie.
Des poëtes sacrés il me manque le feu !
Comment donner beaucoup quand on possède peu ?
Comment faire chanter toutes les voix de l'âme
Quand cette âme est muette, ou sans force et sans flamme ?
Comment peindre un tableau sans toile ni couleurs ?
Comment faire un bouquet sans avoir quelques fleurs ?...

Cependant en sa foi ma lyre se confie;
La foi peut suppléer ce qui manque au génie;

Son flambeau, rayonnant comme un astre divin,
Des catacombes va me montrer le chemin ;
Car c'est là mon Parnasse, à moi chrétien-poëte,
A moi, prêtre qui chante et me fais l'interprète
Du cœur des vieux martyrs, des amis de mon Dieu,
A l'heure du combat et du dernier adieu.
Oui, la foi guidera de sa vive lumière
Mes pas s'aventurant au fond du cimetière,
De la crypte sacrée où tant de saints cachés
Ont été par la mort dans la tombe couchés !
Oui, mes doigts frapperont les cordes de ma lyre ;
Oui, mon cœur chantera, puisque la foi l'inspire ;
Les anges à ma voix prêteront la douceur,
Et, pour mieux bénir Dieu, nous chanterons en chœur !

La lyre, entre mes doigts, ne se fait plus entendre ;
A l'autel, de nouveau, je m'en vais la suspendre.
Puisque les chants sacrés ont fatigué ta voix,
Repose-toi, ma lyre, à l'ombre de la croix !

Mais toi, mon nouveau-né ; mais toi, mon pauvre livre,
Qu'à la critique amère, en ce moment, je livre,
Va porter de l'espoir au fond d'un cœur aimant ;
Va lui parler du ciel, dans un style charmant ;
Des martyrs, en tous lieux, va chanter la victoire ;
Montre à tous les regards leur souffrance et leur gloire ;
Redis de ces témoins les triomphes si beaux,
Et célèbre leurs noms en chantant leurs tombeaux !

Qui que tu sois, ô voyageur! avant d'y pénétrer, arrête-toi un instant sur le seuil de ces souterrains immenses qui entourent les remparts de Rome d'une vaste ceinture de tombeaux. Les cimetières sacrés que tu vas visiter sont plutôt ceux de l'univers entier que ceux d'une seule ville. Les noms et les ossements de ces morts, ensevelis autrefois dans les ténèbres, revoient maintenant la lumière du jour par un miracle de la Providence. Examine et vénère. Il y a ici autant de trophées que d'ossements, autant de triomphes que de martyrs; bien plus, autant de palmes, autant de couronnes que d'inscriptions et que de tombeaux. Sans verser de larmes, lis les victoires de ces invincibles soldats, dont les corps mutilés reposent dans des linceuls sanglants. Les antres profonds que tu vas parcourir, les marbres muets que tu vas contempler redisent bien haut la gloire de Rome par leur éloquent silence. Écoute donc, c'est la voix de l'écho de Rome souterraine qui te parle :

— « Étranger, te dit-elle, ici Rome est ensevelie; ici Rome gît « entre des tombeaux; mais, quoique morte, elle est pleine de vi- « gueur; mais, quoique inhumée, elle vit au milieu de ses triom- « phes. C'est du fond de ces cryptes ténébreuses que Rome, « chargée de fers et baignée dans son sang, s'est élancée plus ra- « dieuse et plus belle à la conquête de l'univers. Ici se trouvent « les vrais fondements de la Rome chrétienne, les remparts « inexpugnables de la Foi catholique, le berceau de l'Eglise nais- « sante, les premiers camps des soldats du Christ. Ici, parmi

« tant de sépulcres glorieux qui renferment les dépouilles mor-
« telles des amis de Dieu, la Foi se réveille, l'Espérance s'élève,
« et la Charité s'enflamme. Entre donc, étranger; pourquoi
« tardes-tu davantage? Tu trouveras dans le ciel de cette Rome
« souterraine autant d'astres brillants que ses tombeaux renfer-
« ment de cadavres. Pourquoi la sainte horreur de ces lieux t'ef-
« frayerait-elle? Les âmes de ceux qui s'y reposent dans la paix
« habitent maintenant les demeures éternelles du Père céleste.
« En lisant les inscriptions qui couvrent leurs sépulcres, tu ap-
« prendras quel fut leur courage au milieu des combats; tu
« sauras combien de sang ils ont versé pour l'amour de leur
« Dieu. Dans ces sombres cavernes se sont réfugiés les chrétiens
« d'autrefois, qui, hélas! vivaient parmi les morts pour ne pas
« perdre la vie du Christ au milieu des vivants. C'était ici qu'ils
« priaient; c'était ici qu'ils puisaient, chaque jour, le courage du
« martyre dans la fraction du pain eucharistique, dans la parti-
« cipation au calice du salut! Les ténèbres qui vont t'environner
« sont plus resplendissantes que le soleil; la terre que tu vas fouler
« est plus précieuse que l'or. Franchis donc, pieux voyageur, les
« portes de la cité des martyrs; avec un cœur pur, tu trouveras
« Rome sous Rome, et le ciel dans les entrailles de la terre! »

LETTRES A ÉDOUARD

SUR LES

CATACOMBES ROMAINES.

LETTRE I.

SOMMAIRE.

Impression que produit le mot *catacombes* sur un cœur chrétien. — Origine de ce mot. — Les catacombes ne sont point d'anciennes carrières utilisées par les chrétiens. — Elles ont été creusées entièrement par les premiers fidèles. — Opinion de quelques auteurs sur ce sujet. — Nature du sol dans lequel sont ouverts les cimetières chrétiens des temps primitifs. — Coup d'œil général sur les catacombes romaines. — Forme des galeries. — Forme des tombeaux. — Ce qu'on ressent en présence d'un squelette dix-sept fois séculaire. — Souvenir. — Réflexions sur la sainteté et la poésie des catacombes.

Rome, le 26 décembre 1850.

Je viens de visiter une des plus vastes catacombes de Rome. Que n'étiez-vous avec moi, ô mon cher Edouard! *Les catacombes*, comme ce mot fait battre un cœur chrétien! combien il renferme de foi, d'amour, de poésie! La plupart des gens qui viennent à Rome ne le comprennent pas, ce mot, qui à lui seul vaut toute une langue. Pour en sonder la mystérieuse profondeur, il faut croire, il faut aimer, il faut prier. Cette ville souterraine que l'on nomme *Catacombes* n'est point une nécropole ordinaire; la poussière sacrée que ses innombrables tombeaux contiennent cache un germe de vie que l'œil de la foi peut seul découvrir. Malheur

donc à celui qui foule d'un pied indifférent une terre qui a bu le sang de tant de martyrs; une terre qui, durant plus de trois siècles, fut détrempée par les larmes des premiers chrétiens; une terre qui est notre terre natale, à nous pauvres enfants de la croix; parce que, voyez-vous, rien de grand, rien de généreux, rien d'immortel ne nourrit son cœur; parce que son âme est une lampe éteinte!

Puisque vous n'avez pas eu le bonheur de m'accompagner à Rome, je vais essayer, mon cher Edouard, de vous dépeindre ces vastes catacombes qui déjà ont tant inspiré de belles pages au génie et à la piété. Vous trouverez, j'en suis sûr, dans la série de lettres que je me propose de vous adresser à ce sujet, un nouvel aliment pour votre foi, déjà si vive, et un attrait magnétique qui charmera tout à la fois votre cœur et votre esprit.

Comptant sur votre indulgence, je ne chercherai pas à faire des phrases de rhétorique; ma plume jettera sans prétention mes pensées sur ce papier, qui vous les transmettra toujours avec l'assurance de mon inaltérable amitié.

Le mot *catacombe* doit venir du grec Καταχομϐη, qui veut dire *fosse profonde*, *excavation*, *souterrain*, et cela, sans doute, parce que les cimetières de Rome sont creusés dans les profondeurs des carrières de pouzzolane. Le montagnard des Alpes donne, encore de nos jours, le nom de *combe* à certaines gorges qui rappellent assez bien l'entrée d'un souterrain (1).

Cependant l'histoire des premiers siècles de l'Eglise nous apprend que le nom de *catacombes* était exclusivement donné à une crypte de la voie Appienne, qui se voit encore aujourd'hui auprès de la basilique de Saint-Sébastien-hors-les-Murs, et qui est connue maintenant sous le nom de *Platonia*. Les corps des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul, qui furent cachés en ce

(1) Telles sont la *Combe d'Enfer*, près Martigny (Octodurum) en Valais, et la *Haute-Combe*, près du lac du Bourget, qui donne son nom à la célèbre abbaye où étaient inhumés les ducs de Savoie.

lieu durant de longues années, contribuèrent puissamment à sa célébrité. Quoi qu'il en soit, l'usage ayant prévalu d'appeler catacombes tous les cimetières creusés par les premiers chrétiens dans le sol de la campagne romaine, nous nous conformerons à cet usage, et nous conserverons ce mot, qui prête tant à l'imagination et à la poésie.

Il ne faut pas confondre les catacombes avec ces excavations que les Romains appelaient *latomiæ*, *arenariæ*, *carrières de pierre*, *carrières de sable*. Ces dernières sont l'œuvre d'une main païenne, tandis que les chrétiens seuls ont creusé les premières. Quelques archéologues du XVIe siècle furent les premiers qui émirent gratuitement l'opinion que les catacombes n'étaient autre chose que les latomies et les arénaires des païens; et depuis cette époque beaucoup d'autres ont répété la même assertion sans se donner la peine d'en rechercher les fondements. Mais le savant père Marchi, de la compagnie de Jésus, a réfuté cette opinion, et l'a entièrement mise à néant en prouvant que les historiens de l'ancienne Rome, Tite-Live, Pline, Suétone, Tacite et tant d'autres, ont décrit les monuments de la capitale du monde, ont parlé des théâtres, des cirques, des aqueducs, des voies, des égouts, et ont passé sous silence la grande ville souterraine qui fait aujourd'hui l'étonnement et l'admiration de l'univers. Pourquoi ce silence étrange, si les catacombes leur étaient connues? De plus, le père Marchi démontre que, sur tant de milliers de tombes découvertes dans les catacombes, depuis trois siècles, on n'a pas rencontré une seule inscription dont le millésime soit antérieur à l'ère chrétienne : toutes les dates sont postérieures à la prédication de l'Evangile.

M. l'abbé Gaume, dans son ouvrage des *Trois Rome*, ajoute encore aux preuves historiques du père Marchi.

« Quel était le besoin des chrétiens persécutés, dit-il, sinon
« de trouver un refuge contre les recherches passionnées de
« leurs ennemis? Or, ce refuge, pouvaient-ils le trouver dans les

« arénaires ou les latomies païennes ? Les unes étaient encore « en pleine exploitation, les autres étaient peut-être abandonnées; « mais toutes étaient connues des païens, qui les avaient ouvertes. « S'y établir d'une manière permanente, y placer leurs autels et « leurs morts, n'était-ce pas, pour les chrétiens, se livrer, un « peu plus tôt, un peu plus tard, à une mort certaine ? Chercher « leurs victimes dans les seuls lieux capables de leur offrir une « retraite, n'était-ce pas la première pensée qui devait venir aux « persécuteurs ?... Que, dans un premier moment de frayeur, les « chrétiens, se trouvant pris au dépourvu, se soient réfugiés « passagèrement dans les cryptes païennes, cela est non-seule-« ment possible, mais encore vraisemblable. De cette circon-« stance, trop peu remarquée, est venue sans doute, en grande « partie du moins, l'origine prétendue païenne des catacombes. « En effet, l'étude attentive des lieux montre qu'à l'entrée des « cimetières chrétiens se trouve assez souvent une arénaire « païenne ou une latomie. Il est certain qu'ils ne pouvaient « mieux placer la porte de leurs cimetières. Telles sont les si-« nuosités, l'étendue et l'obscurité de ces carrières primitives, « qu'il est facile de s'y égarer, et, à plus forte raison, d'y pra-« tiquer des ouvertures secrètes pour s'enfoncer dans les entrailles « de la terre. Ces cavernes abandonnées leur offraient une autre « utilité : ils pouvaient, sans se compromettre, y déposer les « matériaux provenant des premières galeries qu'ils creusaient « à leur usage. »

Pour terminer cette discussion, je dirai, encore avec l'abbé Gaume, que les carrières païennes sont larges et spacieuses, ouvertes généralement à quelques pieds au-dessous du sol ; tandis que les cimetières chrétiens offrent, au contraire, des galeries basses, resserrées et s'enfonçant à une grande profondeur dans les entrailles de la terre.

Les arénaires ne servent pas toujours de vestibule aux catacombes. Quand le christianisme eut fait à Rome de nobles con-

quêtes, on vit les illustres matrones Priscilla, Cyriaca, Lucina ouvrir des cimetières dans l'enceinte de leurs somptueuses villas et s'empresser d'y donner la sépulture aux martyrs. On retrouve encore les entrées de ces catacombes au milieu des vignes et des champs abandonnés des environs de Rome ; les autres, au contraire, sont presque toutes sur le bord des voies consulaires. Le poëte Prudentius fait allusion aux catacombes qui s'ouvraient dans l'intérieur des propriétés particulières, quand il dit dans son hymne XI :

« Haud procul extremo culta ad pomœria vallo,
« Mersa latebrosis crypta latet foveis;
« Hujus in occultum gradibus via prona reflexis,
« Ire per anfractus luce latente docet. »

Avant de vous faire descendre dans les catacombes, il faut, ô mon cher Edouard ! que je vous parle du sol dans lequel elles sont creusées.

Le terrain de la campagne romaine est un terrain de formation secondaire. Le tuf ou pierre volcanique en fait le caractère général ; il présente trois nuances bien distinctes : le tuf *lithoïde*, qui a la dureté du granit ; le tuf *granulaire*, qui se taille facilement, mais que le grand air décompose ; enfin la *pouzzolane*, qui est une roche sablonneuse dont les parties, privées de toute espèce de ciment, n'ont entre elles aucune cohésion. Cela posé, vous retiendrez bien que toutes les catacombes, à deux exceptions près (1), sont creusées dans le tuf granulaire.

Quelle est donc la forme des catacombes ? Celle d'une ville immense dont les maisons sont des tombeaux superposés, dont les rues droites, obliques, brisées, sinueuses, serpentent, se coupent et s'entrelacent à l'infini. Figurez-vous des labyrinthes souterrains, presque indescriptibles, dans lesquels cent chemins se croisent en

(1) Celles de Saint-Pontien, à *Monte-Verde*, et celles de Saint-Jules, sur la voie Flaminienne.

« touche à une des extrémités longitudinales de la niche, c'est la « tête ; ces deux autres tas, plus petits encore et plus déprimés, « placés parallèlement un peu au-dessous, à droite et à gauche « du premier, ce sont les épaules ; ces deux autres, les genoux. « Les longs ossements sont représentés par ces faibles traînées, « dans lesquelles vous remarquez quelques interruptions. Ce « dernier calque de l'homme, cette forme si vague, si effacée, « à peine empreinte sur une poussière à peu près impalpable, « volatile, presque transparente, d'un blanc mat et incertain, « est ce qui donne le mieux quelque idée de ce que les anciens « appelaient une ombre. Si vous introduisez votre tête dans ce « sépulcre pour mieux voir, prenez garde : ne remuez plus, ne « parlez pas, retenez votre respiration. Cette forme est plus frêle « que l'aile d'un papillon, plus prompte à s'évanouir que la « goutte de rosée suspendue à un brin d'herbe ; un peu d'air « agité par votre main, un souffle, un son deviennent ici des « agents puissants qui peuvent anéantir en une seconde ce que « dix-sept siècles, peut-être, de destruction ont épargné. Voyez, « vous venez de respirer, et la forme a disparu. Voilà la fin de « l'histoire de l'homme en ce monde ! »

Ce que vient de vous dire le savant abbé Gerbet, toute âme chrétienne, tout esprit sérieux le ressent, mon cher Edouard, en entrant pour la première fois dans ces sombres labyrinthes de la mort, en se penchant pour la première fois sur un sépulcre qui a mis dix-sept cents ans à dévorer sa proie. Je me souviens qu'en 1844 le gardien des catacombes de Sainte-Cyriaque, près le *campo santo* de Saint-Laurent-hors-les-Murs, ouvrit devant moi une de ces niches funèbres, et qu'à la vue du squelette qu'elle contenait j'éprouvai une de ces émotions solennelles et terribles qu'il est impossible d'exprimer. Je voulus poser ma main tremblante sur le crâne, et le crâne s'affaissa sous mes doigts, sans bruit,

(1) L'abbé Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, chap. III, p. 130 et 131.

comme une feuille de papier humide!... Je poussai un soupir, et le souffle de ma bouche souleva un flot de cette poussière humaine qui attendait paisiblement l'heure de la résurrection au fond du sépulcre. Quelles réflexions salutaires le chrétien voyageur ne fait-il pas en parcourant, une torche à la main, les galeries étroites et pourtant si peuplées des catacombes!

Dans ces corridors mortuaires qui s'étendent et se croisent à l'infini, l'air est épais et lourd, et le terrain presque partout exempt d'humidité. De temps en temps l'espace s'élargit, et l'on respire plus à l'aise en arrivant à des carrefours, à des chambres sépulcrales, à des chapelles ou *cubicula*, qui conservent encore des peintures antiques et le soupirail carré qui faisait descendre un peu de la lumière du jour sur le tombeau du principal martyr. Ici, vous rencontrez un baptistère dont la source, préservée de tout usage profane, coule toujours pure comme la grâce dont elle est l'emblème; là, vous reconnaissez le puits par lequel les chrétiens descendaient d'une carrière dans le cimetière creusé au-dessous. Partout vos yeux sont frappés par des inscriptions qui nous redisent la foi, l'espérance et la charité de nos pères.

O catacombes sacrées, ô terre *six millions de fois* bénie par le sang des martyrs que vous avez bu et par les ossements des saints que vous avez dévorés! que ma langue s'attache à mon palais et que mon bras droit se dessèche, si j'oublie jamais les larmes d'attendrissement que la foi et la piété m'ont fait répandre sur l'immortelle poussière de vos tombeaux!

LES CATACOMBES ROMAINES.

Non loin des murs de Rome existe une autre ville,
Beaucoup plus vaste encore et pourtant plus tranquille;
Une ville muette, aux carrefours déserts,
Qui n'offre aux yeux surpris que des tombeaux ouverts.
Elle n'a point de tours, de dômes, de murailles;
La terre la recèle en ses sombres entrailles.
Nul rayon de soleil n'en réchauffe les toits;
Nul char ne s'aventure en ses sentiers étroits;
Nul enfant ne s'amuse au milieu de ses rues,
Jadis par tant de peuple en tous sens parcourues;
Nulle voix, nul écho, nul murmure, nul bruit
Ne troublent le sommeil et la paix de sa nuit;
Rien ne meut en son sein; rien n'éclaire son ombre.
Quoique les habitants s'y pressent en grand nombre,
Sans flamme en ses foyers et sans onde en ses ports,
Cette étrange cité n'abrite que des morts!
Mais ces morts ne sont point des cadavres vulgaires,
Cloués en des cercueils, avec quelques suaires;
De tous ceux que le glaive envoya dans ce lieu
Chacun fut un héros qui mourut pour son Dieu.
Ici, tout est célèbre; ici, tout parle à l'âme;
Vestibule du Ciel, où n'entre rien d'infâme,
Ce souterrain sacré ne reçut que des os,
Marqués du sceau divin pour l'éternel repos.
Chaque tombe y redit un triomphe, une gloire,
Renferme des lauriers, raconte une victoire.
Ici, tout ce qui dort est déjà couronné;
Le vieillard décrépit et l'enfant nouveau-né,

Le jeune adolescent et la vierge timide,
Le lévite pieux, le pontife intrépide,
La veuve qui n'a plus ici-bas de soutien,
Le puissant sénateur et le soldat chrétien,
Et l'épouse et l'époux, et la mère et la fille,
Et le frère et l'ami, l'orphelin sans famille,
Le pauvre qui mendie aux portes des palais,
Tous ont reçu la palme et reposent en paix !
Le champ de leurs combats fut l'arène sanglante;
La tenaille a mordu dans leur chair palpitante;
Leur courage a vaincu toute espèce de maux,
La flamme, l'eau, le fer, la dent des animaux;
Rien ne put les troubler, menace ni promesse;
Ils ont trouvé la force en leur propre faiblesse;
Plus les tourments croissaient, plus s'embrasait leur cœur,
De chacun d'eux l'amour a su faire un vainqueur.

Des saints martyrs du Christ si tu veux voir les tombes,
Voyageur, avec moi, descends aux Catacombes;
Prends en main ce flambeau pour éclairer tes pas,
Et souviens-toi qu'ici tout chrétien parle bas.

Voici l'auguste seuil de la funèbre enceinte;
Le sol que ton pied foule est une terre sainte.
Déjà la nécropole, ouverte devant toi,
Te montre les tombeaux que lui légua la foi.
Ton regard étonné lentement se promène
Sur ces trous que remplit une poussière humaine,
Ces étranges tiroirs, ces rayons longs et creux
Où la mort a rangé ses volumes nombreux.
L'un sur l'autre empilés, comme de lourdes gerbes
D'où la main retira les inutiles herbes,
Ces tombeaux du Seigneur sont la riche moisson;
Les grands filets de Pierre ont pris tout ce poisson;
C'est le raisin cueilli dans les vignes nouvelles,
Leur sang sera le vin des demeures éternelles :

Trois cents ans, les bourreaux ont foulé le pressoir
Et rougi leurs pieds nus à ce rude devoir.
Maintenant que leur œuvre est à peu près complète,
Que l'immense moisson par le glaive s'est faite,
Les corps des saints martyrs, entassés en ces lieux,
Attendent le grand jour pour s'envoler aux cieux.
Le sépulcre a mangé leur mortelle dépouille,
Leurs os sont comme un fer dévoré par la rouille;
Mais ces débris humains que l'œil ne peut sonder
Ont un germe vivant que Dieu doit féconder;
A sa puissante voix, secouant leur poussière,
Ils reprendront la vie et leur forme première;
L'auréole éclatante ornera leur beau front,
Et de gloire, en ce jour, leurs corps se vêtiront!

Poursuivons, en marchant, nos saintes rêveries;
Avançons, voyageur!

De sombres galeries
Déroulent devant nous leurs sentiers ténébreux;
Se croisant en tous sens comme des fils entre eux;
Fuyant à droite, à gauche, en ligne qui se brise;
Confondant leurs tombeaux, comme dans la nuit grise
Une vaste cité confond ses carrefours,
Ses palais alignés, ses chemins et ses tours.
Avançons, avançons à travers ce dédale,
Effleurant du regard chaque funèbre dalle
Où le nom d'un martyr, grossièrement tracé,
Rappelle les douleurs, la gloire du passé.
La main du fossoyeur, en ces temps de carnage,
Avait trop à creuser pour parfaire l'ouvrage;
Loculus, épitaphe étaient à l'unisson;
Sur la pierre souvent il n'écrivait qu'un nom,
Ne gravait qu'une palme, une lettre, un symbole,
Une ancre, un hpare, un cœur, un oiseau qui s'envole :

C'était assez pour dire à ces chrétiens pieux
Qu'un athlète nouveau reposait auprès d'eux,
Que bientôt, comme lui, dépouillant cette vie,
Ils s'en iraient au Ciel, leur commune patrie.
Jeunes filles, vieillards, enfants même au berceau,
Tous accouraient ici demander un tombeau,
Tant chacun désirait de dormir en la terre
Où dormaient ses amis, où sommeillait son père!

Laissons ces corridors aux trop nombreux détours,
Ces sentiers infinis qui se croisent toujours,
Et pénétrons ensemble en la crypte sacrée
Qui présente à nos yeux sa caverneuse entrée.
C'est là que les chrétiens, au grand jour des douleurs,
Venaient cacher leur front et mélanger leurs pleurs;
C'est là qu'à deux genoux, devant leur tombe prête,
Ils exerçaient leur cœur à braver la tempête,
Qu'ils puisaient ce désir, ce mépris de la mort,
Qui rendait chacun d'eux si courageux, si fort,
Quand le fer des bourreaux, préludant au supplice,
Épuisait des démons l'infernale malice.
C'est là que le pontife, au pied du saint autel,
Leur distribuait le pain qui rend l'homme immortel;
Leur parlait si souvent des voluptés promises
Aux âmes qu'à sa loi Dieu trouvera soumises,
Lorsque la mort qui vient, comme arrive un voleur,
Se sera brusquement introduite en leur cœur;
Leur dépeignait le ciel, terme du long voyage,
Et, par des mots de feu, redoublait leur courage;
C'est là qu'il recevait le serment des époux,
C'est là que le pécheur tombait à ses genoux;
C'est là qu'il répandait l'eau sainte du baptême
Sur le front de l'enfant et du païen lui-même.

Voici le monument du martyr glorieux
Où, jadis, chaque nuit, Dieu descendait des cieux;

Sur ce tombeau s'offrait la victime mystique.
Des pontifes romains voici la chaire antique,
Simple siége de marbre où l'on ne voit point d'or,
Et qui pourtant vaut plus qu'un immense trésor :
Car, durant trois cents ans, le successeur de Pierre
S'y tint pour gouverner Rome et l'Église entière.
Que de martyrs ce siége a vu sur lui s'asseoir !
Combien d'augustes mains y prirent l'encensoir !
Quoiqu'il ne porte point une triple couronne,
Contemple, ô voyageur, l'éclat qui l'environne !
L'astre du ciel n'a pas de rayons plus brillants,
De feux plus variés ni plus étincelants.
Du Vatican moderne il est l'illustre base,
Le plus ancien trésor, le plus précieux vase.
Salut, siége divin, racine du pouvoir,
Siége pontifical que le temps a fait noir ;
Je te baise, en passant au milieu de ces tombes,
Chaire qui fais l'orgueil des grandes Catacombes !

Au-dessus des tombeaux, formant un triple rang,
Est l'urne des martyrs, le vase plein de sang ;
Dans le ciment scellé par une main pieuse,
Il est le vieux témoin de leur mort glorieuse ;
C'est lui qui nous redit les combats des héros
Dont ces lieux trois fois saints nous ont gardé les os.
A côté, j'aperçois une lampe d'argile,
Comme ce vase, antique et, comme lui, fragile.
Jadis, cette humble lampe éclaira les chrétiens,
Elle guida les pas de tous les morts anciens
Dont tu viens aujourd'hui baiser l'auguste cendre.
Souvent ces murs l'ont vue et monter et descendre,
Scintiller et glisser, s'éteindre par moment,
Puis soudain reparaître en son noir firmament.
Qui pourrait nous conter les mystères étranges
Que sa flamme entrevit? Qui ? sinon les saints anges !

Avant de t'en aller, regarde, voyageur,
Entre mille tableaux, le portrait du Sauveur.
Un artiste martyr a peint cette figure :
Reconnais les doux yeux, la blonde chevelure,
Et tous les nobles traits de ce Maître divin,
Qui du Ciel par sa mort nous fraya le chemin.
Tombe, tombe à genoux devant tant de merveilles.

Ici, Dieu parle au cœur encor plus qu'aux oreilles ;
L'âme y trouve le pain que sa bouche chérit,
Le pain du souvenir, le doux pain de l'esprit.
Ces profonds souterrains sont un vaste musée
Où la foi rajeunit une ferveur usée,
Où l'espoir et l'amour peuvent se méditer :
C'est là qu'il faut descendre afin de mieux monter !

Artistes qui rêvez la gloire et le génie,
Venez, venez sonder la poussière bénie
Que gardent ces tombeaux ignorés des humains ;
Ici, vous puiserez l'idée à pleines mains.
Plus votre œil fouillera dans ces cavernes sombres,
Plus la vive clarté jaillira de leurs ombres.
Ces lieux sont un Thabor, il est bon d'y rester ;
Le cœur qui les connaît ne les veut plus quitter !

LETTRE II.

SOMMAIRE.

Étendue de la Rome souterraine. — Entrée ordinaire des cimetières chrétiens sur les voies consulaires et triomphales. — Nom et position des différentes catacombes romaines. — Combien il en reste encore à découvrir. — Les catacombes forment une grande ligne de circonvallation dans laquelle le christianisme naissant renferme, pour l'assiéger, la capitale du paganisme.

Rome, le 29 décembre 1850.

J'ai essayé, dans ma dernière lettre, mon cher Édouard, de vous donner une idée de cette Rome cachée dans les entrailles de la terre, avec ses différents quartiers, désignés par des noms illustres ; avec ses nombreux habitants de tout âge, de tout sexe, de toute condition ; avec ses carrefours, ses églises, ses innombrables galeries étagées les unes au-dessus des autres, jusqu'au nombre de quatre et même de cinq, tantôt basses et étroites, tantôt hautes et larges, tantôt courant en ligne droite, tantôt se courbant sur elles-mêmes, fuyant dans tous les sens, se coupant, se mêlant, comme les allées d'un immense labyrinthe, et offrant partout des milliers de tombeaux ou *loculi* superposés. Maintenant je vous dirai un mot sur l'étendue de cette Rome, inconnue des païens, et qui fut le berceau du christianisme.

Suivant le calcul des hommes dont la vie se passe à l'explorer, cette ville souterraine, si toutes ses galeries étaient mises bout à bout, présenterait à l'œil étonné *une rue de* TROIS CENTS LIEUES *de longueur*, *bordée de* SIX MILLIONS *de tombeaux* (1).

(1) Le père Marchi, *Monumenti primitivi delle arti cristiane*, etc., p. 90. Rome, 1844.

Cette longueur vous surprend, mon cher Édouard ; mais lorsque vous saurez qu'il y a environ SOIXANTE catacombes ou cimetières souterrains autour de la ville éternelle, vous ne serez plus surpris de la vaste étendue de la nécropole chrétienne dont j'ai entrepris de vous raconter l'histoire (1).

C'est sur les voies *consulaires*, les voies *militaires*, les voies *triomphales*, qu'il faut ordinairement aller chercher l'entrée des catacombes. Les Romains, maîtres du monde, avaient bordé ces voies de tombeaux fastueux qui eussent encombré leur ville ; les chrétiens ouvrirent leurs catacombes au pied des mausolées et des colombaires, afin de pouvoir inhumer plus facilement leurs martyrs, égorgés hors des portes de la ville, et réunir avec moins de danger les fidèles pour la célébration des saints mystères. Ces voies, dont les dalles avaient été foulées par les héros du paganisme, devaient changer de gloire, comme Rome devait changer de maître, tout en restant la reine des nations.

Vers l'orient, est la voie *triomphale*. Sur ses bords se trouve le cimetière de Saint-Pierre ou *la catacombe vaticane*.

Un peu plus loin, sur la droite et fuyant vers l'occident, se déroule la voie *Aurélienne*, qui compte quatre catacombes : celle de *Saint-Calèpode*, celle de *Saint-Jules*, celle des *Saints Procès* et *Martinien*, et celle de *Sainte-Agathe*.

La voie *de Porto*, qui s'étend au sud-ouest, offre les catacombes de *Saint-Félix*, de *Saint-Pontien*, de *Généreuse ad sextum Philippi* du *pape Saint-Jules*.

Au midi et de l'autre côté du Tibre, la voie d'*Ostie* présente les catacombes de *Saint-Paul* et *de Sainte-Lucine*, de *Saint-Timothée*, des *Saints Félix, Adaucte et Commodilla*, de *Saint-Cyriaque* et *de Saint-Zénon ad Aquas Salvias*.

Sur la voie *Ardéatine* sont les catacombes de *Sainte-Pétro-*

(1) Le père Marchi en nomme *soixante* dans l'ouvrage que nous venons de citer.

nille, de *Sainte-Flavie-Domitille*, des *Saints Nérée* et *Achillée*, de *Saint-Damase* et des *Saints Marc* et *Marcellin*, de *Sainte-Balbine* et *de Saint-Marc, pape*.

Voici la célèbre voie *Appienne* avec les catacombes de *Saint Calixte*, de *Saint-Zéphirin*, de *Saint-Prétextat*, de *Sainte-Sotère*, des *Saints Eusèbe* et *Marcelle*.

Au sud-est se montre la voie *Latine ;* elle garde les catacombes d'*Apronien*, des *Saints Gordien* et *Epimaque*, des *Saints Simplicien* et *Servilien*, et de *Saint-Tertullien*.

Sur la voie *Lavicane* sont les catacombes des *Saints Tiburce, Marcellin* et *Pierre*, appelées aussi *inter duas lauros ;* de *Sainte-Hélène*, des *Saints Claude* et *Nicostrate*, de *Saint-Castule* et de *Saint-Zotique*.

La voie *Tiburtine* montre avec orgueil les catacombes de *Saint-Laurent* et de *Sainte-Cyriaque*.

Au nord-est, la voie *Nomentane* est bordée des catacombes *ad Nymphas*, de *Saint-Nicomède*, de *Saint-Alexandre*, des *Saints Primus* et *Félicien*, de *Saint-Restitut*, et de *Sainte-Agnès*.

Un peu plus au nord, sur la voie *Salaria-Nuova* se trouvent les catacombes de *Sainte-Priscille*, de *Saint-Sylvestre*, de *Sainte-Félicité* et de *Saint-Alexandre*, des *Saints Chrysante* et *Darie*, de *Novella*, d'*Ostriano*, de *Sainte-Hilarie* et de *Saint-Thrason*.

La voie *Salaria-Vecchia* nous offre les catacombes du *Coteau-du-Concombre* et de *Saint-Hermès*.

Enfin, vers le nord-ouest, la voie *Flaminienne* conduit aux catacombes de *Saint-Valentin* ou de *Saint-Jules*, et de *Théodora*.

A cette nomenclature sacrée, j'ajouterai une parole du père Marchi : *Il y a encore les trois quarts des catacombes à découvrir*. Vous concevez à présent, mon cher Édouard, l'étendue de ces vastes cimetières que, durant trois siècles, les premiers chrétiens creusèrent secrètement dans les entrailles de la terre, et dans lesquels ils enfouirent tant de millions de martyrs. Les catacombes

formaient comme une grande ligne de circonvallation souterraine, dans laquelle le christianisme, plein de jeunesse et de courage, renfermait, pour l'assiéger, la capitale du paganisme, cette vieille Rome ruinée de vices et de débauches. Chacun de ces retranchements chrétiens se trouvait opposé à quelques monuments païens, bastions avancés de l'idolâtrie. Le tombeau de Saint-Pierre faisait face au cirque de Néron; les catacombes de Saint-Calépode au Champ de Mars; la crypte de Saint-Paul à la pyramide de Cestius; le cimetière de Saint-Valentin au mausolée d'Auguste; le caveau de Sainte-Agnès au temple de Diane. D'un côté, l'on voyait la louve romaine et l'aigle des légions; de l'autre, la colombe du Jourdain et l'agneau du Calvaire. Les travaux de ce siége, unique dans son genre, durèrent trois cents ans, et la croix finit par triompher; Constantin la planta pour toujours sur les débris fumants du Capitole. La Rome souterraine, passant des catacombes sur les sept collines, devait bientôt s'élancer à la conquête du monde, étonné de se trouver chrétien.

Avant de considérer les catacombes comme *cimetières*, comme *églises* et *lieux de refuge*, comme *musées chrétiens* et comme *lieux d'étude* et de *prière*, quatre points de vue sous lesquels je me propose de les examiner en détail avec vous, laissez-moi, mon cher Édouard, vous en faire l'histoire abrégée, depuis leur origine jusqu'à nos jours. C'est un tableau général que je vais vous tracer maintenant; les épisodes les plus intéressants du grand combat des martyrs vous seront racontés plus tard.

LA SÉPULTURE D'UN MARTYR

DANS LES CATACOMBES.

Les bourreaux ont fini leur œuvre sanguinaire,
Ils ont tendu la main et reçu leur salaire ;
Maintenant les chrétiens travaillent à leur tour,
Et, recueillant la chair qu'épargna *le vautour*,
Vont d'un pas clandestin, à travers les ténèbres,
Déposer les martyrs dans leurs antres funèbres.

A la pâle clarté du flambeau de la nuit,
Voyez-vous ce long char qui suit, presque sans bruit,
Les sentiers détournés de l'immense campagne ?
Attelé de deux bœufs, un homme l'accompagne,
Le dirige en silence, et de son aiguillon
Presse le pas trop lent des pères du sillon.
Où va-t-il donc ainsi ce *birote* rustique ?
Son étrange retard, quelle cause l'explique ?
Le soleil s'est éteint, déjà depuis longtemps ;
L'air n'est point embaumé des brises du printemps ;
Il fait froid. Qui traverse à cette heure les plaines,
Sinon un paysan des campagnes romaines,
Retenu dans la ville où l'avait appelé,
Sans doute, ce jour-là, la vente de son blé ?
Il retourne, à présent, à sa ferme ignorée,
Remportant en son char quelque utile denrée.
Mais pourquoi ce silence, et pourquoi ces détours ?
Pourquoi des grands chemins s'éloigne-t-il toujours ?
A-t-il peur près de Rome où tant de monde veille,
Et dont la voix encore arrive à son oreille ?

Non, cet homme n'est pas un humble campagnard,
Qui se trouve la nuit attardé par hasard ;
C'est un chrétien puissant, un saint lévite, un prêtre,
De l'Église de Dieu le pontife peut-être,
Qui, dans l'ombre cachant un visage suspect,
Conduit à l'arénaire, avec crainte et respect,
Un précieux trésor soustrait au Colisée,
Un martyr sur lequel la hache s'est brisée ;
Un enfant, une vierge, une femme, un vieillard,
Étranglés sous la dent de quelque léopard,
A demi dévorés par ces bêtes féroces
Qui des cruels Romains flattent les goûts atroces,
Lorsqu'à l'amphithéâtre, aux jardins de Néron,
Le César applaudit aux fureurs d'un lion.
Non, sa frayeur n'est pas une frayeur commune ;
Ce pauvre char contient une riche fortune,
Qu'on peut lui dérober. Aussi, comme ses yeux
Interrogent les bords du sentier ténébreux !
Ses bœufs, comme il les presse en leur marche tardive !
Comme, en tremblant, sa main les flatte et les active !

Ne crains rien, conducteur ; en son palais rentré,
Le Philistin sommeille, et de ton char sacré
Les anges du Seigneur favorisent la marche ;
Du testament nouveau c'est lui qui porte l'arche !

Le voilà qui s'arrête au seuil d'un souterrain
Où des chrétiens nombreux apparaissent soudain.
On entoure le char, et d'une main avide,
Avec un saint transport, promptement on le vide.
Chargés de leur fardeau, les lévites joyeux
S'enfoncent dans la crypte avec des chants pieux.
Les fossoyeurs sont près de la tombe béante.
Avant de lui donner la victime sanglante,
L'encens fume, et l'eau sainte arrose les parfums,
Les linges destinés aux athlètes défunts.

Le corps est épongé par d'illustres matrones;
On le couvre de nard, de fleurs et de couronnes.
La mère du martyr le presse entre ses bras;
Son épouse lui dit un dernier mot tout bas;
Son enfant de baisers et de larmes l'inonde,
Mêlant à ses cheveux sa chevelure blonde :
Tel on voit un beau lis, par le vent incliné,
Épancher ses parfums sur un gazon fané.
Aucun de ses parents sur lui ne s'apitoie :
Loin de là, chacun d'eux s'abandonne à la joie;
Tous convoitent le sort de ce cadavre ami,
Dans la paix du Seigneur maintenant endormi;
Et tandis que le prêtre achève sa prière,
La main du fossoyeur scelle au tombeau la pierre.

En ton sépulcre étroit, refermé pour jamais,
Sommeille, ô saint martyr, sommeille dans la paix!
Qu'ai-je dit? Non, la couche où ta cendre repose
Ne doit pas, pour toujours, ici-bas rester close;
Un jour vient où, vainqueur de la nuit du trépas,
Plus beau, plus triomphant, tu ressusciteras.
Ton sang, versé pour Dieu, t'a valu la victoire;
Les bourreaux ont signé le brevet de ta gloire;
Et le Seigneur te doit, pour ce noir *loculus*,
Un superbe palais au séjour des élus!

LETTRE III.

SOMMAIRE.

Saint Paul et saint Jérôme parlent des catacombes. — Histoire des catacombes, depuis leur origine jusqu'à nos jours. — Les chrétiens continuent à y déposer leurs morts après que Constantin eut fermé l'ère des persécutions. — Empressement des papes à orner les tombeaux des martyrs. — Dévastation des catacombes par les Lombards. — Elles ne sont plus que rarement visitées. — Elles finissent par tomber dans l'oubli jusqu'au XVIe siècle. — Antoine Bosio les découvre. — Visite de Baronius au cimetière de Sainte-Priscille. — Sollicitude des papes Urbain VIII et Clément X pour la garde et la conservation des catacombes.

Rome, le 2 janvier 1851.

Les chrétiens persécutés avaient eux-mêmes creusé des grottes souterraines, pour y ensevelir leurs morts et y cacher leur front proscrit. Saint Paul, dans son Épître aux Hébreux, ne semble-t-il pas faire allusion aux catacombes, quand il dit : « Des hommes persécutés, dont le monde n'était pas digne, er- « raient dans les solitudes, les grottes et les cavernes souter- « raines (1)? » Les *Actes des martyrs* font à chaque instant mention des catacombes. Saint Jérôme en parle dans sa Dissertation sur le prophète Ézéchiel.

« Dans mon enfance, dit-il, pendant que je demeurais à Rome, « où je recevais une instruction libérale, j'avais coutume de vi- « siter, chaque dimanche, avec des condisciples de mon âge, « les sépulcres des apôtres et des martyrs : nous entrions souvent « dans les cryptes, creusées dans les profondeurs de la terre, « et dont les murs sont garnis de sépultures à droite et à gauche.

(1) Saint Paul, *Epît. aux Heb.*, c. XI, v. 37 et 38.

« L'obscurité est si grande, qu'il semble, en y pénétrant, qu'on « y pourrait s'appliquer à soi-même ce mot du prophète : *Ils « descendent tout vivants dans les abîmes*. De temps en temps, « un peu de jour qui tombe d'en haut y tempère l'horreur des « ténèbres. Vous ne pouvez pas dire que vous voyez des fenêtres, « mais plutôt des trous à lumière. Puis on continue à marcher « pas à pas dans la nuit. Dont ces souterrains vous entourent, « vous vous rappelez ce vers de Virgile :

« Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent (1). »

Après les persécutions, les catacombes continuèrent à servir de cimetières aux chrétiens. Plusieurs même furent agrandies dans ce but. A la fin du grand siècle de Constantin, nous voyons le pape saint Sirice inhumé dans les catacombes de Sainte-Priscille, que plus tard le pape Célestin Ier orna de peintures. Au ve siècle, le saint pape Sozime va reposer dans les catacombes de Sainte-Cyriaque, et saint Boniface dans celles de Sainte-Félicité. Jean VII, Grégoire III et Paul Ier, réparèrent les catacombes endommagées par les barbares et recommandèrent vivement à la vénération des chrétiens ces lieux consacrés par la sépulture des martyrs. Tels avaient été les malheurs des temps, que les paysans de la campagne romaine avaient été réduits à faire des étables pour leurs animaux dans quelques-unes des catacombes. Ce fait est consigné dans une phrase d'un diplôme de Paul Ier (2).

Léon III consacra aussi ses soins à la restauration des cimetières dévastés. Au XIIe siècle, Pierre Mallius mentionne *dix-neuf* cryptes de martyrs dans le catalogue qu'il nous a laissé. L'auteur des *Merveilles de la ville de Rome* compte vingt et une cata-

(1) *Hieronymus in Ezechiel*, c. XL.

(2) Nam (quod dici nefas est) etiam et diversa animalia in aliquantis eisdem sanctorum cœmeteriis aditum habentia : illic etenim eorum existebant septa animalium. (*Diplom. ad Iconium, abbat. monast. SS. Steph. et Sylvest.*)

combes connues de son temps, c'était au XIIIe siècle. « Ces ci-
« metières souterrains, dit-il, avaient quelquefois *trois milles*
« d'étendue; c'est là que les saints martyrs étaient cachés. »
Pendant la résidence des papes à Avignon, on oublia les catacombes, dont plusieurs entrées furent bouchées par des éboulements et des terrains d'alluvion. L'oubli dans lequel elles tombèrent doit être attribué aux malheureuses circonstances où Rome se trouvait alors, plutôt qu'à l'indifférence des chrétiens. Cependant quelques-unes furent visitées pendant les derniers troubles du schisme d'Occident, et même après; car on a trouvé dans une chambre du cimetière de Saint-Prétextat, sur la voie Appienne, les noms d'un abbé de Saint-Hermès, de Pise, et de ses compagnons, écrits au charbon sur le mur, avec cette date: MCCCCLXII. Dans un *cubiculum* voisin, les mots suivants étaient également tracés en grandes lettres, avec du charbon : 1490. *Ici est venu Raynatius Farnèse avec ses amis*. Vers l'époque de Léon X, Panvini porta le nombre des catacombes à *trente-neuf* et leur donna à chacune un nom distinct; des artistes dessinèrent quelques-unes de leurs anciennes peintures. Enfin, au XVIe siècle, les catacombes se rouvrirent pour ne plus se refermer.

Luther venait de paraître, et, du souffle de sa bouche impure, le moine apostat avait allumé en Europe un vaste incendie. Ses disciples avaient profané les sanctuaires, brisé les tombeaux, livré aux flammes les reliques des saints et jeté au vent leurs cendres. Il fallut bientôt remplacer les ossements sacrés, arrachés des autels en deuil. Où prendra-t-on de nouveaux martyrs? Rome, en apprenant les nombreux désastres des églises de France, de Suisse, d'Angleterre et d'Allemagne, se souvient des trésors enfouis dans ses catacombes; elle se rappelle qu'elle a jadis donné la sépulture à DEUX MILLIONS ET DEMI de martyrs; elle ordonne des fouilles, afin d'envoyer des protecteurs et des consolateurs aux églises désolées. Saint Philippe de Néri et saint Charles Borromée ont été, pendant douze ans, prier dans les saintes

profondeurs des catacombes; ils en apprendront le chemin à Bosio, à Severani, à Aringhi, à Boldetti, à Lupi, à Marangoni, à Bottari, à Buonarruoti et à plusieurs autres savants, qui vont exploiter et agrandir ces mines immenses où gît l'or de la charité.

Antoine Bosio, chevalier de l'ordre de Malte, commence ses fouilles sous Clément VIII, et les continue, durant trente-trois ans, de 1567 à 1600.

Écoutez-le raconter lui-même comment il découvrit les catacombes de Saint-Pontien. Sur les informations de quelques vieux vignerons qui connaissaient ces lieux, il avait pénétré d'abord dans des grottes sépulcrales dont quelques particularités lui avaient paru être de favorable augure.

« Je me sentis alors, ajoute-t-il, un plus vif désir de pour-
« suivre mes recherches avec la plus grande diligence, dans
« l'espoir de trouver d'autres indices qui me fourniraient plus
« de lumières. Cependant, comme l'heure était déjà très-avan-
« cée et que nous n'avions pas de flambeaux, nous fûmes forcés
« de rétrograder et de remettre nos investigations à un moment
« plus opportun. Je retournai le dimanche suivant, le 29 juillet
« de l'an 1618, deux heures avant le jour, menant avec moi
« mon peintre et mon sculpteur pour copier les images que
« j'avais aperçues et celles que je pourrais découvrir encore; je
« me fis accompagner aussi par deux ouvriers avec des pioches
« et des pics, pour me frayer la route dans les endroits où elle
« serait encombrée. Étant entré dans le souterrain, j'allai direc-
« tement au lieu où j'avais déjà rencontré de saintes images,
« parce que je jugeais qu'à l'endroit où était l'image de saint
« Pigmenius devait se trouver le lieu de sa sépulture, comme
« semblait l'indiquer la petite fenêtre qui était placée au-dessous
« de son portrait. Je pensai qu'on devait nécessairement retrou-
« ver aussi tout auprès quelques traces des sépultures des saints
« martyrs Abdon et Sennen, puisque, d'après les témoignages

« d'Adon, de Bède et des actes manuscrits de saint Pigmenius « que j'ai cités tout à l'heure, celui-ci avait été inhumé assez « près des deux martyrs persans. Explorant donc avec une di- « ligence et un intérêt extraordinaires tous les souterrains qui « étaient près de ces peintures, j'ouvrais avec la pioche les sen- « tiers encombrés, et, après trois heures d'un travail continu, il « plut au Seigneur de me consoler. J'avais serpenté pendant « quelque temps, en rampant, le ventre contre terre, dans un « chemin extrêmement étroit, lorsque tout à coup il s'offrit à « moi un espace assez grand, dans lequel il me fut possible de « me tenir debout. J'y reconnus une des anciennes entrées de « ce saint cimetière, et peut-être la principale. On y remarque « une grande ouverture, aujourd'hui fermée avec de la terre et « des pierres; il n'est pas possible de voir ni de comprendre où « elle peut aboutir en dehors. De cette ouverture on descend « dans le cimetière, et, autant que je puis le conjecturer, il de- « vait y avoir là un escalier, la pente étant très-rapide ; mais au- « jourd'hui tout est couvert de terre et de pierres. La voûte et « la descente sont recrépies et blanchies ; on voit qu'en certains « endroits elles étaient peintes. Quelques-unes de ces peintures « ont été tellement endommagées par l'humidité, qu'il est im- « possible de distinguer ce qu'elles représentent. Il y a, au milieu « de la voûte de cette descente, une grande tête du Rédempteur, « si bien peinte, qu'elle donne moult dévotion et vénération à qui « la regarde. En descendant, vous voyez sur la gauche les trois « enfants hébreux dans la fournaise, et, au bout de la descente, « vous vous trouvez en face d'une petite chapelle arquée de la « hauteur de six palmes et d'une largeur égale, sur une profon- « deur de trois palmes. Dans la façade intérieure est peinte une « croix ornée de pierreries, qui, de chaque côté, produit des « roses; au-dessous de cette croix est l'autel où l'on a dû célé- « brer les saints mystères. Sur la façade extérieure, au-dessus de « la petite chapelle, un tableau représente le baptême de Notre-

« Seigneur par saint Jean-Baptiste dans le Jourdain. A la droite « de ce tableau, sur l'autre façade du mur que l'on trouve à « gauche en descendant, nous vîmes, avec un transport de joie, « la tombe, tant désirée par nous, où furent déposés les corps des « glorieux martyrs Abdon et Sennen. Elle est formée par un « monument en maçonnerie qui a sept palmes et demie de lon- « gueur, quatre de hauteur et presque autant de profondeur. Sur « sa face antérieure, le Sauveur est représenté au milieu d'un « nuage; il couronne saint Abdon de la main droite et saint « Sennen de la gauche. Ces martyrs sont debout; ils ont sur « la tête, outre le diadème, un bonnet persan en forme de ca- « puchon. Il y a aux deux extrémités deux autres figures, saint « Milix, près de saint Abdon, et en habit séculier, et saint Vin- « cent, en habit ecclésiastique, près de saint Sennen. Le long « de ce monument, on reconnaît les vestiges d'une inscription « coloriée, tracée sur le mur même; mais elle est tellement gâtée « que, malgré la plus grande diligence, je ne pus y découvrir « aucun sens et pas même un mot entier. »

C'est ainsi que le Christophe Colomb des catacombes a retrouvé un monde de martyrs; c'est ainsi qu'Antoine Bosio a, le premier, donné l'élan à ces fouilles religieuses et artistiques qui ont rendu à la ville éternelle son antique et vaste nécropole. Vers la même époque, Baronius, le célèbre auteur des *Annales*, raconte aussi une visite qu'il avait faite dans les catacombes de Sainte-Priscille.

« Nous avons visité, dit-il, le cimetière de Priscille, assez ré- « cemment retrouvé et déblayé, situé sur la voie Salara, à trois « jets de pierre de la ville. Il est si vaste, et ses voies sont si « nombreuses, si variées, que je ne puis mieux le caractériser « qu'en l'appelant une cité souterraine. A l'entrée, s'ouvre « comme une grande rue, plus large que les autres, à laquelle « correspondent, à droite et à gauche, une multitude d'autres « chemins, lesquels, à leur tour, se divisent en divers quartiers ;

« de même que dans les villes, il s'y trouve, en certains en-
« droits, des espèces de forum, des cavités plus spacieuses, qui
« servaient aux assemblées des fidèles, et qui sont décorées par
« les images des saints. On y remarque aussi des ouvertures
« actuellement bouchées, par lesquelles descendait la lumière.
« Rome s'émerveilla lorsqu'elle apprit qu'elle avait à ses portes
« des villes cachées, autrefois colonies des chrétiens, dans le
« temps des persécutions, aujourd'hui peuplées seulement par
« des tombes (1); et elle comprit mieux ce qu'elle lisait dans les
« anciens écrits, et ce qu'elle voyait dans d'autres cimetières,
« dont quelques parties seulement étaient accessibles. »

Voilà, mon cher Edouard, quelques coups de crayon qui doivent vous donner une idée, faible, il est vrai, mais assez exacte, du croquis historique de nos catacombes.

En 1613, 1624, 1668 et 1672, parurent successivement divers décrets des papes Paul V, Urbain VIII, Clément IX et Clément X, frappant de châtiments corporels, de galères ou amendes, et d'excommunication, toute personne, de l'un et de l'autre sexe, de quelque état ou condition qu'elle fût, ecclésiastique, régulière ou séculière, qui, sans permission, entrerait dans une des grottes, catacombes ou cimetières, situés au dedans ou au dehors de Rome, et en extrairait des reliques, ne fût-ce que la moindre parcelle. La garde des catacombes fut confiée au cardinal-vicaire, qui la remit à un gardien général, revêtu du caractère épiscopal ou sacerdotal. C'est aujourd'hui le révérend père Marchi, de la compagnie de Jésus, qui remplit cette charge importante.

(1) Obstupuit Urbs, cùm in suis suburbiis abditas se novit habere civitates, christianorum tempore persecutionis olim colonias, modo autem sepulcris tantum refertas. (*Ann. eccl. ad an.* 130.)

LE FOSSOYEUR DES CATACOMBES.

— Fossoyeur, où vas-tu par une nuit si sombre ?
Ton pied ne craint-il point de trébucher dans l'ombre ?

— Je vais creuser ma ville aux ténébreux sentiers,
Ma Rome, à moi, qui compte encor plus de quartiers
Que celle des Césars ! La connais-tu, ma ville ?
As-tu vu son pavé solitaire et tranquille ?
N'as-tu point visité ses palais souterrains,
Ses funèbres logis, fabriqués par mes mains ?
En se heurtant, tu crains que mon pied ne trébuche ;
L'obscurité pour lui jamais ne tend d'embûche ;
Il la connaît, vois-tu, comme on connaît sa sœur ;
Quand mes yeux sont fermés, je vois avec mon cœur.
Mais lorsque je travaille, à la voûte attachée,
Une lampe m'éclaire au fond de ma tranchée.

— Que ton nom soit béni, fossoyeur courageux,
Toi qui, creusant la terre, as su trouver les cieux !

— Fossoyeur, où vas-tu par une nuit si sombre ?
Ton pied ne craint-il point de trébucher dans l'ombre ?

— Je vais où Dieu m'appelle, à la cité des morts ;
Je vais des saints martyrs ensevelir les corps.
Depuis que des tyrans s'augmente la colère,
J'ai de nombreux tombeaux à creuser, ô mon frère.
Le bourreau, chaque jour, ce riche pourvoyeur,
Taille de la besogne au pauvre fossoyeur.

Il faut que je travaille, et que ma lourde pelle
Ouvre sans cesse aux saints une couche nouvelle ;
Il faut qu'avec ardeur je façonne leur lit.
Le jour ne suffit pas, je creuse encor la nuit,
Pour loger tous ces morts qui viennent par centaines
Remplir les *loculi* des grottes souterraines.

— Que ton nom soit béni, fossoyeur courageux,
Toi qui, creusant la terre, as su trouver les cieux !

— Fossoyeur, où vas-tu par une nuit si sombre ?
Ton pied ne craint-il point de trébucher dans l'ombre ?

— Je vais ouvrir sous terre un grand *cubiculum*
Qui serve à nos chrétiens d'église et de *forum*.
Les Césars ont proscrit les fils de l'Évangile :
Il faut leur procurer un introuvable asile,
Un lieu pour leurs enfants, un endroit pour gémir,
Un temple pour prier, un abri pour dormir.
A présent, le séjour de ces bannis du monde
Est le sein de la terre où la paix est profonde.
Là, nous souffrons *la faim, le froid, la nudité ;*
Mais que sont tous ces maux près de l'éternité ?
Nous prêtons au Seigneur, il saura bien nous rendre ;
Il donne cent fois plus quand il a fait attendre !

— Que ton nom soit béni, fossoyeur courageux,
Toi qui, creusant la terre, as su trouver les cieux !

— Fossoyeur, où vas-tu par une nuit si sombre ?
Ton pied ne craint-il pas de trébucher dans l'ombre ?

— Je retourne à mon camp caché sous les remparts ;
Ce vieux sol est miné déjà de toutes parts.
Le siége que je fais vaudra celui de Troie :
Rome, sans coup férir, deviendra notre proie ;

Car le sang des martyrs, chaque jour répandu,
A crié vers le ciel et doit être entendu.
Nous creusons sourdement, et l'ennemi s'amuse,
Son œil n'aperçoit pas que nous usons de ruse,
Que nos sentiers secrets mènent au Vatican.
Qu'il mette son empire à présent à l'encan,
Nous l'aurons, nous l'aurons, sans payer une obole;
Notre croix doit bientôt briller au Capitole!

— Que ton nom soit béni, fossoyeur courageux,
Toi qui, creusant la terre, as su trouver les cieux!

LETTRE IV.

SOMMAIRE.

Tombeaux des païens. — Les riches seuls reçoivent les honneurs du bûcher, les vils esclaves sont traînés au pourrissoir public. — Respect des chrétiens pour leurs morts. — Noms divers qu'ils donnaient à leurs cimetières. — Les fossoyeurs. — Ils faisaient partie de la hiérarchie ecclésiastique. — Le portrait du fossoyeur *Diogène*. — Comment travaillait le fossoyeur. — Ce qu'on appelle *loculus*, *bisomum*, *trisomum*, *polyandrum*. — *Monumentum arcuatum* ou *arcosolium*. — Inhumation des martyrs. — Leur pierre tumulaire.

Rome, le 5 janvier 1851.

Les païens brûlaient leurs morts, ou les jetaient à la voirie; les chrétiens, suivant l'usage des juifs, furent les premiers qui, sous les yeux de leurs bourreaux, osèrent rendre à la terre les corps qui en étaient sortis. Les uns gravaient, sur le marbre doré de leur somptueux mausolée, ou sur l'urne cinéraire du modeste colombaire, leur profession de foi au néant; les autres inscrivaient, sur la pierre de leur humble *loculus*, leur douce et ferme espérance en la résurrection des corps, en l'immortalité de l'âme.

On lisait autrefois, sur l'un des mausolées de la voie *Latine*, si célèbre par ses tombeaux, l'inscription suivante (1) :

« *Il n'y a ici ni mon nom, ni celui de mon père, ni d'où je suis* « *venu, ni ce que j'ai fait : je suis muet pour l'éternité, osse-* « *ments, cendres, rien : je ne suis plus, je n'avais été, je n'étais* « *que le fils du néant. Passe, et ne me fais pas de reproches : tu* « *seras ainsi.* »

Sur presque tous les autres sépulcres, on lisait ces mots désespérants : *Domus æterna !* C'est que le paganisme était une religion sans séve, une religion qui n'avait point de vie au cœur : le vice divinisé habitait ses temples impurs, et l'espérance ne venait point s'asseoir sur ses tombeaux.

Aussi, voyez comme il en agit avec les déshérités de la fortune, avec les pauvres esclaves, abrutis par son joug de fer. Les grands, les riches, reçoivent tous les honneurs funèbres; leurs cadavres sont brûlés avec des bois précieux ; les toiles incombustibles d'amiante livrent leurs ossements calcinés aux urnes de porphyre ou de jaspe; on les porte au mausolée, avec des torches nombreuses, au son triste des instruments de musique, qu'entrecoupent les sanglots des *pleureuses*, dont les lacrymatoires se remplissent au prix de l'or. Mais les plébéiens, au contraire, sont portés, sans cérémonie, aux bûchers publics (*ustrinæ publicæ*), espèces de vastes carrés, entourés de fortes murailles, et dans lesquels on jetait pêle-mêle les cadavres de la *misérable populace* (2). Une grande quantité de bois résineux alimentait le foyer et prévenait, par sa fumée odoriférante, la corruption de l'atmosphère. Quant aux

(1) Non nomen, non quo genitus, non unde, quid egi,
Mutus in æternum sum cinis, ossa, nihil.
Non sum, non fueram, genitus tamen e nihilo sum ;
Mitte, nec exprobres singula : talis eris.
(Bosio, lib. III, c. XXIV.)

(2) Is locus ab urendo *ustrina* vocatur (Sext. Pomp. Festus, *De verb. signific.*).—Le mot *ustrina* était aussi employé pour exprimer la cérémonie funèbre elle-même : *applicare ustrinam*.

vils esclaves (vilia mancipia), on ne leur accordait même pas les honneurs du bûcher public; on les traînait, par un bras ou par un pied, jusqu'au bord d'un *pourrissoir*, appelé *puticulus* (1), où ils étaient précipités avec les cadavres des animaux, afin d'y pourrir ensemble. Ces horribles fosses étaient situées en dehors de la porte *Esquiline*.

Voilà, mon cher Edouard, comment le paganisme traitait ses morts abjects; voilà comment il entendait l'égalité du sépulcre. Détournons les yeux de cet affreux spectacle et descendons dans les catacombes; nous y verrons avec quel respect profond les chrétiens ensevelissent leurs morts.

Ici, point de vaine distinction, tous sont égaux devant Dieu. Les martyrs seuls ont un *loculus* orné de la palme et du vase de sang; c'est là, sur la terre, le prix de leur victoire. Ecoutez, d'abord, comment les chrétiens appellent leurs cimetières dans lesquels ils cachent, avec leurs morts, leur vie, leurs mystères, leurs larmes et leurs prières; ils les nomment tour à tour: *lieux cachés* (cryptæ); *refuges souterrains* (latebræ); *assemblées des martyrs* concilia martyrum); *sanctuaire* (sanctuarium); *dortoir* (dormitorium); *lieux de repos* (sedes requietionis); *mémoires* (memoriæ); *paix* (pax); *port* (portus); *trône* (solium). « Il n'appartient qu'au « christianisme, dit l'abbé Gaume (2), de donner de semblables « noms aux prisons et aux tombeaux de ses enfants. Ne faut-il pas « être bien pénétré de l'immortelle grandeur de l'homme et bien « assuré de sa résurrection future, pour appeler *dortoir* le champ « de bataille où la mort le tient étendu, et *trône* la tombe

(1) A puteis puticulæ, quòd ibi in puteis obruebantur homines; nisi potius, ut Ælius sentit, puticulæ quòd putrescebant ibi cadavera projecta. (Varro, lib. I, *De ling. lat.*). — Qualis fuerit locus quo nunc cadavera projici solent extra portam Exquilinam, quæ, quòd ibi putrescerent, inde potius appelatos existimat puticulos Ælius Gallus, qui ait antiqui moris fuisse ut patres familias in locum publicum extra oppidum mancipia vilia projicerent. (Sextus Pomp. Festus, *De verb. signific.*)

(2) L'abbé Gaume, *Les trois Rome*, t. III, p. 115.

« où s'accomplissent les tristes mystères de sa décomposi-« tion ? »

Quels étaient donc les habiles architectes de cette Rome souterraine si merveilleuse et si riche en souvenirs? C'étaient d'humbles clercs-ouvriers, nommés *fossoyeurs* (fossores). Chaque paroisse avait un collége de huit à dix fossoyeurs, chargés spécialement de tout ce qui regardait la sépulture des morts. On comptait parmi eux : les *travailleurs* (copiatæ seu laborantes), les *doyens* (decani), les *lecticaires* (lecticarii) les *porteurs* (porticani) et les *carriers* (arenarii) (1). En l'an 96, sous le pape saint Evariste, Rome était divisée en vingt-cinq paroisses ; ce qui donnait à l'Eglise environ *deux-cent-cinquante* fossoyeurs ; milice sacrée, soldats du génie chrétien, qui, à force de miner la ville des Césars, finirent par y pénétrer en vainqueurs. Formant le premier degré de la hiérarchie cléricale, les fossoyeurs étaient tous des hommes *simples et craignant Dieu* (2). Successeurs de Tobie, ils exposaient comme lui leurs jours pour donner la sépulture à leurs frères martyrisés. Les anges du ciel admiraient ces ouvriers magnanimes, creusant dans les entrailles de la terre les nombreux *loculi* destinés à recevoir les membres sanglants, arrachés au cirque de Néron ou au Colisée. Leur vie se passait dans les ténèbres ; une petite lampe était leur soleil, et des tombeaux leur demeure. Un pic, une pelle, une équerre, un compas, un triangle avec un plomb, une mesure linéaire marquant des degrés, et quelques instruments analogues, voilà ce qui leur servit à construire cette Jérusalem souterraine, la cité la plus admirable et la plus sainte après la Jérusalem céleste.

Quelques portraits de ces illustres ouvriers, découverts sur des

(1) Boldetti, lib. I, c. XVI. — Aringhi, lib. I, c. XIII.

(2) Primus in clericis Fossariorum ordo est, qui in similitudinem Tobiæ sancti sepelire mortuos admonentur, ut exhibentes visibilium rerum curam ad invisibilium festinent... Tales ergo Fossarios esse Ecclesiæ convenit, qualis Tobias propheta fuit, ejusdem sanctitatis, ejusdem scientiæ atque virtutis. Non ergo putes parvum esse officium Fossariorum, etc. (*De septem gradib. Ecclesiæ*, inter opera D. Hieronymi, *Epist. ad Rustic. Narbon.*)

tombeaux, nous ont transmis la forme de leur costume. Un des plus remarquables est celui du fossoyeur Diogène, trouvé sur un sépulcre du cimetière de Saint-Calixte, avec cette inscription :

DIOGENES. FOSSOR. IN PACE.
DEPOSITVS
OCTAVO. KALENDAS. OCTOBRIS (1).

Le fossoyeur est debout ; il porte les cheveux courts et les oreilles découvertes. Un morceau d'étoffe velue pend sur son épaule gauche : c'était peut-être une peau de mouton, repliée sur elle-même et destinée à servir de coussinet pour le transport des fardeaux ; des archéologues ont cru y reconnaître la prolongation de l'*amphibalum* ou capuchon. Sur l'épaule droite est appuyé un pic de carrier. Il tient de la main gauche une lampe allumée et suspendue à une chaînette de fer. Une tunique courte, arrondie par le bas et à manches étroites, forme son vêtement principal. Des espèces de bottines, en cuir sans doute, le chaussent jusqu'à mijambes. Trois croix sont gravées sur sa tunique : deux près des genoux, et l'autre à l'épaule droite. Les outils de son noble métier gisent a côté de lui.

Prenons une torche, mon cher Edouard, et suivons le saint fossoyeur dans les catacombes afin de le voir travailler.

Courbé ou agenouillé dans une galerie étroite, obscure, humide,. malsaine, qu'il étend et agrandit au fur et à mesure, ce héros d'un nouveau genre, gêné dans ses mouvements et à peine éclairé par les rayons rougeâtres de sa lampe, accrochée aux parois de la galerie, creuse, en priant, une tombe de quelques pouces de hauteur, sur un ou deux pieds de profondeur. Si ce tombeau ne doit recevoir qu'un corps, il se nommera *loculus ;* si, au contraire, il en doit recevoir plusieurs, on l'appellera *bisomum*,

(1) Diogène, fossoyeur, en paix, déposé le huitième jour des calendes d'octobre.

trisomum ou *polyandrum*, c'est-à-dire *tombe à deux corps, à trois corps*, ou *à plusieurs corps*. Si le tombeau présente la forme d'un autel, surmonté d'une voûte en maçonnerie, souvent ornée de peintures, il prendra le nom de *monumentum arcuatum* ou tout simplement d'*arcosolium*. Les fosses horizontales, il les superpose les unes au-dessus des autres, à peu près comme les tiroirs d'un meuble; car le terrain est précieux, il doit l'économiser.

Sa besogne du jour est finie; voici que des pas furtifs et légers se font entendre à l'entrée de la galerie souterraine où nous sommes. Ce sont des frères qui arrivent. Plusieurs sont chargés d'un cadavre sanglant, ramassé, peut-être, dans l'amphithéâtre de Flavien, ou dans les jardins de Néron (1). Découvrons-nous, Edouard; tombons à genoux : ces cadavres sont des corps de martyrs. Les *porticani*, fléchissant sous le poids de leur fardeau sacré, arrivent jusqu'au *loculus* ouvert : aidés des *decani*, des *lecticarii* et des *arenarii*, ils lavent et épongent soigneusement le corps du martyr; ils le couvrent de parfums et d'aromates précieux que leurs frères d'Orient ont envoyés (2); ils l'enveloppent de bandelettes et de linges fins; puis ils le déposent *en paix*, dans la couche d'argile où il attendra l'heure du réveil général.

(1) Tacite, au quinzième livre de ses *Annales*, parle des jardins de Néron comme d'un lieu où le féroce empereur se plaisait à torturer les chrétiens. « Les uns, dit-il, étaient couverts de peaux de bêtes pour être dévorés par « la dent des chiens, d'autres attachés à une croix, d'autres destinés à être « brûlés, lorsque la nuit serait venue, en guise de flambeaux nocturnes. « Néron avait offert ses jardins pour ce spectacle, durant lequel il se livrait « aux jeux du cirque, en habit de cocher, se mêlant à la populace ou con- « duisant son char. »

(2) « L'Arabie et la Sabée nous envoient plus d'aromates pour ensevelir « nos morts qu'elles n'en vendent pour enfumer vos dieux. » (Tertullien, *Apolog.*, 1, 42.)

« Notre manière d'ensevelir est d'étendre des linges d'une blancheur et « d'une finesse extrêmes, sur lesquels nous répandons des parfums afin de « conserver les corps. » (Prudentius, *Hym. cathemen.*)

Quelques lampes de terre, ayant la forme d'une nacelle, sont mises près de celui dont le cœur a été une lampe ardente et dont le sang généreusement répandu pour Jésus-Christ doit engendrer de nouveaux fils à l'Eglise. Alors, les fossoyeurs appliquent sur l'entrée du *loculus* la pierre oblongue qui doit le fermer; ils la cimentent habilement; gravent dessus, et à la hâte, le nom du martyr, avec son âge, la date de sa victoire et la palme du triomphe. Le vase de terre, de verre ou de bronze, dans lequel on a recueilli le peu de sang que l'arène n'a pu boire, est religieusement placé dans une petite niche, pratiquée au-dessus du *loculus*. Ce sera, un jour, le témoignage irrécusable de la grande bataille qu'il a gagnée contre l'enfer; ce vase accompagnera ses ossements sur nos autels, et nous le baiserons amoureusement comme une sainte relique d'un fameux combat.

Tous les *loculi* ont reçu leur trésor, ils sont tous refermés. Relevons-nous, Edouard. Le fossoyeur est fatigué, il va prendre quelques instants de repos, près des glorieuses tombes qu'il vient de sceller; puis il se remettra à l'ouvrage avec une nouvelle ardeur.

Sortons de la cité des martyrs, nous y reviendrons demain pour étudier les inscriptions sublimes que la main de Diogène, ou celle de quelque autre fossoyeur, a gravées sur leurs tombeaux.

L'INSCRIPTION FUNÈBRE DES CATACOMBES.

O toi qui visitas les villes de l'Attique,
Dont le pied des Latins foula le sol antique;
Toi qui pus, déchiffrant les fastes des héros,
Lire les noms fameux qu'un marbre de Paros,
Fixé par des clous d'or aux murs du Capitole,
Redit au voyageur, même le plus frivole :
Tu n'as rien lu, vois-tu, des pages du passé,
Si le nom des martyrs sous tes yeux n'est passé,
Si, longtemps, tu n'as pas, muet devant des tombes,
Épelé dans leur livre, au fond des catacombes!

Dans cet immense livre, aux feuillets merveilleux,
Ne se rencontrent point de récits fabuleux.
Ce sont des noms sacrés, des dates immortelles,
Inscrites avec ordre et concordant entre elles;
Archives des chrétiens, racontant leurs douleurs,
L'œil ne les peut toucher sans se mouiller de pleurs.
De l'Église au berceau ces pierres sont l'histoire :
Chacune nous raconte une illustre victoire;
Nous dit un nom célèbre, un triomphe éclatant;
Nous fait voir une palme, un laurier tout sanglant,
Une couronne insigne, un auguste symbole;
Éternise un combat d'une seule parole.

Ici, dort un vieillard qui souffrit sous Néron;
Il vécut soixante ans et trois mois environ.
Martyr, qui du tombeau goûtes la paix profonde,
Dis-moi, n'étais-tu pas fatigué de ce monde?
Le faix des ans bientôt t'eût rendu malheureux,
Pour quelques jours donnés tu règnes dans les cieux!

Là, sommeille un enfant, un pauvre petit ange,
Dont le jeune cadavre auprès des saints se range;
Tendre agneau que le loup surprit dans son berceau,
Qui mourut, à huit mois, de la main du bourreau!
Douce fleur des martyrs, toi qui venais d'éclore
Et qu'un souffle cruel effeuilla dès l'aurore,
Oh! ne regrette pas le rigoureux destin
Qui t'a fait pour le ciel repartir si matin!
Sur terre on souffre tant, on y boit tant de larmes,
Que le trépas finit par avoir quelques charmes.
Heureux qui, comme toi, souriant à la mort,
A pu de son berceau s'élancer dans le port!

Plus loin est une vierge, à son printemps ravie;
A peine si quinze ans se comptaient dans sa vie.
Comme l'herbe des prés que l'on coupe en sa fleur,
Sa tige rencontra le fer du moissonneur;
Et, rose aux doux parfums, amour de la vallée,
Soudain elle s'est vue en la tombe effeuillée!
Dans les jardins du ciel Trajan la renvoya;
Le Tibre limoneux en ses flots la noya;
Aux calendes de Mars elle cueillit la palme,
Et la mort la trouva le front haut, le cœur calme.
O lis de nos vallons que Dieu trouva si beau,
Vierge, repose en paix dans ton humble tombeau!

D'un jeune homme voici l'épitaphe touchante :
Il mourut pour la foi; sa bouche fut constante
Dans la confession du saint nom de son Dieu;
Sans pâlir, à la vie il a fait son adieu.
Soutenu par l'espoir des divines promesses,
De son âge il a su dominer les faiblesses;
Rien n'a pu l'ébranler, ni juges, ni bourreaux.
Ses combats ont été les combats d'un héros.
Pourtant il ne comptait que vingt printemps à peine,
Mais la coupe de ses jours de vertus était pleine;

Comme un nard précieux, d'une rare valeur,
Il l'épancha d'un trait sur les pieds du Seigneur.
O toi qui de l'enfer pus vaincre la malice,
Jeune homme, qu'il est grand ton noble sacrifice!
Dors dans le *loculus* par toi *bien mérité*,
Ton nom sera transmis à la postérité!

Dans cet étrange lieu, mille pierres funèbres
Redisent une histoire, au milieu des ténèbres :
Le guerrier qui versa son sang pour les Césars,
Le captif enchaîné qu'on vit après leurs chars,
La puissante matrone, au luxe accoutumée,
La veuve aux habits noirs, l'épouse bien-aimée,
Le sénateur illustre et le préfet romain,
Le pauvre à qui l'on jette un peu d'or en la main,
Le modeste artisan qui travaille à la forge,
L'esclave et l'affranchi, l'humble marchande d'orge,
Le fossoyeur, le prêtre et l'évêque pieux,
Tous ont laissé leur nom dans ces antres fameux.

De doux mots sont gravés sur la pierre sacrée :
Tantôt c'est une mère, une veuve éplorée,
Tantôt c'est un époux, un père plein d'amour,
Qui, d'un mort *très-chéri* nous parlent tour à tour,
Attestent que ce mort, dont la tombe intéresse,
A dû ce *monument* à leur vive tendresse;
Qu'ils ont, pour lui, pour eux, dans le *cubiculum*,
Payé, *dès leur vivant*, cet étroit *bisomum*,
Ayant choisi leur place au sombre cimetière,
Afin de reposer dans la même poussière.
Partout le fossoyeur sur la dalle a tracé,
Comme un dernier adieu, le suprême *in pace*.
Ce mot sacramentel que l'œil lit en silence,
Qui sur chaque tombeau nous montre sa présence,
C'est l'acclamation de la paix, de l'espoir,
Le cri de l'amitié qui dit : Frère, au revoir!

La date du *dépôt* qui fut fait à la terre,
Presque toujours, se trouve inscrite sur la pierre,
Comme pour témoigner du prix de ce trésor,
Cent fois plus précieux que la topaze et l'or.

Souvent les dogmes saints de la foi catholique
Se rencontrent gravés sur cette dalle antique;
Le voyageur y voit, écrits en terme clair :
La résurrection future de la chair;
Le consolant espoir d'une meilleure vie
Qui jamais par la mort ne nous sera ravie;
L'amour des ennemis et celui du prochain;
L'auguste primauté du pontife romain!

C'est là que l'hérésie, à la dent venimeuse,
Doit venir retrouver le secret d'être heureuse.
C'est là, sur le tombeau des martyrs de la foi,
Qu'elle doit feuilleter le livre de la loi.
Ni Luther, ni Calvin, ces deux mauvais génies
Qui voulurent traîner leur mère aux gémonies,
N'ont sondé du regard le vaste souterrain
Où la gloire de Rome est gravée au burin;
S'ils l'eussent visité, sous leur main meurtrière,
Le sang n'eût point jailli du visage de Pierre,
La barque de l'Église, en danger sur les flots,
N'eût point vu se noyer autant de matelots!

Reste toujours au fond de ton sombre musée,
O dalle que le temps n'a pas encore usée!
Funèbre inscription, qui redis à nos yeux
L'espérance, la foi, l'amour de nos aïeux;
Vieux témoin d'un autre âge et vingt fois séculaire,
Ton sang confond l'erreur et la force à se taire!
Reste en ta crypte noire, ô muet orateur,
Qui prouve au monde entier que Luther fut menteur!

LETTRE V.

SOMMAIRE.

Inscriptions gravées sur les pierres tumulaires des catacombes. — Belle signification du mot *depositus*.—Acclamations chrétiennes.—Orthographe et ponctuation des inscriptions primitives. — Dogmes catholiques écrits sur les tombeaux des catacombes. — Désir ardent des chrétiens d'être enterrés près des martyrs. — Inscriptions opistographes. — Différence entre les inscriptions païennes et les inscriptions chrétiennes.

Rome, le 6 janvier 1851.

Les inscriptions forment l'une des plus belles pages du grand livre des catacombes. Leur étude offre un immense intérêt au cœur chrétien, et demande souvent une érudition profonde. Je vais essayer, mon cher Edouard, d'en déchiffrer aujourd'hui quelques-unes avec vous. Retournons donc ensemble aux catacombes, et arrêtons-nous, la lampe à la main, devant chaque *loculus*. Voici le tombeau d'un enfant, approchons et lisons :

D. P.
FLAVIÆ, INFANTIS DVLCISSIMÆ
QUÆ VICXIT ANNO VNO ET MEN
III. D. P. V. ID. OCT. IN PACE.

« Au Dieu puissant. — A Flavie, très-douce enfant, qui vécut un an et trois mois. Déposée le cinq des ides d'octobre. »

Quelle simplicité! quelle grâce touchante dans cette inscription qui indique l'endroit où sommeille un ange. Flavie n'a vécu qu'un an et trois mois, puis elle est retournée au ciel; on l'a *déposée* (remarquez bien ce mot), on l'a déposée en paix, près des martyrs; la terre rendra, un jour, son petit corps, qui, lui aussi, ressuscitera glorieux; car cette consolante expression *déposé*

(depositus) indique un dépôt, une chose confiée, une chose qui doit se rendre. Les païens ignoraient ce mot qui renferme une si grande espérance ; aussi, comme leurs inscriptions funèbres sont froides et désespérantes ! Nous en verrons quelques-unes en sortant des catacombes.

Avançons. Voilà le *loculus* d'un adulte :

D. M.
SECVNDINVS FRATRI SVO VICTORINO
IN XP. B. M. QVI VIXIT ANNIS XXXIII
ET MENSES VIII. DEPOSITVS XIII KAL
OCTOB. IN PACE.

« Au Dieu très-grand. — Secundinus à son frère Victorin, bien méritant en Jésus-Christ, qui vécut trente-trois ans et huit mois. Déposé le treize des calendes d'octobre, en paix. »

Secundinus chérissait son frère, il a voulu lui élever ce modeste monument qui attestera son amour fraternel aux âges les plus reculés. Remarquez, Edouard, le monogramme du Christ dans cette inscription. Les premiers chrétiens employaient souvent cette abréviation du nom sacré, afin de le soustraire à la profanation et au scandale des gentils. Tenez, le voici encore :

XP.
VENERANE IN PACE DEPO
SITVS. III. KAL. IVNIAS.

« Veneranus en paix. Déposé le trois des calendes de juin. »

Ici ne se trouve pas l'âge du défunt. Le fossoyeur l'ignorait ; ou bien il était pressé dans sa besogne et n'a pu le graver.

Voici deux autres inscriptions qui sont sans date ; le nom seul s'y trouve avec l'acclamation *in pace*.

TEODORVS IN PACE.

« Théodore dans la paix. »

CHRISTINE IN PACE.

« A Christine dans la paix. »

Celles qui suivent sont encore plus brèves :

HILARIÆ.

« A Hilarie. »

SATVRNINI.

« De Saturnin. »

Ces inscriptions ne peuvent être plus courtes, et pourtant elles en disent assez. Le lecteur chrétien supplée aux mots qui manquent ; il achève lui-même la phrase commencée. Il comprend que Théodore et Christine ont été *déposés* en paix ; que Hilarie est morte *dans la foi de Jésus-Christ*, et que ce *loculus* devant lequel il s'arrête est celui de Saturnin. Il sait que la simplicité, la brièveté, la contexture, l'emploi de certains mots et de certains signes appartiennent aux inscriptions des temps primitifs. Le nombre des martyrs était grand ; chaque jour, une foule de cadavres encombraient les catacombes ; il fallait leur donner promptement la sépulture, pour éviter les miasmes pestilentiels que n'eût pas manqué d'occasionner leur putréfaction : alors les fossoyeurs, absorbés par les soins multipliés de tant de sépultures, n'avaient pas le temps de graver de longues inscriptions sur la pierre des *loculi*. Quelques mots, un nom, un signe parfois, leur suffisaient pour les reconnaître et pouvoir plus tard les achever. Eh bien, ces quelques mots, ce nom, ce signe, ils les traçaient à la hâte, sans songer que le glaive des bourreaux viendrait peut-être couper la main qui venait de les graver, avant qu'ils pussent en compléter le sens pour la postérité. Cette mutilation fréquente des inscriptions chrétiennes des catacombes n'est-elle pas un témoignage éloquent des angoisses et des périls sans cesse renaissants qui environnaient ces héros de la charité ?

La foi à la résurrection future se retrouve partout sur la pierre des tombeaux chrétiens. C'est l'Eglise persécutée qui a trouvé les mots de *repos*, de *sommeil*, appliqués à la mort, et qui, la première, les a écrits sur le tombeau de ses enfants.

Approchez, Edouard, et lisez ces inscriptions :

ZOTICVS HIC AD DORMIENDVM.

« Ici est Zoticus pour dormir. »

FILOSTORGVS HIC DORMIT.

« Ici dort Filostorge. »

DORMITIONE ANC. DEI
OLYNPIATIS. PARENTES
FILIÆ. B. M. F. Q. AN. B. V.
M. XI. D. XXI.

« Lieu du sommeil de la servante de Dieu, Olympiade. Ses parents ont fait cette tombe à leur fille bien méritante, qui vécut cinq ans, onze mois, vingt et un jours. »

CRESCENTIVS VIXIT ANNVM ET
OCTO MENSES IN PACE QVIESCE.

« Crescentius vécut un an et huit mois. Repose en paix. »

ROMANVS FELICISSIMO PATRI QVI
VIXIT AN P. M. XL. IN PA. QVIESCIT.

« Romanus à Félicissime, son père, qui vécut quarante ans plus ou moins : il repose en paix. »

La mort, en effet, n'est-elle pas un sommeil ? Ne se repose-t-on pas dans le sépulcre, en attendant le grand jour du réveil général ? C'est, du reste, le dogme enseigné par les livres saints, et que nous retrouvons à chaque page dans les sublimes murmures de Job et les Psaumes prophétiques de David.

Le christianisme ne détruisant pas la nature, mais l'ennoblissant, la perfectionnant, nous retrouvons sur les tombes chrétiennes ces acclamations adressées aux morts, et qui s'échappent d'une âme déchirée par la douleur, d'un cœur brisé par l'affliction. Les acclamations des païens étaient mêlées de ce désespoir inévitable produit par l'ignorance du dogme consolateur de la résurrection future ; elles traduisaient une affection tout hu-

maine : celles des chrétiens, au contraire, ne présentent qu'une douce et sainte résignation à la volonté divine, qu'un ardent désir d'être promptement réuni à l'être chéri qui a quitté le premier la triste vallée de larmes, nommée *la vie*. Ces acclamations sont des adjectifs qui peignent, qui rendent au vif la tendresse et la douleur ; ce sont les expressions de : ***très-regrettables*** (desideratissimi), ***incomparables*** (incomparabiles), ***très-pieux*** (piissimi), ***très-chers*** (carissimi), ***doux***, ***très-doux*** (dulces, dulcissimi), ***bien méritants*** (bene merentes), ***très-pleurés*** (pientissimi), ***très-innocents*** (innocentissimi); ce sont des souhaits, des adieux touchants : ***Que la terre vous soit légère*** (sit tibi terra levis) ! ***Que vos os reposent tranquilles*** (ossa tua bene quiescant) ! ***Adieu***, ***adieu***, ***adieu*** (vale, vale, vale) !

A toutes ces acclamations, les chrétiens en ajoutent trois autres qui ne se retrouvent point ailleurs ; ce sont les souhaits de ***vie éternelle***, de ***vie en Dieu***, de ***paix***.

DIOSCORE VIBE IN ETERNO.

« Dioscore, vis dans l'éternité. »

FAVSTINA DVLCIS BIBAS
IN DEO.

« Douce Faustine, vis en Dieu. »

LEO ET PETRONIA PAVLO FILIO
DVLCISSIMO QVI VIXIT ANN.
XXXIII. M. V. D. XV. IN PACE DEP.

« Léon et Pétronie à Paul leur très-doux fils, qui vécut vingt-trois ans, cinq mois, quinze jours. Déposé en paix. »

Cette dernière acclamation se trouve presque sur chaque tombe chrétienne ; c'était un cri du cœur que nos pères ne pouvaient étouffer. Cette parole de paix, ils l'avaient reçue du Sauveur du monde ; ils se la répétaient dans leurs salutations, dans leurs as-

semblées ; et, après l'avoir méditée et pratiquée toute leur vie, ils voulaient encore qu'on la gravât sur leurs tombeaux.

Vous avez déjà remarqué, mon cher Edouard, le B employé pour le V dans les inscriptions que je viens de citer. « Rien de « plus inconstant, dit l'abbé Gaume, dans son histoire des *Trois* « *Rome* (1), que l'orthographe et la ponctuation des anciens mo- « numents chrétiens et païens. La cause en est tout ensemble « dans les changements de prononciation auxquels la langue « latine ne fut pas moins sujette que les autres ; dans l'habitude « d'écrire comme on prononçait, sans repos marqué entre « chaque membre de phrase ; dans l'ignorance et le caprice des « ouvriers ; dans la douleur des parents, qui, pour donner plus « de solennité à leurs regrets, séparaient chaque mot par un ou « plusieurs points, afin d'obliger le lecteur à faire autant de « pauses que l'inscription comptait de paroles et même de lettres ; « enfin, dans l'amour des vivants, qui, pour exprimer leur ten- « dresse envers les défunts, remplaçaient les points par de petits « cœurs, ou par des palmes, si les morts étaient des mar- « tyrs. »

Les anciens mettaient les points au milieu des lettres, et non pas au bas, comme nous le faisons.

Voici un *loculus* dont la pierre nous présente une inscription entremêlée de cœurs :

JVLIA STERCORIO CONJVGI
QV. AN. XXVIII. CVM Q. V. ANN. V. BM. IN PACE.

« Julia à Stercorius, son époux, qui vécut vingt-huit ans, avec lequel elle vécut cinq ans, bien méritant, en paix. »

On trouve quelquefois dans les catacombes des inscriptions dont les caractères sont moitié latins et moitié grecs ; on en rencontre même qui sont entièrement grecques, surtout parmi

(1) Tome III, page 173.

celles qui remontent au milieu du quatrième siècle. Telles sont les suivantes :

SOCRATES
IN PACE.

« Socrate en paix. »

AAEZANDPO BENE
MEPENTI IN ΠACE.

« A Alexandre, bien méritant, en paix. »

EYTYXIANH
THXON
ΠAKE.

« Eutychiana, que la paix soit avec toi ! »

Avant de remonter à la surface de la terre, enfonçons-nous au hasard dans ces sombres et vastes galeries, afin d'interroger encore les pierres sépulcrales.

Voici un *bisomum*, ou *loculus* à deux corps; ce sont des fossoyeurs qui y reposent :

SERGIVS ET JVNIVS FOSSORES
B. N. M. IN PACE. BISOM.

« Sergius et Junius, fossoyeurs, qui ont bien mérité, en paix dans le même tombeau. »

Plus loin, c'est une jeune épouse morte à dix-sept ans; elle a échangé son lit nuptial pour la froide couche du tombeau; mais ce tombeau a été pour elle la porte des cieux :

VALENTINE CONJVGI BENEMEREN
TI FECIT MARITVS QVE VIXIT
AN. XVII. MES. VII. ET CVM MARITVS
FECIT ANN. V. ET MESES VII.

« A Valentine, épouse bien méritante, son mari a fait cette tombe. Elle a vécu dix-sept ans, sept mois; et avec son mari cinq ans et sept mois. »

Ici, c'est un mari et deux fils qui consacrent une tombe à la mémoire de leur épouse et de leur mère :

JVSTINVS. LÆDE. CONJVGI. BE
NEMERENTI. LEONTIVS ET VICTO
RINVS LÆDE MATRI XP. KARISSIME
AMANTISSIME.

« Justin à Léda, son épouse bien méritante ; Léontius et Victorinus à Léda, leur mère, en Jésus-Christ, très-chère, très-aimée. »

Là, dort du sommeil de la paix une épouse de Jésus-Christ, qui a fait graver sa profession de foi sur la pierre de son sépulcre :

HIC REQVIESCIT IN SOMNO PACIS
AGEL PERGA ANCILLA CHRISTI
QVÆ VISCIT AN PL. M. XVIII.
CREDO DEVM PATREM. CREDO
DEVM FILIVM. CREDO DM SPIRITV
SANCTV. CREDO Q. NOBISSIMO
DIE RESVRGAM.

« Ici repose dans le sommeil de la paix, Agel Perga, servante de Jésus-Christ, qui vécut environ dix-huit ans. Je crois Dieu le Père, je crois Dieu le Fils, je crois Dieu le Saint-Esprit, et je crois qu'au dernier jour je ressusciterai. »

N'est-ce pas une grande consolation pour le catholique de retrouver, inscrits sur le tombeau des martyrs, les dogmes saints de sa foi, de cette foi divine que plus de ONZE MILLIONS de chrétiens (1) ont scellée de leur sang ? O Edouard ! que n'est-il donné aux âmes droites, aux cœurs généreux que les ténèbres de l'erreur ou la violence des passions ont aveuglés, de descendre, comme nous, dans les catacombes, et de venir y rechercher sur

(1) « Ex probatis auctoribus deduco : *In Ecclesia numerari undecim « martyrum millionès, et eo plures.* » (P. Florès, *De Martyribus*, lib. IV, c. III, p. 1.)

la pierre des tombeaux, dix-sept fois séculaires, les premières phrases de notre symbole ! En présence de preuves aussi irrécusables, ils seraient forcés d'incliner leur front devant les ossements sacrés des athlètes de Jésus-Christ, et de dire, en se frappant la poitrine : *Je crois !*

L'inscription suivante condamne les novateurs ; elle prouve que l'Eglise catholique enfante et nourrit seule les enfants de Dieu :

DEPOSITVS HERILA
COMES IN PACE FIDEI
CATHOLICÆ VII. KAL.
AVG. QVI VIXIT ANN
PL. M. L. D. N. SEVERI AVG.
PRIMO CONS
ET
CONSVLATV HERCVLANI
V. C.

« Le comte Hérila déposé dans la paix de la Foi *catholique*, le sept des calendes d'août, qui vécut cinquante ans, plus ou moins ; sous le premier consulat de notre seigneur Sévère Auguste, et sous le consulat d'Herculanus, homme très-célèbre. »

Mais cette *foi catholique*, nécessaire à ceux qui veulent s'endormir dans la paix du Seigneur, où la trouve-t-on ? Dans l'Eglise de Rome. Lisez plutôt, vous-même, cette autre page du livre immense des catacombes :

† EXSVPERANTIA D. XV. KAL. SEPT.
HIC DEPOSITA EST IN PACE ROME QUÆ
BIXIT P. M. MENSES III.

« Exsuperantia mourut le quinze des calendes de septembre. Elle est ici déposée dans *la paix de Rome*. Elle vécut environ trois mois. »

Qui représente l'Eglise romaine ? Pierre, évêque de Rome, et ses successeurs. Eux seuls en sont la personnification. Eh bien,

écoutez, Edouard; voici encore une autre inscription qui proclame solennellement la primauté et l'infaillibilité du vicaire de Jésus-Christ :

RVTA OMNIBVS SVBDITA ET ATFABI
LIS BIBET IN NOMINE PETRI.
IN PACE.

« Ruta, soumise et affable à tous, vit *au nom de Pierre*, dans la paix. »

Cette pierre du sépulcre de la bonne Ruta n'écrase-t-elle pas à tout jamais le protestantisme? Que peut-il répondre à un démenti aussi formel? Rien. Il sait bien qu'il est fils du mensonge.

Avançons, avançons encore :

ANTONIA AN
IMA DVLCI
S IN PACE T
IBI DEVS
REFRIGERIT.

« Antonia, douce âme, en paix, Dieu te donnera le rafraîchissement. »

Quelle espérance! quelle douce poésie dans ce peu de mots mal écrits! Votre cœur n'est-il pas ému jusqu'aux larmes?

Nous marchons sur la terre des saints; nous examinons le berceau de la foi, sous toutes ses faces. Lisons toujours :

JVSTVS CVM SCIS XPO MEDIANTE RESVRGET.

« Justus ressuscitera avec les saints, par Jésus-Christ. »

VLPIA VIVA SIS CUM FRA
TRIBVS TVIS.

« Ulpia, sois vivante avec tes frères. »

HIC IN PACE REQVIESCIT LAVRENTIA. L. F.
QVE CREDIDIT RESV RR

« Ici repose en paix Laurentia, fille de Lucius, qui a cru à la résurrection. »

Voici, à présent, le dogme de la communion des saints, ce dogme si consolant pour ceux que la mort ou l'absence ont séparés, pour les amis chrétiens qui, avant la fin du jour, se sont dit un douloureux adieu :

SABBATI. DVLCIS
ANIMA PETE ET RO
GA PRO FRATRES ET
SODALES TVOS.

« Sabbatius, douce âme, prie et intercède pour tes frères et tes amis. »

ATTICE SPIRITVS TVS
IN BONV ORA PRO PAREN
TIBVS TVIS.

« Atticus, ton âme est dans le bonheur; prie pour tes parents. »

JOVIANE VIBAS IN DEO ET
ROG.

« Jovianus, vis en Dieu et prie. »

Douce religion catholique, quel baume divin tu répands sur toutes les douleurs ! Qu'ils sont à plaindre, ceux qui ne te connaissent pas ou qui t'ont oubliée ! Toi seule peux sécher les larmes des malheureux enfants d'Eve ! Garde-nous toujours dans ton sein maternel !

Ici sommeille une pieuse ouvrière :

BALERIA LATOBIA
OF. QVE VIX. ANN
VS XLII. M. III. D.
XV. FVIT BEDVA
ANNVS XII. DEPOSI
TA III. IDVS SEPTE
RIS IN PACE.

« Valéria Latobia, *ouvrière,* qui vécut quarante-deux ans, trois

mois, quinze jours, fut veuve douze ans; déposée le trois des ides de septembre, en paix. »

Là, repose une humble chrétienne, nommée Pollecla ; elle était marchande d'orge dans la *Via-Nova*, comme l'atteste l'inscription de son *loculus* :

POLLECLA QVE ORDEV BENDET DE BIANOBA.

« Pollecla qui vendait de l'orge dans la *Via Nova.* »

A côté de la pauvre marchande d'orge sont déposés des martyrs :

MARTYRES SIMPLICIVS ET FAVSTINVS
QVI PASSI SVNT IN FLVMEN TIBERE ET POSI
TI SVNT IN CEMETERVM GENEROSES SVPER
FILIPPI.

« Les martyrs Simplicius et Faustinus qui furent noyés dans le Tibre, et déposés dans le cimetière de Généreuse *ad sextum Philippi.* »

Voilà maintenant l'inscription d'un guerrier chrétien qui fut martyrisé à la fleur de son âge, sous le règne d'Adrien. Cette inscription est précieuse, parce qu'elle nous raconte d'une manière touchante les angoisses continuelles dans lesquelles vivaient nos pères, durant ces premiers siècles de persécution :

TEMPORE ADRIANI
IMPERATORIS
MARIVS ADOLESCENS DVX
MILITVM QVI SATIS VIXIT
DVM VITAM PRO CHO CVM SAN
GVINE CONSVNSIT IN PACE
TANDEM QVIEVIT BENEMERENTES
CVM LACRIMIS ET METV POSVERVNT
ID. VI.

« Au temps de l'empereur Adrien, Marius, jeune homme, officier de l'armée, qui vécut assez puisqu'il donna sa vie avec son sang pour

Jésus-Christ, reposa enfin dans la paix. Ses amis, bien méritants, lui ont posé cette tombe, dans les larmes et *la frayeur*, le six des ides. »

Le désir ardent que les premiers chrétiens avaient de reposer dans les catacombes, auprès des corps des saints martyrs, les engageait souvent à acheter, dès leur vivant, le *loculus* où ils voulaient dormir après leur mort. Voici un tombeau que les fossoyeurs Anastase et Antiochus ont vendu à Benenatus et à Gaudiosa, son épouse :

LOCVS BENENATI
ET GAVDIOSÆ COMPARES †
SE VIVI COMPARAVERUNT
AB ANASTASIO ET ANTIOCHO FS.

« C'est ici le lieu que Benenatus et Gaudiosa, époux en Jésus-Christ, se sont acheté, de leur vivant, d'Anastase et d'Antiochus, fossoyeurs. »

Là, c'est une noble matrone, appelée Domnina, qui a acheté de Successus, un *trisomum* ou *loculus* à trois corps :

SE BIBA EMET DOMNINA
LOCVM A SVCCESSV
TRISOMVM VBI POSITI...

« De son vivant, Domnina a acheté de Successus un *loculus* à trois corps, où reposent... »

L'inscription n'est pas achevée. Sans doute que Domnina l'avait fait graver de suite après l'acquisition du tombeau destiné à elle et aux siens. La mort l'aura surprise peut-être à l'improviste. Le fossoyeur Successus l'aura mise en possession de son trisomum, dans un moment où les martyrs descendaient nombreux dans les catacombes ; il n'aura pas eu le temps de terminer l'inscription.

Admirez, cher Edouard, cette foi ardente, cette vive espérance des premiers chrétiens qui leur faisait marquer d'avance leur

place parmi les morts. Bien différents des païens qui redoutaient le tombeau, ils y aspiraient de toutes les forces de leur âme, comme au terme de leurs douleurs, comme à la fin de tous leurs travaux. Quelle compagnie plus sainte pouvaient-ils choisir pour attendre le jour de la résurrection générale que la compagnie des martyrs, dans laquelle ils comptaient tant de parents et d'amis !...

Il faut que je vous parle, ici, d'un genre de pierres tumulaires que les savants appellent *opistographes* et qui se rencontrent parfois dans les catacombes. Ce sont des pierres qui portent d'un côté une inscription chrétienne, et de l'autre une inscription païenne. Comment se fait-il que ces sortes de pierres se trouvent dans les catacombes ? Je vais vous l'expliquer.

Les chrétiens, souvent obligés de vivre dans leurs cimetières, devaient apporter un grand soin à clore hermétiquement leurs tombeaux ; pour cela il leur fallait un nombre considérable de dalles funèbres. Quand la persécution ajoutait, dans une semaine, plusieurs milliers de victimes aux décès ordinaires, il est évident que, les dalles venant à manquer, les fossoyeurs devaient s'en procurer comme ils pouvaient. Or, comme l'entrée des catacombes se trouvait ordinairement sur le bord des voies romaines, dans le voisinage des tombeaux païens qui, pour la plupart, tombaient en ruine, il est présumable et même certain que, durant la nuit, ils ne se seront fait aucun scrupule de prendre les marbres païens que le temps, les guerres civiles ou l'incurie de leurs propriétaires avaient détachés du mausolée. Ces marbres endommagés étaient alors une riche moisson pour les fossoyeurs qui, les taillant à la hâte, et les ajustant sur le *loculus* du martyr, les y scellaient, ayant soin de tourner l'inscription païenne, mutilée et à moitié effacée, du côté qui ne se voyait pas. Sur le côté extérieur, ils gravaient l'inscription chrétienne. Cette pénurie de pierres tombales explique pourquoi nous trouvons dans les catacombes une si étonnante variété de fermetures tumulaires, en marbre fin, en albâtre, en serpentin, en jaune et en vert antiques

en marbre africain, en pierre ordinaire, en briques écornées, souvent de plusieurs morceaux, quelquefois grattées ou couvertes de chaux, afin de faire disparaître d'anciennes inscriptions. La nécessité forçait les fossoyeurs de prendre tout ce qui leur tombait sous la main ; et dans ces temps de carnage, papes, prêtres, vierges, dames romaines, tout le monde devenait fossoyeurs.

Voici un modèle d'une de ces inscriptions ospistographes. Du côté de la pierre qui regardait le *loculus*, on lit :

D. M.
JVLIÆ PALESTRICE
CONJVGI INCOMPARABILI
M. AVREL. FORTIS FECIT ET SIBI
LIBERTIS. LIBERTABVSQVE
POSTERISQVE EORVM
ET JVL. IL. MAVRVS. ET. HELPES
FECERVNT POSTERISQVE EORVM.

« Aux dieux Mânes. A Julie Palestrica, épouse incomparable, Marcus Aurelius Fortis a fait ce monument, et pour lui-même, et pour ses affranchis et leurs descendants. Et Julius Maurus et Julius Helpes l'ont aussi fait pour eux-mêmes et pour leur postérité. »

De l'autre côté, sont gravés ces mots :

PAVLVS
IN PACE.

« Paul, dans la paix. »

Mais, je fatigue votre attention. Quittons les catacombes, mon cher ami ; nous y redescendrons dans quelques jours. Pour terminer cette faible étude sur les inscriptions des cimetières chrétiens, entrons ensemble dans la superbe galerie du Vatican où la sollicitude des papes a réuni une si riche collection d'inscriptions païennes et chrétiennes, mises en face les unes des autres, afin d'en faire mieux ressortir la différence.

Voyons en quels termes le paganisme exprimait sa douleur :

PHILARGVRVS
COCVS. PR.
FAMILIÆ. ET. LIBER.
LOCVM. SEPVLCRI
D. S. P. D. IN. FR. P. XVI
IN AGR. P. XII.

« Philargurus, *cuisinier* du préteur, a, pour sa famille et pour ses affranchis, acheté de son argent ce lieu de sépulture, qui a seize pieds de front et douze de profondeur. »

Quelle froideur, quelle sécheresse d'expression ! Aucun regret, aucune espérance ne percent sous ces mots qui ne traduisent qu'une pensée matérielle. Ce cuisinier n'a d'autre souci que celui de constater la *longueur* et la *profondeur* du sépulcre qu'il s'est acheté pour lui et pour ses affranchis. On reconnaît là tout le vide que le paganisme laissait dans les cœurs. N'aimez-vous pas mieux, Édouard, le *loculus* du fossoyeur Diogène, ou celui de cette pauvre marchande d'orge, de la *Via Nova*, que le tombeau de ce Philargurus, cuisinier du préteur ? Oh ! oui, assurément ; car dans l'un germent les formes immortelles de presque un Dieu, et dans l'autre gît une cendre froide qui ne recouvre aucune étincelle de vie.

Aurons-nous le courage d'en lire une seconde? Résignez-vous, ce sera la dernière.

DIIS MANIBUS.
T. POEDIO. T. F. AN. MARTIAL.
VETERANO EX COHI PR.
JVLIA VICTORINA CONJVGI. K. ET
SIBI SVIS POSTERQ. SVOR. FEC. ET
L. POEDIVS CLEMENS PATER. ET
M. CLAVDIVS. VIRILIS. AMICO. B. M.
IN FR. P. IIII. IN AGR. P. III.

« Aux dieux Mânes. Pour Titus Pœdius, Annius Martialis, vétéran

de la première cohorte prétorienne, Julia Victorina, pour son époux chéri et pour elle, pour les siens et pour leurs descendants, a fait ce tombeau, ainsi que Lucius Pœdius Clemens, pour son frère, et Marcus Claudius Virilis, pour son ami bien méritant; lequel tombeau a quatre pieds de front et trois de profondeur. »

C'est partout la même aridité de sentiments, partout la même absence d'espérance ! Néanmoins, je viens d'apercevoir sur une pierre tumulaire un distique latin qui ne manque pas de grâce :

TE LAPIS OBTESTOR LEVITER SUPER OSSA QUIESCAS
ET MEDIÆ ÆTATI NE GRAVIS ESSE VELIS.

« Pierre, je t'en conjure, repose-toi légèrement sur ces os, et ne sois pas lourde à un mort qui est encore jeune. »

Mais que fait l'élégance du style, quand la phrase ne dit rien au cœur ?

LE MONOGRAMME DU CHRIST

DANS LES CATACOMBES.

— Sur ce tombeau chrétien, fossoyeur, que mets-tu?
De ce signe, dis-moi, quelle est donc la vertu?
Ces deux lettres, par toi sur la pierre tracées,
Ces lettres, avec art, l'une à l'autre enlacées,
Quel sens mystérieux offrent-elles au cœur?
Disent-elles le nom d'un glorieux vainqueur?
A la langue des Grecs pourquoi les as-tu prises?
Par quel savant regard sont-elles donc comprises?
Presque tous les tombeaux, empilés dans ces lieux,
Me montrent ce cachet, ce signe empreint sur eux.

Sur la terre souffrante, où maintenant nous sommes,
Fléchissent; ô nom saint, toi, doux espoir des hommes,
Emblème de l'amour et gage du vainqueur,
Que ne puis-je à jamais te porter sur mon cœur!
Reste, reste toujours rayonnant dans mon âme :
J'ai besoin de tes feux, j'ai besoin de ta flamme;
Sans toi, comment marcher en cette sombre nuit,
Si ton flambeau sacré devant moi ne reluit?
Comme ces vieux chrétiens, couchés aux catacombes
Et dont ton chiffre encor scelle toutes les tombes,
Toujours je veux t'avoir au cœur et sur le front,
Souffrir pour ton amour jusqu'au dernier affront,
T'honorer pour l'ingrat, hélas! qui te blasphème
Et, te jetant l'outrage, insulte Dieu lui-même;
Oui, je veux t'adorant, comme nos saints aïeux,
Marcher à ta clarté pour arriver aux cieux!

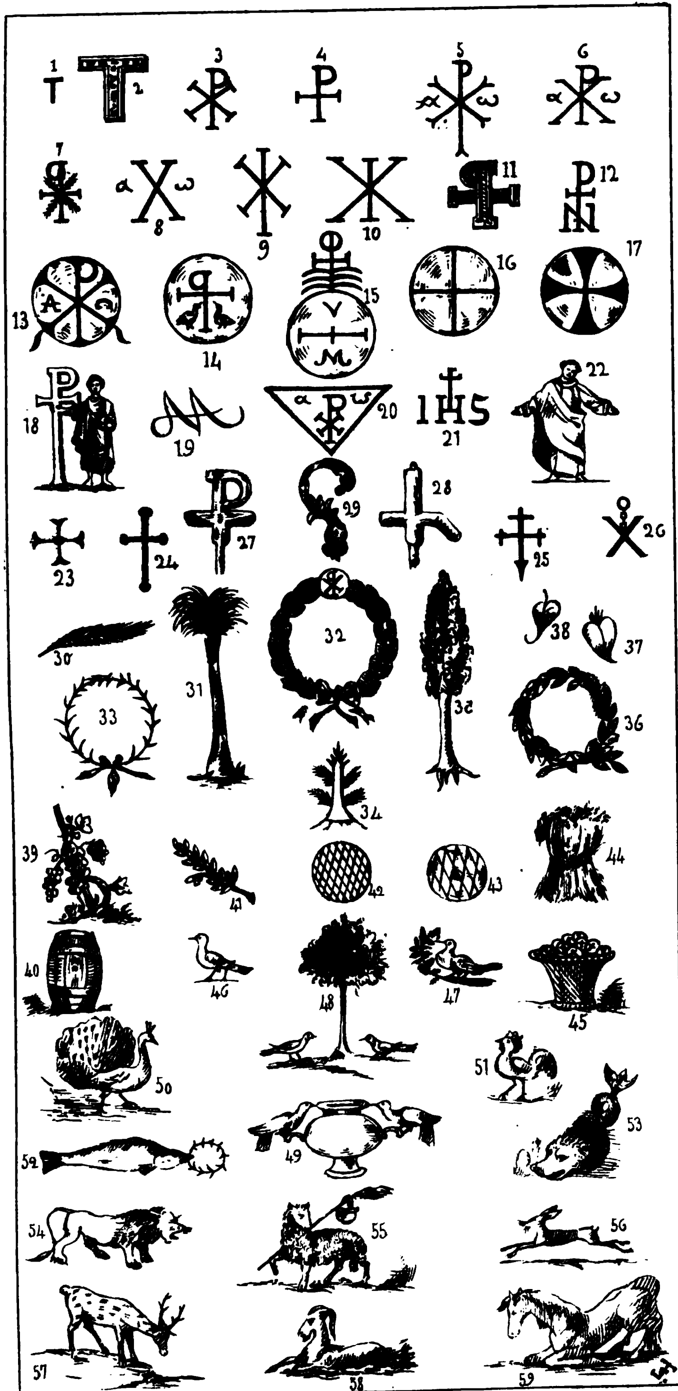
LETTRE VI.

SOMMAIRE.

Signes symboliques qui se retrouvent dans les inscriptions, les peintures et les sculptures des catacombes. — Le monogramme du Christ. — L'A et l'Ω. — Le poisson. — L'agneau. — Le bon Pasteur. — Le cep de vigne. — La gerbe de blé.

Rome, le 10 janvier 1851.

Outre les inscriptions ordinaires, les catacombes ont encore une langue mystérieuse qui ne se retrouve point ailleurs. Je veux parler de ces hiéroglyphes sacrés qui couvrent les tombeaux et les murs de l'immense nécropole. Vous en connaissez déjà quelques-uns, mon cher Edouard; il en est encore un plus grand nombre que vous ignorez, et je vais tâcher aujourd'hui de vous initier



Lith. et Imp. par A Baugean. Q. du Marché Neuf 46

aux nombreux symboles qui formaient le langage mystique des premiers chrétiens.

D'abord retenez bien que c'est Jésus-Christ qui est l'alpha et l'oméga de cet idiome emblématique ; il en est l'âme, la vie, l'unique pensée ; tout vient de lui, tout retourne à lui. Il est connu aux catacombes sous les noms de : ***Espérance, Voie, Vie, Salut, Raison, Sagesse, Lumière, Juge, Porte, Géant, Roi, Perle, Prophète, Prêtre, Messie, Maître, Époux, Médiateur, Verge, Colonne, Main, Rocher, Fils, Emmanuel, Vigne, Pasteur, Brebis, Paix, Racine, Cep, Olivier, Fontaine, Mur, Agneau, Veau, Lion, Propitiateur, Verbe, Homme, Filet, Pierre, Maison.***

« Tous ces noms, dit le saint pape Damase, se rapportent au « Christ Jésus. » Le poëte-pontife a réuni toutes ces figures symboliques dans les sept vers latins qui suivent :

« Spes, via, vita, salus, ratio, sapientia, lumen,
« Judex, porta, gigas, rex, gemma, propheta, sacerdos,
« Messias, Zeboot, Rabbi, sponsus, mediator,
« Virga, columna, manus, petra, filius, Emmanuelque,
« Vinea, pastor, ovis, pax, radix, vitis, oliva,
« Fons, paries, agnus, vitulus, leo, propitiator,
« Verbum, homo, rete, lapis, domus, omnia Christus Jesus (1). »

Tout en représentant les principaux dogmes de leur foi, ces mots mystérieux révélaient les sentiments intimes des chrétiens de la primitive Eglise. Dans son Evangile, le Fils de l'Homme s'était servi de paraboles ; ses disciples persécutés se servaient d'emblêmes, pour expliquer les croyances de ce même Evangile. Ils les ciselaient, ils les gravaient, ils les peignaient sur le marbre, la pierre et la pouzzolane de leur retraites souterraines. C'était pour eux une langue muette, incomprise de leurs bourreaux, qui, par conséquent, ne pouvaient point la profaner.

Le premier de tous ces signes sacrés est le monogramme du

(1) *Biblioth. vet. PP., carm.* XII, t. VIII.

Christ, qui se compose des deux premières lettres du mot grec ΧΡΙΣΤΟΣ (Christ). Ces deux lettres sont entrelacées; le P occupe le milieu du X, qui prend la forme d'une croix grecque, vers le milieu du quatrième siècle. Il appartenait seul à l'art chrétien de trouver le secret de représenter dans un même signe et la Croix qui sauva le monde et le nom de l'auguste Victime qui y fut clouée par le marteau des Juifs. Le monogramme du Christ remonte aux temps apostoliques; on le retrouve des millions de fois dans les catacombes. Il orne et consacre les fresques, les coupes, les inscriptions, les lampes et les bas-reliefs. Les chrétiens avaient besoin de voir et de baiser souvent ce nom adorable qui faisait leur force et leur plus douce consolation. Tertullien nous dit que les fidèles de cette époque ne faisaient pas la moindre action sans imprimer sur leur front ce signe trois fois saint, sans prononcer ce nom puissant devant lequel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers (1). Aussi Constantin le fit-il graver sur tous les principaux monuments de Rome devenue chrétienne. Ses successeurs imitèrent son exemple, et presque toutes les médailles de ce temps nous montrent à leur revers le monogramme du Christ vainqueur.

L'A et l'Ω se voient assez fréquemment dans les peintures et les inscriptions des catacombes. Vous savez, Edouard, que Jésus-Christ lui-même, dans l'Apocalypse, se donne le nom d'alpha et d'oméga, de principe et de fin; il était donc tout naturel à nos pères de diviniser ces deux lettres, en les prenant pour l'un des symboles qui leur représentait le nom du Fils de Dieu.

Le poisson, en grec ΙΧΘΥΣ, était encore un des emblèmes du nom divin, et l'un des plus significatifs, des plus ingénieux, puisqu'il a le bonheur de représenter tout à la fois et le Christ et les chrétiens. C'est l'enfer lui-même qui, par la bouche de la sibylle d'Erythrée, dont les oracles retentissaient dans tout l'Orient et

(1) Tertullien, *De Coron. milit.*, c. III.

l'Occident, nous a révélé cet admirable symbole. En effet, si l'on réunit les lettres initiales des vers acrostiches de la sibylle, on obtient le nom et la qualité du Fils de Dieu, puis le mot grec ΙΧΘΥΣ, poisson.

Ι ησους	Jesus	*Jésus*
Χ ριστος,	Christus,	*Christ,*
Θ εοῦ	Dei	*de Dieu*
Υ ἱος,	Filius,	*Fils,*
Σ ωτηρ.	Salvator.	*Sauveur.*

Saint Augustin et les autres Pères de l'Eglise parlent de cette heureuse rencontre de lettres qui, dans le mot ἰχθῦς, nous donne les initiales du nom et de la dignité du Fils de Dieu.

« Le nom du poisson, en grec, disent-ils, vous présente, en un « seul mot et par chaque lettre, une foule de saints noms ; car « ἰχθῦς, veut dire en latin : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sau- « veur (1). »

Jésus-Christ avait fait saint Pierre et ses Apôtres *pêcheurs d'hommes :* les premiers chrétiens pouvaient donc, avec raison, se désigner sous le nom de petits poissons, *pisciculi;* « car, de même, dit Tertullien, que les poissons ne peuvent « vivre hors de l'eau, de même nous ne pouvons vivre de « la vie de la grâce et nous sauver qu'en demeurant dans « les ondes du baptême, où nous avons reçu la vie par Jésus- « Christ (2). »

« Si vous voulez avoir des signes qui vous rappellent et votre « origine et les devoirs que vous devez remplir, ajoute Clément

(1) « Cujus piscis nomen, secundum appellationem græcam, in uno no- « mine per singulas litteras turbam sanctorum nominum continet, ἰχθῦς, « quod est latine Jesus Christus, Dei Filius, Salvator. » (Opt. Milev., lib. *Contra Parmen.*, p. 62.)

(2) « Sed nos pisciculi secundum ἰχθυν nostrum Jesum Christum in aqua « nascimur, nec aliter quam in aqua permanendo salvi sumus. » (Tertullien, *De Baptismo*, c. I, p. 224.)

« d'Alexandrie, portez avec vous l'image d'un **poisson**, d'une co-« lombe, d'un navire, d'une lyre ou d'une ancre (1). »

C'est du mot latin *piscis*, poisson, et toujours à cause du sens mystérieux qui y était attaché, qu'est venu le nom de *piscine*, qui sert à désigner l'endroit où l'on verse l'eau baptismale après l'administration du sacrement (2).

Le poisson était encore, pour les chrétiens, l'emblème de l'innocence ; du reste, en cela, ils ne faisaient que suivre une ancienne idée, répandue et consacrée, pour ainsi dire, par la philosophie de Pythagore. Ce savant prétendait que le poisson était l'emblème de l'innocence, parce qu'il n'a pas de voix pour se défendre et qu'il ne sort jamais de son élément pour attaquer les autres créatures (3). De là venait la défense faite aux partisans du système absurde de la métempsycose de manger du poisson, de peur d'affliger des âmes justes (4).

Les Chrétiens ajoutaient au mot ἰχθῦς la lettre N, initiale du mot grec Νικᾷ, *qui remporte la victoire ;* ce qui faisait *piscis vincit,* le poisson vainqueur.

Boldetti cite une inscription trouvée par lui dans les catacombes de Sainte-Cyriaque, et qui présente en lettres acrostiches les mots grecs ἰχθῦς νικᾷ. La voici :

(1) « Sint vobis signacula, columba, piscis, vel navis quæ celeri cursu à « vento fertur ; vel lyra musica, qua usus est Polycrates ; vel anchora, « quam insculpebat Seleucus ; et si sit piscans aliquis, meminerit Apostoli « et puerorum qui ex aqua extrahuntur. » (Clem. Alexand., *Pædag.*, lib. V, c. II.)

(2) Hic est piscis qui in baptismate per invocationem fontalibus undis inseritur, ut quæ aqua fuerat ; a pisce etiam piscina vocitetur. (Opt. Milev., lib. *Contra Parmen.*)

(3) Pierius, *Hieroglyph.*, c. XIII.

(4) L'abbé Gaume, *Les trois Rome*, t. III, p. 409.

I POSTVMIVS EVTHERION. FIDELIS. QVI GRATIA
X SANCTA CONSECVTVS PRIDIE NATALI SVO SEROTINA.
Θ HORA REDDIT DEBITVM VITE SVE QVI VIXIT.
Υ ANNIS SEX ET DEPOSITVS. QVINTO IDVS JVLIAS DIE
Σ JOVIS QVO ET NATVS EST CVJVS ANIMMA.
N CVM SANCTOS IN PACE FILIO BENEMERENTI
POSTVMI FELICISSIMVS ET LVTKE
NIA ET FESTA AVIA IPSEIVS (1).

« Postumius Euthérion, fidèle, qui, ayant reçu la sainte grâce, la veille du jour anniversaire de sa naissance, sur le soir, rendit le dépôt de sa vie; il vécut six ans, et fut déposé le cinq des ides de juillet, le jeudi, jour où il était né; son âme est avec les saints dans la paix; à leur fils bien méritant Postumius Félicissime et Lutkenia, et Festa, son aïeule. »

Parmi tous les poissons, le *dauphin* est celui qui se rencontre le plus souvent sur les pierres tumulaires, les peintures et les lampes des catacombes. La tendresse de cet animal pour ses petits, son agilité et son calme durant les tempêtes, lui ont sans doute valu ce privilége. Du reste, le dauphin, plus tard et pour une raison toute différente, a obtenu les honneurs les plus grands dans le palais des rois; il a longtemps brillé sur l'écu fleurdelisé des fils de France, et a donné, durant plusieurs siècles, son nom à l'héritier présomptif de la couronne de saint Louis.

Passons maintenant, mon cher Edouard, aux autres emblèmes qui rappelaient Jésus-Christ au souvenir de nos pères.

Voici un berger qui porte une brebis sur ses épaules. C'est le bon Pasteur, c'est notre divin Sauveur lui-même, qui ramène au bercail l'agneau qui s'est perdu. Il se donne le nom de *Pasteur* dans l'Evangile. « Je suis le bon Pasteur, dit-il; le bon Pasteur « donne sa vie pour ses brebis.... Je connais mes brebis, et mes

(1) Boldetti, lib. I, c. XIV, p. 58.

« brebis me connaissent (1). » Assurément les chrétiens de la primitive Eglise ne pouvaient pas choisir un plus beau type que celui-ci, pour réveiller en eux le souvenir de la tendresse d'un Dieu, mort victime de son amour. Je possède un anneau de bronze dont le chaton, en cornaline, représente un berger agenouillé devant le monogramme du Christ et portant un agneau sur ses épaules. Cette pierre est antique et doit remonter aux premiers siècles de l'Eglise. Je vous la destine, Edouard ; elle sera pour vous et une relique des saints martyrs dans le tombeau desquels elle a été trouvée, et un gage de l'affection sincère que je vous porte (2).

Le cep de vigne, chargé de grappes, se retrouve aussi dans la Rome souterraine, avec la gerbe d'épis de blé et le pain marqué (panis decussatus). C'étaient des emblèmes chers aux fidèles, parce qu'ils leur rappelaient le grand mystère d'amour que ne pouvait percer l'œil profane des païens. Jésus-Christ avait dit : *Je suis la vigne, vous êtes les branches. Je suis le pain vivant descendu du ciel.* Et ses disciples qui, chaque jour, buvaient, dans la coupe du salut, ce vin mystérieux qui fait germer les vierges ; qui, chaque jour, mangeaient ce froment des élus qui donne la vie éternelle, avaient tracé sur leurs monuments le cep et la gerbe emblématiques, avec cette espèce de gâteau plat que les Romains appelaient *placenta*, et qui leur servait, à eux chrétiens, pour l'oblation du sacrifice.

Oh ! quelle émotion profonde n'ai-je pas éprouvée en revoyant dans les catacombes ces doux symboles eucharistiques, si précieux aux cœurs aimants ! Il me semblait que je revenais aux jours fortunés de ma première enfance, à ces jours où je me pré-

(1) « Ego sum Pastor bonus. Bonus Pastor animam suam dat pro ovibus « suis... Ego cognosco meas, et cognoscunt me meæ. » (Joan., c. 10.)

(2) J'ai en ma possession trois autres anneaux antiques et chrétiens : l'un en argent avec l'agneau ; les deux autres en bronze avec la croix et la palme.

parais au banquet de l'amour divin, à la réception du corps de Jésus-Christ, caché sous l'apparence du pain. J'en retrouvais toute la foi pure et naïve, toute la piété ardente, en présence de ces signes augustes qui avaient excité la dévotion des martyrs. Oui, Edouard, il y a dans le catholicisme un dogme générateur qui le fera survivre à toutes les autres religions. Malheur à celui qui ne mange pas souvent le pain descendu des cieux, parce qu'il mourra éternellement !

LA PALME GRAVÉE SUR LE TOMBEAU

DES MARTYRS.

Dormez dans vos tombeaux, dormez, vaillants soldats
Dont les mains ont cueilli la palme des combats !

— Quels sont donc ces lauriers, dessinés sur la pierre,
Et qui jonchent les murs du sombre cimetière ?
Quels sont tous ces rameaux, l'un dans l'autre enlacés,
Tous ces rameaux poudreux que le fer a tracés
Sur le couvercle oblong des innombrables tombes
Dont la mort a rempli les vastes catacombes ?
— Voyageur, ces rameaux sont d'illustres lauriers,
Moissonnés autrefois par de fameux guerriers,
Par les témoins du Christ, qui, mourant pour sa gloire,
Ont reçu dans le ciel le prix de leur victoire !

Dormez dans vos tombeaux, dormez, vaillants soldats
Dont les mains ont cueilli la palme des combats !

Leur triomphe n'est point un triomphe éphémère ;
Et, quoique par le temps recouverts de poussière,

Leurs lauriers n'en sont pas ni moins frais, ni moins beaux.
Le *César* dont ils ont défendu les drapeaux
N'était point un César dont la mémoire oublie :
Tous ceux qui de sa croix suivirent la folie,
Tous ceux qui dans leur sang prouvèrent leur amour,
Ont reçu le bonheur et la gloire en retour.
Ces rameaux d'olivier de leur paix sont le gage ;
Ils sont de leur repos le muet témoignage.

Dormez dans vos tombeaux, dormez, vaillants soldats
Dont les mains ont cueilli la palme des combats !

Héros du temps passé, vous, conquérants superbes,
Qui cueilliez les lauriers comme on cueille des herbes,
Qui promeniez captifs les rois à votre char,
Vous, Cyrus, Xerxès, Alexandre, César,
Grands vainqueurs que la mort au tombeau fit descendre,
Qu'êtes-vous devenus? Quelle urne a votre cendre?
Qui peut montrer l'endroit où vous vous reposez ?
Approchez des martyrs ; venez, si vous l'osez,
Comparer vos lauriers à leur modeste palme,
Votre gloire bruyante à leur gloire si calme !

Dormez dans vos tombeaux, dormez, vaillants soldats
Dont les mains ont cueilli la palme des combats !

Non, jamais les tyrans qui conquirent le monde
N'ont goûté dans la mort une paix si profonde ;
Non, leur corps, dévoré par les feux du bûcher,
Dans le lit du repos n'a point su se coucher !
Comme un vain son leur gloire au loin s'est envolée,
Et le temps a chassé leurs os du mausolée.
Les martyrs, au contraire, en faisant moins de bruit,
De leurs nobles combats ont recueilli le fruit ;
Leur gloire ne s'est pas de suite évanouie,
Car pour la mieux garder ils l'avaient enfouie.

Dormez dans vos tombeaux, dormez, vaillants soldats
Dont les mains ont cueilli la palme des combats!

Quand un grand homme est mort, quand il est dans la bière,
Avant de le conduire à sa couche dernière,
Ses parents, ses amis décorent son cercueil
Des signes de l'honneur qui faisaient son orgueil;
Chacun, en les voyant, le regrette et le loue.
Mais que sont ces hochets dont le trépas se joue?
C'est vous, c'est vous, martyrs, qui, sur votre tombeau,
Du véritable honneur avez reçu le sceau;
Oui, cet humble laurier, ce rameau sans feuillage,
Voilà qui nous redit votre mâle courage!

Dormez dans vos tombeaux, dormez, vaillants soldats
Dont les mains ont cueilli la palme des combats!

O palme des martyrs, palme en leur sang trempée;
Palme que moissonna le tranchant de l'épée;
Palme que tant de saints ont offerte au Seigneur;
Toi que sur leur tombeau grava le fossoyeur,
Avec quel doux plaisir mon âme recueillie
Songe au bonheur sans fin de ceux qui t'ont cueillie!
Tu redis, en silence, à la postérité
Leur triomphe éclatant sur l'enfer irrité.
Ah! des témoins du Christ quel orgueilleux monarque
Ne voudrait sur sa tombe avoir cette humble marque!

Dormez dans vos tombeaux, dormez, vaillants soldats
Dont les mains ont cueilli la palme des combats!

LETTRE VII.

SOMMAIRE.

Suite des signes symboliques qui se retrouvent dans les inscriptions, les peintures et les sculptures des catacombes. — Le bœuf. — Le cerf. — Le cheval agenouillé. — Le lièvre. — Le paon. — Le coq. — Le cyprès. — L'olivier. — Le palmier. — La palme gravée sur les tombeaux est un signe certain du martyre. — L'ancre. — Le chandelier aux sept branches.

ROME, le 15 janvier 1851.

Je vous ai entretenu, dans ma dernière lettre, des emblèmes qui se rapportent à Notre-Seigneur Jésus-Christ; aujourd'hui, mon cher Edouard, je vais vous parler de ceux qui se rapportent aux chrétiens et qui sont la clef du langage ascétique.

Ces symboles sont pris généralement parmi les animaux et les plantes qui rappellent, par leurs qualités ou leurs propriétés, quelques-unes des vertus que nous devons pratiquer.

Le *bœuf* est la figure : 1° Des martyrs immolés. Jésus-Christ, parlant de l'immolation future de ses saints, disait à Dieu son Père : « Je t'offrirai la graisse de mes bœufs en holocauste (1). » 2° Des Apôtres, propagateurs de l'Evangile. Saint Jérôme, expliquant ce passage d'Isaïe : *Les taureaux et les bœufs qui labourent la terre*, dit que l'on doit entendre par ces taureaux et ces bœufs, les Apôtres et les hommes apostoliques dont saint Paul a dit, en interprétant un passage de l'Ecriture : *Tu n'attacheras pas la bouche du bœuf qui sépare le grain de sa paille* (2). 3° Des chré-

(1) Christus de figurata sanctorum suorum immolatione dicebat : Holocausta medullata offeram tibi boves. (Chrys., *Hom.* XLI, in cap. XXII Matth.)

(2) Tauri et boves qui operantur terram, id est Apostoli et viri apostolici, de quibus apostolus Paulus scriptum interpretatur : Non alligabis os bovi trituranti. (Hier., *In Isai.*, c. XXX.)

tiens, célestes laboureurs, qui traçaient alors péniblement des sillons, arrosés de leur sang et de leurs larmes (1).

Le *cerf*, habitant des forêts et des montagnes boisées, représentait l'âme qui, du milieu des misères de l'exil, soupire après les sources d'eau vive qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle. Persécutés sans aucune relâche et poursuivis par leurs bourreaux jusque dans les entrailles de la terre, les habitants des catacombes devaient naturellement se comparer au cerf et s'appliquer ces paroles de David : *Comme le cerf altéré soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu* (2). De plus, le cerf est l'image de la solitude, du bannissement, de la vigilance et de la charité mutuelle. Cassiodore, le vénérable Bède et saint Ambroise le citent dans leurs écrits comme un modèle de ces deux dernières vertus (3).

Le *cheval agenouillé*, emblème de la force qui s'humilie ou qui adore le Dieu des batailles, appartient encore aux emblèmes primitifs. Job a dépeint le coursier comme le type du courage ; cette vertu est si nécessaire aux chrétiens, qu'ils devaient lui assigner une place dans leur langue symbolique. J'ai un petit cheval en bronze dont les deux jambes de devant sont pliées jusqu'à terre ; sa tête est respectueusement inclinée, et sa posture est celle de l'adoration. C'est un objet antique trouvé dans les catacombes.

Le *lièvre*, image de l'agilité et de la vitesse avec lesquelles le chrétien doit courir dans les voies de la perfection, se voit souvent sur les lampes chrétiennes.

La *colombe*, messagère de paix, figure du Saint-Esprit, em-

(1) « Quid aliud in figura per boves, quam bene operantes accipimus ? » (S. Greg., *In Job.*, c. XVIII.)

(2) Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat ad te anima mea, Deus. (Psalm. XLI.)

(3) Cervus venenosorum serpentium est vorax et summa agilitate præditus..., Huic meritò comparantur fideles, qui diabolum vorant, vitiaque hujus sæculi bona conversatione transiliunt. (Cassiod., *In Ps.* CXIII.)

blème de l'âme virginale, douce, aimante, simple, devait occuper un des premiers rangs parmi les hiéroglyphes sacrés. On la retrouve partout dans la cité des martyrs, tantôt tenant un rameau d'olivier dans son bec, tantôt rompant un lacet et prenant à tire-d'aile son essor vers les cieux. Cet oiseau symbolique est à lui seul tout un livre de méditations poétiques et célestes. Il renferme un parfum de grâce et d'innocence qui charme et fait rêver. Image de l'âme parfaite, elle est tout à la fois un traité de virginité et d'amour divin. Elle rappelle l'arche de Noé et le baptême de Jésus-Christ dans les eaux du Jourdain. Elle résume en elle l'Ancien et le Nouveau Testament. Salomon l'a chantée dans son *Cantique des cantiques*, et elle servit de rachat à l'Homme-Dieu, le jour de sa présentation au temple de Jérusalem. Il y a tout à croire que les premiers chrétiens voyaient dans la colombe l'image du Sauveur, si doux et si humble de cœur ! De là, peut-être, est venu cet antique usage existant encore à l'abbaye de Solesme, en France, de conserver la sainte Eucharistie dans des tabernacles d'argent faits en forme de colombe. Les fossoyeurs gravaient ordinairement une colombe sur le tombeau des vierges ; aussi la retrouvons-nous sur une infinité de pierres tombales.

Le *paon*, dont la chair était regardée comme incorruptible par les anciens, figurait pour nos pères le dogme de la résurrection de la chair. Ce bel oiseau, exprimant l'éternelle jeunesse et l'incomparable beauté dont le chrétien doit être revêtu en sortant du sépulcre, était représenté sur les tombes qui ne devaient pas toujours garder leurs ossements et dont les portes devaient s'ouvrir à la voix de l'archange, au grand jour du jugement.

Le *coq* entre également dans la partie emblématique des catacombes. On le voit sur les pierres des *loculi* et à la voussure des *arcosolia*. Son symbole est celui de la vigilance dont pasteurs et brebis ont un égal besoin. Notre-Seigneur avait dit : *Veillez et priez*. Cet animal, qui figure dans le récit de la Passion du

Sauveur, devait être cher aux chrétiens, puisqu'il leur rappelait et la faiblesse de saint Pierre et la clémence de Jésus. Encore, de nos jours, nous aimons à placer le coq au faîte de nos clochers, comme pour nous rappeler et notre propre fragilité et la miséricorde divine. Saint Eucher dit que l'on donnait le nom de *coqs* à certains pieux prédicateurs qui, au milieu des ténèbres de cette vie présente, s'appliquent à annoncer dans leurs discours la lumière future, disant : *La nuit est venue la première, mais le jour s'approche : abandonnons donc les œuvres de ténèbres* (1). De son côté, saint Ambroise peint d'une façon charmante les qualités du coq. « Non-seulement le chant du coq est agréable « à entendre pendant la nuit, dit-il, mais il est encore utile : car, « excellent gardien, il réveille celui qui dort, il avertit celui qui « veille, console le voyageur et annonce par son chant sonore « que la nuit va finir. A sa voix, le voleur abandonne son em- « bûche ; l'aurore se lève et illumine les cieux ; le nautonier « tremblant dépose sa crainte ; l'homme pieux court à la prière ; « le chef de l'Eglise pleure ses fautes ; l'espérance revient au « cœur de ceux qui l'avaient perdue ; le malade sent sa douleur « s'évanouir, ses blessures se fermer, sa fièvre s'apaiser ; et la foi « tend la main à ceux qui sont tombés (2). » Après avoir en-

(1) Galli nomine designantur prædicatores sancti qui inter tenebras vitæ præsentis student venturam lucem prædicando nuntiare. Dicunt enim : Nox præcessit, dies autem appropinquavit ; abjiciamus ergo opera tenebrarum. (S. Eucher., *De spir. form.*, c. v.)

(2) « Est etiam galli cantus suavis in noctibus ; nec solum suavis, sed « etiam utilis, qui quasi bonus cohabitator et dormientem excitat, et solli- « citum admonet, et viantem solatur, processum noctis canora significatione « protestans. Hoc canente, latro suas relinquit insidias. Hoc ipse Lucifer « excitatus oritur cœlumque illuminat. Hoc canente, trepidus nauta metum « deponit. Hoc canente, devotus affectu exilit ad precandum. Hoc postremò « canente, ipsa Ecclesiæ petra culpam suam diluit. Ipsius cantu spes « omnibus redit, ægris levatur in commodum, minuitur dolor vulnerum, « febrium flagrantia mitigantur, revertitur fides lapsis. » (S. Ambr., *He- « xæm.*, liv. V, c. xxiv.)

tendu saint Ambroise, nous ne devons plus nous étonner de retrouver le coq dans les catacombes.

Le règne végétal fournit aussi des emblèmes à l'art primitif, à la langue mystique des premiers chrétiens. De tout temps les Orientaux ont connu et parlé le langage des fleurs ; le christianisme venait de l'Orient, il devait par conséquent chercher des figures et des symboles parmi les plantes. C'est ce qu'il a fait.

Les *arbres* sont l'image de l'homme dans sa vie, dans sa mort et dans sa résurrection future. Comme eux, il se couvre des fleurs de l'espérance; comme eux, il porte de bons et de mauvais fruits; comme eux, il est dépouillé par la froide vieillesse et couronné par les années ; comme eux enfin, il est coupé par la faux de la mort. Hélas ! que d'hommes ressemblent au figuier maudit de l'Evangile ! Les arbres occupent donc une grande place dans les sculptures et les peintures des catacombes. Parmi eux on distingue : le *cyprès*, symbole funèbre, destiné à n'ombrager que des tombeaux ; l'*olivier*, emblème de la paix apportée aux hommes de bonne volonté par le Sauveur du monde, et le *palmier*, dont les branches glorieuses sont un signe de triomphe et de victoire. C'est ce dernier emblème qui, avec le vase du sang (*vas sanguinis*), dont nous parlerons plus tard, révèle la tombe des martyrs et ordinairement ne se rencontre que là. Chaque fois donc, ô Edouard, que vous verrez une palme gravée sur la pierre d'un *loculus*, vous pourrez baiser respectueusement cette pierre, et vous écrier dans un légitime transport de joie et d'amour : Salut, dalle sacrée qui fus teinte du sang des *témoins* de Jésus-Christ ; toi qui protégeas les ossements des amis de mon Dieu, salut ! Oh ! tu es plus précieuse à mes yeux que l'or et la topaze, plus riche que le diamant et le saphir ! Tu es digne d'entrer dans la construction de la Jérusalem céleste, puisque tu as, durant tant de siècles, recouvert la tombe des martyrs !

Tenez, en voici quelques-unes qui vous seraient bien chères, j'en suis sûr, si vous les possédiez, ou si même vous pouviez

les voir, les toucher, les baiser. La première porte deux palmes avec l'inscription suivante :

MARCELLA ET CHRISTI MARTYRES
CCCCCL.

« Marcelle et cinq cent cinquante martyrs du Christ. »

Quelle tombe abondamment remplie ! Le froment regorge de ce grenier souterrain. *Cinq cent cinquante* martyrs du Christ, jetés dans une même fosse, dans un même *polyandrum*, ou *loculus* à plusieurs corps : cela n'est pas croyable ! Néanmoins le fait existe. Dites-moi, Edouard, que restait-il d'un corps humain livré aux dents des lions et des tigres de l'amphithéâtre ? Que restait-il d'un corps brûlé en guise de flambeau ? d'un corps qui avait servi de pâture aux lamproies ? Pas grand' chose assurément. Eh bien, maintenant vous devez comprendre le chiffre énorme de l'inscription, surtout quand vous saurez qu'il y avait des jours où les *divins* Césars enivraient de sang le peuple romain et où les bêtes du Colisée dévoraient plus de huit cents chrétiens.

La seconde n'offre qu'une palme.

RVFFINVS ET CHRISTI MARTYRES
CL. MARTYRES CHRISTI.

« Ruffin et les martyrs du Christ, *cent cinquante* martyrs du Christ. »

Enfin, la dernière présente une longue palme.

HIC GORDIANVS GALLIÆ NVNCIVS JVGV
LATVS PRO FIDE CVM FAMILIA TOTA
QVIESCVNT IN PACE
THEOPHILA ANCILLA FECIT.

« Ici Gordien, nonce de la Gaule, égorgé pour la foi avec toute sa famille : ils reposent en paix. Théophila, leur servante, a fait cette tombe. »

Cette servante qui fait à ses maîtres égorgés l'aumône d'un tombeau, quel exemple touchant de piété, de dévouement domestique!

Pauvre Théophila, que tu trouverais peu d'imitateurs dans le siècle où nous vivons!

Les gloires du palmier sont consignées dans nos livres saints. Cet arbre rappelait aux chrétiens les anciens patriarches, Moïse au bord du Nil, la fuite du Sauveur en Egypte, et son entrée triomphante à Jérusalem, quatre jours avant la sanglante journée du Calvaire.

Le *laurier* fournit des couronnes aux tombeaux. Des inscriptions entières sont même quelquefois renfermées dans ces couronnes. Si les anciens trouvaient que le laurier allait bien au front des guerriers, pourquoi les chrétiens ne l'auraient-ils pas placé sur le *loculus* des martyrs, ces admirables soldats du Christ?

Enfin, pour achever la nomenclature des signes sacrés dont nos pères ont couvert les catacombes, nous nommerons l'*Ancre* et le *Chandelier aux sept branches*. La première est un emblème de force et d'espérance, et le second représente les sept esprits qui émanent du Verbe, les sept sources de la grâce que nous appelons *sacrements*.

UNE MÈRE AU TOMBEAU DE SON JEUNE ENFANT MARTYR.

Dans ce berceau d'argile, où tu n'as plus de langes,
Sommeille, ô mon enfant, réchauffé par les Anges!

Te voilà donc, mon fils, toi, mon plus tendre agneau,
Te voilà donc couché dans le sombre tombeau!
Tes grands yeux, pour toujours fermés à nos lumières,
Ont caché leur azur sous leurs froides paupières;

Ils sont ternes, sans feu, sans regard, à présent,
Eux qui s'ouvraient, encore hier, si bellement.
Tes deux lèvres, hélas! si mignonnes, si roses,
Désormais, cher amour, à ma voix seront closes!
Mon doux chant jusqu'à toi vainement parviendra;
Quand je t'appellerai l'écho seul répondra!

Dans ce berceau d'argile, où tu n'as plus de langes,
Sommeille, ô mon enfant, réchauffé par les Anges!

Au fond du lit glacé que lui prête la mort
Je ne puis réveiller le chérubin qui dort;
Et pourtant c'est mon fils! Reine affreuse et cruelle,
Toi qui n'as point de lait dans ta sèche mamelle,
Comment nourriras-tu l'enfant que tu m'as pris?
De se voir en tes mains qu'il doit être surpris,
Pauvre petit enfant, si délicat, si tendre!
Marâtre, aux doigts osseux, tu devrais me le rendre,
A moi qui l'aime tant, à moi qui, chaque jour,
Lui prodiguais mes soins, mes baisers, mon amour!

Dans ce berceau d'argile, où tu n'as plus de langes,
Sommeille, ô mon enfant, réchauffé par les Anges!

Que dis-je? La douleur égare mon esprit.
Si tu dors au tombeau, c'est que Dieu te chérit;
En pleurant ton destin contre lui je murmure,
Je laisse sur la foi dominer la nature.
J'oubliais, ô mon fils, j'oubliais ton bonheur!
En te prenant, la mort t'a remis au Seigneur;
Tu règnes avec lui dans les célestes sphères.
Je suis, en te plaignant, la plus folle des mères,
Puisque, parmi les saints, Dieu t'a rangé martyr;
Puisque c'est pour les cieux que je t'ai vu partir.

Dans ce berceau d'argile, où tu n'as plus de langes,
Sommeille, ô mon enfant, réchauffé par les Anges!

Sur ton muet tombeau loin de verser des pleurs,
Ah ! je devrais répandre, à pleines mains, des fleurs,
Le couvrir des parfums, des baisers de la joie !
Non, mon fils, de la mort ton corps n'est point la proie :
Sa faux, en te frappant, t'a tranché pour le ciel.
Moins le lis est ouvert et plus il a de miel ;
Ce sont les frais boutons que le Seigneur envie.
Quand on meurt au berceau, l'on ne perd pas la vie.
Le glaive du tyran, qui moissonna tes jours,
T'a couronné de gloire et d'honneur pour toujours !

Dans ce berceau d'argile, où tu n'as plus de langes,
Sommeille, ô mon enfant, réchauffé par les Anges !

Ravi, dès le matin, par un sanglant trépas,
O mon fils, tes pieds blancs ne se souilleront pas
A notre terre impure, à notre fange immonde.
Tu n'eus peut-être rien rencontré dans ce monde,
Rien, sinon les sentiers de l'amère douleur !
Tout homme n'est-il pas l'esclave du malheur ?
Tes yeux, en se fermant à notre pâle aurore,
En ont trouvé, là-haut, une plus belle encore.
De nectar parfumé le bon Dieu te nourrit ;
Sa mère, comme moi, t'embrasse et te sourit !

Dans ce berceau d'argile, où tu n'as plus de langes,
Sommeille, ô mon enfant, réchauffé par les Anges !

Les bourreaux pour du lait t'ont fait boire du sang,
Voilà pourquoi les saints t'ont reçu dans leur rang.
Ta mère de ta gloire, enfant, n'est pas jalouse.
Du grand Dieu des martyrs n'est-elle point l'épouse ?
Ne dois-je pas bientôt t'aller rejoindre aux cieux ?
Sois heureux, ô mon fils, loin de moi, sois heureux !
Je viendrai, tous les jours, chanter près de ta couche ;
Contre ton froid tombeau je collerai ma bouche ;

Je te dirai des mots que toi seul entendras,
Et des palais divins, oh! tu me répondras!

Dans ce berceau d'argile, où tu n'as plus de langes,
Sommeille, ô mon enfant, réchauffé par les Anges!

LETTRE VIII.

SOMMAIRE.

Les catacombes n'ont jamais reçu d'autres tombeaux que des tombeaux chrétiens.—Les auteurs païens ne mentionnent pas les catacombes parmi leurs lieux de sépulture. — Martyrs, confesseurs et tous les chrétiens de la primitive Église ont été inhumés dans les catacombes. — Rude labeur des fossoyeurs pour creuser tant de *loculi*. — Une première visite dans les catacombes.

ROME, le 20 janvier 1851.

Nous avons vu que les catacombes étaient de vastes cimetières souterrains, d'immenses dortoirs dans lesquels les martyrs et les fidèles de la primitive Eglise reposaient en attendant le grand jour de la résurrection générale. Maintenant il s'agit de savoir si les chrétiens seuls y ont reçu la sépulture; ou bien s'ils ont partagé avec les païens de Rome les innombrables galeries de leur nécropole, ainsi que l'ont prétendu quelques vieux protestants français, anglais et allemands.

La question est facile à résoudre. D'abord, nul historien de l'époque dont il s'agit ne parle des catacombes comme lieux de sépulture. Je vous l'ai dit, cher Edouard, et vous le saviez aussi bien que moi, les Romains n'inhumaient point leurs morts, ils les brûlaient. Des urnes de matière et de dimension différentes, selon le rang et la richesse des défunts, recevaient leurs cendres, et étaient ensuite déposées dans un mausolée ou dans un colum-

baire. Les voies Appienne, Aurélienne, Flaminienne, Tiburtine, Salara, Prénestine, Lavicane et Latine étaient bordées d'une foule de somptueux tombeaux, en forme de pyramides ou de tours, ombragés par des bouquets de cyprès et de chênes verts, sous le feuillage desquels se célébraient les repas funèbres. Quant aux esclaves, à la *misérable plèbe*, le *pourrissoir public* dévorait leurs cadavres. Il y a loin assurément de cet ignoble mode d'inhumation au religieux respect avec lequel les chrétiens portaient leurs morts dans les *loculi* des catacombes. Les *puticoli* des champs Esquilins et les fosses communes, dans lesquels étaient jetés pêle-mêle des cadavres d'hommes et d'animaux, ne doivent donc pas être pris pour cette grande et superbe ville souterraine dont nos pères avaient fait le dortoir, l'assemblée, le rendez-vous des saints et des martyrs. Ce serait folie que d'oser soutenir une assertion aussi absurde. D'ailleurs, aucun document historique n'indique même que les arènes et les latomies païennes aient jamais servi aux sépultures. Si les Romains eussent enterré leurs morts dans les catacombes, comment expliquer le silence absolu que toute l'antiquité a gardé sur ce genre de cimetières qui pourtant aurait été un des faits les plus remarquables dans l'histoire des sépultures romaines?

« Jalouse de posséder tous les genres de grandeurs, dit « M. l'abbé Gerbet, dans son *Esquisse de Rome chrétienne,* « Rome alors eût pu se glorifier d'avoir, comme les villes de « l'Egypte, sa cité souterraine. Il serait moralement impossible « que ces cimetières n'eussent pas laissé le plus vague souvenir « dans les traditions populaires; qu'aucun historien, orateur ou « poëte n'eût jamais fait la plus petite allusion à cette nécropole « antique; qu'elle eût été complétement oubliée par ceux mêmes « qui nous ont transmis des renseignements d'un moindre inté- « rêt, non pas seulement sur les usages qui existaient de leur « temps, mais sur les vieilles coutumes romaines relatives aux « sépultures. En outre, les édiles, les quadrumvirs, chargés de

« l'administration matérielle, eussent dû s'occuper des cime-
« tières souterrains.

« Il eût fallu veiller aux précautions à prendre contre les ébou-
« lements : des excavations, imprudemment faites, eussent pu
« compromettre la sûreté des voies publiques et des parties de la
« campagne romaine sous lesquelles ces souterrains étaient creu-
« sés. Ces graves raisons, jointes au respect des Romains pour
« les tombeaux, eussent fait ranger la police de ces lieux parmi
« les attributions les plus importantes des édiles. Nous y voyons
« figurer les édifices, les eaux, les routes, les *égouts ;* jamais les
« catacombes (1). »

Il reste donc bien établi que, malgré les rares inscriptions opistographes qui se rencontrent dans les catacombes, jamais ces vastes cimetières n'ont reçu un seul cadavre de païen, et que par conséquent ils ne renferment que des ossements chrétiens, comme en font foi les inscriptions et la langue hiéroglyphique que nous avons essayé de balbutier.

Vous me demanderez peut-être, mon cher Edouard, si tous les chrétiens de Rome étaient inhumés dans les catacombes. Je vous répondrai que c'est l'opinion la plus probable, puisque nous y retrouvons des *loculi* de toutes les grandeurs, renfermant depuis l'enfant nouveau-né jusqu'au vieillard octogénaire ; puisque la plupart de ces tombeaux, ne portant pas les signes du martyre, indiquent clairement que leurs muets habitants n'ont point succombé aux coups d'une mort violente, mais se sont endormis paisiblement du sommeil des justes. Où nos pères auraient-ils porté les corps de leurs épouses, de leurs enfants, de leurs frères, de leurs sœurs, de leurs amis, si les catacombes n'eussent été destinées qu'aux martyrs? N'était-ce pas près des ossements sacrés des témoins du Christ qu'ils devaient le mieux reposer? Pontifes, prêtres, vierges, confesseurs de tous les âges et de tous les sexes

(1) *Esquisse de Rome chrétienne,* p. 153.

devaient ambitionner un si glorieux voisinage et marquer d'avance le *loculus* où leurs os iraient dormir jusqu'au jour suprême du réveil universel. Cette fosse oblongue et étroite, creusée dans un mur de pouzzolane et semblable à un tiroir du *secrétaire* de la mort, ne devait-elle pas être mille fois plus précieuse à leurs yeux que le mausolée d'Auguste, la pyramide de Sextus ou le môle d'Adrien? *Leur place avait été préparée dans la paix* (1) : pourquoi n'en eussent-ils pas pris possession?

Rome, alors, comptait plusieurs millions d'habitants; et les chrétiens remplissaient le sénat, l'armée, la ville et jusqu'au palais des Césars, ne laissant de vides que les temples. Il fallait donc que la terre dilatât ses entrailles pour recevoir, outre les martyrs, les nombreux fidèles endormis dans la paix du Seigneur. Aussi, voyez avec quelle ardeur les fossoyeurs travaillent. Ils creusent, ils creusent, jour et nuit. Mais que font-ils des déblais provenant de l'ouverture des galeries nouvelles? Ils en couvrent les champs voisins, à la faveur des ténèbres de la nuit; ou bien, s'ils redoutent l'œil perçant de leurs ennemis, ils en comblent les arènes et les latomies désertes, à l'entrée ou aux abords desquelles ils ont ouvert leurs cimetières. Parfois même ils sont contraints de reboucher des rues entières de la sainte nécropole, où les morts sont au grand complet : tel on referme avec soin la porte d'un grenier où l'on a entassé autant de froment qu'il en peut contenir. La nécessité, mère de l'industrie, leur fait ménager le terrain : ils ne donnent à chaque mort que ce qui lui suffit pour sommeiller en paix. Les martyrs eux-mêmes sont empilés, les uns sur les autres, comme des gerbes dans une grange remplie jusqu'aux combles. La palme, tracée sur la pierre qui clôt leur sépulcre, et le vase de sang, placé au-dessus, sont les seuls signes qui le distinguent de celui des autres chrétiens. L'avenir se chargera d'enchâsser leurs ossements dans l'or et dans la soie; de les placer

(1) « Et factus est *in pace* locus ejus. » (Psalm. LXXV.)

solennellement sur les autels du Dieu pour lequel ils ont versé leur sang jusqu'à la dernière goutte, et de brûler en leur honneur l'encens bénit du sacrifice.

Maintenant, c'est le temps de l'angoisse, des larmes et de la tribulation ; l'égalité du sépulcre doit tout effacer, car la moisson est abondante et les ouvriers sont peu nombreux et les greniers sont petits !

Courage, héroïques fossoyeurs, courage ! le labeur est rude, mais viendra aussi bientôt pour vous le jour du repos. Ce lion qui rugit dans le *vivarium* de l'amphithéâtre de Flavien vous attend peut-être. Qui sait si vous ne deviendrez point sa pâture sur l'arène sanglante du Colisée ? Après avoir inhumé tant de martyrs, pourquoi ne remporteriez-vous pas aussi la palme ? En attendant, écrivez votre livre immortel ; tracez sur les dalles funèbres les noms de tous ces généreux enfants du Christ qui sont partis pour le ciel avant vous ; gravez la colombe mystique sur le tombeau des vierges, et la branche de laurier sur le sépulcre glorieux de ceux qui ont combattu les combats du Seigneur !

Jusqu'à présent, cher Edouard, je vous ai parlé des catacombes, considérées comme cimetières chrétiens ; c'est sous ce point de vue que nous y sommes descendus, que nous en avons parcouru les innombrables galeries et que nous nous sommes arrêtés devant chaque tombeau, pour en examiner la forme, en lire l'inscription et comprendre le sens caché des emblèmes gravés sur la pierre du *loculus*. Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai des catacombes, envisagées comme *églises* et *lieux de refuge* durant les temps de persécution. Mais avant de clore celle-ci, laissez-moi épancher dans votre sein d'ami toutes les douces et saintes émotions que j'ai éprouvées en parcourant, pour la première fois, cette Rome souterraine, plus auguste que la Rome impériale, et dans le labyrinthe inextricable de laquelle l'arbre du christianisme, dont l'ombrage tutélaire couvre aujourd'hui le monde entier, mit près de trois cents ans à enfoncer ses fortes

et vigoureuses racines, engraissées par le sang de deux millions et demi de martyrs.

Les premières catacombes que j'ai visitées sont celles de Sainte-Cyriaque, près la basilique de Saint-Laurent-hors-les-Murs. Un frère convers, de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, nous servait de guide et nous précédait de quelques pas, une torche à la main. En mettant le pied sur le seuil de cette immense caverne sépulcrale où j'allais m'enfoncer, j'éprouvai un mouvement de crainte, occasionné par le souvenir de certaines histoires sinistres arrivées dans ces sombres lieux, et dont le récit avait effrayé mon enfance. C'étaient des gens égarés au milieu de ces souterrains funèbres, appelant vainement à leur secours, du sein des ténèbres épaisses où ils étaient plongés, et mourant de faim sur le tombeau glacé d'un martyr; c'étaient des éboulements subits, arrivant dans une galerie parcourue et qui retenaient captifs dans les entrailles de la terre, où ils trouvaient une mort affreuse, des visiteurs assez téméraires pour explorer des rues dangereuses ou trop peu connues des guides. Mais cet effroi involontaire fut bientôt dissipé par la vue des premiers tombeaux, dont la forme singulière, le grand nombre, les inscriptions et les ossements sacrés que plusieurs laissaient voir me rappelèrent que je venais d'entrer dans un des faubourgs de la vaste cité des martyrs. Mon cœur, alors, se dilata et battit avec force contre les parois de ma poitrine; je sentis une larme d'attendrissement mouiller mes paupières, et une fervente invocation à tous les saints dont les corps avaient été ensevelis *en paix* dans les catacombes vint aussitôt se placer sur mes lèvres. J'éprouvais une impression indéfinissable qui me faisait tout à la fois tressaillir de joie et trembler d'une crainte respectueuse. Mes genoux fléchissaient, malgré moi; j'aurais voulu me prosterner pour baiser à loisir cette terre bénie qui but le sang de tant de martyrs, cette terre antique du christianisme qui fut, durant trois siècles, son berceau, et que nos pères foulèrent si souvent, aux jours de l'an-

goisse et de la tribulation. Je sentais qu'une vertu mystérieuse s'échappait de ces tombeaux où germait la vie, et que l'air sanctifié que je respirais embaumait mon âme. Ma torche inclinée vers ces milliers de sépulcres ouverts devant lesquels nous passions trop rapidement, je cherchais à rassasier mes yeux de tous les terribles secrets de la mort. Loin de m'effrayer, cette dissolution du corps humain me faisait envie, parce que sous cette poussière de la tombe j'entrevoyais les rayons de la splendeur éternelle.

O Edouard, que les sentiments chrétiens sont puissants et qu'ils parlent haut dans les catacombes! C'est un bien grand trésor que la foi, et vous devez une reconnaissance sans borne à ceux qui l'ont semée dans votre cœur.

Après avoir longtemps marché et fait de nombreux détours dans les étroites galeries qui forment les trois étages de la crypte de Sainte-Cyriaque, nous arrivâmes au *cubiculum* principal dans lequel les chrétiens persécutés se réunissaient par petites troupes pour assister à la célébration des saints mystères, pour rompre ensemble le pain de vie, pour se donner le baiser de paix avant de voler au martyre. En voyant le *monumentum arcuatum*, ou tombeau de martyr surmonté d'une voûte en maçonnerie, sur la pierre duquel les pontifes de la primitive Eglise avaient consacré le corps et le sang de Jésus-Christ, je tombai à genoux et je récitai, en collant plusieurs fois mes lèvres contre la dalle sacrée, le *Pater Noster*, sublime prière sortie de la bouche du Sauveur et que les voûtes des catacombes avaient entendue si souvent aux jours de la persécution. J'étais fier et heureux de pouvoir adresser à Dieu les mêmes paroles que les premiers chrétiens dans les lieux mêmes où ils avaient prié et souffert, et je n'aurais pas échangé ce trop court instant de bonheur pour tout un trésor. Si en ce moment nos flambeaux se fussent éteints, si notre guide se fût égaré, si une galerie se fût écroulée, je crois que ma frayeur n'eût pas été grande. Le contact du tombeau des martyrs m'avait

électrisé, transfiguré; je ressentais un profond dégoût pour la vie, et j'eusse volontiers, à l'exemple des vieux chrétiens, couru au Colisée ou au cirque de Néron pour y rencontrer aussi la dent des bêtes, parce que je comprenais que le bonheur du ciel méritait bien d'être acheté par un instant de souffrance, et qu'après tout on perdait peu de chose en quittant ce triste monde.

Lorsque nous reprîmes le chemin de la terre habitée par les vivants, mon cœur se resserra, mes pieds avaient de la peine à se détacher du sol béni qu'ils foulaient : car plus j'étais descendu dans cette mine de saints, plus mon cœur avait monté; plus je m'étais enfoncé dans les ténèbres des tombeaux, plus mes yeux avaient entrevu la douce lumière des demeures célestes!

L'ÉGLISE SOUTERRAINE DES CATACOMBES.

Salut, trois fois salut, vieux temple souterrain
Que n'ornent ni parvis, ni colonnes d'airain!
Des chrétiens, nos aïeux, église primitive,
Toi qui parais si belle aux yeux d'une foi vive,
Qui redis à nos cœurs un passé glorieux,
Berceau du Vatican, antre chéri des cieux,
Salut! Ah! sous ta voûte, aujourd'hui solitaire,
Que j'aime à m'enfoncer, auguste sanctuaire!
Là, reposant mes pas fatigués du chemin,
Assis sur une tombe, une lampe à la main,
Je me plais à rêver, au milieu du silence,
A retracer des jours d'amour et d'innocence,
Des jours où l'on croyait jusqu'à braver la mort,
Où le faible en mourant devenait le plus fort.

Le souvenir sacré de ces temps héroïques
Est doux à rappeler dans les cryptes antiques,
Ces camps secrets où tant d'intrépides soldats,
S'exerçant à la lutte, ont rêvé les combats.
C'est là, chrétien, c'est là, dans la caverne sombre,
Que tes pères proscrits priaient, noyés dans l'ombre;
C'est là qu'à deux genoux, le front sur un tombeau,
Ils songeaient à la mort que donne le bourreau;
C'est là que, par avance, ils essàyaient leur force
Et savouraient le fruit, sans toucher à l'écorce;
Jamais ne faisant rien, comme nous, au hasard,
C'est là qu'ils mesuraient leur fosse du regard,
Qu'ils la tâtaient sans peur, qu'ils s'y couchaient sans crainte,
La baisant, comme Héli baisait son arche sainte!
C'est là que, de l'Agape assistant au festin,
Leurs doigts, avec respect, rompaient le pain divin;
Que, prenant sur l'autel l'adorable calice,
Ils buvaient tour à tour le vin du sacrifice;
Que leur cœur, enivré du céleste aliment,
Chantait l'hymne d'amour et de remercîment!

Que ce temple, en ses murs, renferme de merveilles!
Que son profond silence est doux à mes oreilles!
Ici, point de splendeurs, point de vive clarté;
Le cœur n'est pas de Dieu par le bruit écarté;
On y trouve la paix que la ferveur réclame;
On y sent jusqu'au ciel monter, monter son âme.
Dans cette nuit obscure un saint recueillement
S'empare de l'esprit, sans qu'on sache comment;
Le cœur ouvre ses yeux, l'âme ouvre sa pensée;
Et, bien loin des clameurs de la foule insensée,
La foi, pour vous tout seul, rallumant son flambeau,
Vous montre enfin le ciel, à travers le tombeau.

O ravissants transports de l'extase divine!
Je sens mon cœur bondir à rompre ma poitrine;

Je vois des saints martyrs, je vois le Dieu vengeur.
Son pied rougi ressemble au pied du vendangeur;
Il arrive d'Édom, au fertile rivage;
Ses vêtements sont teints dans le sang du carnage;
Lui-même, le premier, a foulé le pressoir
Et travaillé tout seul, du matin jusqu'au soir.
Il mourait de fatigue et nul ne prit sa place...
Qu'il est majestueux, qu'il s'avance avec grâce,
Le roi du Golgotha, le prince des guerriers
Qui dans le sang divin ont trempé leurs lauriers!
Quelle auguste splendeur, quelle gloire environne
Celui dont une épine a formé la couronne!
Le soleil est moins beau, son disque brille moins
Que le cercle qu'il pose au front de ses *témoins*,
Héros qui, de la croix embrassant la folie,
Ont d'un seul trait vidé la coupe de la vie;
Qui, passant par *le fer*, par *les flots* et *le feu*,
Ont répandu leurs jours pour le nom de leur Dieu.
Ces martyrs, endormis au sein de la victoire,
Ceignent tous à présent l'auréole de gloire,
Et, pour prix de leur sang, scellant la vérité,
Ils goûteront la paix, durant l'éternité!

Oh! cette foi que Dieu maintenant récompense,
Il la faut admirer de la caverne immense
Qu'elle creusa jadis sous le vieux sol romain,
Tenant, pour mieux la voir, son flambeau dans la main!
Du vrai Thabor c'est là que l'on gravit la cime;
C'est là que l'on comprend la charité sublime
Qui faisait dire alors aux chrétiens malheureux :
Les hommes ici-bas doivent s'aimer entre eux.
C'est là que l'espérance à nos yeux se révèle
Et que la foi lui donne une couleur nouvelle;
Enfin c'est là, c'est là que le cœur, mis à nu,
Se réchauffe aux rayons d'un soleil inconnu!

Tels sont les grands pensers que toute âme croyante
Trouve en l'obscur berceau de l'Église naissante.

Asile vénéré, qui s'ouvrit au malheur;
Temple, où s'en vint prier, si souvent, la douleur;
Où des premiers chrétiens se tenait l'assemblée;
O crypte que le temps n'a pas encor comblée,
Que j'aime ton autel où brûla tant d'encens,
Ta voûte qui des chœurs répétait les accents,
Ta chaire où le pontife, assis aux catacombes,
Rompait le pain de vie, en regardant des tombes!
Avec tous leurs martyrs, l'un près de l'autre mis,
Tes murs noirs sont pour moi comme de vieux amis;
Je me plais à baiser, dans une sainte extase,
Et la lampe d'argile, et le précieux vase
Qui se cachent dans l'ombre, auprès d'un sable humain
Dont tout l'or ne saurait payer le moindre grain.

Antre saint, où toujours la nuit étend ses ombres,
Lieu que le sol jaloux recèle en ses flancs sombres,
O vénérable église, ô refuge pieux,
En descendant vers toi, l'on monte vers les cieux!

LETTRE IX.

SOMMAIRE.

Les catacombes considérées comme églises. — Les *cubicula*. — Les cryptes. — Les *areæ*. — Les cryptes servant d'églises sont très-nombreuses dans les catacombes. — La chaire pontificale. — Les confessionnaux. — Les bénitiers. — Les transennes. — L'autel. — Raisons de l'exiguïté des églises souterraines. — L'école des catéchumènes. — Le plan primitif de nos églises modernes est celui des cryptes des catacombes. — Respect des chrétiens pour les *cubicula*. — Les Agapes.

ROME, le 25 janvier 1851.

Forcés de se cacher dans des cavernes obscures, dans des retraites ignorées, pour échapper aux édits sanglants de leurs persécuteurs, les chrétiens des premiers siècles trouvèrent dans les catacombes le seul abri qui pût, tout à la fois, et protéger leurs assemblées religieuses et défendre leur tête proscrite contre la rage des tyrans couronnés, aux dieux desquels ils refusaient d'offrir un encens sacrilége.

Toute religion a besoin d'un culte pour entretenir la foi et le zèle de ses fidèles; or le christianisme, la seule vraie religion que l'homme raisonnable puisse suivre, depuis l'abolition du judaïsme, devait conserver ses autels, malgré les persécutions qui ensanglantaient son berceau. Ne pouvant donc brûler son encens au grand jour, il descendit, avec ses pontifes, dans les entrailles de la terre, et alla offrir la victime sainte sur le tombeau de ses martyrs.

En parcourant ces milliers de galeries funèbres qui forment la Rome souterraine, on trouve de distance en distance des excavations de grandeurs différentes, pratiquées dans le flanc de ces

mêmes galeries, et auxquelles on donne les noms de *chambres* (cubicula), de *cryptes* (cryptæ), et de *places* (areæ). C'est des *cubicula* dont je veux vous entretenir aujourd'hui.

Représentez-vous, cher Edouard, une petite chambre de quelques mètres de longueur, sur un nombre à peu près égal de largeur et de hauteur; donnez à l'ensemble de cette chambre une forme tantôt circulaire, tantôt carrée, tantôt triangulaire, pentagone, hexagone, octogone; placez dans le rond-point de cette petite chapelle, si elle est demi-circulaire, ou dans sa partie la plus apparente, si elle affecte toute autre forme, un de ces tombeaux de martyr, exhaussé de quelques pieds, surmonté d'une voûte en maçonnerie, et nommé *monumentum-arcuatum*, ou tout simplement *arcosolium;* posez sur la partie supérieure de cette tombe une large pierre sur laquelle on puisse facilement célébrer les saints mystères; rangez horizontalement dans les parois latérales deux ou trois *loculi*, superposés, comme dans les galeries; ornez de peintures, tirées des sujets bibliques, l'abside de ce petit sanctuaire; donnez aux murs la teinte noirâtre de la pierre ou du tuf, sur lesquels les siècles ont mis leur sceau, et vous aurez une idée d'un *cubiculum* ordinaire ou *cubiculum vulgare.*

Quelquefois le *cubiculum* communique avec la surface du sol par une ouverture de largeur moyenne nommée *luminarium*, et destinée à donner de la lumière; alors il prend le nom de *cubiculum clarum.* L'ouverture dont je viens de parler est oblique, et devait également servir, sans doute, à descendre des vivres, ou, peut-être même, des corps de martyrs, quand la crainte d'être découvert ne permettait pas de recourir aux entrées ordinaires. Une maçonnerie en pierre ou en brique soutient les parois de cette ouverture, lorsqu'elle traverse des filons de pouzzolane ou de terre végétale. Un petit mur entoure son extrémité supérieure, et empêche l'eau de s'y précipiter.

Les *cubicula*, sous le rapport de l'étendue, se divisent en trois classes : les *petits*, qui gardent le nom de *cubicula;* les *moyens*,

qui prennent celui de *grottes;* et les *grands*, qui s'appellent *chapelles* ou *églises.*

L'origine des premiers est due à la piété des particuliers ou des familles, dont souvent ils portent le nom. C'est pourquoi nous retrouvons fréquemment les inscriptions suivantes : *cubiculum Domitiani, cubiculum Aureliæ, cubiculum Gaudentii*, etc., cubiculum de Domitien, cubiculum d'Aurélia, cubiculum de Gaudentius, etc. Le nombre de ces petits *cubicula* est tel, que le père Marchi assure en avoir compté plus de *soixante* dans la huitième partie des catacombes de Sainte-Agnès. Ils sont presque tous semblables; mais tous n'ont pas d'*arcosolium*, tous ne sont pas ornés de peintures.

Les seconds et les troisièmes, beaucoup plus grands que les premiers, furent creusés aux frais de l'Eglise, afin de servir de lieux de réunion pour les fidèles durant les temps de persécution. C'était là que se tenaient les assemblées religieuses, et que se célébraient les saints mystères; aussi chacun d'eux possède-t-il un ou même plusieurs *arcosolia* creusés dans l'épaisseur du tuf, et dont les parties latérales, légèrement excavées, se détachent de la muraille, et forment saillie. Placée au fond de la grotte, la tombe du martyr principal était le maître-autel de cette église souterraine. Parfois on trouve des *cubicula* dans les cryptes, comme on trouve plusieurs chapelles dans la même église; c'est ce qui a fait dire au père Marchi que le *cubiculum* est la partie et la crypte le tout (1).

Les églises sont très-nombreuses dans les catacombes, surtout dans les cimetières de Saint-Calixte, de Saint-Prétextat, de Sainte-Agnès, de Sainte-Priscille, et de Sainte-Hélène. On rencontre dans ces églises des siéges en pierre ou en marbre blanc, avec un dossier plein et très-élevé; ce sont des chaires pontificales. L'évêque de Rome, assis sur ces siéges vénérables, ordinairement

(1) Il cubiculum è la parte, la cripta è il tutto (Marchi, p. 168.)

situés près de l'angle droit de l'autel, adressait l'homélie aux fidèles, ou conférait les sacrements de l'ordre et de la confirmation. Dans la principale église des catacombes de Sainte-Agnès existe, derrière l'autel, un *presbyterium* ou espace circulaire destiné au clergé. Le siége du pontife est adossé à la muraille, ayant à sa droite et à sa gauche d'autres siéges moins élevés (1). Une des cryptes de ces mêmes catacombes offre, sur ses côtés latéraux, deux siéges, taillés dans l'épaisseur du tuf, et dont il est impossible de se rendre raison, à moins de ne les reconnaître pour des confessionnaux primitifs ; car leur position indique qu'ils ne pouvaient servir ni à l'évêque ni aux autres ministres dans l'accomplissement d'une fonction qui regardait toute l'assemblée.

Vous savez, Edouard, que le pénitent, dans les premiers siècles de l'Eglise, se mettait à genoux devant le prêtre, et que la confession, bien que secrète, se faisait en présence de tous les fidèles, par un double motif d'humilité et d'édification. Tertullien, dans son livre *de la Pénitence*, nous a laissé le cérémonial primitif de la confession auriculaire : « Nous avons une loi, dit-il, « qui humilie l'homme en l'obligeant à se prosterner et à con- « fesser ses péchés ; une loi qui règle la manière de nous vêtir, « de manger, de nourrir la vertu par le jeûne, par la prière et par « les larmes ; qui nous commande de nous prosterner aux pieds « des prêtres, et de nous mettre à genoux devant les ministres les « plus agréables à Dieu (2). »

Voyez-vous, Edouard, ce chrétien, humblement agenouillé aux pieds d'un prêtre *cher à Dieu*, appuyant sa figure baignée des larmes du repentir sur les genoux du ministre sacré, qui se penche vers lui avec une bonté toute paternelle pour recevoir l'aveu de ses fautes? Voilà la confession auriculaire pratiquée dans les ca-

(1) Marchi, p. 185.

(2) Itaque exomologesis prosternendi et humilificandi hominis disciplina est. De ipso quoque habitu atque victu mandat, jejuniis preces alere, lacrymari, presbyteris advolvi, et caris Dei adgeniculari. (*Lib. de Pœnit.*)

tacombes; la voilà remontant jusqu'aux temps apostoliques! Oh! que les protestants, que les impies, les mauvais chrétiens viennent donc à présent nier l'institution divine de la confession; qu'ils viennent donc tourner en ridicule ce procès secret qui se vide à huis clos entre le juge et le coupable, devenu lui-même son propre accusateur! On peut leur dire de descendre dans les catacombes, et d'aller voir eux-mêmes les preuves irrécusables, les preuves historiques et monumentales de ce dogme consolateur qui, traversant dix-huit siècles et demi, est arrivé jusqu'à nous, appuyé sur l'Ecriture et la tradition.

Nous venons de voir les confessionnaux, voici maintenant les bénitiers. Ils ont la même forme, ils occupent la même place que dans nos églises modernes. A quatre pieds environ au-dessus du sol, près de la porte d'entrée, s'ouvre une petite niche dans l'épaisseur du tuf. Au milieu de cette niche se trouve un vase, ou une espèce de coquille en marbre, en terre cuite ou en verre: c'est le bénitier. Son diamètre peut avoir six pouces et sa profondeur autant. Il est fortement scellé dans la muraille, avec de la chaux qui, mélangée avec le sable fin des *arenaria* romains, forme un ciment indestructible.

Que de martyrs avant d'aller au supplice, que de pontifes, que de prêtres, que de saints vieillards, que de pieuses femmes, que de chastes vierges ont trempé leurs doigts dans cet humble vase, rendu, par son usage et son antiquité, mille fois plus précieux que sa matière! Combien de fronts chrétiens se sont signés avec l'eau sainte puisée dans cette piscine bénite! Eglise de Rome, sois glorieuse de ta fidélité à garder le dépôt sacré des traditions apostoliques; le patrimoine inaliénable des rites, des dogmes et des mystères sanctificateurs! Lève le front haut en présence de tes ennemis; car pour les confondre, pour convaincre leurs nouveautés de mensonge, tu n'as qu'à ouvrir les tombeaux de tes fils aînés!

Une marche de quelques pouces d'épaisseur isole ordinaire-

ment l'autel, en l'élevant un peu au-dessus du sol. Quelquefois on trouve en avant de l'*arcosolium* une espèce de balustrade en pierre, nommée *les transennes* et destinée à protéger l'autel contre l'envahissement de la foule.

La forme de l'autel est carrée, comme celle de presque tous les sarcophages anciens. Des bas-reliefs, distribués par compartiments et dont les sujets sont empruntés aux livres saints, ornent souvent sa base. Sa table est de marbre ou de pierre; elle servait à la célébration de l'auguste sacrifice : car l'histoire nous apprend que l'usage et la discipline de la primitive Eglise faisaient une loi aux pontifes et aux prêtres de n'offrir la victime du salut que sur la tombe des martyrs. Le poëte Prudence dit, en parlant de la pierre placée sur le tombeau de Saint-Hippolyte : « Cette « table, donatrice du sacrement, est en même temps la gar- « dienne fidèle du martyr qui lui est confié; elle conserve, « en attendant la venue du juge éternel, ses ossements dans le « sépulcre, et elle nourrit les Romains d'une nourriture sa- « crée (1). » Saint Jean, dans son *Apocalypse*, avait vu *sous l'autel* de la Jérusalem céleste, les âmes de ceux qui ont été mis à mort pour le Verbe de Dieu. Saint Grégoire le Grand, commentant ce passage du sublime exilé de Patmos, ajoute : « Les « âmes des justes sont placées sous l'autel avec raison, puisque « le corps du Seigneur lui-même est offert sur l'autel. Ce « n'est pas en vain que les justes demandent vengeance de leur « sang, d'un lieu où le sang de Jésus-Christ est répandu pour « les pécheurs. Il était donc convenable de placer la tombe des « martyrs au lieu même où l'on célèbre chaque jour la mort du « Seigneur; de réunir les martyrs à leur chef, afin que la piété

(1) Illa, sacramenti donatrix mensa, eademque
Custos fida sui martyris apposita,
Servat ad æterni spem vindicis ossa sepulcro,
Pascit item sanctis Tybricolas dapibus.
(Prudent., *Peristeph. de S. Hippolyt.*)

« honorât dans le même lieu ceux que la mort, soufferte pour la « même cause, avait associés aux mêmes triomphes (1). »

Je vous parlerai dans une autre lettre des peintures qui décorent la petite voûte de l'*arcosolium* et le reste de la crypte, dont l'exiguïté est due à deux causes : la mauvaise nature du sol, et les faibles ressources de la *communauté* qui ne lui permettaient pas de construire de grandes églises dans les catacombes. D'ailleurs, la prudence chrétienne et la prudence humaine le défendaient. D'un côté, la sollicitude maternelle de l'Eglise la portait à veiller avec soin à la conservation de la pureté des mœurs parmi ses enfants, nouvellement engendrés à la foi de Jésus-Christ, et qui, par conséquent, gardaient encore un penchant involontaire pour cette vieille concupiscence du paganisme dans le sein corrompu de laquelle ils étaient nés et avaient été élevés. Il ne fallait donc pas les exposer à la tentation de mal faire, en les réunissant en trop grand nombre dans une basilique vaste et obscure, où les deux sexes eussent été confondus. D'un autre côté, la crainte des traîtres et les alarmes continuelles que leur causaient les dangers multipliés de leur position ne permettaient pas aux chrétiens de se réunir au delà d'un certain nombre fort restreint. En effet, si l'assemblée eût été nombreuse et réunie dans une seule crypte, qui eût empêché un espion du préfet de Rome de suivre les chrétiens, traversant les places publiques, à l'heure de la prière, et se rendant à la catacombe, par bandes compromettantes pour leur sûreté? L'espion, connaissant une fois l'entrée du souterrain funèbre, pouvait y introduire à l'improviste une

(1) Recte sub altari animæ justorum requiescunt, quia super altare corpus Domini offertur. Nec immerito illic justi vindictam sanguinis postulant, ubi etiam pro peccatoribus Christi sanguis effunditur. Convenienter igitur et quasi pro quodam consortio, ibi martyribus sepultura decreta est, ubi mors Domini quotidie celebratur. Non immerito, inquam, consortio quodam illic occisis tumulus constituitur, ubi occisionis Dominicæ membra ponuntur, ut quos cum Christo unius passionis causa devinxerat, unius et loci religio copularet.(Apud *Boldetti*, lib. I. c. VIII, p. 30.)

cohorte prétorienne qui eût dispersé l'assemblée ou traîné ses membres au sanglant tribunal du préfet romain. Et puis, si la réunion eût dû être générale, comment hommes, femmes, vieillards, enfants, auraient-ils pu s'y rendre, à heure fixe, sans exposer mille fois leur vie? Certes, la sépulture continuelle des martyrs et des autres morts compromettait déjà assez l'existence des cimetières qui, à chaque instant, pouvaient être envahis ou murés par les païens, sans que ce péril fût encore rendu plus imminent par l'ouverture d'une seule crypte destinée aux assemblées religieuses. Les pontifes avaient donc multiplié les chapelles à l'infini dans les cinquante à soixante catacombes, qui formaient autant de quartiers de la Rome souterraine et qui, toutes, avaient une multitude d'entrées et d'issues cachées dans les vignes et les champs en jachère, si nombreux dans la campagne romaine.

Les chrétiens ne descendaient que par petites troupes dans les catacombes, où des cryptes diverses étaient assignées à chacune de ces bandes de fidèles. Le plus souvent, ils ne venaient aux réunions religieuses que la tête voilée par le pan d'un manteau, ou revêtus d'habits, différents, et par l'étoffe et par la forme, de ceux qu'ils portaient dans la Rome des Césars. La raison de ce genre de déguisement était la crainte d'être reconnus par un faux frère qui eût pu les dénoncer et les faire traîner à l'amphithéâtre; car, parmi ces chrétiens, il s'en trouvait dont la foi et le courage étaient encore chancelants et qui eussent cru téméraire de s'exposer à l'apostasie en n'usant pas de toutes les précautions nécessaires pour éloigner le moment du martyre. Du reste, plusieurs d'entre eux remplissaient de hautes charges dans la magistrature, dans l'armée et jusque dans le palais impérial; la prudence voulait donc qu'ils cachassent une dignité, un nom qui, connus et trahis, pouvaient attirer de nouvelles persécutions sur l'Eglise naissante et déjà si martyrisée. Le savant père Marchi confirme, dans son bel ouvrage sur les Catacombes, la vérité de ce que je viens d'avancer sur l'exiguïté des cryptes et le petit

nombre des chrétiens qui s'y réunissaient : « En considérant, « dit-il, la petite dimension de nos églises souterraines, en les « trouvant ouvertes dans chaque cimetière, que dis-je? multi- « pliées dans les différentes parties du même cimetière, je crois « pouvoir affirmer, d'une part, qu'il n'y eut jamais dans une de « ces cryptes vénérables une assemblée de *cent* personnes; « tandis que, d'autre part, leur multitude permettait aux chré- « tiens de se trouver séparément, il est vrai, mais en même « temps, dans la même catacombe, au nombre de *plusieurs* « *mille*. Par ce moyen tout se passait en ordre et sans danger : « les prêtres, les diacres, les diaconesses pouvaient exercer utile- « ment leur ministère, qui avait pour but principal, non pas la « tenue même de l'assemblée, mais l'ordre et la décence (1). »

Parmi les diverses entrées et issues des catacombes, il s'en trouvait d'assignées aux femmes seules, et par lesquelles il était expressément interdit aux hommes de passer. La séparation des deux sexes était rigoureusement observée dans les assemblées chrétiennes. Les catacombes offrent un grand nombre d'églises avec un, deux ou trois *cubicula* en regard les uns des autres. Là se plaçaient, d'un côté, les hommes, et de l'autre, les femmes, afin d'assister à la célébration des saints mystères, d'entendre les instructions et de chanter les louanges du Dieu qui fait les martyrs.

Un vestibule ou porche, qui forme un carré long, précédait le seuil de la crypte et servait, tout à la fois, à isoler le lieu saint, et à recevoir les pénitents ou les catéchumènes qui n'avaient pas le droit de pénétrer dans l'église dont une porte protégeait l'entrée.

Dans le voisinage de plusieurs églises souterraines, on rencontre parfois des salles avec deux chaires à chaque extrémité ; les parois longitudinales sont garnies de bancs taillés dans le tuf; il n'y a point d'*arcosolium*. C'est l'*école des catéchumènes ;* c'est le

(1) Marchi, p. 122.

lieu où les païens convertis à la foi chrétienne recevaient l'instruction préparatoire au sacrement de la régénération.

Quand Constantin donna la paix à l'Eglise et la couvrit de son manteau impérial, les cryptes des catacombes devinrent le type des basiliques qui s'élevèrent, comme par enchantement, sur les ruines des vieux temples païens. Pour construire ces superbes églises à la gloire du *Dieu très-bon et très-grand* on n'eut pas besoin de recourir à des modèles profanes, la Rome souterraine était là pour donner au monde entier des leçons d'architecture chrétienne. L'autel, avec sa pierre sacrée, qui renferme des reliques, rappelle le *monumentum arcuatum;* la balustrade du sanctuaire, les *transennes;* le rond-point, la voûte de l'*arcosolium*; la chaire à prêcher, le siége pontifical; les chapelles latérales, les *cubicula*.

Nos églises modernes sont donc un calque fidèle des cryptes des catacombes; elles sont une image de ces antres sacrés qui furent le berceau de notre foi, la maison paternelle du christianisme. O Edouard, avec quel respect ne devons-nous pas en franchir le seuil, puisque, outre la majesté du Dieu d'amour et de paix qu'elles renferment, nous y retrouvons le souvenir des lieux chéris où, durant trois siècles, nos pères se réunirent pour puiser dans la prière la force du martyre.

Dans son *Tableau des Catacombes*, M. Raoul Rochette prouve que les cryptes souterraines sont les vrais types de nos églises actuelles. « Un inconvénient pour l'architecture, dit-il, c'est la mul-
« tiplication des petites chapelles latérales au sein des églises
« chrétiennes, en raison des *confessions* particulières ou *mé-*
« *moires des martyrs* dont le culte s'associa à celui du saint prin-
« cipal ou patron. Cet usage, né avec l'Église elle-même dans le
« sein des catacombes, eut sur la disposition générale des basi-
« liques chrétiennes une influence plus décisive qu'aucune des
« circonstances puisées dans le génie même du culte..... Il en
« résulte dans les plans, ainsi que dans les élévations, une inter-

« ruption fréquente de ces lignes droites qui ne sont pas seule-
« ment le principal mérite des œuvres de l'architecture, mais
« encore le principal élément des impressions de grandeur
« qu'elles produisent (1). »

Je dois vous dire, mon cher Edouard, que parmi ces chapelles ou églises souterraines dont nous venons de parler il s'en trouve plusieurs beaucoup plus grandes que les autres. Celles-ci étaient destinées, sans doute, aux cérémonies du Baptême, de la Confirmation, de l'Ordre, ou de quelque autre sacrement, qui étaient trop édifiantes pour en priver les fidèles. L'inépuisable sagesse des pontifes romains devait nécessairement ménager à la majesté du culte chrétien un lieu où il pût déployer toute sa pompe dans les circonstances solennelles.

Les *cubicula*, *petits*, *moyens* et *grands*, étaient pour nos pères l'objet d'une vénération profonde; ils n'entraient qu'avec un religieux respect dans ces sanctuaires vénérables, ces *chambrées* de martyrs, où leur âme attristée se réconfortait par la prière et la communion. L'Eglise alla jusqu'à établir un ordre particulier de lévites, chargés spécialement de la garde des *cubicula*, et leur donna le nom de *cubicularii* ou *martyrarii* (gardiens des martyrs). Cette charge était si honorable, que ceux qui la remplissaient marchaient les égaux des diacres. « Si quelqu'un veut s'enrôler
« dans la milice de l'Eglise, dit le pape saint Sylvestre, qu'il soit
« d'abord Portier, ensuite Lecteur, enfin Exorciste, pendant le
« temps déterminé par l'Evêque; puis, Acolyte, pendant cinq
« ans; Sous-diacre, cinq ans; *Gardien des martyrs*, cinq ans;
« Prêtre, trois ans; et qu'il arrive par ces degrés à l'Episcopat (2). »

(1) Raoul Rochette, *Tableau des Catacombes*, p. 91.

(2) Constituit ut si quis desideraret in Ecclesia militare... ut esset prius Ostiarius, deinde Lector, et postea Exorcista per tempora quæ Episcopus statuerit; deinde Acolytus, annis quinque; Subdiaconus, annis quinque; *Custos martyrum*, annis quinque; Presbyter, annis tribus;... et sic ad ordinem Episcopatus ascendere. (Anast., in *Sylv.*)

Plus tard, saint Léon le Grand établit des cubiculaires spéciaux pour les tombeaux des Apôtres (1).

Puis-je achever cette lettre sans vous parler, Edouard, de ce repas de charité, nommé *Agape*, et qui se prenait dans les assemblées des premiers chrétiens, immédiatement avant la participation au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous les espèces ou apparences du pain et du vin? Non, car ce serait oublier l'une des plus belles et des plus touchantes scènes de ce grand et long drame des martyrs, qui, commençant dans les catacombes, se termine dans les eaux du Tibre, dans le cirque de Néron, sur l'arène du Colisée, ou sur le bord de l'une de ces larges voies romaines qui rayonnaient du centre de la capitale du monde aux frontières les plus éloignées de l'Empire, comme les veines rayonnent du cœur aux extrémités du corps humain.

A l'exemple du Sauveur, qui avait voulu souper avec ses Apôtres, avant de leur rompre le Pain de vie, avant de leur offrir la Coupe du salut, les pontifes de la primitive Eglise réunissaient à un repas mystique, à une cène d'amour fraternel, les brebis et les agneaux de leur troupeau. Les agapes remontent aux temps apostoliques, puisque nous voyons saint Paul blâmer les Corinthiens des désordres qui s'étaient introduits dans ces repas, où devait présider la plus ardente charité.

« Quant à vos assemblées, dit le grand Apôtre, je vous dé-
« clare que je ne puis vous louer ; elles vous nuisent, au lieu de
« vous être utiles... Lors donc que vous vous assemblez comme
« vous faites, ce n'est plus manger la Cène du Seigneur ; chacun
« y mange ce qu'il a apporté pour le repas, sans attendre les
« autres. Et ainsi les uns n'ont rien à manger, pendant que les
« autres sont dans l'abondance. N'avez-vous pas vos maisons
« pour y boire et pour y manger ? Ou méprisez-vous l'Eglise de
« Dieu, et voulez-vous humilier ceux qui sont pauvres ? Que

(1) Hoc etiam constituit, et addidit supra sepulcra Apostolorum ex clero romano custodes, qui dicuntur *cubicularii*. (Anast., in *S. Leon.*)

« vous dirai-je? vous en louerai-je? Non, je ne vous en loue « point... Si quelqu'un a faim, qu'il mange chez lui, afin que « vous ne vous assembliez pas pour votre condamnation (1). »

Tous les chrétiens ne ressemblaient pas aux Corinthiens; le repas de la communion fraternelle n'était point toujours un sujet de dispute et de scandale. Au contraire, quand l'enfer se déchaîna, quand le vent orageux de la persécution fondit avec impétuosité sur le vaisseau de l'Eglise, à peine parvenu en haute mer, et se mit à déchirer ses voiles, à rompre ses cordages, les matelots qui ramaient sur la barque sainte trouvèrent dans ce festin de la charité une force et un courage surhumains qui les firent dompter la furie des flots et éviter le naufrage. C'était dans les agapes, et surtout dans la grande action qui les terminait, que les chrétiens des catacombes trouvaient le secret du martyre. « Ce« lui-là ne peut pas être propre au martyre, disait saint Cyprien, « qui n'a pas été armé par l'Eglise pour le combat; et le cœur « que la réception de l'Eucharistie n'élève pas et n'enflamme pas « ne peut manquer de défaillir (2). » Un autre évêque de Carthage, dont le cœur fut un foyer d'amour divin, saint Augustin, rendait la même pensée de la manière suivante : « Celui que ce « calice a enivré, disait-il, celui que cette nourriture a engraissé, « demeure insensible au milieu des tourments (3). »

(1) Primum quidem convenientibus vobis in Ecclesiam, audio scissuras esse inter vos... Convenientibus ergo vobis in unum, jam non est Dominicam cœnam manducare. Unusquisque enim suam cœnam præsumit ad manducandum. Et alius quidem esurit, alius autem ebrius est. Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum? aut Ecclesiam Dei contemnitis, et confunditis eos qui non habent? Quid dicam vobis? Laudo vos? In hoc non laudo... Si quis esurit, domi manducet: ut non in judicium conveniatis. (Epist. B. Pauli *ad Corinth.*, I, c. II.)

(2) Idoneus non potest esse ad martyrium qui ab Ecclesia non armatur ad prœlium, et mens deficit quam non accepta Eucharistia erigit et accendit. (S. Cyprianus.)

(3) Illo calice ebrius, illa esca saginatus, tormenta non sensit. (S. August., in *S. Laurent.*)

Voici la description qu'un témoin oculaire nous a laissée des agapes :

« Le seul nom de nos repas montre ce qu'ils sont. On les « appelle *agapes*, ce qui signifie *amour* chez les Grecs. Quelle « que soit la dépense qu'on y fait, c'est un gain que de dépenser « pour faire du bien. Avec ces aliments, nous aidons les pauvres, « que nous n'avons garde de considérer comme ces parasites qui, « parmi vous, se font gloire de vendre leur liberté pour se ras- « sasier à vos tables, au milieu de mille affronts ; mais nous nous « conformons aux vues de Dieu, qui préfère les humbles. Ainsi, « le motif de nos repas est honnête. Jugez donc du reste de « notre discipline, puisque nos repas eux-mêmes sont inspirés « par la religion. Nous n'y admettons ni bassesse, ni immo- « destie. On ne se met à table qu'après s'être nourri d'une prière « à Dieu. On mange autant qu'il faut pour satisfaire la faim ; on « boit autant qu'il suffit à des hommes pudiques. On s'y rassasie « sans perdre de vue qu'on doit adorer Dieu pendant la nuit ; on « s'entretient sans oublier que Dieu écoute (1). »

Quelle énorme différence entre ce pieux festin des agapes, symbole de charité (αγαπη) ; entre ce banquet fraternel dont le dessert était le corps et le sang d'un Dieu ; entre ce repas de l'amour divin, servi par les anges, — et ces orgies criminelles du paganisme, où le luxe effréné de la table s'alliait à la débauche la plus monstrueuse ! Ce ne sont plus les dîners fastueux du riche Lucius Verus, qui coûtaient *six millions* de sesterces ; ce ne sont plus les succulents soupers du gourmand Vitellius, qui se faisait servir des plats de cervelles de paon, et qui jetait des esclaves vivants en pâture aux lamproies de ses viviers : non, il n'y a plus ici de convives couronnés de roses, de myrte et de lierre, la chevelure enduite des parfums les plus exquis de l'Orient, couchés sur un *triclinium* aux pieds d'ivoire et aux coussins de byssus ou de

(1) *Apol.*, c. XXXIX.

pourpre de Tyr; il n'y a plus d'esclaves à la démarche voluptueuse, servant dans des plats d'or les mets les plus rares, faisant petiller le vin de Falerne dans des coupes précieuses, enrichies de diamants et d'émeraudes; il n'y a plus de gladiateurs s'entr'égorgeant, à quelques pieds de la table du festin, pour exciter, en guise d'entremets, l'émotion blasée des heureux mortels que l'orgueilleux César ou le goinfre impérial a réunis autour de lui; il n'y a plus de musique enchanteresse, plus de danses lascives; tout cela est inconnu, méprisé, maudit, dans la Rome souterraine. C'est la charité seule qui est la reine du modeste et humble festin des catacombes, où sont assises toutes les vertus chrétiennes dans la personne des disciples du divin Crucifié. L'orgueil, la volupté, l'intempérance avaient égaré, corrompu, abruti le cœur de l'homme: il fallait donc que l'humilité, la chasteté et la sobriété, enseignées par l'exemple d'un Dieu fait homme, vinssent purifier ce vieux monde romain qui avait gâté la terre entière; car, changeant bientôt de maîtres, la ville aux sept collines allait devenir la ville éternelle, l'héritage de l'Eglise, le centre de l'unité catholique !

LE PAPE DES CATACOMBES.

— Quel est donc ce vieillard, au noble et doux visage?
Quel est ce vieux pasteur dont la main fait usage
D'une crosse de bois, afin de protéger,
Sans doute, le troupeau dont il est le berger?
Comme il sait bien draper le pallium antique!
On dirait le Nestor des sages de l'Attique,
Tant sa barbe blanchie ajoute de beauté
A son port vénérable et plein de majesté!

La sandale à ses pieds par un cordon s'attache;
Sa robe aux plis traînants ne porte aucune tache;
L'anneau brille à son doigt, comme au doigt d'un époux,
Et tous, en l'abordant, fléchissent les genoux.
Un vif éclair parfois jaillit de ses prunelles;
Mais toujours, en parlant, ses lèvres paternelles
Laissent tomber des mots, parfumés de douceur,
Qui savent les chemins pour arriver au cœur.
On écoute sa voix comme un divin oracle.
Il ressemble à Moïse, au seuil du tabernacle,
Lorsque, redescendu des sommets du Sina,
Il expliquait la loi que Jéhovah donna!
Sa parole contient la semence de vie.
Toute âme qui l'entend aux cieux se sent ravie.
Quand il quitte la crosse, il saisit l'encensoir.
Qu'il est beau lorsqu'il vient sur son siége s'asseoir,
A côté de l'autel que le peuple environne!
Qu'il est beau sans soldats! qu'il est beau sans couronne!
Mais quel est donc ce roi qui ne sait que bénir,
Et quel sceptre invisible en main peut-il tenir?

— Cet auguste vieillard que la foule vénère,
Ce vieillard des chrétiens est le chef et le père;
De l'Église au berceau c'est le premier pasteur.
A travers le désert il est le conducteur
De ces nouveaux Hébreux, échappés de l'Égypte,
Et que nul Pharaon n'ose suivre en leur crypte.
De Pierre ce pontife est l'unique héritier;
Il a reçu ses clefs et son pouvoir entier.
C'est lui qui, sur la terre, ou retient ou délie;
A son puissant vouloir Dieu lui-même se plie:
Il parle; et les péchés, aussitôt, ne sont plus;
Le sang qui les efface est celui de Jésus.
Nul ange ne possède une main aussi forte,
Une main qui du ciel ouvre et ferme la porte;

Qui relève ou qui brise, à chaque instant du jour;
Qui peut lancer des traits de colère ou d'amour;
Qui, des divins courroux sachant saisir la foudre,
Peut terrasser celui qu'on ne doit point absoudre!

Ce pontife, à qui Dieu confia son bercail,
De la barque de Pierre a pris le gouvernail;
C'est lui qui la dirige et qui dompte ces flots
Dont le bruit effraîrait les meilleurs matelots;
Il lutte, et ne craint rien, au milieu de l'orage;
L'enfer est impuissant, contre lui, dans sa rage;
Car le Seigneur a dit: « Je guiderai tes pas;
« Sur toi, Satan sur toi ne l'emportera pas! »
Pourtant, de tous côtés, comme l'Océan gronde!
Voyez, comme les vents ont déchaîné son onde;
Comme le ciel obscur seconde sa fureur!
Jamais tempête, en mer, n'inspira plus d'horreur.
Tout semble conjuré, dans la nature entière,
Contre le frêle esquif où le Christ a mis Pierre,
Contre l'arche nouvelle où, par Dieu renfermé,
Se trouve de Jésus le troupeau bien-aimé.
Plus la barque est petite et plus la vague est grande;
Le fougueux aquilon la pousse et la gourmande,
Comme un maître irrité qui, d'un fouet sanglant,
Veut exciter l'ardeur d'un esclave indolent.
Les tigres couronnés, dont Rome se fait gloire,
Tyrans qui, chaque jour, veulent du sang pour boire,
Prolongent la tempête, et, servant le démon,
Cherchent de Jésus-Christ à détruire le nom.
Mais le Sauveur est là: sa divine promesse
Soutient du vieux pilote et la force et l'adresse;
Il gouverne sans peur l'infortuné vaisseau
Que s'acharne à briser la hache du bourreau;
A travers mille écueils, il dirige sa marche
Vers ce mont Ararat où doit s'arrêter l'arche;

Son regard sans effroi sonde le gouffre amer,
Tandis que, vigoureux, son bras dompte la mer.

Petit navire, ô toi dont chaque flot se joue,
Qui lèves vers les cieux, à tout moment, ta proue,
Comme pour implorer de lui quelques secours,
Non, tu ne seras pas persécuté toujours ;
Les flots se lasseront enfin de te poursuivre ;
Les vents calmés bientôt te permettront de suivre,
En paix, ton cours. Vaisseau, sur l'Océan soumis,
Bientôt tu ne verras plus que des flots amis;
Bientôt ton gouvernail, vainqueur de la tempête,
Hors de l'onde pourra sortir toute sa tête ;
Il pourra respirer, aux rayons du soleil,
Et goûter les douceurs d'un paisible sommeil !
Un jour, on te verra remorquer mille barques ;
A ton bord monteront et sujets et monarques.
Ton pilote, à l'abri du glaive des Césars,
Pourra se promener lui-même sur leurs chars,
Porter en main leur sceptre, et d'une paix profonde
Faire jouir alors leur Rome avec le monde !

Pontife des martyrs, humble évêque romain,
Oh ! garde, garde encor cette crosse en ta main ;
Garde ce pallium où nul or ne rayonne ;
Ne charge pas ton front de la triple couronne
Dont l'avenir s'apprête à te faire un carcan ;
Néron te cédera plus tard son Vatican !
Règne entre les tombeaux où sommeillent nos pères ;
Cache ton front proscrit sous leurs froides poussières ;
Bénis tous ces chrétiens, rassemblés près de toi,
Excite leur courage et ranime leur foi ;
Dans la cité des morts, debout sur tant de tombes,
Reste, reste longtemps, Pape des catacombes !

LETTRE X.

SOMMAIRE.

Les catacombes considérées comme lieux de refuge. — Ardeur des païens pour découvrir les asiles secrets des chrétiens durant les persécutions. — Vie pleine d'alarmes des premiers fidèles. — Tous ne descendaient pas aux catacombes afin d'y séjourner. — Leur courage héroïque soutenu par l'espérance d'une vie meilleure. — Réflexions.

Rome, le 30 janvier 1851.

Si les *cubicula* des catacombes servaient d'églises aux premiers chrétiens, ils leur servaient également de *lieux de refuge*, durant les jours les plus mauvais des persécutions.

En temps ordinaires, vous le savez, Edouard, les fidèles habitaient la ville, se livrant, comme le reste du peuple, à l'exercice de toutes les professions légitimes ; on les rencontrait au forum, aux bains, aux marchés, aux boucheries, aux foires, dans les boutiques, dans les hôtelleries ; ils naviguaient, portaient les armes, cultivaient la terre, et, souvent même, prenaient place parmi les sénateurs. Mais, dès que l'un des tyrans vomis par l'enfer, et que l'on nommait Néron, Domitien, Commode, Dèce ou Valérien, avait rendu contre l'Eglise un édit sanglant, alors les chrétiens disparaissaient tout à coup, et c'était en vain que leurs ennemis furieux bouleversaient Rome pour les trouver. Où étaient-ils donc passés ? Qu'étaient devenus leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards ? Tout cela était descendu furtivement dans la Rome souterraine, dont les entrées et les issues multipliées à l'infini, les innombrables rues et les sombres carrefours n'étaient connus que d'eux seuls. Les galeries funèbres, les *cubicula*, les églises, s'étaient illuminés, comme par enchantement, au moyen de ces milliers de petites lampes d'argile que nous retrouvons, encore

aujourd'hui, en si grande quantité, dans les catacombes ; ils s'étaient remplis d'une foule silencieuse qui priait avec ses larmes. Les hommes habitaient un faubourg séparé de la vaste nécropole, les femmes et les enfants se tenaient dans un autre. Les diacres, les prêtres, le pontife, allaient partout, portant à tous le pain de l'âme et celui du corps.

Tant que durait l'orage, les saintes cavernes des catacombes cachaient des têtes proscrites. Les païens ne l'ignoraient pas, puisqu'ils appelaient nos pères une *race taupinière*, une *race ennemie du grand jour* (1). Aussi criaient-ils toujours, après la publication de l'édit, ce fameux *areæ non sint !* (qu'on ferme les cimetières !) au risque d'être privés eux-mêmes de leurs latomies et de leurs arénaires, comme cela arriva plusieurs fois, au dire de Tertullien, et notamment sous un juge nommé Hilarion (2).

Malgré les cris de mort poussés contre eux par leurs ennemis, les chrétiens prenaient à la hâte le chemin des catacombes, où ils restaient jusqu'à ce que le gros de la tempête fût passé. Souvent, trahis par un apostat, ils voyaient leurs galeries funèbres envahies par des cohortes de prétoriens qui les pourchassaient au hasard dans les sombres rues et les ténébreux carrefours de la ville souterraine ; car, aussitôt que le cri d'alarme était donné par le lévite placé en sentinelle à l'entrée de chaque catacombe, les lampes s'éteignaient, et les fidèles, fuyant chacun de leur côté, arrivaient par des corridors différents à des étages inférieurs dont l'entrée, perdue dans un dédale de rues étroites, devait échapper aux yeux obscurcis de leurs persécuteurs. D'ailleurs, ces derniers n'osaient pas trop s'aventurer dans un pareil labyrinthe où tout leur paraissait étrange ; mal guidés par un traître, peu initié aux secrets des chrétiens, et, sans doute, effrayés par

(1) Latebrosa et lucifugax natio. (*Min. Fel.*)

(2) Sub Hilarione præside, cum de areis sepulturarum nostrarum acclamassent : « *Areæ non sint !* » areæ ipsorum non fuerunt. (Tertul., *ad Scapul.*, c. III.)

cette vaste collection de tombeaux, aux formes extraordinaires, que la mort avait entassés dans des antres qui le disputaient en noirceur aux gorges du Tartare, ils aimaient mieux murer l'entrée des cimetières, et enterrer ainsi tout vivants les ennemis de leurs dieux, que de les poursuivre jusqu'au fond de leur nécropole. Plusieurs milliers de chrétiens furent étouffés de la sorte, par l'ordre de l'empereur Numérien, dans une catacombe de la voie Salara, dont les païens avaient comblé toutes les portes avec des pierres et de la terre.

Oh ! qui pourrait peindre, cher Edouard, toutes les angoisses, toutes les douleurs dont les catacombes ont été les témoins, les confidents, pendant les trois premiers siècles de l'Eglise ? Qui pourrait compter les larmes, les soupirs, les sanglots, entrecoupés de prières, qui coulèrent et se firent entendre dans ces souterrains sacrés, depuis Néron jusqu'à Constantin ? Les anges seuls savent combien de pleurs y ont été répandus, combien d'âmes s'y sont abreuvées d'amertume ! Voyez-vous, Edouard, parmi ces femmes, ces vieillards, ces enfants, il y avait des mères, des pères, des fils qui tremblaient les uns pour les autres. La religion n'avait pas tué chez eux la nature ; loin de là, elle l'avait ennoblie, purifiée, sanctifiée ; et pourtant les chevalets, les ongles de fer, les bûchers, la hache des bourreaux ne se lassaient pas de torturer, de déchirer, de brûler, d'immoler ! Où se recrutaient tant de victimes ? Hélas ! chaque famille chrétienne fournissait son contingent à l'amphithéâtre de Flavien ou aux flots limoneux du Tibre ! Il n'était pas à Rome un père, une mère, un fils, une fille, un frère, une sœur qui n'eût à pleurer la mort violente d'un être chéri. Le martyre décimait l'Eglise du Christ, et prenait des athlètes à tous les foyers chrétiens. Faut-il donc s'étonner à présent que, malgré la Foi, l'Espérance et la Charité qui rayonnaient au fond de tous les cœurs, il y eût des larmes dans les yeux de tant de monde ?

Si les larmes étaient abondantes aux catacombes, elles n'étaient

pas sans une certaine douceur, car le chrétien trouve toujours une consolation au fond de chaque douleur. Quand le fossoyeur recevait les restes d'un cadavre mutilé et sanglant, avant de le placer dans le *loculus* préparé, il laissait la mère désolée le couvrir de ses baisers et de ses larmes ; puis, aidé par elle, il déposait le martyr, *en paix*, dans le lit d'argile où il devait attendre le réveil général, et disait à la pauvre femme éplorée : *Ma sœur, courage ! vous dormirez un jour près de lui !* — L'espérance, entrant alors dans le cœur de la chrétienne, lui donnait une nouvelle vie, et, comme un baume céleste, cicatrisait toutes ses blessures. Mais il faut croire pour espérer.

Je ne puis, mon cher Edouard, résister au plaisir de vous citer ici quelques strophes d'une pièce de vers composée par un saint prêtre dont le nom doit vous être connu, et qui a écrit des choses délicieuses sur les catacombes. Les vers dont je veux vous parler ont été écrits dernièrement à Rome, et sont dédiés à notre brave armée française. Après avoir peint, en quelques mots, les merveilles de la cité des martyrs, M. l'abbé Gerbet s'écrie, en parlant des chrétiens réfugiés dans ces souterrains funèbres :

C'est là que chacun d'eux, devant sa tombe prête,
Spectre vivant,
S'exerçait à la lutte, ou reposait sa tête,
En attendant !
Pour se faire d'avance au grand jour du supplice
Un cœur plus fort,
Ils essayaient leur tombe et voulaient par prémice
Goûter la mort !

Bien sombre était la nuit, la caverne bien sombre,
Quand si souvent
La faim et la pitié s'y rencontraient dans l'ombre
En s'embrassant !
Près d'un enfant sans pain, la mère consternée
Restait sans voix,
Et, l'œil brillant d'espoir, de sa main décharnée
Montrait la croix.

Et quand l'enfant disait : « Le soleil, ô ma mère !
Astre si beau,
Reviendra-t-il bientôt chauffer de sa lumière
Mon froid berceau ? »
Sa mère répondait qu'une aurore inconnue
Bientôt luirait,
Et qu'un ange de Dieu, sur son aile étendue,
Le bercerait !

Lieux sacrés où l'amour, pour les seuls biens de l'âme,
Sut tant souffrir,
En vous interrogeant, j'ai senti que sa flamme
Ne peut mourir ;
Qu'à chaque être d'un jour, qui mourut pour défendre
La vérité,
L'Être éternel et vrai, pour prix du temps, doit rendre
L'éternité !...

Les craintes et les frayeurs journalières des chrétiens dans les catacombes ne se réduisaient pas toujours à de vaines alertes. Souvent les soldats du préfet de Rome y entrèrent à l'improviste et égorgèrent les prêtres surpris à l'autel. L'inscription suivante, trouvée par Severanus, dans la catacombe de Saint-Callixte, est une preuve de ce que j'avance. Elle vous donnera une idée du trouble et de l'anxiété continuels dans lesquels vivaient les chrétiens proscrits et réfugiés dans les catacombes :

ALEXANDER MORTVS NON EST SED VIVIT SVPER AS
TRA ET CORPVS IN HOC TVMVLO QVIESCIT VITAM
EXPLEVIT CVM ANTONINO IMP. QVI VBI MVLTVM BENE
FICII ANTEVENIRE PREVIDERET PRO GRATIA ODIVM
REDDIT GENVA ENIM FLECTENS VERO DEO SACRIFICA
TVRVS AD SVPPLICIA DVCITVR O TEMPORA INFAVSTA
QVIBVS INTER SACRA ET VOTA NE IN CAVERNIS QVIDEM
SALVARI POSSIMVS QVI MISERIVS VITA SED QVID MISERIVS IN
MORTE CVM AB AMICIS ET PARENTIBVS SEPELIRI
NEQVEANT TANDEM IN COELO CORVSCAT PARVM
VIXIT QUI VIXIT IV. X. TEM.

» Alexandre n'est pas mort, mais il vit par delà les astres, et son

corps repose dans ce tombeau. Il finit sa vie sous l'empereur Antonin, qui paya par la haine les bienfaits qu'il pouvait recevoir. Agenouillé pour sacrifier au vrai Dieu, il est conduit au supplice. O temps lamentables! où nous ne pouvons pas même offrir en sûreté les saints mystères et nos prières dans les cavernes! Quoi de plus misérable que la vie! mais quoi de plus misérable que la mort, puisque nous ne pouvons pas même être inhumés par nos amis ou par nos proches! Enfin, il brille dans le ciel. Il a peu vécu, celui qui n'a vécu que quatorze ans. »

Cette inscription ne laisse-t-elle pas une vague et douce tristesse dans votre âme ? Pauvre agneau, égorgé au printemps de ta vie ; tendre victime, immolée à quatorze ans, que ton supplice dut arracher de larmes aux yeux de ta mère ! Hélas ! cher Edouard, qu'ils devaient être sombres et tristes, ces jours où les bourreaux ne respectaient pas même la vie d'un enfant, priant sur un tombeau ! Pourtant, n'enviez-vous pas le sort de cet adolescent qui a remporté si jeune la palme du martyre ; qui, à peine entré dans le monde, en a secoué la poussière, et s'est envolé au ciel sans connaître les misères humaines ?...

Tous les chrétiens néanmoins n'allaient pas demander un asile aux catacombes ; il en restait un assez grand nombre dans la ville. C'étaient ceux qui se sentaient la force d'affronter les tortures des tyrans, ceux que la mort et ses horreurs n'effrayaient pas. « Il fallait bien qu'il restât quelqu'un parmi les païens pour ob-« server ce qui se passait, et en avertir l'Eglise; pour visiter, « consoler, encourager les martyrs dans leurs cachots, les accom-« pagner devant les juges, et prendre note de leur interrogatoire; « les suivre au lieu de leur supplice, recueillir leur sang, et « transporter leurs restes précieux dans la grande nécropole. « D'autres encore demeuraient dans Rome, soit parce que leur « emploi, tel, par exemple, que la profession militaire, ne leur « permettait pas de s'éloigner ; soit parce qu'il était indispensable « de pourvoir à la subsistance des frères cachés dans les cime-

« tières ; soit enfin parce que, n'étant pas obligés de fuir, ils se
« croyaient assez forts pour braver la fureur des bourreaux, sans
« s'exposer au malheur affreux de l'apostasie (1). »

Les faibles seuls n'étaient pourtant pas les hôtes habituels des catacombes, aux jours de la persécution. L'histoire nous montre le troupeau de Jésus-Christ conduit dans les cimetières souterrains par ses pontifes. Saint Pierre, saint Callixte, saint Urbain, saint Pontien, saint Antère, saint Fabien, saint Corneille, saint Etienne, saint Sixte II, saint Caïus, et beaucoup d'autres infatigables pasteurs, accomplirent toutes les fonctions de leur suprême apostolat dans les cryptes consacrées par le tombeau des martyrs.

Baronius, au tome XII[e] de ses *Annales*, nous dit que des chrétiens, arrivant à Rome, trouvèrent l'apôtre *dans un lieu qui est appelé Vatican*, enseignant de nombreuses bandes de peuple (2). Ce lieu, appelé *Vatican*, est la catacombe célèbre que nous nommons aujourd'hui les *Grottes vaticanes*, et dans laquelle se trouve le glorieux tombeau du prince des Apôtres.

Les papes saint Etienne et saint Sixte furent martyrisés dans les catacombes mêmes. Saint Etienne fut arrêté au moment où il célébrait la messe ; et il eut la tête tranchée sur sa propre chaire pontificale, qui, en cette occasion, servit de billot aux satellites de l'empereur (3). Saint Caïus, Dalmate de naissance et parent de l'empereur Dioclétien, se tint, *pendant huit ans*, caché, avec son troupeau, dans les cimetières et les cryptes des martyrs.

Lorsque le *divin* Auguste, qui avait signé ou confirmé l'édit de persécution, se trouvait assez repu du sang des chrétiens, et que les lions de l'amphithéâtre n'en voulaient plus, alors un décret

(1) L'abbé Gaume, *Les trois Romes*, t. III, p. 120.

(2) Ingredientes vero Romam invenerunt apostolum in loco qui dicitur Vaticanus, docens multas populorum turmas. (Bar., *Annal.*, *XII*, an. 1145-1150, et *Acta S. Martial.*, apud Arringhi, lib. II, c. IV, p. 140.)

(3) Ibique dum missarum solemnia perficit, advenientibus iterum imperatorum satellitibus, ei in sua sede caput abscinditur. (*Acta S. Steph.*, apud Ciampini, c. XVII, p. 151.)

impérial permettait aux fidèles le libre accès de leurs catacombes. C'est ainsi que nous voyons l'empereur Galien, effrayé, sans doute, de la mort affreuse de Valérien, son père, écorché tout vif par les Perses, laisser tomber tout à coup sa fureur contre l'Eglise, et autoriser par un rescrit les évêques et leur troupeau à retourner dans leurs cimetières, dont l'entrée leur avait été interdite sous peine de mort (1).

Une des catacombes qui a abrité le plus de chrétiens, durant les persécutions, est, sans contredit, celle de Prétextat, sur la voie Appienne. Son étendue est immense, et le père Marchi affirme que : « En considérant la grandeur des cryptes, la forme des « lucernaires et le nombre des communications d'un étage à « l'autre, on trouve de telles dimensions, que la catacombe de « Prétextat est aux autres catacombes ce qu'est la basilique de « Saint-Pierre aux églises de Rome. Si l'on avait le temps de la « déblayer et de la parcourir, on verrait le faubourg colossal de « la Rome souterraine, tandis que nous n'en connaissons encore « que les petits et les moyens quartiers (2). »

Cette citation de l'ouvrage intéressant que le savant Jésuite vient de publier sur les cimetières des premiers chrétiens vous donnera une idée, mon cher Edouard, des lieux dans lesquels nous venons de suivre nos pères, persécutés pour le nom de Jésus. Vous pouvez mieux comprendre maintenant comment ils pouvaient vivre des mois entiers dans les entrailles de la terre, étant approvisionnés par les fidèles, restés secrètement dans Rome, et pouvant quelquefois se hasarder, pendant les ténèbres de la nuit, à franchir le seuil de leurs cavernes pour respirer un air plus pur, nécessaire à la santé de leurs enfants.

Ah ! que nous sommes loin du zèle, du courage, de la foi de ce peuple de martyrs qui vivaient dans la douleur et mouraient

(1) Exstat ejus constitutio quam ad episcopos misit, permittens illis illa loca recipere quæ cœmeteria vocantur. (Euseb., lib. VII, c. XIII.)

(2) Marchi, p. 174.

dans la joie ! Un rien nous inquiète, nous tourmente, nous abat. Nous rougissons souvent de paraître chrétiens ; l'ombre d'un impie nous effraye, nous craignons ses sarcasmes, nous cachons soigneusement à ses yeux nos croyances religieuses ; nous tremblons qu'il ne découvre dans nos actions quelques reflets de cette foi qui, semblable à une *lanterne sourde*, concentre tous ses rayons en nos cœurs ; nous sacrifions, en un mot, notre conscience au respect humain. Pourtant, ce monde qui nous rend ses esclaves, ce monde devant lequel nous tremblons, n'a pas de chevalets pour nous étendre, d'instruments de tortures pour déchirer notre corps, d'amphithéâtre pour s'amuser à nous faire dévorer par des lions et des tigres, de glaive pour nous décapiter ; non, il n'a rien de tout cela, car le règne des Nérons est passé. Tout ce qu'il peut opposer à notre foi, à notre vertu, c'est son mépris. Mais ce mépris, nous devons en être fiers, puisqu'il est pour nous une marque de salut ; puisqu'il est écrit dans l'Évangile :

« Vous êtes heureux lorsque les hommes vous maudiront et « vous persécuteront, et diront faussement de vous toute sorte « de mal à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez remplis d'al- « légresse, parce que votre récompense est grande dans les « cieux (1) ! »

(1) Beati estis cum maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversum vos mentientes, propter me. Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis. (S. Matth., c. v, versets 11 et 12.)

LES PEINTURES DES CATACOMBES.

Ils disaient, ces cœurs froids, ils disaient, ces impies :
— « Parmi nous seulement se trouvent les génies ;
« Le Christ a pu de Rome abattre les remparts ;
« Mais il nous a laissé le royaume des arts.
« C'est à nous qu'appartient l'étincelle sacrée ;
« Du temple de la Gloire à nous seuls est l'entrée ;
« Gardiens de ses lauriers, gardiens de ses autels,
« Nous seuls portons au front des rayons immortels ! »

— Insensés, rétractez vos stupides paroles.
L'Église a tout conquis ; elle a des auréoles,
Des couronnes de gloire autant et plus que vous.
Vos sciences, vos arts, vos talents sont à nous.
La foi prête au génie une force nouvelle ;
Nous avons le foyer, vous avez l'étincelle.
Le paganisme a pu vous léguer ses ciseaux,
Ses idoles d'airain, ses marbres, ses tableaux ;
Vous avez de la Grèce imité la sculpture,
Apelles vous a fait le don de la peinture ;
L'Égypte, vous montrant ses granits orgueilleux,
Vous apprit à bâtir des palais somptueux ;
Vous avez, en un mot, hérité du vieux monde
Les superbes talents, la science profonde ;
Mais tout cela n'est point possédé de vous seuls,
Car cette Antiquité, cousue en ses linceuls,
Est aussi notre mère, et de son héritage
Nous avons avec vous consommé le partage.
Le beau, le vrai, le pur, c'est nous qui l'avons pris ;
Nous avons l'urne entière, et non pas un débris.

Ne dites point, menteurs, que l'Église est sans *homme*,
Quand notre *aigle de Meaux* vaut bien tous ceux de Rome.
Quel philosophe grec, quel orateur latin
A jamais surpassé le savoir d'Augustin?
Quel peintre, dites-moi, quel sculpteur de l'Attique
A rêvé l'art chrétien de l'époque gothique?
Raphaël, Michel-Ange, aux talents créateurs,
Qui guida leurs pinceaux, qui broya leurs couleurs?
Mais remontons plus haut, et, franchissant les tombes,
Allons chercher l'artiste au fond des catacombes.
Là, dans l'obscurité, des peintres inconnus
Ont tracé des tableaux sur des murs noirs et nus;
Là, se retrouve encor de l'Église naissante
Les talents primitifs et la grâce touchante.
L'artiste, d'un martyr décorant le tombeau,
A mêlé ses couleurs aux clartés d'un flambeau;
Aucun rayon du jour n'éclairant l'antre sombre,
Il a peint ses sujets, presque noyé dans l'ombre.
Et pourtant qu'ils sont beaux, ces vieux types chrétiens
Que découvre notre œil sur les tombeaux anciens!
Comme les traits sont purs, les têtes ravissantes!
Ces vierges aux doux yeux, aux figures charmantes,
Comme leur main parfaite a des doigts accomplis!
Comme de leurs manteaux se drapent bien les plis!

La Bible, ici, nous offre une foule d'images:
C'est Adam du figuier empruntant les feuillages;
Caïn tuant Abel; Noé sur son vaisseau;
La colombe dans l'Arche apportant un rameau;
Abraham immolant son fils sur la montagne;
Jacob que sa famille en Égypte accompagne;
Les Hébreux qu'à la mort le ciel vient d'arracher;
Moïse de sa verge entr'ouvrant le rocher;
La manne du désert, le doux pain du miracle;
Le grand prêtre Aaron au seuil du Tabernacle;

Le Sauveur figuré par le serpent d'airain ;
Enfin, Jonas vomi par un monstre marin.

Puis, l'Évangile au peintre a fourni ses symboles :
C'est Jésus expliquant aux Juifs ses paraboles ;
Le pasteur au bercail rendant l'agneau perdu ;
Les vierges et l'Époux si longtemps attendu ;
Lazare du tombeau sortant tout plein de vie ;
C'est Jean le bien-aimé ; c'est la Vierge Marie ;
C'est Pierre le pêcheur, qui s'appelait Simon,
Et dont le Christ un jour voulut changer le nom ;
C'est Paul, coadjuteur du Prince des Apôtres,
Sévère pour lui-même, indulgent pour les autres ;
Ce sont de saints martyrs, des prêtres, des guerriers,
Des vieillards, des enfants, couronnés de lauriers ;
Ce sont, de tous côtés, des vierges, des matrones,
Abandonnant pour Dieu des palais ou des trônes,
Et qui, délaissant tout pour mériter les Cieux,
Ont voulu s'enterrer vivantes dans ces lieux.
Comme leur pose est belle et pleine de noblesse !
Ici, rien du pinceau ne trahit la faiblesse ;
Le pli sait s'allonger, la forme s'arrondir ;
Tout accuse un talent que la foi sut grandir.

Mais du Christ à présent voyez cette figure.
Comme l'artiste a bien imité la nature !
Oh ! quel regard divin ! quel front majestueux !
Cette lèvre qui garde un sourire amoureux,
Cette aimable rougeur dont sa joue est empreinte,
Ces deux grands yeux d'azur où la douceur est peinte,
Ce galbe antique et pur, ces gracieux contours
Que les siècles n'ont pu détruire dans leur cours,
Cette barbe soyeuse au reflet qui chatoie,
Ces longs cheveux bouclés dont chaque flot ondoie,
Tout montre le talent de l'habile pinceau
Qui fixa cette image au fronton d'un tombeau.

Combien d'autres portraits et d'autres têtes blondes
Peuvent montrer les murs de ces cryptes profondes!

Dites-nous maintenant, philosophes menteurs,
Si l'art n'eut point pour nous de souffles créateurs ;
Si le catholicisme, à sa première enfance,
N'avait du vrai talent aucune connaissance;
S'il ne possédait pas aussi ces feux sacrés
Dont vos savants croyaient s'être seuls emparés?
Oui, les plus beaux sujets, notre foi les engendre;
Il n'est rien de si grand qu'elle ne puisse rendre ;
Son flambeau du génie empêche les écarts,
Et c'est le seul foyer où se chauffent les arts!

LETTRE XI.

SOMMAIRE.

Les catacombes considérées comme musée chrétien. — Peintures. — Leurs sujets sont tirés des livres saints. — Portraits de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, et des apôtres saint Pierre et saint Paul. — Peintures représentant les agapes. — La croix ne se retrouve pas dans les fresques et les inscriptions des trois premiers siècles. — Sculptures. — Sarcophages ornés de superbes bas-reliefs et trouvés dans les catacombes.

ROME, le 5 février 1851.

Je commence cette lettre, mon cher Edouard, dans laquelle je veux vous entretenir des catacombes considérées sous le point de vue de *musée chrétien*, par une citation d'un ouvrage fort intéressant intitulé *Tableau des Catacombes*, et sorti de la plume d'un savant archéologue, M. Raoul Rochette.

« Les catacombes, dit ce savant, destinées à la sépulture des « premiers chrétiens, longtemps peuplées de martyrs, ornées à « des époques de persécution, et sous l'empire d'idées tristes et

« de devoirs pénibles, n'offrent cependant de toutes parts que « des traits héroïques et des sujets aimables et gracieux : des « images du bon Pasteur, des représentations de vendanges, des « scènes pastorales, des agapes, des figures de chrétiens en « prières ; des symboles de fruits, de fleurs, de palmes, de « couronnes ; des agneaux, des cerfs, des colombes ; en un « mot, rien que des motifs de joie, d'innocence et de charité... « Occupés seulement, au milieu des épreuves d'une vie si agitée « et souvent d'une mort si horrible, de la récompense céleste « qui les attendait, les chrétiens ne voyaient dans la mort, « et même dans le supplice, qu'une voie prompte et sûre pour « arriver à ce bonheur éternel. Loin d'associer à cette image « celle des tortures ou des privations qui leur ouvraient le ciel, « ils se plaisaient à l'égayer de riantes couleurs, à la présenter « sous des symboles aimables, à l'orner de pourpre et de fleurs ; « car c'est ainsi que nous apparaît l'asile de la mort dans les ca- « tacombes chrétiennes (1). »

Retournons donc aujourd'hui à la vaste nécropole, afin d'y étudier, en artistes chrétiens, les pieuses peintures, les bas-reliefs admirables, les coupes, les vases, les lampes, les anneaux et autres objets de formes et de matières diverses dont les premiers fidèles l'avaient enrichie, et qui s'y retrouvent dans un état de conservation, tel que l'on reste dans l'étonnement en songeant qu'ils nous sont parvenus aussi intacts, après avoir traversé *dix-sept siècles*.

D'abord, parlons des peintures.

Quel saisissement religieux on éprouve, lorsque, à la lueur du flambeau que l'on tient à la main, l'on aperçoit sur les voûtes et les parois des cryptes de la Rome souterraine ces fresques, dix-huit ou dix-sept fois séculaires, que nul artiste n'a signées et qui vous redisent les pensées, les affections, la foi et l'espérance des

(1) Raoul Rochette, *Tableau des Catacombes*, p. 108.

premiers chrétiens! Ici, point de copies ; ce sont les originaux mêmes que nous avons sous les yeux.

Ne pouvant mettre les livres saints entre les mains de tout le monde, tant par prudence que par manque de copistes, nos pères en avaient peint les plus beaux types sur les murs de la grande cité des martyrs, afin de nourrir leur esprit et leur cœur par la vue journalière de ces images sacrées qui leur rappelaient et leur origine et leur avenir, et leurs labeurs présents et la gloire éternelle qui en devait être la récompense. Ces peintures étaient donc pour eux d'une immense utilité, pour ne pas dire d'une nécessité indispensable ; aussi retrouvons-nous dans presque toutes les catacombes des tableaux représentant tantôt des sujets tirés de l'Ancien Testament, tantôt des scènes de l'Evangile.

Ici, un artiste inconnu, dont les anges seuls savent le nom, a peint tour à tour : Adam et Ève, chassés du paradis terrestre pour avoir mangé du fruit défendu; Caïn tuant son frère Abel; Noé se renfermant dans son arche pour échapper au déluge ; Joseph vendu par ses frères; Moïse, causant avec Dieu sur la montagne d'Horeb, recevant les tables de la loi sur le Sinaï, faisant jaillir l'eau du rocher de Raphidim et montrant aux Hébreux la manne tombée du ciel; Pharaon englouti dans les flots ; l'Arche d'alliance ; Samson; David; Elie; Job sur son fumier ; les trois enfants dans la fournaise ; Daniel dans la fosse aux lions ; Jonas sortant de la baleine ; Ezéchiel.

Là, nous assistons aux faits principaux de la vie du Sauveur ; ce sont : sa naissance dans l'étable de Bethléhem ; son adoration par les mages d'Arménie ; sa présence au milieu des docteurs ; son baptême par saint Jean ; la conversion de la Samaritaine ; la guérison de la femme atteinte d'un flux de sang, et celle de l'aveugle-né ; la multiplication des pains ; la bénédiction des petits enfants ; la résurrection de Lazare ; le bon Pasteur ; l'Agneau portant la croix ; la sainte Vierge ; saint Pierre et saint Paul.

Toutes ces peintures chrétiennes, exécutées souvent par un

pinceau dont la perfection laisse beaucoup à désirer, empruntent généralement, pour la partie décorative, leurs motifs et leur distribution à l'art païen. Ce mélange du christianisme et du paganisme dans les fresques des catacombes remonte aux temps apostoliques et à l'ère des persécutions ; il est une preuve de leur haute antiquité.

« Cette preuve, dit M. Raoul Rochette, devient, en quelque « sorte, palpable à mesure qu'on se livre à l'examen détaillé de « ces peintures, en commençant par celles du cimetière de Saint-« Calixte, qui sont les plus anciennes dans l'ordre chronolo-« gique, et qui représentent aussi la portion la plus considé-« rable de ce genre de monuments chrétiens. L'exécution en est « généralement plus soignée ou moins défectueuse, l'ordonnance « plus riche et plus variée; ce qui vient évidemment de ce qu'elles « touchent de plus près à l'antiquité. Elles offrent aussi, dans « les éléments mêmes de décoration dont elles se composent, « plus de symboles puisés directement dans les données anti-« ques, et jusqu'à des sujets purement profanes, bien qu'appro-« priés à une institution chrétienne. Ce qui devient une nouvelle « preuve de la plus haute antiquité relative des peintures de ce « cimetière.

« Pour celles des autres cimetières, à mesure que l'imperfec-« tion du travail y accuse de plus en plus le progrès de la déca-« dence, les réminiscences antiques y deviennent aussi de plus « en plus rares, et les sujets chrétiens s'y montrent exclusive-« ment. Il y a donc, dans ces peintures des catacombes, un « double sujet d'observations et d'études pour l'antiquaire chré-« tien. On y voit expirer par degrés l'art antique entre les mains « chrétiennes, et l'on y voit en même temps apparaître les pre-« mières ébauches de ces types célestes auxquels l'art de la re-« naissance sut donner le mouvement et la couleur (1). »

(1) Raoul Rochette, *Tableau des Catacombes*, p. 102.

Dans les fresques des catacombes, notre divin Sauveur est représenté tantôt sous les traits d'un adolescent dans la fleur et la beauté de l'âge, tantôt sous ceux d'un homme dans la force de la virilité. On reconnaît dans ce dernier portrait ce type majestueux que tous donnent au Messie. Il a cet air doux et vénérable dont parle la tradition ; ces cheveux d'une couleur incomparable, qui, partagés sur le sommet de la tête, à la manière des Nazaréens, tombent en boucles jusqu'au-dessous des oreilles et se répandent sur les épaules avec beaucoup de grâce; ce front uni et large; ces joues marquées d'une aimable rougeur; ce nez et cette bouche formés avec une admirable symétrie; cette barbe épaisse, et d'une couleur qui répond à celle des cheveux, descendant environ d'un pouce au-dessous du menton et se bifurquant vers le milieu; ces yeux brillants, clairs et sereins. Oh! quelle tendre émotion ne ressent-on pas devant cette divine tête dont les traits nous rappellent un ami, un père, un sauveur!

La sainte Vierge, dans les peintures primitives, tient sur ses genoux l'enfant Jésus; sa tête est ornée d'un voile relevé par devant, tombant sur les épaules, et dont les plis viennent reposer sur les bras. Un collier de perles entoure son cou, et se marie à une légère bandelette qui va se rattacher au sommet du front. Le gracieux visage de l'auguste Mère de Dieu respire la douceur et la bonté; l'œil attendri ne peut se lasser de le contempler avec amour. Ses bras sont étendus dans l'attitude de la prière. Cette posture suppliante prouve que les premiers chrétiens n'adoraient pas la sainte Vierge, mais qu'ils la regardaient comme leur patronne, leur médiatrice, leur intercesseur auprès de Dieu. Convenez, cher Edouard, que ce vénérable portrait, si multiplié dans les catacombes, est un démenti solennel jeté à la face des protestants et autres iconoclastes qui accusent d'idolâtrie notre profond respect pour la mère de Jésus-Christ. Pauvres gens, ils sont bien à plaindre d'avoir retranché du christianisme tout ce qui faisait sa beauté, sa poésie, son génie! Pour eux, plus d'art chrétien,

plus de suave piété, plus de naïves et douces croyances. Leur culte est froid comme le marbre des tombeaux. Que dis-je? Ils n'en ont pas de culte; car tout culte suppose un sacrifice, et ils ont renversé l'autel!

Les peintres modernes donnent ordinairement à saint Pierre un front chauve, et à saint Paul une chevelure épaisse, légèrement crépue. Ils se trompent; car les types primitifs des glorieux princes des apôtres nous les montrent d'une manière toute différente. Saint Pierre, humble pêcheur de la mer de Galilée, porte une chevelure touffue; saint Paul, au contraire, homme d'étude, versé dans les saintes Ecritures, a la tête chenue.

Le costume et les habitudes religieuses des premiers fidèles sont parvenus jusqu'à nous dans les précieuses fresques qui illustrent le grand livre des catacombes. Nous les y voyons, en effet, vêtus de la tunique et du manteau, portant les cheveux coupés, la barbe courte, la chaussure romaine. Pour les femmes, elles ont le voile, et cette sobriété d'ornements qui sied à la modestie chrétienne. Tous prient debout, les bras étendus et les yeux levés vers le ciel.

Le touchant tableau des agapes fait partie du musée des catacombes; on le rencontre dans le cimetière de Sainte-Agnès et dans celui des Saints Marcellin et Pierre. A la voûte de l'*arcosolium*, est peinte une table en forme de fer à cheval. Six convives sont assis comme nous, et non point couchés comme les anciens, autour de la table, sur laquelle on voit trois plats : plusieurs convives portent les aliments à leur bouche. Devant la table, on voit huit paniers et deux vases destinés aux provisions. Dans la catacombe des Saints Marcellin et Pierre, il n'y a que cinq convives; au milieu d'eux est une femme que l'on reconnaît à sa simple tunique et à ses cheveux rattachés sur le sommet de la tête. A droite et à gauche sont deux hommes, dont l'un porte le manteau par-dessus la tunique. Les deux extrémités de la table, qui forme également le fer à cheval, sont occupées par

deux femmes assises sur des fauteuils et qui paraissent assister au repas sans y prendre part. Au-dessus de leurs têtes, on lit les deux inscriptions suivantes :

IRENE DA
CALORA.

« Irène, donne l'eau chaude. »

AGAPE
MISCE. MI.

« Agape, mêle-moi de l'eau dans le vin. »

Dans l'espace demi-circulaire formé par la table, il s'en trouve une seconde, qui est à trois pieds, et devant laquelle se tient debout un jeune garçon vêtu de la tunique avec des parements de pourpre. Il porte de la main droite un grand verre à pied en forme de calice (*cyathus*). Il vient de goûter ou il va goûter le contenu, en versant quelques gouttes de la liqueur dans le creux de sa main gauche, suivant l'usage des anciens. Sur la table on voit deux couteaux, deux plats et un animal tout entier, un agneau peut-être, étendu et prêt à être découpé. De l'autre côté de cette même table est une grande amphore à deux anses (1).

Le portrait des fossoyeurs, emblèmes de la charité humaine, se voit assez souvent près du tableau des agapes, symbole de la charité divine. C'était un rapprochement qui plaisait à la piété des premiers fidèles.

La croix, telle que nous l'avons aujourd'hui, ne se rencontre ni dans les peintures, ni dans les sculptures des catacombes, avant la fin du troisième siècle ou le commencement du quatrième ; et même, à cette époque, a-t-on soin de la couvrir de perles et de l'environner de roses, afin de diminuer l'horreur qu'inspirait encore, dans l'âme des convertis, ce bois jadis infâme

(1) Bosio et Bottari, cités par Gaume dans *Les trois Rome*, t. III, p. 391.

et ignominieux (1). Constantin, le premier, fit dessiner et sculpter la croix ainsi que le crucifix dans toute leur vérité. La grande victime du Calvaire nous apparaît alors sous sa forme naturelle; ce n'est plus l'agneau dont la tête est environnée du nimbe crucifère, et dont l'épaule porte une croix à moitié voilée, mais le divin fils de Marie, le roi des martyrs, expirant dans les tortures pour expier les crimes du monde. Néanmoins, des pierres précieuses et des couronnes de roses entourent encore l'instrument du supplice, afin d'en déguiser l'ignominie aux yeux des faibles (2).

J'ai oublié de vous dire, mon cher Edouard, que chez les anciens la croix affectait quatre formes différentes : la croix simple (*crux simplex*), qui consistait en un simple poteau sur lequel on fixait les malfaiteurs avec des clous ou avec des cordes; la croix composée (*crux composita*), qui se divisait en trois espèces : la première était la croix en sautoir (*crux decussa*), consistant en deux pièces de bois unies par le milieu et représentant un X : nous l'appelons *croix de Saint-André*, en mémoire de cet apôtre qui y fut attaché; la seconde, nommée *crux commissa*, avait la forme du T; la troisième, appelée *crux immissa*, laissait passer la tige au-dessus des croisillons : c'est notre croix ordinaire (3). Il y avait encore la *croix perlée* (*crux gemmata*), c'est celle dont nous avons parlé précédemment.

De toutes ces croix, une seule, celle de Saint-André (*crux decussa*), se rencontre dans les peintures de la plus haute antiquité;

(1) Ardua floriferæ crux cingitur orbe coronæ,
Et Domini fuso tincta cruore rubet.
(*Poem.* XVIII, *in Natal.* IX, *S. Felicis*, in fine.)

(2) Cerne coronatam Domini super atria Christi
Stare crucem, duro spondentem celsa labori
Præmia; tolle crucem qui vis auferre coronam.
(*Idem*, *ibid.*)

(3) Gretser, *De Cruce*, lib. I, c. I; Lipsius, *De Cruce*, lib. I, c. VI, VII, VIII, IX; Sandini, *Hist. famil. sacr.*, p. 236.

grâce à l'ingénieux emblème du monogramme du Christ qui, la cachant facilement aux yeux inexpérimentés, l'empêchait d'être *un sujet de scandale* pour les juifs convertis, et *une folie* pour les gentils, appelés à l'admirable lumière de l'Evangile.

Quant aux sculptures chrétiennes, elles sont un peu plus rares que les peintures; mais néanmoins on en trouve assez dans les catacombes pour apprécier l'art primitif. Entre plusieurs beaux sarcophages de marbre, nous en citerons quelques-uns provenant des catacombes Vaticanes. Le principal bas-relief de l'un d'eux représente la résurrection des morts, à la voix puissante d'Ezéchiel. Le prophète est debout, la main étendue, en signe de commandement; près de lui, deux hommes apparaissent sur leurs pieds, tandis qu'un autre est étendu par terre sans mouvement et sans vie. A côté, on voit deux têtes, l'une qui paraît vivante, l'autre qui commence à se couvrir de peau (1). Ce marbre est vivant; on dirait que le souffle divin l'anime, et que l'on entend le bruit effrayant des ossements secs qui se rapprochent au solennel *Surgite, ossa arida !* du prophète.

Sur la frise d'un autre, on voit le divin enfant couché dans un berceau en forme de panier; il est enveloppé de langes qui ne laissent apercevoir que la tête. Derrière le berceau se tiennent la sainte Vierge et saint Joseph. Marie est assise; son époux est debout, la main étendue et les yeux fixés vers l'enfant. Au pied de la *crèche*, on voit le bœuf et l'âne réchauffant de leur haleine le Verbe fait chair.

Un troisième nous fait voir les mages adorant le Sauveur. Les princes orientaux portent la tunique ordinaire, rattachée par une ceinture et surmontée du *sagum*, espèce de manteau ouvert seulement par devant. Leur tête est ornée du bonnet phrygien : il laisse les oreilles à découvert, descend en triangle derrière la tête et, s'élevant au-dessus du sommet, forme une pointe recourbée.

(1) Bottari, t. I, p. 157.

Leur chaussure est formée d'une semelle qui fait corps avec le bas. Des chameaux sont derrière eux.

Le sarcophage de Probus, préfet du prétoire, et l'urne sépulcrale de sainte Agnès, à la place Navone, sont encore deux superbes morceaux de sculpture chrétienne que je ne puis m'empêcher de citer. L'artiste y a représenté le Sauveur sous les traits de l'adolescence. Un autre sarcophage des grottes Vaticanes nous montre un coq placé sur une colonne. *Il rappelle*, dit Rasponi, *l'infirmité humaine, dont les pontifes eux-mêmes ne sont pas exempts* (1).

Pour terminer ce petit essai sur les peintures et les sculptures des catacombes, je vous dirai, cher Edouard, avec le savant et judicieux Boldetti, que « dans cette variété de peintures et de sculptures, il est très-facile de distinguer par la différence de style la différence des époques. On voit que les plus belles appartiennent presque toutes aux temps les plus anciens, parce qu'alors la peinture et la sculpture n'avaient point encore dégénéré. Or l'artiste chrétien imitait ce qui se faisait. Au contraire, celles qui sont plus mal dessinées accusent les âges suivants, âges de décadence non-seulement pour la peinture, mais pour tous les arts en général. Néanmoins ces dernières ne sont pas toutes postérieures aux persécutions; car, bien que dans les premiers siècles la peinture et la sculpture fussent cultivées avec succès, nous sommes certains qu'elles n'atteignaient pas toujours la perfection sous le pinceau ou le ciseau de tous les artistes. Les œuvres de ce genre devaient être encore moins parfaites dans les catacombes, parce que la pauvreté des fidèles ne leur permettait pas de choisir les meilleurs artistes; et que, ne pouvant se servir des païens pour leurs peintures et leurs bas-reliefs sacrés, il est très-vraisemblable que la plupart de ceux qui les exécutèrent

(1) Pontifices humanæ imbecillitatis admonentur. (Rasponi, *De Bas. Later.*, lib. I, c. XIV.)

étaient beaucoup plus habiles dans la science de la vertu que dans l'art du dessin (1). »

Nous avons jeté un coup d'œil rapide sur la riche collection de fresques et de bas-reliefs que possède la Rome souterraine. Achevons d'examiner les autres objets d'art qui complètent ce vaste et intéressant musée, je veux dire les lampes de bronze, d'argile, ou terre cuite; les coupes ou calices qui servaient tant à l'oblation du saint sacrifice qu'à la distribution de l'adorable eucharistie sous l'espèce du vin; les vases de bronze, de verre ou de terre, placés au-dessus des tombeaux des martyrs et renfermant les restes de leur sang; les anneaux d'argent et de bronze, et enfin les divers bijoux qui ont appartenu aux chrétiens des premiers siècles et qui se retrouvent dans les catacombes.

LA LAMPE DES CATACOMBES.

— Toi qui des vieux chrétiens éclairas les ténèbres,
O lampe, qu'as-tu vu dans leurs cryptes funèbres ?
Qu'as-tu vu, quand tes flancs, maintenant tout poudreux,
Recevaient la liqueur nécessaire à tes feux,
Quand l'huile nourrissait les ardeurs de ta flamme,
Quand, tremblant dans les doigts d'un enfant, d'une femme,
Jadis, tu descendais jusqu'au sombre séjour
Où dormaient les martyrs, loin du bruit et du jour ?
Saint flambeau des proscrits, petit vaisseau fragile
Que fabriqua le bronze ou que forma l'argile,
De la nuit des tombeaux sondant la profondeur,
Quelle ombre a dissipé ta modeste splendeur ?

(1) Boldetti, cité par l'abbé Gaume, t. III, p. 294.

Quel spectacle touchant, quel douloureux mystère
As-tu donc entrevus dans le sein de la terre,
Durant ces jours de deuil où la main du bourreau
Exerçait sa fureur sur l'Église au berceau ?

— J'ai brillé, trois cents ans, dans la caverne sainte,
Et, trois cents ans, j'ai vu, toute pâle de crainte,
Des hommes, dont le crime était de croire en Dieu,
Venir cacher leur front, chaque jour, en ce lieu.
Loin de livrer leur cœur à la morne tristesse,
Ils étaient résignés et remplis d'allégresse :
On eût dit que la mort ne les effrayait pas,
Et, pour le mieux braver, qu'ils fuyaient le trépas ;
Car, les tourments pour eux possédant de doux charmes,
Ils mettaient leur bonheur à répandre des larmes.
Leur bouche ne s'ouvrait que pour bénir le ciel ;
Leurs paroles n'avaient ni dureté, ni fiel,
Et, semblables aux flots du ruisseau qui murmure,
S'échappaient de leur cœur par une lèvre pure.
Enfants du même Dieu, sous l'œil de l'Éternel,
Ces hommes se donnaient le baiser fraternel ;
Ni la faim ni le froid ne pouvaient les abattre ;
Ils s'encourageaient tous à prier, à combattre ;
Ne voyant dans la mort que la fin de l'exil,
Eux-mêmes de sa faux ils aiguisaient le fil,
La flattaient du regard, de la main, du sourire,
Et lui disaient des mots qu'eux seuls pouvaient lui dire.
Le glaive des tyrans moissonna ces héros,
Et j'ai vu dans la crypte ensevelir les os !

J'ai vu de blonds enfants, j'ai vu de jeunes mères
Tremper un pain bien dur dans des larmes amères,
Et qui, pour étouffer les sanglots de leur voix,
Sur leur lèvre flétrie avaient collé la croix.

J'ai vu de bons vieillards, courbés par les années,
Se pencher vers le sol, comme des fleurs fanées :

Mais le corps souffrait seul, l'âme avait sa vigueur ;
Du chemin qui restait connaissant la longueur,
Et ne se livrant point aux tortures du doute,
D'un œil calme ils sondaient les torrents de la route;
Et disaient que leur pied, quoique bien fatigué,
Pour les passer saurait encor trouver un gué.

J'ai vu, devant l'autel où je servais de cierges,
J'ai vu, les bras tendus, prier de blanches vierges
Qui demandaient à Dieu la force des martyrs;
Leurs longs cheveux bouclés, bien aimés des zéphyrs,
Retombaient tristement sur leurs chastes épaules,
Semblables aux rameaux que recourbent les saules.
A leur cœur effrayé parlait l'Époux divin :
Car nulle, en ce moment, ne l'invoquait en vain;
Et, joyeuse aux accents de cette voix chérie,
Chaque vierge disait, d'une voix attendrie :
« Qu'ils viennent ! Je suis prête. Avec vous, ô Seigneur,
« Je pourrai de la mort envisager l'horreur;
« La beauté fugitive est un brillant mensonge,
« Et nos jours, ici-bas, s'écoulent comme un songe ! »

J'ai vu gémir la veuve, aux longs voiles de lin :
J'ai vu, près d'un tombeau, sangloter l'orphelin :
Ils étaient affaissés sous le chagrin qui tue,
Mais leur âme priait, quoique étant abattue.
Le prêtre leur disait des mots consolateurs
Et leur montrait le ciel pour étancher leurs pleurs;
Ils écoutaient sa voix parlant dans le silence;
Puis redressaient leur front au vent de l'espérance,
Comme un lis incliné se redresse au vallon,
Quand la brise embaumée a chassé l'aquilon.

J'ai vu tous ces chrétiens, tous ces bannis du monde,
Ensevelis vivants dans une nuit profonde ;
J'ai vu tous ces martyrs, j'ai vu tous ces vainqueurs,
Dont l'injustice humaine avait blessé les cœurs,

Manger le pain de vie et boire le calice,
A l'auguste moment du divin sacrifice;
J'ai vu leurs yeux flétris redevenir joyeux
A la table que Dieu dressait ainsi pour eux.
Ils trouvaient tant de force en l'aliment céleste,
Que chacun, devenu plus vigoureux, plus leste,
S'avançait au combat comme y marche un géant,
Bravant son ennemi des gestes et du chant.

Moi-même, pauvre lampe, à présent inutile,
Et dont l'argile sec ne peut plus garder d'huile,
Moi-même, bien souvent, je leur disais tout bas :
« Chrétiens, contemplez-moi, moi qui guide vos pas.
« De votre âme, voyez, ma flamme est le symbole;
« Comme elle, vers le ciel il faut qu'elle s'envole,
« Après avoir brûlé tous ses trésors d'amour :
« Car, elle aussi, ne tient d'huile que pour un jour.
« Bien plus, de votre corps mon argile est l'emblème :
« Le temps le dissoudra, nous périrons de même,
« Puisque c'est du limon, notre père commun,
« Que nous sommes sortis, au principe, chacun.
« En outre (et c'est pour vous bien digne de remarque),
« Ma forme qui rappelle une petite barque,
« Ma forme vous apprend que, sur des flots houleux,
« Vous ramez vers un port, matelots courageux;
« Que le ciel est le but de votre long voyage,
« Et qu'en le regardant l'on échappe au naufrage! »
Voilà ce qu'humble lampe alors je leur disais,
Moi que le temps condamne à l'oubli désormais.

— O lampe des tombeaux, ton erreur est étrange!
Il faut pour te toucher avoir les doigts d'un ange,
Petit vaisseau d'argile, auguste et vénéré.
Te baiser est pour moi bonheur inespéré.
Ah! je voudrais toujours, guidé par ta lumière,
Marcher dans les sentiers où marchèrent nos pères;

Oui, je voudrais, comme eux, te portant en ma main,
Du ciel, à ta clarté, faire tout le chemin !

LETTRE XII.

SOMMAIRE.

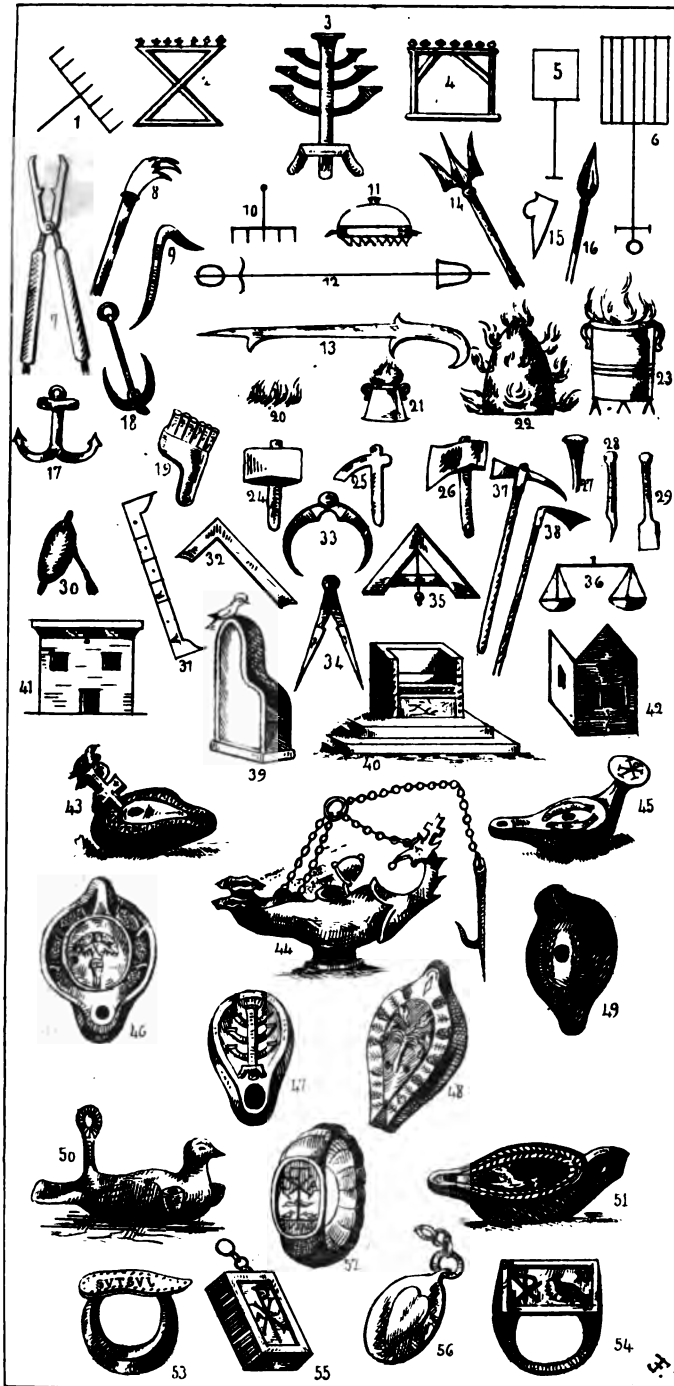
Suite des catacombes considérées comme musée. — Lampes. — Pourquoi leur grande quantité. — Quel était leur symbole. — Coupes servant au sacrifice et à la distribution du précieux sang. — Absence des lacrymatoires dans les catacombes. — Le vase du sang. — Il est avec la palme un signe certain du martyre. — Anneaux et autres bijoux des premiers chrétiens. — C'est aux catacombes qu'il faut aller étudier l'art chrétien.

ROME, le 12 février 1851.

Le nombre des lampes de bronze, et principalement d'argile, que l'on rencontre, à chaque pas, dans les catacombes, est infini.

Pour descendre dans ces sombres souterrains, où ne pénétraient jamais les rayons du soleil, il fallait aux chrétiens des flambeaux ou des lampes, afin de guider leurs pas à travers les milliers de galeries étroites qui forment le vaste labyrinthe de la grande nécropole. Chaque fidèle avait donc un flambeau quelconque qu'il allumait à l'entrée de la catacombe ; et ce flambeau était ordinairement une humble lampe d'argile qu'il portait de la main droite, relevant de la gauche les plis de sa tunique ou de sa toge. Outre ces lampes privées, il y en avait d'autres, appartenant à la communauté, et placées, de distance en distance, à droite et à gauche, dans de petites niches pratiquées dans les parois des galeries, pour éclairer ceux que leurs fonctions sacrées obligeaient à parcourir sans cesse la catacombe, avec de saints fardeaux, qui ne leur eussent pas permis de tenir une lampe à la main.

3



Lith.et Imp. par A. Baugean. Q. du Marché Neuf 46.

Un autre motif multipliait encore les lampes dans les cimetières chrétiens; c'était la piété, la dévotion pour les morts en général et pour les martyrs en particulier. Ainsi, près des *loculi*, dans les *cubicula*, dans les cryptes moyennes et grandes, on voit des pierres saillantes, ayant la forme d'une console ou d'une tablette, qui servaient à recevoir des lampes. Le plus souvent, elles étaient suspendues, par des chaînettes de fer, à la voûte des galeries et des églises (1).

Les cierges que nous brûlons aujourd'hui dans nos temples catholiques sont un souvenir des flambeaux et des lampes des catacombes, qui, se multipliant aux jours de fête, changeaient en une brillante illumination les épaisses ténèbres de ces cavernes profondes. Une double raison d'utilité et de piété engageait donc les chrétiens à entretenir dans leurs cimetières cette clarté mystérieuse et nécessaire, emblème de charité, symbole de l'immortalité de l'âme, feu subtil échappant aux horreurs de la nuit des tombeaux.

Les païens eux-mêmes employaient les lampes et les torches dans leurs cérémonies funèbres. Plus le personnage dont ils plaçaient les cendres dans le tombeau avait été grand, riche et vertueux, plus ils environnaient son urne de lampes. Ils craignaient que l'âme du défunt ne souffrît de se voir seule au milieu des froides ténèbres du sépulcre, et leur compassion les portait à entretenir des lampes sur la tombe des morts chers à leur cœur. De là l'usage, parmi le pauvre peuple que l'indigence empêchait de subvenir aux frais coûteux de l'entretien des lampes, de déposer des parfums et des fleurs sur les tombeaux en souhaitant *que la terre fût légère*, ou *l'air tranquille* aux êtres bien-aimés qu'ils renfermaient.

Le catholicisme, ennemi de la superstition, consacre et ennoblit les sentiments les plus respectables de la nature; il poétise la dou-

(1) Marchi, p. 136.

leur, en plaçant auprès d'elle l'espérance. Inspirés par la foi, les premiers fidèles voyaient dans leurs frères, et surtout dans les martyrs, les héros du Christ, les victorieux athlètes de la croix ; aussi, leur décernant les honneurs de l'ovation, accompagnaient-ils, avec des torches, des lampes et des chants, ces triomphateurs illustres jusqu'au Capitole invisible de l'éternité (1). Ces illuminations des sépulcres chrétiens proclamaient la gloire céleste des saints, dont ils gardaient les corps, et la croyance de l'Eglise à la résurrection future de ces mêmes corps. N'avons-nous pas déjà lu, cher Edouard, sur la pierre des *loculi*, ces mots qui révèlent une haute espérance : *In pace, vivas in Deo, vivas in æternum?* « Dans la paix, vis en Dieu, vis dans l'éternité ! »

Vous concevez maintenant, mon ami, comment il se fait que l'on retrouve une aussi grande quantité de lampes dans les catacombes. Leur forme est presque toujours la même. Elles ressemblent à une petite barque ou nacelle, emblème de la barque de l'Eglise que gouverne le pontife romain, successeur de saint Pierre; symbole de la nef du chrétien, voguant difficilement sur la mer orageuse du monde, et devant sans cesse diriger ses voiles vers le port du salut. Quelques-unes affectent une autre forme. Ce sont celles qui servaient aux marches processionnelles. J'en possède une de cette espèce. Elle est ronde et percée par le milieu, de manière à pouvoir être mise au sommet d'un bâton ; son bec est avancé et plus large que celui des autres.

Les lampes en bronze sont une exception, car la généralité est en terre cuite. A l'une des extrémités de la nacelle se trouve une petite anse pour en faciliter le port; l'extrémité opposée présente un ou deux becs destinés à l'issue de la mèche; l'ouverture pour verser l'huile se trouve au milieu. Deux anneaux d'où part une double chaînette, qui se termine par un crochet, accompagnent

(1) Ad significandum lumine fidei illustratos sanctos decessisse, et modo in superna patria, lumine gloriæ splendere. (S. Hieronym., *Contr. Vigil.*)

les lampes suspendues aux parois des galeries ou aux voûtes des cryptes.

De nombreux emblèmes ornent ces lampes. On y voit tour à tour le monogramme du Christ, la croix, le bon Pasteur, le poisson, la colombe, le cerf, l'agneau, le cep de vigne, la couronne de palme, le chandelier à sept branches, et quelquefois même la figure d'un martyr triomphant, c'est-à-dire les bras étendus vers le ciel. Les lampes qui portent la croix sont très-rares, mais il s'en trouve encore parfois. J'ai un fragment précieux qui présente le signe auguste de notre rédemption.

Ces petites lampes, composées de terre et de feu, disaient aux chrétiens qui les portaient : *La terre c'est votre corps ; le feu, c'est votre âme.* Comme moi, vous devez briller et échauffer ; comme moi, vous devez vous consumer en brillant et en échauffant (1). Sublime leçon donnée en un langage bien simple, mais aussi qui était comprise de tout le monde. Néophytes, enfants, pauvres femmes, gens illettrés de tous les âges et de toutes les conditions comprenaient ce muet discours qui leur expliquait et leur origine et leur destinée. Les secrets de Dieu se révélaient ainsi aux humbles et aux petits.

O cher Édouard, prenons avec un saint respect, entre nos doigts, et portons amoureusement à nos lèvres, ces lampes grossières en apparence, et qui, pourtant, sont un foyer d'où s'échappent des clartés éblouissantes. Elles ont été l'image fidèle des chrétiens, nos pères dans la foi, comme ceux-ci étaient l'image du divin maître, cette véritable lampe où les splendeurs de la divinité brillent sous l'enveloppe terrestre de l'humanité (2).

(1) L'abbé Gaume, *Les trois Rome*, t. III, p. 188.

(2) Lucerna, lumen in testa ; lumen in vase ; divinitas in humanitate. Vas humanitas, lumen divinitas. Præcessit Christus ferens lucernam, sequitur christianus tenens exempli semitam. Proposuit humanitatem lucentem, ex divinitate extulit lucernam ut videamus fide, ambulemus operatione, dirigamur imitatione. (Hug. a S. Vict., t. I, *Annot. in Psal.*, c. LXXIX.)

« verbe *vivo*, et ont plutôt la même signification que le *bibas* et « le *bibatis* gravés sur d'autres verres mieux orthographiés.

« De là découlent deux conséquences. La première, que ces « vases de verre, destinés soit au sacrifice de l'autel, soit à la « communion des chrétiens, sous l'espèce du vin, doivent être « antérieurs au pape Urbain Ier, c'est-à-dire à l'an 222 de l'ère « vulgaire. Il est certain, d'une part, que le pape saint Zéphi- « rin ordonna que ces vases fussent au moins de verre, inter- « disant les matières de moindre qualité, et conciliant ainsi « une plus grande décence avec la pauvreté. D'autre part, il « est également certain que le pape Urbain Ier prohiba même « les vases de terre, à cause de la fragilité de cette ma- « tière (1).

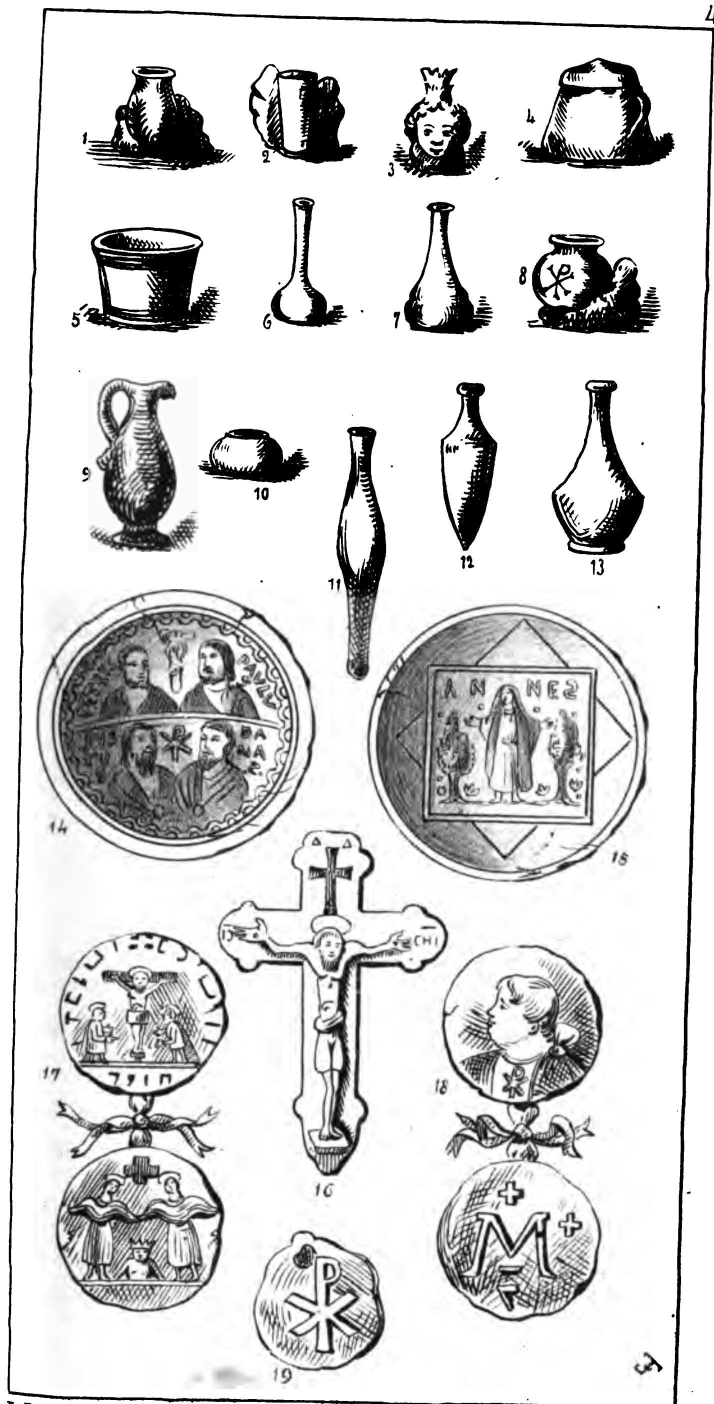
« La seconde conséquence concerne ces vases de verre qui « contiennent le sang des martyrs. Suivant le témoignage de « Boldetti et de Bianchini, on en a trouvé un grand nombre « encore tachés de sang, qui, à raison de leurs inscriptions, « doivent avoir d'abord servi à l'usage de l'eucharistie; et, « cela posé, ce serait une extravagance inadmissible que de les « considérer comme des vases de parfum. Ils viennent donc « fortifier les nombreux arguments qui appuient cette vérité in- « contestable de l'histoire ecclésiastique (2). »

Avez-vous remarqué, cher Edouard, ce touchant rapprochement entre la coupe du sacrifice et le *vase du sang* des martyrs ? Le même verre dans lequel le *témoin de Jésus-Christ* a bu le sang de la grande victime contient son propre sang, épongé dans l'arène ou sur le glaive du bourreau. Il reste toujours le vase du sang. Quelle belle destinée !

Je ne puis laisser passer une aussi heureuse transition. Nous allons donc examiner de suite ce que les archéologues chrétiens

(1) *Conc. Tribur.*, c. XVIII; *Decret.*, part. III *de Consecr.*, dist. I, c. XLIV, XLV.

(2) *Martyre de S. Sabinian*, *Annal. de philos. chrét.*, avril 1842.



Lith. et Imp. par A. Baugean. Q. du Marché Neuf. 46.

appellent le *vase du sang;* puis je terminerai cette longue lettre par la description des anneaux et autres bijoux des catacombes.

Les païens, vous le savez, avaient la coutume de répandre une grande abondance de larmes aux funérailles de leurs proches et de leurs amis. Des femmes, appelées *præficæ*, faisaient l'étrange métier de pleurer au convoi des riches ; et, pour exciter chez elles l'appareil lacrymal, souvent elles s'arrachaient les cheveux, se frappaient et s'égratignaient le visage en chantant des airs lugubres. De petites fioles de verre, au col long et étroit, recevaient le produit de cette douleur factice, et, sous le nom de *lacrymatoires*, allaient, en assez grand nombre, reposer dans l'urne sépulcrale avec les cendres du mort. Il n'en était pas de même parmi les chrétiens, qui, pleins d'espérance en la résurrection future, pleuraient leurs morts avec le cœur, et non avec les yeux seuls. Jusqu'à ce jour, aucun lacrymatoire n'a été retrouvé dans leurs tombeaux; ce qui prouve évidemment qu'ils n'en faisaient pas usage. Un autre vase, d'ailleurs, remplaçait pour eux cette fiole inutile et mensongère : c'était le vase du sang des martyrs.

En général, ces vases sont de verre; on en trouve un petit nombre en terre cuite, et quelques-uns seulement en bronze. Leur forme est celle d'une petite bouteille à col étroit et quelquefois allongé. Ils sont scellés, avec du ciment, à l'extérieur de la niche sépulcrale, et ne se retrouvent qu'au-dessus du tombeau des martyrs, qu'ils servent à faire reconnaître, autant que la palme et l'inscription. Quelques-uns portent le mot *sanguis*, en abrégé; ce qui enlève toute espèce de doute sur leur destination, contestée par certains archéologues qui prétendent que ces vases ne renfermaient autre chose que des parfums. Mais les savantes dissertations de Bosio, de Boldetti, de Mamachi, de Marchi, de Gaume, de Raoul Rochette et de l'abbé Gerbet réduisent à néant l'assertion purement gratuite, pour ne pas dire ridicule de ces demi-

savants. Tous les vases rencontrés jusqu'à présent au-dessus des *loculi*, et souvent même dans leur intérieur, ne contenaient que du sang à l'état de concrétion. Ce sang a été analysé par les meilleurs chimistes, qui l'ont reconnu pour être du sang humain. Leibnitz lui-même, ce philosophe protestant dont la science a rendu le nom universel, raconte, dans les termes suivants, les procédés et le résultat d'un examen sérieux auquel il s'est livré pour découvrir si la substance concrète, trouvée dans les vases dont nous parlons, était du sang ou une autre substance quelconque :

« J'ai examiné attentivement, dit-il, un fragment de vase de « verre apporté du cimetière de Callixte, et teint d'une couleur « rougeâtre, afin de bien distinguer de quelle nature était cette « couleur, c'est-à-dire si, comme parlent aujourd'hui les phy- « siciens, elle appartenait au règne animal ou au règne minéral. « Il m'est venu en pensée d'employer une dissolution de sel am- « moniaque avec de l'eau commune, et d'essayer si par ce « moyen je pourrais détacher quelque chose du verre, et le ren- « dre soluble. J'ai réussi sur-le-champ et au delà de toute es- « pérance. En conséquence, j'ai pensé avec raison que cette « matière était plutôt sanguine que terrestre ou animale. Celle- « ci, en effet, douée d'une grande propriété corrosive, aurait, « pendant un si long espace de temps, pénétré plus profondé- « ment dans le verre, et n'aurait pas cédé si vite à un simple la- « vage (1). »

Le témoignage d'un aussi célèbre philosophe protestant, en une pareille matière, ne saurait être douteux. D'ailleurs, l'histoire est là pour nous apprendre que la coutume des premiers chrétiens était de recueillir précieusement le sang des martyrs avec des linges et des éponges ; puis d'exprimer cette liqueur sacrée dans de petits vases de terre, de verre ou de bronze, qu'ils pla-

(1) Apud Fabretti, *Inscript. antiq.*, c. VIII.

çaient auprès du tombeau des martyrs (1). C'est ainsi que sainte Praxède et sainte Pudentienne, filles du sénateur Pudens, recueillirent, avec un zèle infatigable et au péril même de leur vie, le sang et les restes précieux de *trois mille* victimes, égorgées dans les murs de Rome, en haine du nom de Jésus-Christ (2). Le courageux exemple de ces saintes femmes fut suivi par les illustres matrones Priscille, Cyriaque, Lucine, Marcelle, Juste, Théodora et autres, qui, durant trois siècles, se tinrent constamment auprès des roues, des chevalets, des gibets et des amphithéâtres, pour recueillir avec une sainte avidité le sang des martyrs. L'impératrice Serena, elle-même, ne quitta-t-elle pas furtivement pendant la nuit le palais de Dioclétien, son féroce époux, afin de venir ramasser sur le lieu du supplice le corps mutilé de la noble Susanne, jeune vierge martyrisée par l'ordre du tyran; et, après avoir étanché avec son voile le sang qui souillait la sainte victime, n'alla-t-elle point cacher au fond de la demeure impériale cette inestimable relique (3)? Ce n'est pas seulement à Rome que nous retrouvons ce zèle admirable, ce courage héroïque, cette tendre piété envers les restes et le sang précieux des martyrs; mais Carthage, Nicomédie, Sébaste et un nombre considérable d'autres villes nous fournissent des

(1) Tanti faciebant sacras martyrum reliquias, ut sudoris, si possent, guttas haurirent, et stillas sanguinis, etiam persecutore vidente, atque exerto gladio minitante, qualibet arte subriperent, atque reconderent. (Baron., *An.* 261, nº 34.)

(2) Dans l'église de Sainte-Praxède, à Rome, on voit cette sainte pressant, sur le bord d'un puits, une éponge pleine de sang. L'usage des éponges pour recueillir le sang des martyrs, attesté par les monuments primitifs, est devenu palpable par la découverte d'un grand nombre de vases où se trouvait encore l'éponge imbibée de sang. (Boldetti, cité par Gaume, t. III, p. 542.)

(3) Serena augusta, cum gaudio noctu veniens, collegit corpus sanctæ martyris, et sanguinem ejus illic fusum suo velamine extersit, posuitque in capsa argentea palatio suo, ubi diu noctuque furtivis vicibus orare non cessabat. (*Acta S. Susan.*, apud Sur., II Aug.)

faits semblables que l'histoire a consignés dans ses fastes et qu'il serait trop long de relater ici.

Après le sang de Jésus-Christ, il n'en est pas de plus précieux aux yeux de la foi que celui des généreux athlètes qui sont morts pour avoir confessé la divinité du Fils de Marie en présence des tyrans. Aussi nous concevons pourquoi les premiers chrétiens le recueillaient avec tant d'empressement. Oh ! combien sont vénérables ces petits vases, dépositaires d'un tel trésor ! Avec quel respect ne doit-on pas les baiser, les presser sur son cœur ! Boldetti en a vu qui renfermaient encore un sang liquide et vermeil, mais le plus souvent ce sang est concret et adhérent aux parois intactes ou brisées du vase, dont plusieurs, comme je vous l'ai déjà dit, portent écrites, sur le ciment, qui les scelle au tuf et qui les entoure, les deux lettres S͞A, abréviation du mot *sanguis* (1).

Salut, vase d'honneur, pauvre par ta matière, mais riche par ton contenu ! Salut, fiole admirable, ampoule sacrée, perle d'une valeur infinie, salut ! Tu brilles, au milieu des autres vases de la Rome souterraine, comme le saphir enchâssé dans l'or auprès de la pierre brute qui gît dans l'ombre ; car, au mérite de transmettre à la postérité le sang qui baigna les chevalets, les roues, les ongles de fer, le glaive et l'arène, tu joins celui d'avoir contenu le vin céleste, le breuvage trois fois saint, qui lave les péchés du monde et donne la vie éternelle. Tu es passé de la main du pontife sacrificateur au *loculus* d'un martyr ; tu n'as fait que changer d'autel ! Dix-huit siècles de ténèbres n'ont point obscurci ton éclat, car c'est au rayon lumineux qui s'échappe de ton orbe brillant que l'Eglise reconnaît avec joie la tombe d'un témoin du Christ !...

Je crois vous en avoir dit assez, mon cher Edouard, sur le vase du sang. Maintenant je vous parlerai d'un autre vase que

(1) Boldetti, lib. I, c. XXVIII, XXIX et XXXVIII.

j'ai en ma possession, et qui, par sa forme, semble avoir servi à la conservation du saint chrême ou des saintes huiles. Il ressemble à une petite amphore très-gracieuse, privée de son pied. Cette circonstance prouve qu'il n'était pas destiné à être déposé sur un autel ou dans la niche taillée au-dessus du *loculus*, comme la coupe sacrée et le vase du sang, mais bien à être porté, suspendu au cou, au moyen d'une chaînette ou d'un cordon quelconque, venant s'attacher à deux anses, placées un peu au-dessous de l'ouverture du vase, qui est assez grande. Une croix grecque, très-saillante, occupe le milieu du flanc principal; elle est entourée d'une inscription qui forme la couronne. L'autre flanc, aplati, comme le premier, vers ses extrémités, présente la figure d'une délicieuse coquille, semblable à celle dont nous nous servons ordinairement pour verser l'eau du baptême. Ce vase est en plomb, métal très-souvent employé par les premiers chrétiens, à cause de son peu de valeur, qui s'harmonisait avec leur esprit de pauvreté. Ainsi l'on trouve dans les tombeaux des catacombes un assez grand nombre d'objets en plomb; tels que : des colombes, des coqs, des paons, et d'autres figures emblématiques. Je possède une de ces colombes et un de ces coqs, qui sont dans un très-bon état de conservation, eu égard aux dix-huit siècles qu'ils ont passés dans la poussière dévorante d'un sépulcre. Mais à quoi servait le curieux vase dont nous parlons? Sa forme et sa petitesse indiquent qu'il a été porté sur le cœur de quelque chrétien de la primitive Eglise. Ce chrétien était-il un ministre des autels, ou un simple fidèle destiné au martyre? A-t-il contenu l'huile sainte de l'extrême-onction ou le sang précieux de Jésus-Christ, qu'en ces temps de persécution nos pères portaient quelquefois sur eux avec le pain consacré, afin de les prendre en viatique, s'ils venaient à être conduits à la mort par les ordres d'un juge inique? Plusieurs savants, qui l'ont examiné, pensent qu'il aura servi à renfermer les saintes huiles plutôt que le vin de l'adorable eucharistie. Ils fondent leur sentiment sur le peu de capacité du

vase, qui n'eût pas permis au martyr de partager le divin breuvage avec une épouse, une mère, un enfant, compagnons de ses chaînes et de son supplice, tandis qu'il était très-facile au pontife ou au prêtre, ministres du sacrement de l'extrême-onction, de porter sur eux ce petit vase, renfermant l'huile sainte, matière du sacrement des infirmes. Quoi qu'il en soit, cette ampoule sacrée n'en est pas moins précieuse aux yeux de la foi, comme à ceux de l'art primitif. Il est à regretter que son inscription, mutilée par les siècles qui, en plusieurs endroits, y ont déposé une croûte épaisse, ne soit pas entièrement lisible ; car elle jetterait probablement un grand jour sur l'usage de ce vase, dont la forme est si gracieuse. Je crois qu'il ne doit pas remonter au delà du troisième siècle, parce qu'avant ce temps la croix ne se rencontre pas aux catacombes. Les anneaux des martyrs et des premiers chrétiens sont encore l'objet d'une sainte curiosité. On en trouve de fort précieux dans les catacombes. Ils sont ordinairement de bronze, avec ou sans pierre au chaton. Quelques-uns sont en argent ; j'ignore s'il en existe en or. Leur forme varie ; le plus souvent elle affecte une figure légèrement ovale. J'en ai vu un qui décrit un losange assez parfait dans son contour extérieur. Aringhi parle d'un anneau chrétien trouvé dans les catacombes, et dont la pierre est d'une grande beauté. C'est un superbe onyx gravé, et au milieu duquel on voit une barque violemment agitée par les flots ; les rameurs, placés sur l'avant et sur l'arrière, luttent avec énergie ; une gracieuse colombe repose sur la poupe, et regarde tranquillement la manœuvre. Du pont s'élance un seul mât portant à son sommet une petite barque, sur laquelle est perchée une autre colombe. A quelques pas de la proue, saint Pierre marche sur les flots, et tend la main au Sauveur, debout et majestueusement immobile sur les ondes agitées. Au-dessus de la tête de Notre-Seigneur et de celle du prince des Apôtres, on lit ces initiales grecques et latines : $\overline{\text{IHC}}$. $\overline{\text{PET}}$. *Jesus*, *Petrus*. Enfin, sous la quille du vaisseau, on voit un monstre marin, la gueule

béante, et dont la position exprime la douleur et la rage (1). Il n'est pas besoin de vous dire que tout ceci se trouve renfermé dans un cadre dont la dimension, fort restreinte, dépasse à peine quelques lignes.

Les sujets les plus ordinaires qui se rencontrent sur les pierres annulaires des temps primitifs sont : le bon pasteur avec l'agneau sur les épaules et quelques autres brebis à ses pieds ; le poisson emblématique ; le monogramme du Sauveur avec ou sans la couronne ; l'agneau portant la croix ; la colombe ; la palme ; enfin, presque tous les sujets symboliques dont je vous ai déjà entretenu. Pour la plupart, ces pierres annulaires sont en cornaline.

Qui ne voudrait posséder, comme vous, un anneau des catacombes ? Quelles idées de bonheur ne doit-on pas, cher Edouard, attacher à la jouissance d'un semblable trésor ! Cet anneau de bronze que les siècles ont revêtu d'une *patine* verte, et que vous mettez à votre doigt, a été porté, il y a dix-sept cents ans, par un martyr ! Il a été le témoin des larmes versées dans la sainte obscurité des catacombes, aux jours de l'angoisse et de la tribulation ; il a entendu des soupirs d'amour poussés vers le ciel ; il a vu les lions et les tigres de l'amphithéâtre ; peut-être est-il retombé de leur gueule ensanglantée avec le doigt à moitié dévoré du martyr. Il a vu les chevalets et les roues ; il a senti les lanières et les ongles de fer ; il a été teint d'un sang généreux ; il a vu l'âme de son maître s'envoler au ciel ; il est descendu avec son corps inanimé dans le cimetière souterrain, où il est resté caché avec ses ossements durant dix-huit siècles. Quel glorieux passé ! Quelle superbe origine ! Ah ! conservez-le précieusement, cet anneau sacré que tant d'autres chrétiens fervents vous envient ; gardez-le comme une sainte relique, cher Edouard ; portez-le comme un palladium mystérieux qui vous protégera, comme une égide puissante derrière laquelle vous serez à l'abri des traits de l'enfer !

(1) Aringhi, cité dans Gaume, t. III, p. 311.

Il faut pourtant que je termine cette lettre. Mais comment la clore, sans vous dire encore quelques mots sur ces charmantes petites colombes de bronze qui servaient d'épingles aux vierges chrétiennes pour attacher leur voile; sur ces *broches* antiques qui servaient à agrafer les tuniques et les manteaux des premiers fidèles? Parmi ces colombes, ces paons, ces poissons, et autres sujets symboliques qui forment le thème ordinaire de ces bijoux de bronze, mille fois plus précieux que des bijoux d'or, je dois vous citer une croix grecque émaillée et un cheval agenouillé, qui font partie de ma collection. Le premier de ces deux objets a d'autant plus de valeur, au point de vue archéologique et artistique, qu'il est plus rare. La croix est parfaitement formée; les quatre croisillons sont égaux, et présentent un cercle émaillé de rouge dans un autre cercle émaillé de blanc; la rosace du milieu offre trois cercles également émaillés de rouge et de blanc. Quant au second, représentant un cheval dont le genou droit est plié jusqu'à terre, c'est quelque chose de fort curieux comme objet d'art primitif. Il est l'emblème de la force s'humiliant devant l'invisible majesté du Dieu des chrétiens, qui est tout à la fois le Dieu de la paix et le Dieu de la guerre. Il aura sans doute agrafé le manteau d'un soldat martyr.

Je passe sous silence une foule d'autres richesses religieuses et artistiques. Il faudrait écrire d'énormes *in-folio*, si l'on voulait décrire tout ce qui se trouve aux catacombes, où chaque pierre, chaque fragment de mortier, chaque grain de sable et de poussière parlent au cœur chrétien, et lui disent des choses impossibles à rendre avec une plume, des choses telles que les âmes vraiment catholiques, c'est-à-dire pures, croyantes, aimantes, savent en ressentir. C'est aux catacombes que doivent accourir tous les artistes qui veulent jeter leurs idées dans le moule chrétien. Là seulement, en parcourant les immenses galeries de la Rome souterraine, ils verront de ces types célestes, de ces fortes images, de ces vastes plans qui séduisent, qui frappent, qui stupéfient autant

par la hardiesse de leur conception que par la beauté de leur exécution ; ils toucheront du doigt les monuments primitifs ; ils fouleront la terre natale de l'art chrétien ; et, au contact de si grandes choses, leur génie, illuminé par la foi, dirigé par l'espérance et réchauffé par la charité, se dégagera des pensées terrestres qui alourdissaient son vol, il prendra des proportions gigantesques, et atteindra bientôt les profondeurs des cieux.

LE LOCULUS DE LA VIERGE-MARTYRE

AUX CATACOMBES.

Anges, semez de lis, Anges, semez de rose
La tombe solitaire où la vierge repose !

Quelle est celle qui dort, seule, en ce long tombeau?
Comme ses traits sont doux ! comme son front est beau !
On dirait une reine, en sa couche vermeille,
Qui sur la pourpre et l'or profondément sommeille.
Le trépas, de son corps respectant la beauté,
A sur sa peau d'albâtre empreint sa majesté ;
Le sourire est encor sur ses lèvres muettes ;
Ses pieds sont entourés de fines bandelettes ;
Sa main tient une palme, et ses riches cheveux
Répandent sur son cou leurs flots blonds et soyeux.

Anges, semez de lis, Anges, semez de rose
La tombe solitaire où la vierge repose !

Sa robe virginale a des taches de sang ;
Les saints martyrs du Christ l'ont admise en leur rang ;
Comme eux, elle a foulé la céleste vendange
Et regardé la mort avec un œil étrange.

Sur le champ des combats moissonnant les lauriers,
Son bras a déployé la valeur des guerriers;
Des féroces tyrans il a vaincu la rage;
Les cieux ont admiré sa force et son courage :
Car, sur les flots houleux ramant avec effort,
Il a pu faire entrer sa barque dans le port!

Anges, semez de lis, Anges, semez de rose
La tombe solitaire où la vierge repose!

Pourtant, qu'il est affreux de mourir au printemps,
De voir ses plus beaux jours finir avant le temps!
O vierge, dont la tête encor était si blonde,
N'avais-tu pas l'espoir d'être heureuse en ce monde?
Ton cœur ne pouvait-il, ici, rien ressentir
Pour qu'on te vît au ciel si vite repartir?
Ah! d'un trop vif amour ton âme était ornée
Pour que Dieu te laissât terminer ta journée;
Aux palais éternels retournant à sa voix,
Tu t'élanças vers lui du sommet de la croix!

Anges, semez de lis, Anges, semez de rose
La tombe solitaire où la vierge repose!

Toi qui versas ton sang pour un Dieu bien-aimé,
Martyre, dont le corps sommeille inanimé
Dans l'étroit *loculus* des vastes catacombes;
Vierge, dont l'humble couche est la reine des tombes,
De ton sort fortuné que de cœurs sont jaloux!
Ton âme avait choisi le meilleur des époux;
Elle ne pouvait plus, malheureuse exilée,
Vivre, si loin de lui, dans la sombre vallée...
Combien eussent voulu, de Jésus amoureux,
S'envoler, comme toi, chaste colombe, aux cieux!

Anges, semez de lis, Anges, semez de rose
La tombe solitaire où la vierge repose!

Mais, en mourant martyre, à la saison des fleurs;
En fuyant cette terre, humide de nos pleurs,
Vierge, tu ne l'as point complétement laissée.
L'odeur de tes vertus par nos cœurs est passée,
Comme un souffle embaumé des senteurs du buisson,
Comme les doux parfums du temps de la moisson;
Ton nom chéri de Dieu, ton nom si plein de grâce,
Dans le livre des saints est venu prendre place;
Gravé par le pontife au front de nos autels,
A jamais il vivra, respecté des mortels.

Anges, semez de lis, Anges, semez de rose
La tombe solitaire où la vierge repose!

Dors donc, aimable vierge, en paix, au *loculus*,
Toi, le lis des martyrs, toi, le lis des élus!
Oh! ne regrette point un bonheur éphémère,
La beauté d'ici-bas est toujours passagère;
Eût-elle une corolle ou d'or ou de satin,
Chaque fleur n'y peut voir qu'un rapide matin.
Ton beau calice a bu les larmes de l'aurore
Et puis s'est refermé, tout blanc, tout pur encore,
Avec tout son arome, avec son plus doux miel;
Les doigts qui l'ont cueilli, l'ont cueilli pour le ciel!

Anges, semez de lis, Anges, semez de rose
La tombe solitaire où la vierge repose!

LETTRE XIII.

SOMMAIRE.

Les catacombes considérées comme lieu de recueillement et de prière. — Leur sainteté élève l'âme à Dieu. — Saint Charles Borromée et saint Philippe de Néri dans les catacombes. — Prière aux glorieux habitants de la cité des martyrs. — Litanies des saints chantées dans les catacombes de Sainte-Agnès. — La chapelle de la Mère de Dieu.

ROME, le 27 février 1851.

Aujourd'hui, cher Edouard, ce n'est plus comme artistes chrétiens, mais comme humbles pèlerins que nous allons descendre aux catacombes. Nous allons ensemble nous agenouiller sur cette terre, six millions de fois bénie par la présence de six millions de corps saints qui lui ont été confiés. Nous allons méditer et prier ensemble, le front appuyé contre la pierre qui protége le tombeau des martyrs, loin des vains bruits du monde, et sous le regard des anges.

Le pèlerinage des catacombes est l'un des plus saints, le plus saint même que l'on puisse faire, après celui de Jérusalem. Aussi, dès que Constantin eut rendu la paix à l'Eglise, vit-on les chrétiens accourir, de tous les coins du monde connu, aux sépulcres glorieux des princes des apôtres, et des martyrs romains. Le saint pontife Damase, et le poëte Prudentius ont chanté les cimetières souterrains de Rome ; et leurs vers, pleins d'harmonie, nous apprennent avec quelle tendre dévotion, avec quel pieux empressement, les fidèles des siècles qui suivirent l'ère des persécutions, venaient orner de lampes, de parfums et de fleurs, les tombeaux des athlètes du Christ, dont on célébrait toujours avec solennité la fête anniversaire de leur *déposition*. Plus tard, le malheur des temps arrêta ce concours, et les catacombes rentrè-

rent dans l'oubli, jusqu'à l'époque où le saint et courageux Bosio fit sortir de terre cette Rome nouvelle, plus vaste et plus majestueuse que la Rome moderne. Les catacombes reprirent alors toute leur antique splendeur; et leurs innombrables galeries reçurent, comme autrefois, les visites d'une foule de pèlerins avides de répandre de douces larmes d'attendrissement sur les ossements des martyrs, et d'obtenir, à force d'amour et de respect, la puissante protection des illustres habitants de la Rome souterraine.

Sainte Brigitte, à qui Dieu révéla les mystères du passé et de l'avenir, dit, en parlant des catacombes :

« De même que l'on cultive avec soin le lieu où des roses et « des plantes doivent être semées, de même ce lieu, appelé *cata-* « *combes*, était honoré et préparé longtemps d'avance pour deve- « nir la joie des anges et des hommes. Je te déclare donc qu'il y « a, dans le monde, beaucoup de lieux où les corps des saints re- « posent, mais ils ne sont pas semblables à celui-ci. Si l'on pou- « vait compter les saints dont les corps y ont été déposés, on le « croirait à peine. C'est pourquoi, de même que l'homme in- « firme est réconforté par les parfums et par la nourriture, ainsi « *ceux qui viennent ici avec une âme sincère sont spirituellement* « *ranimés; ils reçoivent une vraie rémission de leurs péchés,* « *chacun selon sa vie et sa foi* (1). »

Saint Charles Borromée, cardinal-prêtre de la sainte Eglise romaine et archevêque de Milan, ne venait jamais à Rome sans descendre dans les catacombes, où il retrempait son âme dans le silence et la prière. C'était principalement le cimetière de Saint-Callixte qu'il fréquentait; là, agenouillé devant le tombeau de saint Sébastien, il poussait de brûlants soupirs vers le ciel et baignait de ses larmes abondantes cette terre qui fut si longtemps détrempée par les larmes et le sang des martyrs (2).

(1) *Revel. S. Brigittæ*, lib. IV, c. CVII.

(2) Quis nesciat (ut cæteros taceamus) S. Carolum, card. Borromæum,

Saint Philippe de Néri, fondateur de la congrégation de l'Oratoire, passa dix années entières dans le même cimetière, au milieu des pleurs, des jeûnes et des travaux de la pénitence. Loin du regard des hommes, ce grand serviteur de Dieu, les yeux et les mains tournés vers le ciel, puisait abondamment, dans le sein même des ténèbres, les rayons de la lumière d'en haut; et, durant sa prière, il était tellement enivré des douceurs ineffables de la joie céleste et des voluptés de l'amour divin, que, ne pouvant supporter davantage la violence de ces ardeurs sacrées, il était forcé de se rouler par terre, en criant : ***C'est assez, Seigneur, c'est assez! Retenez, je vous en conjure, les torrents de votre douleur*** (1) !

Quel lieu, en effet, pouvait être plus rempli de la majesté divine, et convenir mieux aux saints transports de l'extase, que ces souterrains silencieux où, durant trois siècles, la mort avait entassé des millions de martyrs, semblables à ces gerbes d'épis dorés que les moissonneurs empilent jusqu'au faîte d'une grange, devenue trop petite pour les recevoir toutes ! O Edouard, si vous saviez comme le cœur bat avec violence, au fond d'une poitrine catholique, lorsqu'on se trouve au milieu de ces greniers d'abondance où la mort a réuni une si grande quantité de froment céleste; lorsqu'on se voit environné d'un si grand nombre de tombeaux, renfermant des ossements destinés à revêtir un jour les

cum Romæ ageret, Callisti cœmeterium frequenter adire, illud pie colere, atque in D. Sebastiani pervigilio ibidem pernoctare in more habuisse : quin assiduis precibus, crebris suspiriis, jugibus lacrymis sacrum hunc subterraneæ regionis ambitum irrigasse, vel, ut melius dicam, velut sideribus terrestre hoc cœlum illustrasse. (Aringhi, p. 238.)

(1) Ibi enim cœlestis vir, terrena luce se penitus abdicans, et oculis ac manibus in cœlum intentus, ipsas inter tenebras supernæ lucis radios uberrime hauriebat, eaque supernorum gaudiorum dulcedine, atque amoris copia inter orandum sæpe perfundebatur, ut, cœlestium vim charismatum ferre haud valens, humi provolutus exclamare protinus cogeretur : ***Sat est, Domine, sat est! Contine, quæso, supernæ undas dulcedinis!*** (Idem, p. 239.)

formes immortelles *de presque un Dieu !* Alors, le cœur oublie la terre, il ne se souvient plus que du ciel ; les yeux se mouillent des pleurs de la plus douce dévotion, et, à travers ces bienfaisantes larmes de la piété, ils voient les choses de l'éternité, comme à travers un brillant prisme qui, décomposant la clarté terrestre, laisse descendre jusqu'au fond de l'âme enivrée quelques-uns des rayons de la splendeur éternelle ! C'est dans les catacombes qu'il faut aller pour apprendre à se recueillir et à prier ; car, plus on descend dans ces lieux sacrés, plus la paix se fait dans notre âme, plus notre cœur monte et s'approche de Dieu. C'est là que l'on peut répéter avec transport ces passages des livres saints, et de la liturgie catholique :

Seigneur, qui nous avez créés, ayez pitié de ceux que vous avez rachetés par votre précieux sang, *mêlé à celui de tant de martyrs !* Les corps de vos saints reposent dans la paix, et leur nom vivra éternellement. Voici ceux qui sont venus de la grande tribulation et qui lavèrent leur robe dans le sang de l'Agneau. Vos serviteurs ne craignirent pas les coups des bourreaux ; c'est pourquoi vous leur avez donné une place d'honneur dans le royaume de votre Père. Ils livrèrent leur corps à la mort plutôt que d'adorer les idoles ; et ils ont reçu la couronne et la palme de l'immortalité. Ils avaient paru mourir aux yeux des insensés, et maintenant ils sont dans la paix. Vous les avez couronnés de gloire et d'honneur, ô mon Dieu, et vous les avez établis sur tous les ouvrages de vos mains. Ils ont passé par l'eau et par le feu, et vous les avez conduits au lieu du rafraîchissement, et leur repos sera éternel. Les saints tressailliront dans la gloire, ils se réjouiront dans leurs demeures. Le Seigneur garde tous leurs os, aucun d'eux ne sera brisé. Priez pour nous, saints martyrs, afin que nous soyons dignes des promesses de Jésus-Christ. Exaucez notre prière, Seigneur, et que notre cri parvienne jusqu'à vous ! Seigneur Jésus-Christ, roi très-glorieux des martyrs et de ceux qui vous confessent, vous dont l'admirable providence daigne

garder en ce lieu, par le ministère de vos saints anges, les corps sacrés de vos soldats qui ont versé leur sang pour votre foi et votre nom, et qui avez placé comme des sentinelles autour des murailles de cette ville, votre Rome bien-aimée, le centre de votre Eglise, ceux dont les âmes louent jour et nuit votre saint nom dans les cieux : accordez-nous la grâce, à nous qui allons visiter leurs saintes reliques, de nous réjouir éternellement de leur triomphe, et d'être environnés jusqu'à la fin de leur puissante protection. Seigneur Jésus-Christ, qui avez rendu plus glorieux que les palais des rois les tombeaux des martyrs, vos serviteurs, dans lesquels nous honorons leurs cendres et leurs ossements sacrés, qui furent les temples vivants du Saint-Esprit; puisque vous leur avez permis d'être, par la foi et par la charité, les vainqueurs de vos ennemis et les imitateurs de votre passion, et de remporter, en mourant, la palme de l'immortalité, accordez-nous, par leur mérite et leur intercession, d'être préservés de toutes les embûches des ennemis de nos corps et de nos âmes, et d'arriver à la gloire éternelle du paradis; vous qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vivez et régnez dans les siècles des siècles!

Voilà comment prie l'Eglise, en exhumant les corps des martyrs qui doivent passer du *loculus* sur nos autels; voilà comment tout bon chrétien doit prier en visitant les catacombes. Malheureusement, la plupart de ceux qui descendent dans les différents quartiers de la Rome souterraine ne sont que des curieux qui visitent les faubourgs de la grande cité des martyrs, comme ils visiteraient les catacombes de Naples ou de Paris. Leur cœur, privé de foi, d'espérance et d'amour, ne ressent rien en présence de cette innombrable armée des *témoins du Christ*, qui sont morts en héros sur le champ de bataille. Ils ne voient, à la lueur blafarde et tremblante de leur flambeau, que des ossements ordinaires dans ces restes mortels d'un peuple de saints. Souvent même, ils poussent l'indécence jusqu'à rire et à plaisanter dans ces lieux vénérables, où germe tant de gloire pour le grand jour du

triomphe. J'en ai vu qui, non contents d'insulter au silence et de troubler, par des conversations déplacées, la paix de ce saint et majestueux empire de la mort, s'amusaient à détériorer des fresques séculaires, en les noircissant à l'aide de la fumée de leur torche. Ah! retirez-vous, profanes, retirez-vous! Ne violez pas ainsi le sanctuaire des tombeaux, car l'ange invisible qui veille à leur garde pourrait vous exterminer!

Il faut, mon cher Edouard, que, pour votre édification, je vous raconte maintenant un pieux pèlerinage que je fis hier aux catacombes de Sainte-Agnès-hors-les-Murs.

Nous étions cinq visiteurs : un vénérable vieillard en cheveux blancs, qui a passé trente années dans les missions de l'Amérique du Nord ; un bon moine bénédictin de Pérouse ; un brave officier de l'armée française ; une riche et respectable dame du département de la Côte-d'Or, qui est venue à Rome pour offrir au pape un crucifix d'ivoire, évalué à *dix mille francs ;* et enfin votre ami, nouvellement promu, malgré son indignité, aux redoutables fonctions du sacerdoce. Notre guide nous distribua à chacun un cierge allumé, et nous descendîmes silencieusement dans les premières galeries de la catacombe.

A la vue des *loculi* ouverts et montrant leurs squelettes à moitié réduits en poussière, un religieux effroi, ou plutôt une sainte joie s'empara de nous. Le bon vieillard, se tournant de mon côté, me dit à voix basse :

— Que n'ai-je amené avec moi mes fervents sauvages d'Amérique ! Ces tombeaux de martyrs, ces sépulcres où reposent les premiers chrétiens enflammeraient leur foi et feraient jaillir de leurs yeux des larmes d'attendrissement et de dévotion. Nous n'avons point de trésors semblables dans nos forêts du nouveau monde.

— C'est vrai, murmurai-je, votre pays est trop jeune pour avoir une telle moisson de martyrs ; mais tous les saints ne sont

pas enfouis ici ; ceux qui vivent au delà des mers sont également les amis de Dieu.

— Et puis, il se trouve des martyrs partout, reprit le missionnaire, puisque la vie sur la terre est un long combat.

— Oui, le monde est un vaste amphithéâtre qui ne manque pas de lions et de tigres prêts à nous dévorer, répliquai-je; néanmoins, s'il nous fallait passer sous le glaive du bourreau ou sous la dent des bêtes féroces pour la confession de Jésus-Christ, je crois que les apostats seraient plus nombreux aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

— On trouve de la force en Dieu, mon fils; et cette force nous est donnée quand nous la demandons. La prière est l'arme qui a rendu tous ces héros vainqueurs. Oh ! c'est ici que l'on se sent bien disposé à prier. Il me semble que j'éprouverais un grand bonheur à chanter les litanies des saints au milieu de tous ces sépulcres peuplés de saints.

— Votre idée est une inspiration de Dieu ; pourquoi ne la mettrions-nous pas à exécution ? Nous sommes ici trois prêtres, nous pouvons chanter la prière des saints, l'invocation des martyrs en marchant le long de ces rues étroites et ténébreuses que bordent tant de tombeaux.

J'échangeai alors quelques mots avec le moine, la dame et l'officier ; puis le vénérable missionnaire entonna, de sa voix la plus solennelle, les litanies des saints, que nous continuâmes tous avec ferveur jusqu'à la fin.

Vous redire, Edouard, l'impression que ce chant religieux fit sur moi durant cette marche processionnelle à travers les tombes des martyrs, je ne le puis. Jamais je n'avais chanté avec tant d'âme ces belles invocations au glorieux chœur des athlètes de Jésus-Christ ; jamais prière plus ardente n'était sortie de mes lèvres ! Il faut vous dire aussi que le lieu où nous étions contribuait puissamment à exciter ma foi et à réchauffer mon cœur. Chanter les litanies des saints dans les catacombes, cheminant

lentement avec des cierges en main, à travers les innombrables carrefours de la grande nécropole chrétienne, si pleine d'émouvants souvenirs, et cela, quelques jours seulement après mon ordination à la prêtrise : certes, il n'en fallait pas tant pour transfigurer tout mon être et donner à mon cœur des élans d'amour et de poésie inconnus jusqu'alors!... Quelle différence énorme, ou plutôt quel étrange rapprochement entre ces mêmes litanies chantées, un jour de Rogations, dans la campagne, en longeant des chemins bordés d'aubépine, d'églantiers, de genêts fleuris où gazouillent mille oiseaux; en suivant des sentiers à travers les avoines naissantes et les blés épiés, au-dessus desquels se berce l'alouette matinale, — et celles que nous chantions d'une voix grave et solennelle au milieu des rues funèbres du cimetière de Sainte-Agnès! Là-haut, sur la terre, ce sont des fleurs, des épis, des oiseaux qui bordent le chemin; ici, ce sont des ossements qui un jour auront le doux parfum des fleurs dans les jardins du ciel; ce sont des épis mis en gerbe et gardés dans les greniers du Père céleste; ce sont des grains de froment, moulus sous la dent des bêtes et destinés à composer le pain de la vie éternelle; ce sont des colombes échappées du filet des chasseurs. Sur terre, on rencontre des arbres, des ruisseaux, de gais rayons de soleil; ici, l'ombrage est fourni par les voûtes sépulcrales qui ont abrité le berceau de l'Eglise, cet arbre gigantesque dont les vigoureuses branches couvrent le monde entier; les ruisseaux sont les torrents de grâce que la prière fait tomber dans nos cœurs; les rayons du soleil sont ceux de cet humble cierge qui est l'emblème des splendeurs divines. Ces rapprochements vous paraîtront peut-être forcés; mon esprit ne s'est pas mis à la torture pour les trouver, ils ont coulé presque involontairement de ma plume; pardonnez-moi donc leur bizarrerie, si toutefois bizarrerie il y a.

Revenons à nos litanies.

Nous répétâmes trois fois l'invocation à sainte Agnès, titulaire

de la catacombe où nous nous trouvions; puis, après maints et maints détours parmi les rues du labyrinthe sacré, nous entrâmes dans une belle crypte, dont le *monumentum arcuatum* était orné d'une superbe fresque, représentant la sainte Vierge, et ce fut devant la douce image de Marie, peinte par un artiste chrétien des temps apostoliques, que nous achevâmes nos litanies. Pouvait-on ne pas saluer la reine des martyrs après être parvenus au pied de son autel, à travers tout ce dédale de corridors souterrains? Nous nous serions montrés mauvais serviteurs d'une si bonne maîtresse, si nous ne lui avions pas payé un juste tribut d'hommages. Nous chantâmes donc le *Salve Regina*, les yeux attachés sur l'auguste madone qui avait reçu tant de fois sans doute les marques du respect filial et de la vénération profonde des premiers chrétiens. Oh! avec quelle émotion je prononçai ces touchantes paroles : *Ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle!* Marie dut nous entendre et nous regarder favorablement du haut du ciel, car le cri de nos cœurs était trop fort pour qu'il ne parvînt pas jusqu'à elle. Ce fut moi qui, en ma qualité de nouveau prêtre, fus chargé de chanter l'oraison; et je vous assure, cher Edouard, que ce premier chant sacerdotal, exécuté d'une voix tremblante, tant elle était émue, ne sortira jamais de ma mémoire. Je crois encore en entendre les accents, roulant et se prolongeant de voûte en voûte dans les galeries de l'immense souterrain! Ah! c'est que, mon ami, de semblables circonstances sont assez solennelles, assez marquantes dans la vie, pour qu'on en conserve un vif et durable souvenir!

Notre guide nous dit que, dans la même chapelle où nous venions de nous agenouiller, monseigneur Talbot, l'un des camériers de Sa Sainteté Pie IX, avait eu le bonheur de célébrer sa première messe. Quinze personnes y avaient assisté et communié. Le *monumentum arcuatum* qui servait d'autel avait été orné de fleurs et de bougies, ainsi que les murailles de la crypte,

étonnée, après quinze cents ans, de voir se renouveler, sous son humble voûte, la célébration du plus auguste de nos mystères.

Quelles ne durent pas être la joie et la ferveur de ces heureux chrétiens, admis à la participation du banquet eucharistique dans les lieux mêmes où les premiers fidèles venaient s'asseoir pour prendre *le repas de l'amour*, pour faire ces agapes mystiques qui étaient l'un des plus beaux exemples de la charité chrétienne! La majesté du temple souterrain, les souvenirs de son glorieux passé, le silence imposant qui protége le sommeil de ses tombeaux presque tous ouverts, le recueillement profond des assistants, rien ne devait manquer à la solennité de ce sacrifice, offert dans les ténèbres d'une crypte par les mains nouvellement consacrées d'un jeune prêtre! Seulement, au lieu de bougies, j'eusse préféré ces petites lampes de terre cuite qui, si longtemps, éclairèrent les assemblées et les mystères de la primitive Eglise; il me semble que la scène eût encore été plus touchante. J'aurais bien désiré avoir le même bonheur que monseigneur Talbot, et célébrer comme lui ma première messe dans les catacombes; mais le souverain pontife n'accorde que très-difficilement une pareille faveur, à cause des graves inconvénients qui pourraient en résulter. Du reste, je n'ai pas le droit de me plaindre, puisque c'est sur le tombeau de Saint-Pierre, dans les grottes Vaticanes, que pour la première fois j'ai consacré le pain et le vin du sacrifice.

Quand notre prière fut terminée, nous reprîmes le chemin de la terre, en passant devant les tombeaux encore intacts d'un fossoyeur et d'une vierge martyre. L'inscription tumulaire de ce dernier *loculus* portait les noms de IVLIA IVSTINA, avec la précieuse qualification de MARTYRE. Si j'en avais cru mon enthousiasme et ma piété, j'eusse promptement descellé cette pierre pour satisfaire ma dévotion, en baisant les reliques de cette sainte, dont quelques parcelles eussent infailliblement passé dans mes poches; mais ce pieux larcin eût attiré sur ma tête les foudres du

Vatican. Je me contentai donc de prendre un peu de terre humide dans le voisinage de ce tombeau, et de la cacher furtivement dans mon sein, comme un jeune homme au cœur passionné qui dérobe une boucle de cheveux à sa fiancée. Riche de ce trésor, grossi de quelques morceaux de ciment et de quelques fragments de briques ramassés le long des galeries funèbres, je suivis à regret mes compagnons, qui déjà étaient parvenus au seuil de la catacombe ; car je sentais que mon âme avait trouvé dans la cité des martyrs une félicité, une quiétude que je n'avais rencontrées nulle autre part ; car j'avais reconnu qu'une attraction magnétique attachait mon cœur à la solitude et au silence des tombeaux chrétiens !

Voilà, cher Edouard, une esquisse bien pâle des émotions que j'ai ressenties dans mon dernier pèlerinage à la catacombe de Sainte-Agnès. Il me faudrait la puissance et le coloris du pinceau de Châteaubriand, pour traiter convenablement un tel sujet ; je sens tout ce qui me manque, mais je vous trace ces lignes sans prétention, comptant sur votre indulgence.

Jusqu'à présent nous avons considéré les catacombes comme cimetières chrétiens, comme églises et lieux de refuge, comme musée et comme lieux favorisant le recueillement et la prière ; maintenant, il me reste à parcourir avec vous chacun des vastes quartiers de la Rome souterraine, en les désignant par leur nom propre, en vous indiquant leur position et le nombre des principaux martyrs qui y ont été ensevelis. Cette dernière partie de mes études sur les catacombes n'est pas la moins intéressante. Tout ce que je vous ai écrit jusqu'ici n'était que la préface de la grande histoire que je vais, avec la grâce de Dieu et la protection des saints martyrs romains, essayer de vous raconter dans mes prochaines lettres.

LA VEUVE AU LOCULUS DE SON ÉPOUX

MARTYR.

Depuis longtemps déjà la nuit couvre la terre;
C'est l'heure de la paix, c'est l'heure du mystère;
La lune prête aux cieux sa douteuse clarté!...
Par cet étroit chemin, de la ville écarté,
D'un pas lent et rêveur s'enfonçant dans les ombres,
Seule, où va cette femme, aux vêtements si sombres,
Cette femme, au front pâle, aux longs voiles de deuil?
De la crypte sacrée elle franchit le seuil,
Suit les nombreux détours des corridors funèbres
Et s'arrête bientôt, au milieu des ténèbres.
Là, vers un *loculus* inclinant son flambeau,
L'œil humide, elle cherche un nom sur le tombeau.
Puis, soudain, à genoux tombant devant la pierre,
Cette femme s'écrie, en sa douleur amère :

« — Le voilà! c'est bien lui, le lit de mon époux,
« Ce lit que je regarde avec un œil jaloux!
« Le voilà! qu'il est froid, lorsque ma main le touche!
« Ah! pour le réchauffer j'y collerai ma bouche!
« Quoi! c'est là, quoi! Seigneur, c'est là qu'ils me l'ont mis!
« C'est là qu'est le trésor que vous m'aviez commis;
« C'est là qu'est mon époux dont l'âme était si bonne,
« Lui, de mon cœur la joie et la seule couronne!
« Il dort donc, à présent, dans ce tombeau glacé,
« Où, sur un sol bien dur, son cadavre est placé!
« C'est en vain que ma voix murmure à son oreille;
« Déposé dans la paix, pour toujours il sommeille;
« Aucun bruit ne pénètre en son noir *loculus*
« Dont le marbre scellé ne se rouvrira plus!

« Hélas! pourquoi la mort, qui, n'écoutant personne,
« Dans tous les champs d'autrui, sans relâche, moissonne,
« Me l'a-t-elle ravi, malgré tout mon amour?
« Il dort, mon cher époux, il dort jusqu'au grand jour
« Du réveil général! Moi, veuve désolée,
« Je souffrirai sans lui dans la sombre vallée;
« Je n'aurai plus sa main pour diriger ses pas;
« Je n'aurai plus sa voix pour me dire tout bas
« Des mots consolateurs qu'il est si doux d'entendre
« Quand le chagrin cruel s'empare d'un cœur tendre!
« Pourtant, que je l'aimais, ce généreux ami
« Que la mort a, sans moi, dans la tombe endormi!
« Il avait en son cœur, parfumé d'innocence,
« Une telle tendresse, une telle indulgence,
« Que jamais notre amour, par l'union doublé,
« Ne fut, un seul instant, d'un nuage troublé.
« Plein de foi, de vertus, de force et de courage,
« Il savait en tout temps résister à l'orage.
« Rien n'ébranlait son bras actif et vigoureux;
« Il parait tous les coups du destin rigoureux;
« C'était lui de mon toit qui chassait l'indigence,
« Il était mon soutien, ma seule providence,
« Puisque c'était de lui que nous venait le pain
« Qui de tous mes enfants rassasiait la faim.
« A présent, pauvre mère, oh! comment feras-tu?
« Qui pourra relever ton courage abattu?
« Les bourreaux t'ont ravi ton unique ressource;
« Ils ont versé du sang dans les eaux de ta source;
« Ils ont détruit le toit qui couvrait ton foyer;
« Ils ont brûlé ta vigne et coupé ton noyer...
« Où pourrais-je trouver un bras qui me soutienne?
« Mais, pardonnez, Seigneur!... Ne suis-je pas chrétienne?
« Pourquoi tous ces sanglots sortent-ils de mon sein?
« Si vous m'avez frappée, ah! c'était à dessein!
« Oui, vous avez voulu, par ce grand coup, m'apprendre
« Que ce que vous donnez, vous pouvez le reprendre.

« De vous vient le bienfait, de vous vient le malheur ;
« En tout temps, en tous lieux, soyez béni, Seigneur !
« Mes larmes, je le vois, sont pour vous un outrage,
« Puisque de mon époux la mort est votre ouvrage.
« C'est vous qui l'avez pris, vous en aviez besoin ;
« Il est de votre Christ le glorieux témoin ;
« Vous avez, par le sang, consacré sa mémoire
« Et posé sur son front l'auréole de gloire.
« Quoi ! pleurer à présent ; quoi ! sangloter, gémir,
« Moi, l'épouse d'un saint, l'épouse d'un martyr !
« Moi, qui cède au Seigneur la moitié de mon âme,
« Qui lui donne, à jamais, tout mon bonheur de femme,
« Je pourrais regretter un don si généreux ?
« Non, non, ce serait mal ! Séchez, séchez, mes yeux !
« Que la joie en mon cœur remplace la tristesse !
« Ma bouche doit s'ouvrir aux chants de l'allégresse ;
« Je dois être contente et bénir l'Éternel,
« Par un nouveau cantique, un hymne solennel !
« Vous dont la sage main gouverne la nature,
« Seigneur, vous qui donnez à l'oiseau sa pâture ;
« Vous qui couvrez le lis d'un manteau de satin,
« Qui donnez à la fleur les larmes du matin,
« Pour étancher sa soif, aux rayons de l'aurore :
« N'aurez-vous pas pitié de moi, qui vous implore ?
« Je vaux bien plus qu'un lis, une fleur, un oiseau,
« Moi, veuve d'un martyr qui sommeille au tombeau !
« Oui, votre Église est là ; je serai soulagée ;
« Par elle ma douleur est déjà partagée.
« N'est-elle pas l'appui de tous les cœurs souffrants ?
« J'en recevrai le pain pour nourrir mes enfants,
« Les vêtements de deuil, aux veuves nécessaires ;
« En ses mains je remets le soin de mes affaires.
« Soyez béni, Seigneur, qui régnez dans les cieux,
« Et laissez ma pauvre âme approcher de vos feux ;
« Car, pour ne point mourir, il lui faut leur présence ! »

Ainsi parla la veuve, au milieu du silence;
Puis, lorsqu'elle eut prié, reprenant son flambeau,
Elle quitta la crypte avec un cœur nouveau.

LETTRE XIV.

SOMMAIRE.

Le nombre des martyrs romains. — Leurs divers genres de supplices. — Courage des femmes chrétiennes. — Elles se disputent les corps des martyrs pour leur donner honorablement la sépulture. — Martyrs *nommés*. — Liste des martyrs nommés trouvés dans les catacombes jusqu'au dix-septième siècle. — Récit de la *levée* d'un corps de martyr dans les catacombes. — Martyrs *innommés*. — Quelle sorte de noms leur donne l'Église.

ROME, le 8 mars 1851.

Avant de vous nommer les martyrs romains et de vous conduire dans les cryptes fameuses où leurs ossements reposèrent en paix durant tant de siècles, il ne sera pas inutile de vous donner une idée de leur nombre, des divers genres de leur supplice, et de la manière dont leur corps était furtivement conduit aux catacombes.

Le mot *martyr* vient du grec Μάρτυς, et veut dire *témoin*. En effet, c'était rendre un éclatant témoignage à la divinité de Jésus-Christ, que de verser, pour la confession de son saint nom, jusqu'à la dernière goutte de son sang, et cela au milieu des plus atroces tortures.

Je vous ai déjà indiqué, dans une de mes lettres précédentes, le chiffre total des martyrs romains; ce chiffre, qui monte à plus de *deux millions et demi* n'est qu'approximatif, car le nombre des victimes de la rage des persécuteurs couronnés était trop grand pour que les chrétiens chargés de la rédaction des *actes des martyrs* pussent l'enregistrer avec exactitude. Nous avons néanmoins des chiffres partiels qui sont certains et que nous pou-

vons citer, l'histoire en main. Ainsi, sous la persécution de Claude le Gothique, *deux mille quatre cents* soldats et *deux cents* vierges furent égorgés en haine du nom chrétien (1). Ses prédécesseurs n'avaient pas été moins cruels : Néron, Vespasien, Domitien, Adrien, Antonin le Pieux, Marc-Aurèle, Commode, Septime-Sévère, Maximin, Dioclétien et autres avaient successivement envoyé *six mille* cadavres aux deux cimetières de Sainte-Priscille et de Sainte-Praxède; *quatre mille* aux catacombes de la voie Appienne ; *vingt-deux mille cinq cent dix-sept* au cimetière de Sainte-Bibiane (*cinquante mille deux cent trois*, plus tard, prirent le chemin de la même catacombe); *cent soixante-quatorze mille* au cimetière Callixte; enfin, la multitude des martyrs romains est si grande, si compacte, que, selon saint Cyprien et saint Léon, il est impossible de la compter (2). Quant au chiffre total des martyrs de toute l'Eglise, il dépasse *onze millions ;* ce qui faisait dire à saint Grégoire le Grand que *le monde était plein de martyrs* (3).

Ces martyrs étaient de tout âge, de toute condition, de tout sexe. Les bourreaux les recrutaient dans l'enfance, l'adolescence, la virilité, la vieillesse; dans l'armée, la magistrature, la noblesse, aussi bien que dans le commerce, la bourgeoisie et le bas peuple : tout était bon pour leur glaive, pourvu qu'il tranchât une tête chrétienne. Une chose qui m'a frappé, c'est que les vierges et les adolescents forment environ le tiers des martyrs connus. D'où vient cela, sinon de ce généreux dévouement, de cette noble abnégation de soi-même, de ce courage héroïque et intrépide qui portent la jeunesse à s'immoler pour un principe sacré, une croyance religieuse profondément enracinés dans son cœur ? La grâce devait puissamment agir sur ces jeunes chrétiens, élevés dans les catacombes, et qui dans chacun de leurs aïeux et de leurs

(1) Aringhi, *Roma subterranea*, p. 495.
(2) Idem, p. 5.
(3) Idem.

proches devaient compter un martyr. Plus l'encens est pur, plus son arome est agréable à Dieu. Comment donc n'eût-il pas encouragé ces sacrifices du matin, dont l'odeur lui est si chère?

Il y a, à Rome, une église isolée au milieu des ruines qui avoisinent le Colisée. Cette église, qui, dédiée au premier des martyrs, porte, à cause de sa forme circulaire le nom de *Saint-Étienne-le-Rond*, possède des fresques d'une rare beauté, représentant tous les genres de supplices employés autrefois pour torturer les chrétiens. Jamais peintures ne m'ont paru plus saisissantes ni plus vraies, jusque dans leurs moindres détails. Il faudrait qu'un artiste catholique fît pour elles ce que M. Louis Perret vient de faire pour les fresques des catacombes, c'est-à-dire qu'elles fussent copiées par un crayon religieux qui en rendît toute la sainte horreur, et que, coloriées d'après les nouveaux procédés chromo-lithographiques, elles vinssent, sous la forme d'un précieux album, enrichir nos bibliothèques. Le pinceau parle aux yeux beaucoup mieux que la plume; il dit des choses que le meilleur écrivain ne saurait exprimer. Si ce travail artistique, pendant nécessaire du bel ouvrage de M. Louis Perret, existait, je vous dirais, cher Edouard, d'ouvrir l'*album des martyrs*, et de voir de vos propres yeux ce que je n'ose essayer de vous raconter, tant je me sens faible pour retracer un aussi gigantesque tableau dont tous les plans présentent un si grand nombre de personnages.

Parmi ces personnages, on retrouve toujours des juges, des bourreaux et des victimes; à peine si quelques rares figures de spectateurs, cruellement curieux, apparaissent au-dessus des épaules vigoureuses des exécuteurs à demi vêtus.

La scène s'ouvre sous le règne de Néron, et marche de tyrans en tyrans jusqu'à celui de Dioclétien inclusivement. On reconnaît tour à tour les jardins du César qui brûla Rome pour se donner le plaisir de contempler un vaste incendie. Ici, des chrétiens couverts de peaux de bêtes sont dévorés par des chiens furieux; là,

ils agonisent cloués sur une croix ; plus loin, on les a vêtus d'une tunique ensoufrée, attachés à un poteau où ils brûlent tout vifs, en guise de flambeaux pour éclairer le char du *divin* empereur qui s'est fait cocher. Ceux-ci sont jetés dans le Tibre avec une énorme pierre au cou ; ceux-là, étendus sur un chevalet, souffrent des tortures inouïes : car un bourreau leur laboure les flancs avec un horrible instrument nommé *forceps* (tenailles) ou *ungula* (ongles de fer), tandis qu'un autre leur promène une torche ardente sous la plante des pieds. Voici saint Laurent que l'on rôtit sur un gril ; plus loin saint Hippolyte que des chevaux écartèlent. A côté est un martyr que l'on écorche, après lui avoir arraché les ongles et les yeux. A celui-ci on casse les dents avec une pierre, puis on lui verse du plomb fondu dans la bouche ; celui-là est suspendu la tête en bas à une branche d'arbre, sous lequel est un feu alimenté avec un bois vert dont la fumée épaisse le suffoque. En voici un dont on a coupé la langue, les pieds et les mains, et que l'on presse entre deux gros madriers jusqu'à ce qu'il ait rendu, avec des flots de sang, son dernier soupir. En voilà un autre que l'on a éventré, et qui sert d'auge à des pourceaux affamés ; celui-ci est dévoré par les lions et les tigres de l'amphithéâtre ; celui-là est enterré vivant ; cet autre est mis jusqu'au cou dans un cloaque infect où les vers et les insectes immondes le dévorent. Cet homme que l'on plonge dans une chaudière d'huile bouillante, devant la porte Latine, est l'apôtre saint Jean, le disciple bien-aimé qui, durant la dernière Cène reposa sa tête virginale sur la poitrine du Sauveur ; il ne mourra point dans les tortures d'un affreux supplice, car cette huile fumante s'est changée miraculeusement en un liquide frais et parfumé. Domitien vaincu le reléguera dans l'île de Patmos, où les secrets de l'avenir lui seront revélés dans cette sublime extase dont il nous a laissé le récit, sous le nom mystérieux d'*Apocalypse*. Voici des vierges auxquelles on a coupé les mamelles, le nez et les oreilles ; elles n'en sont pas moins belles pour cela aux

yeux du divin Epoux qui les attend avec impatience dans les palais éternels. Celles-ci, dépouillées de leurs vêtements, sont exposées dans un *lupanar* ou lieu de prostitution ; mais l'aile invisible d'un ange les couvre et les protége ; celles-là, renfermées dans un filet, sont l'objet des fureurs d'un taureau dont les cornes leur donnent la mort. Plus loin, les bourreaux font un horrible usage des fouets plombés et des lanières ; ils taillent, ils coupent à l'envi dans la chair humaine, qui saigne et palpite sous leurs couteaux. Des bras, des jambes, des entrailles, des têtes roulent à leurs pieds ; c'est une affreuse boucherie, qui fait reculer d'effroi l'homme le moins sensible, et dont l'histoire des peuples n'avait jusque-là fourni aucun exemple.

Qu'ont donc fait tous ces malheureux que l'on mutile, que l'on écorche, que l'on torture aussi cruellement ? Pourquoi est-on si avide de leur sang ? Pourquoi s'étudie-t-on à rendre si atroces les douleurs de leur agonie ? Ce qu'ils ont fait ! Quoi ! vous ignorez donc que ce sont des impies qui refusent d'adorer les dieux de bronze, de marbre et d'or qui veillent au salut de l'empire, les dieux que César adore ! Ce qu'ils ont fait ! mais ils désertent les autels du *puissant* Jupiter et de la *chaste* Vénus pour courir à des assemblées secrètes où ils offrent un encens sacrilége à un Galiléen crucifié. *Areæ non sint ! Christianos ad leonem* !

Voilà, cher Edouard, la cause de tout ce sang, de tout ce carnage ; voilà pourquoi l'artiste nous a retracé tant de bourreaux et tant de victimes : c'est le combat de l'enfer contre le ciel ; mais dans cette bataille étrange ce sont les vainqueurs qui succombent, ce sont les morts qui triomphent.

Voyez-vous ces femmes qui parlent aux bourreaux, en leur glissant de l'or dans la main ? Eh bien, elles achètent la permission de venir, durant la nuit, visiter le champ de bataille, afin d'éponger le sang des martyrs et d'enlever ce que le feu, l'eau et la dent des bêtes a épargné. Contemplez avec quel empressement elles fondent sur ces restes sacrés, qui, pour elles, sont d'une valeur inesti-

mable ; elles se les disputent, elles se les volent. N'allez pas croire que ces femmes appartiennent à la classe obscure du peuple. Non, ce sont d'illustres et nobles matrones ; leurs époux étaient consuls, préfets, sénateurs ; elles ont de nombreux esclaves pour obéir à leurs moindres caprices ; et cependant vous les voyez se charger avec joie de membres mutilés, de cadavres sanglants, qu'elles recouvrent de leurs voiles. Pourquoi ce singulier courage ? Pourquoi cette dérogation aux coutumes des mœurs efféminées et voluptueuses de l'empire romain ? — Ces femmes sont chrétiennes, et ces cadavres sont des corps de martyrs !

Vous avez à présent le mot de l'énigme !

Mais où vont-elles porter ces lourds fardeaux qui les font plier ? Qui va les en débarrasser ? — Attendez : un char à deux roues, nommé *birote*, est là, dans le voisinage ; elles vont lui confier le faix sacré sous lequel leur corps délicat se courbe. Ce char prendra ensuite le chemin des catacombes, conduit par un esclave ou un paysan romain, qui connaît les sentiers les moins fréquentés et, par contre, les plus sûrs (1).

Je ne puis, mon cher Edouard, résister au plaisir de vous citer ici un passage du beau chapitre que M. l'abbé Gerbet a consacré aux catacombes dans son livre de *Rome chrétienne :*

« Ce moyen de transport, dit-il en parlant des *birotes*, favori-
« sait le secret des convois pendant les persécutions. C'était celui
« dont les gens de campagne se servaient pour apporter à Rome
« toute espèce de denrées, et pour remporter chez eux des provi-
« sions. Il était bien aisé d'y cacher les corps et les linceuls
« sous des sacs, sous des couvertures, sous un peu de foin
« pour le cheval, sans éveiller de soupçons. La rencontre de ces
« charrettes dans les alentours de la ville, même à une heure avan-
« cée de la nuit, n'étonnait personne. Les passants disaient peut-

(1) Sanctus autem Nicomedes presbyter in spelunca degens clam abstulit corpus ejus (Feliculæ), noctu *biroto* vehens illud ad casulam suam. (*Acta SS. Nerei et Achillei.*)

« être : Voilà un paysan bien attardé ; et le glorieux mort s'en « allait tranquille. Dans les cas d'urgence, si l'on n'avait pas pu « se procurer tout de suite le petit équipage, il fallait porter les « corps sur un brancard, à la faveur des ténèbres. Les catacombes « de Sainte-Priscille, entre autres, sont à la proximité de la ville. « Lorsque des chrétiens allaient inhumer leurs morts dans ce ci- « metière, ils passaient près d'un temple païen, qui avait été con- « sacré à *l'honneur*... Plus d'une fois, probablement, les corps « des martyrs furent déposés, durant quelques instants, dans l'ob- « scurité de la nuit, sur le seuil de ce temple. Les porteurs fati- « gués s'y asseyaient pour s'essuyer le front, en pensant aux « grands contrastes de ce monde. Ils disaient entre eux que les « vrais temples de l'honneur étaient pourtant ces cadavres pro- « scrits qu'ils allaient enterrer furtivement, et ils reprenaient avec « une sainte fierté le chemin des catacombes (1). »

Je vous ai raconté comment les fossoyeurs inhumaient le corps embaumé des martyrs, et comment, après avoir placé au-dessus du *loculus* le petit vase qui renfermait le sang, épongé sur le saint cadavre, ils gravaient la palme symbolique sur la pierre de son tombeau, afin de révéler à la postérité la plus reculée le beau titre que ses ossements devaient avoir à notre vénération.

Puisque l'occasion s'en présente, je vous dirai de suite quelques mots sur ce que l'on appelle dans l'Eglise *martyrs nommés* et *martyrs innommés.*

Les martyrs *nommés,* ou *de nom propre,* sont ceux sur le *loculus* desquels les fossoyeurs ont inscrit un nom ; les martyrs *innommés,* au contraire, sont ceux dont le *loculus,* offrant d'ailleurs la palme et le vase de sang, signes certains du martyre, ne présente aucun nom sur sa pierre tumulaire. Les premiers sont en assez grand nombre. Voici leurs noms par ordre alphabétique, tels que nous les donne le martyrologe romain, jusqu'au XVIIe siècle.

(1) L'abbé Gerbet, *Rome chrétienne*, p. 138.

Abacum.
Abdon.
Abundantius.
Abundius.
Acestus.
Achilleus.
Agape.
Agapetus, clerc.
Agnes, vierge.
Alexander, évêque.
Amantius.
Anastasia.
Anastasius.
Anolinus.
Anthymus, prêtre.
Antoninus.
Antonius, bourreau converti.
Apronianus.
Aragon.
Archelaus, diacre.
Artemius.
Asterius.
Audifax.
Aurea, vierge.
Aurelianus.
Balbina, vierge.
Basileus.
Basilides.
Basilissa.
Basilius, clerc.
Basilla.
Bassus.
Beatrix.
Bibiana, vierge.
Blanda.
Blastus.
Bonifacius.
Bonosa.
Bonus, clerc.
Cæcilia, vierge.
Cælestinus.
Calepodius, prêtre.
Calocerus.
Calumniosus, clerc.
Candida.
Castorius.
Castulus.
Castus, clerc.
Celsus, enfant.
Chionia.
Chromatius, clerc.
Chrysanthus.
Cirinus.
Claudius, sous-diacre.
Concordia.
Concordius.
Constantius.
Corona.
Crescens.
Crescentianus.
Crescention.
Crescentius, lecteur.
Crispinianus.
Crispus.
Cutia.
Cyriaca, matrone.
Cyriacus, évêque.
Cyrilla, vierge.
Cyrillus, clerc.
Cyrinus.
Cyrus.
Dafrosa, matrone.
Daria.
Decoratus, diacre.
Demetria, vierge.
Demetrius.
Digna.
Diodorus, prêtre.
Diogenes.
Dionysius, clerc.
Dominanda, vierge.
Flavia Domitilla.
Donata, vierge.
Emerentiana, vierge.
Emerita.
Epictetus.
Epimachus.
Epiphanius.
Eventius, prêtre.
Eugenia, vierge.
Eugenius.
Eunuchius, clerc.
Eusebius, prêtre.
Eutropius.
Eutychetes.
Eutychius.
Exuperius.
Exuperantius, clerc.
Fabianus.
Fabius.
Faustinus.
Faustus.
Félicité, matrone, avec ses sept fils.
Felicianus.
Felicissimus, clerc.
Felicula, vierge.
Felix, prêtre.
Festus.
Florus.
Fortunatus.
Gabinus.
Gallicanus, général.
Getulius.
Gordianus, ambassadeur des Gaules.
Gorgonius.
Gregorius, prêtre.
Hadria.
Helpidius.
Heraclius.
Herculanus.
Hermes.
Hilaria, vierge.
Hilaria, matrone.
Hilarinus.
Hippolytus, évêque.
Honoratus, clerc.

Honorius.
Hyacinthus.
Jacobus.
Januaria.
Januarius, clerc.
Jason.
Joannes, clerc.
Joannes, prêtre.
Jovinus.
Irenæus.
Irene.
Judas.
Julianus.
Julius, sénateur.
Justinus, prêtre.
Largus.
Laurentius.
Liberalis.
Longinus.
Lucia.
Lucianus, clerc.
Lucilla, vierge.
Lucina.
Lucius.
Macarius, exorciste.
Magnus, clerc.
Mamilianus, prêtre.
Mandales.
Maprilius.
Marcellinus, prêtre.
Marcellus, prêtre.
Marcianus, prêtre.
Marcus.
Maria.
Marianus, diacre.
Marius.
Marmenia.
Martha.
Martialis, clerc.
Martina, vierge.
Martinianilla.
Martinianus.
Maurus, clerc.
Maxilianus.
Maximus, prêtre.
Maximus, commentateur.
Maximus, général.
Megistus.
Miles, évêque.
Milex.
Nabor.
Nazarius.
Nemesius, diacre.
Neo.
Nereus.
Nicasius.
Nicomedes.
Nicostratus.
Nominanda, vierge.
Nympha.
Olympius.
Palmatius, consul, et toute sa famille.
Pamphilius.
Pancratius, enfant.
Papias.
Parthemius.
Pastor.
Paulina, vierge.
Paulus.
Peregrinus.
Petrus, exorciste.
Petrus, soldat.
Philippus.
Pollion.
Pontianus, enfant.
Præpedigna.
Prætextatus, prêtre.
Primitivus.
Primus.
Prisca, vierge.
Priscilla.
Processus.
Protus.
Pygmenius, prêtre.
Quartus.
Quintus.
Quirinus.
Redempta.
Restitutus.
Rogantina, vierge.
Rogata.
Romanus, portier.
Romanus, soldat.
Romula.
Rufina.
Rustica, vierge.
Sabinianus.
Salvianus.
Saturnina, vierge.
Saturninus.
Sebastianus.
Secunda.
Secundina.
Sempronius.
Sennen.
Serotina, vierge.
Servilianus.
Severus, prêtre.
Silvanus.
Simeon.
Simon.
Simplicius.
Sisinnius.
Smaragdus.
Soter, vierge.
Sozima.
Stacteus.
Stephanus, clerc.
Stratoclinus, lecteur.
Susanna, vierge.
Symmetrius, prêtre.
Symphorianus.
Symphorosa, matrone, avec ses sept fils.
Tarsicius, acolyte.
Tertullinus.
Theodora.

Theodosius.	Tranquillinus, prêtre.	Vincentius, clerc.
Theodulus, prêtre.	Tripodes.	Vitalis.
Thrason.	Valentinus.	Zeno, tribun militaire.
Tiburtius.	Valerianus.	Zoticus.
Timotheus.	Victor.	

Remarquez bien que la plupart de ces noms sont répétés jusqu'à cinq ou six fois sur les pierres tombales des catacombes, et que, par conséquent, ils augmentent le nombre des martyrs connus, dont je viens de vous donner la liste glorieuse. Oui, elle est glorieuse, cette liste qui nous a transmis et qui léguera à la postérité la plus reculée les noms des principaux *témoins* du Christ! Si l'histoire profane a enregistré avec orgueil les noms et prénoms de ses rois, de ses princes, de ses héros, de ses génies les plus célèbres, pourquoi l'Eglise n'inscrirait-elle pas en lettres d'or les noms de ses enfants, premiers-nés, qui sont morts pour sa défense, ces noms vénérables qui, gravés grossièrement par la main du fossoyeur sur la pierre du *loculus*, ont reçu leur plus radieuse illustration dans la sainte obscurité des catacombes? Rome païenne avait fait placer au Capitole ses fastes consulaires, burinés sur le marbre de Paros; Rome chrétienne a recueilli, dans la plus belle galerie du Vatican, tous les feuillets épars du grand livre de la cité des martyrs. Chaque jour vient augmenter cette riche collection; car, chaque jour encore, la pioche du terrassier découvre de nouvelles tombes qui présentent le nom d'un martyr romain.

L'un de mes plus grands désirs, l'un de mes souhaits les plus ardents eût été d'assister à une ouverture solennelle de *loculus*, à la cérémonie d'une *levée de corps;* mais la circonstance ne s'est pas encore offerte pour satisfaire ma pieuse curiosité. Des témoins oculaires m'ont raconté quelques détails intéressants sur cette touchante cérémonie. J'aime mieux vous citer, en l'abrégeant, le récit que fait M. l'abbé Gaume, dans ses *Trois Rome*, d'une levée de corps à laquelle il a assisté :

« La garde générale des catacombes est confiée au cardinal-vi-
« caire; son premier lieutenant est le prélat-sacristain du palais
« apostolique... Sous les ordres de ce dernier sont plusieurs ec-
« clésiastiques, nommés *députés des catacombes.* Ils désignent
« les cimetières où les fouilles doivent avoir lieu, dirigent et
« surveillent les travaux des fossoyeurs. Ceux-ci, au nombre de
« vingt ou trente, sont des hommes recommandables par leur
« probité et leur expérience... Lorsqu'en déblayant les galeries
« ils découvrent un *loculus* qu'ils présument être un tombeau
« de martyr, ils en donnent avis au député particulier de la ca-
« tacombe. Cet ecclésiastique se rend aussitôt sur les lieux, exa-
« mine soigneusement la tombe, s'assure qu'elle est parfaitement
« intacte, et constate l'existence des signes du martyre. Le car-
« dinal-vicaire et l'évêque-sacriste de Sa Sainteté sont prévenus
« à leur tour, et ils indiquent le jour où se fera l'ouverture du
« tombeau... Je fus invité à y assister. Notre heureuse *caravane*
« se composait de quinze personnes, y compris monseigneur
« sacriste, évêque de Porphyre, le député des catacombes et le
« père Marchi. Munis de torches allumées et de chandelles de
« réserve, nous descendîmes dans le cimetière de Sainte-Pris-
« cille, à cinquante pieds au-dessous du sol... Dirigés par les
« fossoyeurs, nous nous engageâmes ensuite dans des galeries
« basses et tortueuses. Plusieurs fois, nous fûmes obligés de
« ramper sur nos mains et d'affronter la boue séculaire formée
« par les infiltrations assez fréquentes qui ont plus ou moins
« dégradé les catacombes de Sainte-Priscille. Après un long
« trajet dans ce difficile labyrinthe, nous arrivâmes à un endroit
« où la galerie se relève un peu, et permet, sinon de se tenir de-
« bout, du moins de n'être pas entièrement accroupi. Le fos-
« soyeur qui éclairait la marche s'arrêta tout à coup et s'écria :
« *Ecco* (voilà)! et il indiquait le *loculus* du martyr. A ce mot,
« chacun reste immobile à la place qu'il occupe : seul, monsei-
« gneur sacriste s'avance auprès du tombeau.

« Il promène lentement sa torche sur toutes les parties du *lo-*
« *culus*, examine avec la plus minutieuse attention la pierre « tombale, le scellement, les endroits présumés du vase de sang. « Lorsqu'il s'est assuré que tout est parfaitement intact, il fait « signe à l'un des fossoyeurs, qui s'avance, tenant d'une main son « flambeau, de l'autre un petit outil de mineur : ordre lui est « donné de procéder à la recherche du vase de sang. L'ouvrier « se met à l'œuvre. Avec la pointe de son instrument, il pique « légèrement la paroi de la galerie aux deux extrémités du *lo-*
« *culus;* puis, ayant rencontré deux taches blanchâtres, il les « éraille avec précaution; plusieurs couches de chaux tombent « en miettes, et enfin laissent entrevoir deux vases de sang.

« A l'apparition de ces signes vénérables, je ne sais quel fris-
« son parcourut nos membres. Jusque-là, forcé par le peu d'élé-
« vation de la galerie à se tenir accroupi, les mains appuyées sur « les genoux, tout le monde se prosterna, prêtres et laïques. « Nous récitâmes d'une voix unanime des psaumes choisis et des « oraisons analogues à l'imposante découverte...

« Cependant, les petites ampoules, moitié pleines d'un sang « coagulé, étaient entre les mains de monseigneur Sacriste. Il les « avait approchées de sa torche, et avait reconnu, comme nous, à « la lueur des flambeaux, des taches de sang sur les parties vides. « Par ses ordres, deux fossoyeurs procédaient à l'enlèvement de « la pierre tombale; elle était si fortement scellée, qu'elle se fen-
« dit par le milieu sous l'effort du levier. Les morceaux, précieu-
« sement recueillis, furent confiés à l'ecclésiastique député de la « catacombe. En même temps un autre prêtre, appelé par mon-
« seigneur Sacriste, avait approché de la tombe ouverte deux « longues caisses en bois, destinées à recevoir les ossements des « martyrs. Je dis des martyrs; car le *loculus* était un *bisomum*, « il contenait deux corps. Les martyrs étaient couchés sur le dos, « à côté l'un de l'autre; les chairs, les muscles, la plupart des « cartilages étaient consumés; les ossements seuls restaient

« dans leur intégrité, moins ceux qui avaient été violemment « rompus par la dent des bêtes ou par les instruments de sup- « plice. C'est avec beaucoup de soin que le prêtre dut les toucher « et les prendre, tant l'humidité les avait ramollis. Chaque corps « fut déposé dans sa caisse particulière avec son vase de sang.

« Après cette solennelle et délicate opération, monseigneur « sacriste, qui n'avait pas quitté un instant l'ouverture du *locu-* « *lus*, ferma lui-même les deux caisses et les scella de son sceau « en trois endroits différents. Porté par des ecclésiastiques, comme « l'arche du désert sur les bras des lévites d'Israël, le précieux « dépôt prit la tête de la caravane qui le suivit en continuant les « hymnes et les prières jusqu'à l'entrée de la catacombe. Là, « monseigneur sacriste brisa les sceaux qu'il avait apposés, et « rouvrit les caisses afin de faire prendre l'air aux ossements et « de les raffermir. Assis à la petite table sur laquelle les saintes « reliques étaient placées, il dressa dans le plus grand détail le « procès-verbal de ce qui avait eu lieu. Pendant ce temps-là, le « père Marchi nous faisait examiner la pierre tombale ; on se « mit à déchiffrer l'inscription. Elle contenait le nom des mar- « tyrs et la date de leur mort. Le premier s'appelait *Heliodorus;* « le nom du deuxième, imparfaitement gravé, ne put être lu sur- « le-champ. Il en fut autrement du millésime : l'an 200 nous « apprit qu'ils furent victimes de la grande persécution de Sep- « time-Sévère.

« Le procès-verbal fut lu à haute voix, signé par les témoins, « revêtu du sceau de monseigneur Sacriste, et déposé dans une « des caisses. Les caisses elles-mêmes, refermées et scellées « comme la première fois, furent placées avec la pierre dans la « voiture de monseigneur sacriste, qui les emporta à la custode « générale. Ce sanctuaire auguste est comme le quartier général « des martyrs sortis des catacombes. Là, ces héros, ces héroïnes « de la foi primitive, attendent les ordres du Vicaire de Jésus- « Christ, pour aller porter aux églises des différentes parties du

« monde le triple secours de leur présence, de leurs exem-
« ples et de leurs prières (1). »

Telle est, mon cher Edouard, la manière dont on procède, à Rome, pour extraire les corps des martyrs des catacombes. En présence d'une aussi grande sollicitude, reste-t-il à l'incrédulité le plus petit mot à dire ?

Quant aux martyrs *innommés*, vous concevez, mon ami, que leur nombre est immense. Au fort de la persécution, les fossoyeurs, surchargés de besogne, n'avaient, certes, pas le temps de graver sur la pierre du *loculus* le nom de tous les martyrs qui, chaque jour, leur arrivaient par centaines. D'ailleurs, des chrétiens désignés par le pontife avaient reçu l'ordre de recueillir, autant que les difficultés de la circonstance le permettaient, le nom et les actes des martyrs. Un signe, une palme tracée grossièrement et à la hâte, suffisaient donc, avec le vase du sang, pour indiquer les lieux où reposaient les corps des courageux athlètes du Christ, dont les noms étaient consignés dans les archives de l'Eglise naissante et déjà si persécutée. Hélas ! pourquoi faut-il que l'impiété de l'un de ses plus cruels persécuteurs ait anéanti la précieuse collection des monuments originaux qui nous eussent transmis les noms, l'âge et sans doute la profession de tant de milliers de chrétiens, morts pour la défense de la foi ? Pourquoi faut-il que le féroce et lâche Dioclétien ait livré aux flammes (2), dans la place publique, toutes ces pièces si intéressantes pour la postérité ? Dieu l'a permis, ne murmurons point ; car le mystère qui environne l'origine des martyrs innommés ne nous les rend pas moins vénérables, et l'on a pu sauver du bûcher, allumé par Dioclétien, assez d'actes pour dresser les catalogues qui ont servi de base aux martyrologes romains.

Mais comment désigner entre eux ces martyrs dont les anges

(1) L'abbé Gaume, *Les trois Rome*, t. III, p. 581, 582, 583, etc.
(2) Euseb., *Hist.*, lib. VIII, c. II et III. — Baron., *De Martyrolog.*, c. III.

seuls savent le nom? L'Eglise, pour empêcher de les confondre, leur a donné à chacun une dénomination particulière. Ainsi, se servant de tous les adjectifs latins qui expriment une qualité propre à tous les serviteurs de Dieu, elle les a appelés : *Felix* (heureux), *Justus* (juste), *Fortis* (fort), *Prudens* (Prudent), *Victor* (vainqueur), etc.; et c'est sous des noms semblables que nous rendons à leurs ossements sacrés le culte de vénération qui leur est dû.

LA FONTAINE DES CATACOMBES.

— Au milieu du silence, au milieu de la nuit,
Entends-tu, voyageur, surgir un faible bruit?
Suspends, suspends ta course à travers les ténèbres;
N'avance pas plus loin sous les voûtes funèbres!

— Qui peut gémir ainsi dans le fond des tombeaux?
Quel souffle des martyrs peut remuer les os?
D'où vient ce son lointain, cet étrange murmure?
On dirait un ruisseau qui, sous l'herbe, murmure,
Surmontant les cailloux qu'il rencontre en son lit.

— Incline, pour mieux voir, ton flambeau qui pâlit;
Cherche, cherche des yeux, de tout côté, dans l'ombre,
La cause de ce bruit qui trouble la nuit sombre.

— C'est en vain que je veux percer son voile noir.
Mon œil plonge partout, mais il ne peut rien voir.

— Alors, ô voyageur, que ton oreille écoute,
Et que ton pied poursuive avec lenteur sa route.

— Je distingue un peu mieux la nature du son :
C'est le baiser du flot aux branches d'un buisson ;
C'est le bruit de la source... Oui, la chose est certaine,
Ici, parmi les morts, murmure une fontaine.
Mais à quoi, dis-le-moi, peuvent servir ces eaux,
Baignant le marbre obscur d'un long rang de tombeaux ?
En ces lieux ténébreux, en ce lugubre asile,
Qui fit sortir de terre une source inutile?

— Inutile ! dis-tu. Mais crois-tu, voyageur,
Qu'un peu d'eau n'était pas utile au fossoyeur,
Quand, creusant cette ville aux carrefours immenses,
Il sentait de la soif, lui, les ardeurs intenses ?
Crois-tu donc qu'un peu d'eau ne devait pas couler,
Pour rafraîchir sa main lasse de travailler?
Et puis, que de chrétiens, venus aux catacombes,
Avaient besoin de boire en essayant leurs tombes !
Le pain de la douleur ne se rompt pas sans eau,
Il en tombe des yeux quand se tait le ruisseau.
En outre, il en fallait au pontife suprême,
Aux prêtres, pour donner la grâce du baptême ;
Pour laver et bénir ; pour mélanger au vin,
Pendant le sacrifice adorable et divin.

Non, la source toujours n'arrose pas les plaines ;
Non, Dieu, pour les bois seuls, ne fit point les fontaines.
Ni les vallons secrets, ni les riants coteaux,
Ni les arbres touffus où nichent les oiseaux,
Ni les buissons épais, ni l'herbe des prairies,
Ni l'insecte qui court sur les rives fleuries,
Ni tout ce qui se meut à la clarté des cieux,
Ne possède le droit exclusif d'être heureux.
A la fleur, au poisson, à l'aigle, à la panthère,
A tous il faut de l'eau, lorsque la soif altère ;
Il en faut dans les prés, il en faut dans les bois ;
Il en faut pour le pauvre, il en faut pour les rois !

— Cette source, pourquoi son onde fugitive
N'a-t-elle pas gardé sa forme primitive ?
En un bassin pourquoi tous ses flots retenus
Ne sont-ils pas encore aujourd'hui contenus ?

— Le temps,qui détruit tout de sa faux abhorrée,
Le temps a dégradé la piscine sacrée ;
Et ses flots, dans la nuit se glissant au hasard,
Vont se perdre, en chantant, bien loin de tout regard.
Depuis qu'ils ont miné la pierre de leur digue,
Ils sèment leurs trésors comme l'enfant prodigue.
De ses feux le soleil ne les dore jamais ;
Nés dans la solitude, ils coulent dans la paix ;
L'écho du souterrain seul redit leur murmure,
Et la terre des morts boit seule leur eau pure !

— Arrêtons-nous, ami, quelque temps sur ses bords,
Et prêtons une oreille à ses charmants accords ;
Sa voix, dans la nuit sombre, est plaintive et touchante :
J'aime un ruisseau caché, j'aime un ruisseau qui chante.

—Qu'il soit fait, voyageur, selon ton bon plaisir :
Mon âme, en ce moment, partage ton désir.

LE CHANT DE LA SOURCE.

« Écoutez donc ma voix, vous qui voulez l'entendre ;
« Écoutez les doux sons que ma lyre va rendre :

« Voix de Dieu dans les cieux ! Voix de Dieu sur les eaux !
« Béni soit le Seigneur des mers et des ruisseaux !

« L'esprit de Jéhovah, dès le berceau du monde,
« Comme l'arche future, était porté sur l'onde :

« Car l'Éternel chérit les fleuves et les mers ;
« Son souffle aime à jouer avec les flots amers ;
« Il aime les torrents dont le cours est rapide ;
« Il aime les grands lacs et la source limpide !

« Voix de Dieu dans les cieux ! Voix de Dieu sur les eaux !
« Béni soit le Seigneur des mers et des ruisseaux !

« Quoique toute petite, à ses yeux je suis grande.
« J'obéis à sa voix lorsque sa voix commande ;
« C'est parce qu'il le veut que la nuit est mon jour.
« Que me fait le soleil, puisque j'ai son amour ?
« Mon chant sait bien monter toujours à son oreille,
« Et ma voix, entre mille, est pour lui sans pareille.

« Voix de Dieu dans les cieux ! Voix de Dieu sur les eaux !
« Béni soit le Seigneur des mers et des ruisseaux !

« Dans le sein de la terre il m'a, jadis, formée ;
« Depuis dix-huit cents ans, je suis sa bien-aimée.
« Il m'a communiqué, lui-même, sa vertu ;
« Mon flot de son pouvoir se trouve revêtu :
« Je lave les péchés de l'âme repentante,
« Et mon onde féconde à la grâce l'enfante.

« Voix de Dieu dans les cieux ! Voix de Dieu sur les eaux !
« Béni soit le Seigneur des mers et des ruisseaux !

« J'ai vu les saints martyrs, au courage intrépide,
« Retirer de mon sein une main toute humide ;
« Ils étanchaient leur soif au courant de mes eaux,
« Et m'appelaient entre eux *la source des tombeaux*.
« Que de fois à leur sang mon onde s'est mêlée,
« Lorsqu'on les rapportait de l'horrible mêlée !

« Voix de Dieu dans les cieux ! Voix de Dieu sur les eaux !
« Béni soit le Seigneur des mers et des ruisseaux !

« En quel lieu pourrait-on trouver une eau plus sainte ?
« Qui peut voir, sans amour, sans respect et sans crainte,

« Une eau que si souvent le pontife romain,
« Pour baptiser, a prise en le creux de sa main;
« Une eau que les chrétiens, pendant l'agape, ont bue,
« Et qui de la vertu du Seigneur est imbue?

« Voix de Dieu dans les cieux! Voix de Dieu sur les eaux!
« Béni soit le Seigneur des mers et des ruisseaux!

« A présent, dans ma nuit, je coule solitaire;
« Mais que me fait l'oubli? Qui me force à me taire?
« Je chante; et, sur mes bords se plaisant à venir,
« Les anges à mon chant s'unissent pour bénir...
« J'arrose des tombeaux et je suis immortelle.
« Qui peut trouver sur terre une source plus belle?

« Voix de Dieu dans les cieux! Voix de Dieu sur les eaux!
« Béni soit le Seigneur des mers et des ruisseaux!

LETTRE XV.

SOMMAIRE.

Les Grottes-Vaticanes. — Tombeau de saint Pierre. — Galeries découvertes dans les fouilles profondes faites pour jeter les fondements de la basilique de Saint-Pierre. — Fontaine des Grottes-Vaticanes chantée par le pontife saint Damase. — Empressement des chrétiens de tous les siècles à venir vénérer le glorieux sépulcre de saint Pierre. — Inscriptions funèbres.

ROME, le 15 mars 1851.

De tous les cimetières souterrains, celui qui est connu sous le nom de *Grottes-Vaticanes* est sans contredit le premier qu'un chrétien doive visiter, tant à cause de son origine, qui est la plus ancienne, qu'à cause du bonheur qu'il a de posséder le glorieux tombeau du prince des apôtres. Ce cimetière remonte à Néron;

il fut creusé en l'an 66 de l'ère chrétienne, sous le consulat de C. Lecanius Bassus et de M. Licinius Crassus. Il est très-probable que d'abord il servit à cacher aux yeux du farouche empereur les assemblées des chrétiens; car Aurélius, évêque de Limoges, raconte, dans les *Actes du martyre de saint Martial*, que ce saint, entrant à Rome avec Stephanus, général converti par lui au christianisme, trouva l'apôtre saint Pierre dans un lieu appelé *Vatican*, où il instruisait un peuple nombreux (1). Ce ne fut guère que cinq ans après l'arrivée du chef des apôtres dans la capitale du monde romain que Néron laissa éclater sa haine contre le nom chrétien, et qu'au dire de Tacite il inventa toute espèce de supplices, afin de punir les disciples de Jésus-Christ d'un crime dont le cruel César, lui seul, était coupable (2). Pour son barbare plaisir, il livra aux bêtes et aux bourreaux une multitude d'innocents, il alluma des bûchers, aiguisa des haches et éclaira ses jardins avec des flambeaux vivants. Il fallut alors donner la sépulture à tant de martyrs; les grottes du Vatican, situées dans le voisinage de la naumachie de Néron, servirent donc de cimetière. Ces grottes, creusées primitivement dans un sol argileux, avaient dû servir à quelque potier, qui en avait extrait la terre glaise destinée à la fabrication des vases et des plats d'argile à l'usage du peuple. Nous trouvons un singulier rapprochement entre ce champ du potier romain qui devient la sépulture des premiers chrétiens, encore étrangers à Rome, et cet autre champ d'un potier hébreux qui, acheté *trente deniers* (prix du sang de Celui que le traître Judas avait vendu aux Prêtres et

(1) Ingredientes vero Romam, invenerunt apostolum in loco qui dicitur Vaticanus, docentem multas populorum turmas. (Aringhi, p. 13.)

(2) Ergo abolendo rumori Nero subdidit reos et quæsitissimis pœnis affecit, quos per flagitia invisos vulgus *christianos* appellabat. Igitur primo correpti qui fatebantur; deinde indicio eorum *multitudo ingens*, haud perinde in crimine incendii quam odio generis humani convicti sunt. (Tacite, *Hist.*, lib. xv.)

aux Scribes), fut assigné pour être la sépulture des étrangers (1).

La colline du Vatican est la sœur du mont Calvaire : tous les deux, cher Edouard, ont été baignés d'un sang vermeil qui a lavé les péchés du monde ; sur l'une mourut le Maître, sous l'autre furent ensevelis les disciples. La croix qui les domine a été vue de toute la terre, et c'est de leur flanc sacré que sont sorties ces sources d'eaux jaillissantes qui donnent la vie éternelle !

Quand saint Pierre eut été crucifié, la tête en bas, sur le mont Janicule, près de l'obélisque de Néron (2), les chrétiens enlevèrent son corps secrètement, et le déposèrent sous un térébinthe, près de la naumachie, dans un lieu appelé Vatican (3). Ce térébinthe, aux rameaux toujours verts, ombrageait l'entrée de la grotte qui reçut la dépouille mortelle du prince des apôtres, et abrita ainsi le tombeau du premier vicaire de Jésus-Christ. Il était l'embryon de l'arbre immense, figure de l'Eglise, et dont les racines, puisant leur suc nourricier dans la colline où reposent les ossements de celui auquel le divin Maître a dit : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*, y trouvent cette abondance de séve qui donne à ses branches toujours vertes et feuillées la vigueur et l'étendue que nous admirons aujourd'hui. Autour de l'humble sépulcre du pêcheur de la mer de Tibériade, devenu pêcheur d'hommes, vinrent se grouper une multitude d'autres sépulcres, comme de nombreux soldats viennent, au jour d'une grande bataille, se ranger sous le drapeau d'un chef

(1) Emerunt ex illis agrum figuli, in sepulturam peregrinorum. (Matth., c. XXVII, v. 7.)

(2) Non modo Petrum juxta naumachiam, sed etiam juxta *Neronianum obeliscum* in crucem actum fuisse asseritur. (Aringhi, *Roma subterranea*, p. 28.)

(3) Sustulerunt corpus S. Petri clam, et posuerunt illud sub terebintho, prope Naumachiam, in hoc qui dicitur Vaticanus. (Idem, p. 29.)

expérimenté. Parmi les plus illustres nous citerons ceux des papes martyrs : S. Lin, S. Anaclet, S. Evariste, S. Sixte I, S. Télesphore, S. Hygin, S. Pie I, S. Eleuthère, S. Victor, S. Fabien et S. Jean I. Plus tard d'autres pontifes, tels que S. Léon I, S. Simplicius, S. Gélase II, S. Symmaque, S. Hormisdas, S. Agapet, S. Grégoire le Grand, S. Boniface IV, S. Dieudonné, S. Eugène I, S. Vitalien, S. Agathon, S. Léon II, S. Serge I, S. Grégoire II, S. Grégoire III, S. Zacharie, S. Paul I, S. Léon III, S. Léon IV, S. Nicolas I, S. Léon IX et S. Félix IV, descendirent aussi dans les Grottes-Vaticanes pour dormir de leur dernier sommeil en compagnie de leur auguste et glorieux prédécesseur. Avec eux y vinrent des empereurs, des rois, des reines et des princes de toutes les parties du monde. Il serait trop long de vous nommer ici, cher Edouard, les Honorius, les Valentinien, les Othon II; les Cedwella, roi des Saxons occidentaux; les Conrad, roi des Merciens; les Offa, roi des Saxons; les Ina, roi des Anglais; les Eldiburge, les Termantia et tant d'autres royaux personnages qui reposent dans les souterrains au-dessus desquels s'élève à présent lá majestueuse et vaste basilique de Saint-Pierre. Il me suffira de vous dire que le tombeau du prince des apôtres a réuni autour de lui toutes les gloires de la terre, comme le tombeau de Jésus-Christ a réuni autour de lui toutes les gloires du ciel.

Les Grottes-Vaticanes d'aujourd'hui, revêtues de marbre et d'or, ne ressemblent plus à celles d'autrefois. Leur plan primitif a été entièrement changé. Ce ne sont plus les étroites galeries, les modestes *loculi*, les petites cryptes du temps de saint Pierre; car, en jetant les fondements de la basilique constantinienne, que remplace l'œuvre magnifique commencée par Jules II et terminée par Paul V, on a bouleversé, comblé, anéanti la plus grande partie du premier cimetière chrétien. Néanmoins, quand Michel-Ange eut conçu ce temple gigantesque que tout l'univers admire, et qu'il fallut fouiller profondément le sol pour en as-

seoir solidement la base, la pioche des ouvriers mit à découvert des galeries souterraines remplies de tombeaux, d'oratoires, de *cubicula*, semblables à ceux des autres cimetières. Ces *cubicula* étaient ornés d'images saintes et de peintures religieuses, dont Alpharanus nous a laissé la description (1). Le même savant rapporte que l'on trouva dans ces cryptes un grand nombre de *loculi* de martyrs, avec des vases contenant un sang liquide et vermeil.

Bien plus, sous le pontificat de Paul III, les fouilles dont nous parlons amenèrent la découverte de plusieurs instruments de supplice, entre autres d'une formidable tenaille de fer, armée de dents aiguës, qui servait à déchirer les corps des martyrs étendus sur le chevalet.

Ce forceps se conserve précieusement dans le trésor de la basilique de Saint-Pierre, avec une inscription latine qui en perpétue l'invention (2). On trouva également plusieurs beaux sarcophages en porphyre et en marbre rare. Antoine Bosio les a savamment décrits dans son livre admirable *Des Antiquités de la Rome souterraine.*

Les Grottes-Vaticanes possédaient une fontaine dans les eaux de laquelle saint Pierre et les premiers pontifes, ses successeurs, durent souvent administrer le sacrement de baptême aux païens convertis. Sous le pape Libérius, cette fontaine, à moitié comblée et détruite par l'injure du temps, répandit ses eaux dans les galeries de la catacombe et s'infiltra jusque dans les tombeaux des martyrs, dont elle endommagea les ossements sacrés. Damase, qui alors n'était que prêtre de l'Eglise romaine, recueillit dans un seul lit ces eaux errantes, et rétablit dans son état primitif le baptistère de saint Pierre, pour lequel il composa

(1) Aringhi, *Roma subterranea*, p. 18.

(2) Forceps ferreus, seu instrumentum ad torquendum martyres, repertum in sepulcris martyrum, cum tempore Pauli III noviter effoderentur fundamenta basilicæ. (Idem, p. 20.)

une inscription en vers latins (1). Le poëte Prudentius chanta la même fontaine avec non moins de verve et d'élégance (2). Certes, le sujet était assez beau pour enflammer le génie de ces grands hommes dont la lyre, aux cordes bénies, ne résonnait qu'au fond des sanctuaires ou sur le bord des tombeaux chrétiens. Ce devait être un touchant spectacle que d'entendre ces poëtes-pontifes chanter, dans la langue de Virgile, les louanges du Roi des martyrs et celles des athlètes intrépides qui se laissèrent déchirer par la dent des bêtes, ou massacrer par le glaive des bourreaux, plutôt que de renier l'amour d'un Dieu mort pour eux. Il y a, mon cher Edouard, dans notre catholicisme des trésors de poésie que les esprits forts du siècle ne soupçonnent

(1) Cingebant latices montem, teneroque meatu
Corpora multorum cineres atque ossa rigabant.
Non tulit hoc Damasus, communi lege sepultos
Post requiem tristes iterum persolvere pœnas.
Protinus aggressus magnum superare laborem,
Aggeris immensi dejecit culmina montis,
Intima sollicitus scrutatus viscera terræ,
Siccavit totum, quidquid madefecerat humor,
Invenit fontem, præbet qui dona salutis.
Hæc curavit Mercurius, levita fidelis.
(Damasus, apud Aringhi, p. 22.)

(2) Dextra Petrum regio tectis tenet aureis receptum
Canens oliva et murmurans fluento.
Namque supercilio saxi liquor ortus excitavit
Fontem perennem Chrismatis feracem.
Nunc pretiosa ruit per marmora, lubricatque clivum,
Donec fluente fluctu et colymbo.
Interior tumuli pars est, ubi lapsibus sonoris
Stagnum navali volvitur profundo.
Omnicolor vitreas pictura superne tingit undas,
Musci relucent, et virescit aurum,
Cyaneusque latex umbram trahit imminentis ostri :
Credas moveri fluctibus lacunar,
Pastor oves alit ipse illic gelidi rigore fontis,
Videt sitire quas fluenta Christi.
(Prudentius, apud Aringhi, p. 23.)

même pas. Pour être vraiment poëte, il faut aimer Dieu : hors de ce saint amour, tout est mensonger; tout est faux dans le ton comme dans les paroles. C'est la foi qui est le seul foyer sacré où puisse s'embraser un génie : les autres flammes ne sont qu'artificielles; ce sont des feux follets qui s'élèvent d'un marais fangeux, et que le moindre souffle éteint.

Mais revenons à notre fontaine. Ses eaux coulent encore aujourd'hui dans une des cours du palais apostolique. Elles jaillissent dans un bassin de marbre, orné de sculptures, et l'inscription suivante apprend à la postérité leur sainte origine :

AQVAM VATICANI COLLIS
INCERTO OLIM A CAPITE DEERRAN-
TEM A B. DAMASO INVENTA SCA-
TVRIGINE AD LAVACRVM NOVÆ
GENERATIONIS IN FONTEM COR-
RIVATAM RVRSVS AMISSAM
INNOCENTIVS X PONT. MAX.
CONQVISITAM REPERTAMQVE,
AC MIRE PROBATAM
FONTI RECENS EXSTRVCTO RESTI-
TVIT, VT IN VRBE AQVIS PEREGRI-
NIS AFFLVENTE,
ÆDES VATICANÆ SVAM HANC
HABERENT GEMINA SALVBRITATE
GRATIVS HAVRIENDAM.
ANNO DOMINI M. DC. XXXIX.
PONTIFICATVS SVI V.

L'on montre, dans les nouvelles Grottes-Vaticanes qui s'étendent sous la basilique de Saint-Pierre, un *polyandrum* de marbre et de porphyre, portant cette inscription :

LOC. MA. CCLVIIII IN C.
Locus martyrum CCLVIIII in Christo.
« Sépulture de 259 martyrs en Jésus-Christ. »

Ce chiffre, si élevé qu'il soit, vous paraîtra pourtant bien minime quand vous saurez, mon cher Edouard, que les anciennes archives du Vatican comptent jusqu'à *dix mille* martyrs en un seul jour (1). Ce fut le 22 juin que cette glorieuse armée de triomphateurs passa du cirque de l'infâme Néron dans le cimetière, déjà si rempli, de la colline Vaticane. Tous ces cadavres mutilés trouvèrent un asile dans le sein de la crypte sacrée. Combien les fossoyeurs ne durent-ils pas travailler ce jour-là! Le trésor de la basilique garde encore un vaste linceul qui servit à transporter, durant la nuit, les cadavres sanglants des martyrs, du lieu de leur supplice à la catacombe où ils furent inhumés (2), ainsi qu'une pierre, appelée par les païens *petra scelerata*, et sur laquelle furent immolés un nombre prodigieux de chrétiens (3).

La sainteté des Grottes-Vaticanes est si grande aux yeux de l'Eglise; sa terre, détrempée par le sang de tant de martyrs, lui paraît si vénérable que les pontifes romains en ont défendu l'entrée aux femmes, sous peine d'excommunication, excepté durant un seul jour de l'année, et ce jour déterminé est le lundi de la Pentecôte. L'inscription suivante, gravée au-dessus du seuil de la crypte, fait foi de ce que je viens de vous dire :

HVC MVLIERIBVS INGREDI NON LICET,
NISI VNICO DIE LVNÆ
POST PENTECOSTEM,
QVO VICISSIM VIRI INGREDI
PROHIBENTVR. QVI SECVS FAXINT
ANATHEMA SVNTO.

(1) Die 22 junii decem millia martyrum habemus de eorum reliquiis. (Aringhi, *Roma subterranea*, p. 13.)

(2) In eadem basilica Vaticana exstat culcitra quædam satis ampla, quæ cooperiendis beatorum martyrum cadaveribus, dum hæc post cædem recenti adhuc sanguine respersa in Vaticanum cœmeterium a fidelibus tumulanda deferrentur, inserviebat. (Aringhi, p. 14.)

(3) In Vaticanis cryptis quædam petra asservatur, super qua innumeri

Des permissions particulières sont néanmoins accordées par le pape aux femmes pieuses qui désirent entendre parfois la messe que des évêques ou des prêtres pèlerins célèbrent sur le tombeau de saint Pierre.

Quoique Eusèbe et beaucoup d'autres écrivains donnent communément le nom de Vatican au cimetière où fut inhumé saint Pierre, néanmoins les premiers chrétiens lui assignaient divers noms, tels que ceux de : *Memoria* (mémoire ou souvenir), *Confessio* (confession, ou lieu dans lequel on a confessé publiquement sa foi), *Martyrium* (martyre), *Petri Limina* (tombeau de Pierre), *Trophæum apostolicum* (trophée apostolique), et plusieurs autres semblables. Chaque année, les évêques de la Gaule, de la Germanie, de l'Espagne, de l'Angleterre et des autres contrées de l'Europe avaient coutume, autrefois, d'accourir au sépulcre du prince des apôtres afin d'y déposer, avec une humble offrande, le tribut de leurs hommages et de leur vénération profonde. Saint Grégoire écrivant à un évêque de Rouen, lui disait :

« Quelle occupation, quelle difficulté insurmontable vous fait, « depuis si longtemps, négliger de venir à Saint-Pierre, lorsque « nous voyons accourir, chaque année, des extrémités du « monde, même des nations nouvellement converties, les « hommes, les femmes et jusqu'aux enfants (1)? »

Le même pape écrivant à un autre évêque, nommé Lanfranc, lui parle en ces termes :

« Ni la longueur ni la difficulté de la route ne vous excuse « suffisamment, puisque c'est une chose notoire que tant de « gens beaucoup plus éloignés que vous, quoique invalides,

fere martyres effuso sanguine martyrii agonem consummarunt. Hæc olim *petra scelerata* vulgo a gentilibus appellabatur. (Aringhi, p. 15.)

(1) Qui vero labor, aut quæ difficultas præ aliis dissuasit vobis per tantum spatii beatum Petrum negligere, ubi et ab ipsius mundi finibus etiam gentes noviter ad fidem conversæ student omnes tam mulieres quam viri ad eum venire? (*Regest*, liv. IX, ep. I.)

« quoique infirmes, pouvant à peine sortir de leur lit, se font « néanmoins traîner sur des chars jusqu'au tombeau du bien« heureux Pierre, qu'ils brûlent du désir de vénérer (1). »

Ce pieux usage n'est pas encore entièrement tombé en désuétude ; car chaque évêque est tenu de se rendre au moins une fois, durant le cours de son épiscopat, au tombeau des apôtres (*ad limina apostolorum*) pour payer sa redevance de respects aux reliques sacrées de saint Pierre et de saint Paul, ces deux puissantes colonnes qui soutiennent presque à elles seules l'édifice gigantesque de l'Eglise catholique. Ce pèlerinage, en outre, resserre les nœuds de l'unité entre le pontife de Rome et les pasteurs qui tiennent de lui leur houlette ; c'est une reconnaissance solennelle de la haute suprématie du successeur de Pierre sur les autres gardiens du troupeau de Jésus-Christ. Malheur donc aux peuples dont les chefs spirituels ne fréquentent pas la route de Rome, soit par une indifférence coupable, soit par des empêchements indépendants de leur volonté, parce que, dit l'abbé Gaume, « le « chemin de Rome est le chemin de la justice et de l'équité ; le « tombeau de Pierre est le foyer de la lumière, le palladium de « la liberté morale et la source du dévouement à Dieu, à l'Eglise « et au peuple (2) ! »

O sainte colline du Vatican, que tes flancs détrempés par le sang des premiers martyrs renferment de précieuses richesses pour les cœurs chrétiens ! Tu es cette colline fertile, ce *mons pinguis* dont parlent les divines Ecritures ; les agneaux qui paissent sous la houlette de ton suprême pasteur sont assurés de trouver là de gras pâturages et de clairs ruisseaux. C'est à ton ombre qu'il faut se reposer pour goûter le véritable repos. Toute petite que tu

(1) Non enim labor aut difficultas itineris te sufficienter excusat, cum satis notum sit multos longe remotos, licet corpore invalidos, et infirmos ut a lectulis vix valentes surgere, tamen beati Petri amore flagrantes ad ejus limina vehiculis properari. (*Regest*, liv. IX, ep. xx.)

(2) Gaume, *Les trois Rome*, t. III, p. 75.

es, tu domines les plus hautes montagnes de notre globe. Tu es le Sinaï de la nouvelle alliance; les foudres qui grondent à ton sommet ne frappent que les impies; les justes ne redoutent point tes éclairs. Vers toi, de tous les coins du monde, accourent, chaque jour, une multitude de pieux pèlerins qui viennent baiser humblement les pieds de ton auguste pontife. Une sainte égalité confond les rois et leurs sujets devant ce père commun des fidèles, dont la main ne se lève que pour bénir, et dont les lèvres infaillibles gardent le dépôt sacré de la doctrine évangélique. Tous veulent te voir, et tous te contemplent avec orgueil. On se sent fier d'être un de tes enfants. Ah! malheur, trois fois malheur à ceux qui te méconnaissent et qui demeurent sourds à ta voix; car ton soleil est le seul qui réchauffe l'âme et lui fasse porter des fruits de vie! La Rome des Césars ne te comptait point parmi ses sept collines; mais le sépulcre de Pierre et le sang des martyrs t'ont fait un renom plus illustre, une gloire plus durable que le renom et la gloire de ces collines à présent ignorées. tu es la reine de la Rome moderne. Ta pourpre jette un plus vif éclat que celle des maîtres du monde. La longue série de pontifes qui, depuis tant de siècles, habitent ton sommet t'a rendue la dominatrice de l'univers entier. Salut, vénérable Vatican! Tu remplaces pour nous Sion, la montagne sainte; vous êtes deux sœurs! C'est de toi que nous viennent la lumière et le secours! J'ai baisé avec respect la poussière de tes glorieux tombeaux, j'ai reçu la bénédiction de l'un de tes plus fameux pontifes, et maintenant je pourrai répéter avec plus de vérité ces paroles du roi-prophète : *Levavi oculos meos in montes unde veniet auxilium mihi* (1)!

(1) Psalm., 120.

PRINCIPALES INSCRIPTIONS FUNÈBRES

EXTRAITES

DES GROTTES-VATICANES.

BENEMERENTI IN PACE
PROCLO QVI VIXIT
ANNVS XVI. DISPOSITVS VI
IDVS OCTOBRIS
DD. N. N. HONORIO AVGVSTO
VIII ET THEODOSIO CC. SS.

« A Proclus bien méritant dans la paix, qui vécut seize ans: Il fut déposé le VI des ides d'octobre, sous le consulat de nos seigneurs Honorius Auguste, pour la huitième fois consul, et de Théodose. » (409 après J. C.)

DEPS FELIX DIAC. V. IDVS
MARTIAS, THEODOSIO XV.
ET PLD. VALENTINIANO IV.
AA. VV. CC. CON. SS.

« Félix, diacre, déposé le V des ides de mars, Théodose étant consul pour la quinzième fois, et Placidius Valentinien, pour la quatrième. » (431 après J. C.)

GABINA GAVDENTIA H. F. IN QVA
FVIT INIMITABILIS CASTITAS, IM-
PROBISSIMA VERECVNDIA, INCOM-
PARABILIS INNOCENTIA, PERPETVA
QVIESCIT IN PACE. Q. VIXIT AN. XVIII.
M. XI. D. XXI. VARIVS VICTOR CON-
JVGI B. M. D. XII. CAL. AUG.

« A Gabina Gaudentia qui fut d'une inimitable chasteté, d'une pudeur irréprochable, d'une incomparable innocence, et qui repose

dans la paix éternelle, après avoir vécu dix-huit ans, onze mois, vingt et un jours. Varius Victor a élevé ce monument à son épouse bien méritante, le XII jour des calendes d'août. »

AD SANCTVM PETRVM APOSTOLVM ANTE REGIA
IN PORTICV COLVMNA SECVNDA QVOMODO INTRAMVS
SINISTRA PARTE VIRORVM
LVCILLVS ET JANVARIA HONESTA FEMINA (1).

« A saint Pierre, apôtre, devant le palais, à la seconde colonne du portique quand nous entrons par le côté gauche, opposé à celui des hommes, Lucillus et Januaria, femme honnête. »

LE VIEILLARD AU TOMBEAU DE SON FILS MARTYR.

J'ai vu mourir mon fils de la mort des guerriers;
Qu'il goûte le repos sur son lit de lauriers !

Qu'il était beau, mon fils, à la fleur de son âge !
Comme son bras savait lutter avec courage
Et parer tous les coups de l'aveugle destin !
Pour lui, la vie était comme un joyeux festin
Où, le front couronné d'amour et de jeunesse,
Il buvait à longs traits le doux vin de l'ivresse.
Il avait une épouse, il avait des enfants
Qui le rendaient heureux; et mes yeux triomphants
Ne pouvaient regarder tant de trésors de charmes,
Sans en être attendris jusqu'à verser des larmes !

(1) Cette antique inscription, trouvée par Bosio dans les Grottes-Vaticanes, prouve la louable coutume en vigueur dans la primitive Église, de séparer les hommes des femmes dans les assemblées religieuses.

J'ai vu mourir mon fils de la mort des guerriers;
Qu'il goûte le repos sur son lit de lauriers!

Pour la bonté du cœur, la vertu surhumaine,
Qui pouvait l'égaler dans la cité romaine?
Il répandait son or dans le sein du malheur,
Nourrissait l'indigent, consolait la douleur,
Ouvrait à l'orphelin, sous son toit, un asile;
Chaque jour, observant la loi de l'Évangile,
Il donnait sa tunique au pauvre à demi nu;
Nul ne venait à lui sans être secouru;
De tous ceux qui souffraient il se disait le frère,
Et son cœur partageait le poids de leur misère.

J'ai vu mourir mon fils de la mort des guerriers;
Qu'il goûte le repos sur son lit de lauriers!

A l'Église du Christ consacrant sa fortune,
Il avait mis son or à la caisse commune;
Ses biens étaient à Dieu, lui seul en disposait;
C'était pour son amour que sa main dispersait,
Qu'elle donnait sans cesse une aumône nouvelle.
La semence a produit pour la vie éternelle;
Le ciel s'est souvenu de ses bienfaits nombreux:
Il en goûte, à présent, les résultats heureux;
Car lorsqu'on donne au pauvre un argent sans souillure,
Dieu nous le rend là-haut, toujours avec usure.

J'ai vu mourir mon fils de la mort des guerriers;
Qu'il goûte le repos sur son lit de lauriers!

De quels aimables soins et de quelle tendresse
Il savait entourer ma chagrine vieillesse!
Il soutenait mes pas quand je voulais marcher,
Éloignant du chemin ce qui fait trébucher;

Il versait le bonheur sur ma tête blanchie
Et rendait tous ses feux au flambeau de ma vie;
Sa parole, sans cesse, en allant à mon cœur,
Savait y déposer un parfum de douceur
Qui répandait la paix dans mon âme embaumée...
Ah! je ne l'entends plus, cette voix bien-aimée!

J'ai vu mourir mon fils de la mort des guerriers;
Qu'il goûte le repos sur son lit de lauriers!

Comme un saule courbé, je n'ai plus que l'écorce;
A mes pieds chancelants qui donc rendra la force?
Quand j'aurai terminé ce voyage ennuyeux,
Quels doigts, Seigneur, quels doigts me fermeront les yeux?
Votre foudre a frappé le vigoureux arbuste
Et respecté le tronc inutile. Est-ce juste?
Le glaive, entre nous deux, aurait dû faire un choix;
Moi, j'étais assez bon pour suspendre à la croix.
A quoi puis-je servir maintenant sur la terre?
Mais je suis un chrétien, Seigneur, je dois me taire.

J'ai vu mourir mon fils de la mort des guerriers;
Qu'il goûte le repos sur son lit de lauriers!

Quand on pleure un martyr, celui qui le regrette
Ne peut être qu'un lâche! O bouche, sois muette,
Étouffe la douleur qui bondit en mon sein!
Si Dieu m'a pris mon fils, il avait son dessein.
Non, non, il n'est pas mort; il sommeille, il repose!
Le sépulcre, plus tard, rend ce qu'on y dépose;
Un jour, le corps des saints en sortira plus beau;
C'est un lit de repos, voyez-vous, qu'un tombeau:
Heureux, heureux, celui qui tout jeune s'y couche!
Ne murmure donc plus, sois muette, ma bouche!

J'ai vu mourir mon fils de la mort des guerriers;
Qu'il goûte le repos sur son lit de lauriers!

Quoi ! devant ce tombeau mon cœur pourrait se plaindre !
Mais, Seigneur, ta colère, oh ! je la devrais craindre !
Tu couronnes mon fils du bandeau de l'honneur,
Tu l'introduis aux cieux, et je me plains, Seigneur !
Pauvre père, ton cœur est atteint de folie !
La coupe que tu bois au fond n'a point de lie,
Elle est douce au palais, douce comme le miel.
Au Golgotha ton Dieu n'a-t-il pas bu du fiel ?
Plains-toi donc, à présent, ô vieillard téméraire,
Plains-toi, quand ton Sauveur boit du fiel au Calvaire !

J'ai vu mourir mon fils de la mort des guerriers ;
Qu'il goûte le repos sur son lit de lauriers !

Au déclin de mes jours, jamais gloire plus belle
Ne pouvait rayonner sur mon front qui chancelle.
Avoir un fils martyr qui règne dans les cieux,
Quel bonheur ! Quelle joie ! Et je verrais mes yeux
Se mouiller de ces pleurs que notre foi réprouve ?
Qu'à ma lèvre jamais la plainte ne se trouve.
Non, je veux le chanter, ce fils que j'ai perdu,
Ce fils de mon amour qui me sera rendu.
D'un murmure insensé, Seigneur, faites-moi grâce,
Et, là-haut, près de lui, bientôt donnez-moi place !

J'ai vu mourir mon fils de la mort des guerriers ;
Qu'il goûte le repos sur son lit de lauriers !

LETTRE XVI.

SOMMAIRE.

Les catacombes de Saint-Calépode ; — de Saint-Jules ; — des Saints-Processus et Martinianus, ou de Sainte-Agathe, dans le champ de Lucine, sur la voie Aurélienne. — Les principaux martyrs des voies Aurélienne et Cornélienne.—Les catacombes du pape Saint-Jules II; — de Saint-Pontien, ou des Saints-Abdon et Sennen, *ad ursum pileatum.* — Peintures de ce cimetière. — Principaux martyrs qui y ont été inhumés. — La catacombe de Généreuse-*ad-sextum-Philippi*, sur la voie de Porto.

Rome, le 22 mars 1851.

Les flots limoneux du Tibre divisent en deux parties la Rome souterraine, la cité des martyrs, comme ils partagent en deux portions la Rome vivante, la cité pontificale. D'un côté est le tombeau de saint Pierre, de l'autre celui de saint Paul. Ce sont deux grands centres, deux quartiers généraux autour desquels viennent se grouper, comme autant de villes diverses, tous les vastes faubourgs de l'immense nécropole.

Nous allons, cher Edouard, poursuivre notre pèlerinage en continuant la visite des catacombes qui s'étendent sur la rive droite du Tibre; puis, traversant le fleuve, nous le terminerons par les cimetières qui peuplent sa rive gauche.

Voici la voie Aurélienne; elle nous conduit à l'église de Saint-Pancrace, où se trouve l'entrée principale du cimetière de Saint-Calépode, jeune martyr dont le corps fut traîné par les rues de Rome et jeté dans le Tibre, d'où il fut retiré par saint Callixte, qui l'inhuma lui-même dans le cimetière où nous entrons. Quoique cette catacombe porte son nom, elle est cependant bien antérieure à saint Calépode, martyrisé sous Alexandre-Sévère, puisqu'on y retrouve des tombeaux de martyrs qui moururent longtemps avant cette époque. Entre autres, je vous citerai le *lo-*

culus du sénateur saint Julius, assommé à coups de bâton par les ordres du juge Vitellius, et inhumé le XIV des calendes de septembre, sous le règne de Commode; et celui du bourreau Antonius, miraculeusement converti par une vision céleste, et qui, après avoir torturé un grand nombre de chrétiens, lava ses cruautés dans son propre sang, et remporta lui-même la palme du martyre.

Le saint pape Callixte, qui avait donné la sépulture à saint Calépode, fut puni de *ce crime* d'une manière exemplaire. L'empereur Alexandre le fit précipiter d'une des fenêtres de son palais, et jeter dans un puits avec une pierre au cou. Dix-sept jours après cette atroce exécution, un de ses prêtres, nommé Astérius, vint pendant la nuit avec des clercs de l'Eglise romaine, enleva le corps de l'évêque martyr, et alla le déposer dans le cimetière de Saint-Calépode (1). Ce même cimetière reçut également les corps du consul Palmatius, de son épouse, de ses enfants, et de quarante-deux membres de sa famille; de Simplicius, de son épouse et de soixante-dix-huit personnes de sa maison; de Félix et de son épouse Blanda, qui, tous baptisés par saint Callixte, obtinrent presque en même temps que lui la couronne du martyre; des saints Victor et Couronnée, qui souffrirent sous Antonin; du courageux adolescent Pancratius, qui, à l'âge de *quatorze ans*, fut mis à mort sous Dioclétien; de Dionysius, oncle de saint Pancratius, et, enfin, de saint Jules, pape, qui y fut inhumé en l'an 352 de l'ère chrétienne, après que la paix eut été rendue à l'Eglise.

Outre tous ces illustres habitants, le cimetière de Saint-Calépode vit descendre dans ses galeries, dans ses *cubicula*, dans ses cryptes une foule innombrable de martyrs dont les noms ne sont

(1) Quem Alexander per fenestram domus præcipitari jussit, et, ligato ad collum ejus saxo, in puteum mergi, et in eo rudera cumulari. Post dies vero decem et septem veniens presbyter ejus, nomine Asterius, cum clericis, noctu levavit corpus B. Callisti episcopi, et sepelivit in cœmeterio Calepodii, via Aurelia, sub die pridie id. Octobr. (*Acta Mart.*)

point parvenus jusqu'à nous, mais dont les *loculi* nous eussent fidèlement transmis les ossements sacrés, si les Lombards ne les avaient point ouverts et profanés.

La catacombe où nous sommes est immense et s'étend dans le sol à une grande profondeur. Elle se compose d'une multitude de galeries se croisant en tous sens, et dans lesquelles il faut souvent se courber pour marcher. Leurs parois sont tapissées de *loculi* superposés, comme celles des autres cimetières souterrains. Elle présente un assez grand nombre de petits *cubicula* incultes, sans aucun ornement; quelques-uns néanmoins sont crépis et blanchis à la chaux. Ces tombeaux vides, cette dégradation des voûtes, cette absence d'inscriptions, de peintures et de monuments primitifs s'expliquent facilement quand on songe que des barbares ont passé par là, et que leurs mains avides ont fouillé les sanctuaires de la mort pour chercher des richesses qui n'y existaient pas. Quelques pierres brisées et trouvées gisantes sur le sol humide des galeries nous ont appris que le cimetière de Saint-Calépode avait encore servi de sépulture aux chrétiens longtemps après l'époque des persécutions. Une source d'eau limpide jaillit dans l'intérieur de cette catacombe désolée; elle dut servir non-seulement à éteindre la soif des fidèles qui vinrent aux temps des bourreaux y chercher un asile, mais encore à administrer le baptême aux catéchumènes, instruits par un pontife ou par un prêtre dans les *areæ*, ou le *cubiculum* d'un martyr. Heureuse source, dont les flots cristallins ont régénéré tant d'âmes, tu coules à présent dans des ténèbres profondes que ne dissipe plus la lueur rougeâtre et vacillante des petites lampes des fossoyeurs et des chrétiens! Nulle oreille humaine n'entend plus le murmure de tes eaux, qui se perdent, loin de tout regard, à travers les mille détours du grand labyrinthe obscur, muet et désert; mais cet oubli des hommes, cette paix de la solitude, font ton bonheur. Qu'as-tu besoin d'être connue des mortels, puisque des myriades d'anges se bercent sur tes ondes qui ont abreuvé les martyrs et se sont

mêlées à leur sang? Coule, coule toujours, ignorée et solitaire ; car ici-bas la félicité véritable se trouve dans l'oubli et dans l'obscurité !

Le *cimetière de Saint-Jules* n'est, à proprement parler, que l'un des quartiers de celui de Saint-Calépode, restauré par cet infatigable pontife, et où il fut enterré. Au dire d'Anastase, il en fit construire deux autres : l'un sur la voie Flaminienne, et l'autre sur la voie de Porto (1).

A quelque distance de là, et toujours sur la voie Aurélienne, se trouve le *cimetière des Saints-Processus et Martinianus*, ou de *Sainte-Agathe-dans-le-champ-de-Lucine*. Cette crypte remonte à l'an 69 de Jésus-Christ, au temps du martyre de saint Pierre et de saint Paul. Elle fut creusée dans le champ et aux frais d'une noble et sainte matrone, nommée Lucine. Cette pieuse femme, convertie à l'Evangile par le prince des apôtres, employait toutes ses richesses à subvenir aux nécessités des saints, visitant les chrétiens captifs, et ensevelissant les martyrs. Quand saint Pierre eut été crucifié sur le mont Janicule, les deux geôliers qu'il avait baptisés dans la prison Mamertine, Processus et Martinianus, furent conduits au supplice. Lucine les y accompagna, suivie de toute sa famille; et, sans craindre les bourreaux, elle ne cessa de leur adresser ces nobles paroles, pour les engager à combattre vaillamment jusqu'à la fin : « Soldats du Christ, ayez bon cou- « rage, et ne craignez pas des tourments d'un instant (2) ! » Elle recueillit leurs corps, les embauma avec des parfums précieux, et les ensevelit dans son champ, près du lieu où ils avaient remporté la palme du martyre (3). Vers l'an 816, le pape Pascal Ier

(1) Anastasius, in conscriptis B. Julii papæ gestis, tria ab eo cœmeteria constructa fuisse affirmat : *unum nimirum via Flaminia, et aliud via Aurelia, atque aliud via Portuensi.* (Apud Aringhi, p. 127.)

(2) Milites Christi, constantes estote, et nolite metuere pœnas quæ ad tempus sunt. (*Eod. ms. S. Cæciliæ.*)

(3) Sacra eorum corpora, pretiosis unguentis delibuta, in agro suo, eum-

fit transporter au Vatican les corps des saints Processus et Martinianus, où ils sont encore aujourd'hui. On pense que le nom de Sainte-Agathe, donné également au cimetière creusé dans le champ de Lucine, et dont on ignore à présent l'entrée, venait d'une église construite, dans le voisinage de cette catacombe, sous l'invocation de sainte Agathe.

Que de richesses inestimables le sol de la campagne romaine ne renferme-t-il pas encore! Combien de tombeaux de martyrs ne reste-t-il pas encore à découvrir! L'histoire et la tradition nous indiquent à peu près les endroits où se trouvent ces mines précieuses; mais on attend pour les exploiter qu'un éboulement de terrain ou une circonstance providentielle vienne préciser le lieu où doit fouiller la pelle du fossoyeur moderne. Contentons-nous donc, mon cher Edouard, de saluer, en passant, ce champ de Lucine où sont enfouis de si nombreux trésors, et d'honorer en silence les martyrs dont les premiers chrétiens, nos pères, lui ont confié la sépulture.

Avant d'entrer dans les cimetières de la voie de Porto, arrêtons-nous un instant devant chacune des mares de sang coagulé qui bordent les voies Aurélienne et Cornélienne, et qui, loin de les souiller, font aujourd'hui leur plus bel ornement, leur plus glorieuse illustration. Ce sang est celui des martyrs qui y ont été égorgés, et dont les corps reposent sans doute dans ces cryptes, aux seuils inconnus et cachés sous les ruines que le temps a amoncelées dans les environs de la ville éternelle.

Commençons par évoquer le souvenir des témoins du Christ qui moururent sur la voie Aurélienne.

Les premières mares de sang que nous rencontrons sont celles qui indiquent les différents endroits où furent martyrisés le sénateur Julius, le bourreau Antonius et le geôlier Simplicius, dont

dem juxta locum in quo eos perpeti contigerat honorifice sepelivit. (Aringhi, p. 129.)

les corps allèrent reposer dans le cimetière de Saint-Calépode.

Entre la voie Aurélienne et la voie Triomphale existe un arénaire, situé à six milles de Rome, et dans lequel le bienheureux Rufinus, le VIII[e] jour des calendes de septembre, ensevelit avec honneur quatre glorieux athlètes, nommés Eusebius, Vincentius, Peregrinus et Pontianus. Pour les punir d'avoir refusé de l'adorer comme un dieu, l'empereur Commode, qui avait la ridicule prétention de se faire passer pour Hercule, les avait fait expirer sous des fouets garnis de plomb. Leurs os furent brisés de cette atroce manière sur cette même pierre appelée *scélérate*, dont je vous ai déjà parlé, et qui se garde aujourd'hui dans le trésor de la basilique Vaticane. Le sang de ces martyrs baigna la voie Aurélienne.

A quelques pas du lieu de leur supplice furent égorgés, par ordre de l'empereur Aurélien, vingt-trois autres chrétiens, dont les principaux s'appelaient Basilides, Tripodes et Mandales. Leur crime était de n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux de l'empire; ils furent immolés le IV des ides de juin.

Mais voici encore du sang : ce sont les divins Augustes Dioclétien et Maximien qui l'ont fait répandre, la veille des ides du même mois. Cette fois, il n'y a que quatre victimes; elles se nomment : Cyrinus, Narbor, Nazarius et Gorgonius. Ces chrétiens étaient soldats; ils furent déchirés par les lanières et les scorpions, pour avoir préféré l'étendard de la croix aux aigles des Césars.

Nous suivons toujours la même voie. Le sang des martyrs est d'une fécondité prodigieuse : plus on le verse, plus il se multiplie. Le saint exorciste Pierre avait amené à la connaissance de la foi chrétienne un geôlier, nommé Artémius, sa femme Candida, et leur fille Pauline. Ces trois nouveaux convertis avaient été baptisés par le prêtre saint Marcellin. Conduits devant le juge, ils furent condamnés à mort, et exécutés sur la voie que nous foulons, le VIII des ides de juin. Artémius eut la tête tranchée; sa femme et

sa fille furent précipitées dans une crypte profonde, où les bourreaux les ensevelirent vivantes sous un amas de cailloux et de pierres.

Deux autres martyrs, saint Fortunatus et saint Restitut, baignaient la même voie de leur sang, et y remportaient la palme du martyre le IV des calendes de juin. Enfin, le saint pape Félix II y reçut également la mort de la main des bourreaux, au dix-septième jet de pierre de la ville. Son corps, enlevé pendant la nuit par des prêtres et de pieux fidèles, fut inhumé secrètement, près des murs de Rome, dans le voisinage de l'aqueduc de Trajan.

La voie Cornélienne n'est pas moins riche en martyrs. Cette voie, qui dut son nom aux gloires de la famille *Cornelia*, traversait, au temps des empereurs, une forêt obscure et profonde, appelée la *Forêt-Noire*. Un jour, les bourreaux amenèrent sous ses arbres touffus deux vierges chrétiennes, nommées Rufina et Secunda. Ces vierges étaient sœurs, et s'étaient fiancées par un vœu solennel au céleste Époux. Elles avaient résisté à de nombreuses et brillantes alliances, que leur haute naissance, autant que la grâce de leur visage et le charme de leurs manières, leur avaient fait offrir par de puissants personnages. Leur refus constant déchaîna contre elles d'implacables fureurs. On les dénonça au juge Archésilaüs, qui les fit fouetter de verges et torturer avec la cruauté la plus inouïe. Ne pouvant vaincre la courageuse résistance de ces vierges héroïques, il ordonne qu'elles soient menées au milieu de la Forêt-Noire, où, après avoir perdu la vie dans d'horribles tourments, leurs corps, privés de sépulture, furent abandonnés à la voracité des animaux carnassiers. Mais Dieu permit qu'ils fussent respectés des bêtes; et la nuit suivante, Plautilla, noble matrone romaine, qui était l'amie des deux sœurs, eut une vision. Rufina et Secunda lui apparurent, avec un diadème éclatant et rayonnantes de gloire. Elle entendit une voix qui lui dit : « Cesse de te souiller en adorant les idoles, et viens dans la forêt

« qui borde la voie Cornélienne : tu y trouveras nos corps, et tu « leur donneras la sépulture... »

Plautilla se lève en toute hâte ; se rend, avec des serviteurs fidèles, à l'endroit indiqué ; y trouve les corps de ses chastes amies, encore baignés d'un sang vermeil ; elle les emporte et les ensevelit dans un champ de sa villa, qui était voisine, et se fait chrétienne. Le saint pape Jules fit plus tard construire une église à l'endroit même de leur martyre ; et dès lors la Forêt-Noire, illustrée par la mort et les miracles qui s'opérèrent bientôt sur le tombeau des deux vierges, échangea son nom contre celui de *Forêt-Blanche*, nom gracieux qu'elle porte encore aujourd'hui et qu'un des six évêques suburbicaires ajoute à son titre.

Sous l'empereur Dioclétien, le prêtre Marcellin et l'exorciste Pierre, dont je vous ai déjà parlé, à propos de la conversion du geôlier Artémius et de sa famille, eurent la tête tranchée dans cette même forêt, dont l'herbe était encore humide du sang des saintes martyres Rufina et Secunda. Vous voyez, cher Edouard, que ce lieu est l'un des plus glorieux de la voie Cornélienne, qui, néanmoins, reçut le dernier soupir de bien d'autres chrétiens. Parmi les plus illustres, je vous citerai toute une noble famille persane qui l'abreuva de son sang.

Venus à Rome, des extrémités de l'Orient, sous le règne de Claude, Marius, son épouse Martha, et ses deux fils Audifax et Abacus, furent accusés d'être chrétiens, et condamnés comme tels à perdre la vie, au milieu des tortures les plus atroces. On les conduisit sur la voie Cornélienne, au treizième jet de pierre de la ville, dans un lieu appelé les *Eaux de Cabassus* (ad nymphas Cabassi). Là, ces illustres étrangers sont fustigés comme de vils esclaves ; les bourreaux les étendent ensuite sur des chevalets, leur déchirent le corps avec des ongles de fer ; promènent des torches ardentes sur leurs chairs, qui saignent et palpitent ; leur coupent les mains ; jettent Martha dans la fontaine, où elle se noie ; puis tranchent la tête à Marius et à ses deux fils. Une pieuse matrone, nommée

Félicité, enleva leurs corps avant qu'ils ne fussent brûlés, retira Martha du puits où elle avait été précipitée, et donna à cette sainte famille une sépulture honorable, dans un champ qui lui appartenait, le XIV des calendes de février.

Nous sommes arrivés sur la voie de Porto. Le premier cimetière dans lequel nous devrions entrer est celui *du pape Saint-Félix II*, l'un des trois que ce zélé pontife fit creuser et restaurer. Malheureusement cette catacombe a été dévastée au point qu'il n'en reste plus aucun vestige. A l'exception de celui de Saint-Pontien, tous les autres cimetières de la voie de Porto ont éprouvé le même sort; car, étant tombés entre les mains de maîtres aussi avares qu'impies, ceux-ci, ignorant entièrement la sainteté de ces cryptes souterraines et poussés par la soif du gain, ne respectèrent ni les tombeaux ni les ossements des martyrs. Ces commerçants sacriléges exploitèrent le sol et les pierres consacrés par un sang si précieux. Des maisons s'élevèrent avec les débris des cimetières chrétiens, et le soc de la charrue s'enfonça dans des terrains engraissés par les corps des saints. Devant une semblable profanation, comment retenir au fond de sa poitrine le cri d'une douleur profonde? comment ne pas manifester les sentiments d'une juste indignation? Si les cœurs chrétiens se taisaient, ces pierres mutilées parleraient elles-mêmes!... *Si homines taceant, ipsi lapides eruti clamabunt* (1).

Pour nous consoler un peu d'avoir rencontré sur notre chemin d'aussi vastes ruines, dignes d'être chantées par la voix lamentable et sublime du prophète Jérémie, descendons dans le *cimetière de Saint-Pontien*, qui porte aussi le nom des *saints martyrs Abdon* et *Sennen*, *près de l'Ours coiffé* (ad ursum pileatum).

Quand vous vous souviendrez, mon cher Edouard, que les juifs occupaient la rive du Tibre où nous nous trouvons; que saint Pierre vint d'abord habiter leur quartier populeux, et que les

(1) Aringhi, *Roma subterranea*, p. 139.

nombreuses conquêtes qu'il y fit attira sur cette partie de la ville les premières fureurs de Néron, vous comprendrez facilement l'étendue du cimetière de Saint-Pontien. Il fallait, en effet, une bien vaste catacombe pour inhumer tant de martyrs, pour abriter tant de chrétiens. L'origine de celle-ci remonte au règne de l'empereur Claude. « Son étendue même est une preuve de son antiquité. Les fossoyeurs n'y ont pas creusé leurs galeries et leurs *loculi* par sauts et par bonds, mais successivement et de proche en proche. Les simples chrétiens et les martyrs en ont rempli les tombes au fur et à mesure qu'ils mouraient. On n'y a pas laissé de galeries séparées pour les martyrs, pas plus que pour les autres fidèles. Il faut en conclure que plus on trouve de martyrs séparés les uns des autres dans les différentes galeries d'une catacombe, plus cette catacombe elle-même a vu de persécutions (1). »

L'entrée du cimetière de Saint-Pontien se trouve sur la colline qui s'étend à droite de la *porte du Tibre*. Ses galeries sont ouvertes dans la roche marine et fluviale. Elle possède plusieurs étages, dont le dernier doit arriver à la roche volcanique. Une vaste latomie païenne lui est superposée. Les chrétiens eussent pu employer cette grande excavation pour une église et un cimetière plus solide et plus spacieux que celui qu'ils ont creusé au-dessous; mais leur horreur pour tout ce qui était l'œuvre des païens les a empêchés de l'utiliser. Malgré la difficulté de l'entreprise, ils ont ouvert plusieurs larges places ou *areæ* dans la catacombe dont nous parlons. Il y existe même, au fond d'un *cubiculum*, un bassin assez profond pour avoir pu y administrer le baptême d'immersion. D'ailleurs l'usage de ce réservoir est assez clairement indiqué par une fresque assez belle qui se voit au-dessus, et qui représente saint Jean baptisant Notre-Seigneur. Le Messie est entré dans le Jourdain jusqu'à la ceinture ; une colombe, les ailes ouvertes, repose son bec sur sa tête nimbée, que le saint lave avec

(1) Marchi, cité dans Gaume, t. III, p. 108.

l'eau mystérieuse. Le Précurseur est vêtu d'une peau de chameau et tient un roseau dans sa main gauche. A la droite du Sauveur est un ange, portant entre ses mains le nom de *Jésus*. A ses pieds un cerf se désaltère dans les ondes du fleuve.

Cette peinture n'est pas la seule qui se rencontre dans le cimetière de Saint-Pontien. Je vous ai déjà parlé, dans une de mes premières lettres, de la superbe et majestueuse tête de Christ, excitant *une moulte dévotion*, et qui fut découverte par Bosio, ainsi que de la belle fresque ornant le tombeau des saints martyrs persans, Abdon et Sennen. Les autres peintures représentent :

Les trois jeunes gens dans la fournaise ardente; ils sont revêtus d'une tunique qui leur descend jusqu'au-dessus du genou, et leur tête est couverte de l'*amphibalum*, ou capuchon oriental; ils prient debout, les bras élevés, à la manière des *orants* de la primitive Eglise;

Les saints Marcellin, prêtre, Pierre, exorciste, et Pollio; ce dernier occupe le milieu; il tient de sa main gauche, enveloppée d'un pan de son manteau, une couronne ornée de pierres précieuses; tous les trois portent la toge romaine et ont la tête nimbée; leurs noms sont écrits dans le ciel du tableau et auprès de la tête de chacun d'eux ;

L'entrée d'une grotte surmontée d'une magnifique croix couverte de pierres fines; à sa droite est saint Miles, et à sa gauche saint Pigmenius; leurs noms sont également écrits près de leurs têtes nimbées;

Enfin, une grande croix isolée, toute ruisselante de perles et de pierreries; deux rangs de belles roses vermeilles sortent, avec une tige feuillée, du montant de cette croix, et atteignent presque son milieu.

Joignez à toutes ces richesses de l'art chrétien dans son enfance la gracieuse fresque qui orne la voûte du *cubiculum unicum* de ce cimetière, et vous aurez une idée des peintures qu'il renferme. Cette fresque présente cinq médaillons : dans celui du

milieu, qui est circulaire, se trouve la figure du bon Pasteur de l'Evangile, portant un agneau sur ses épaules. Les autres, d'une forme presque carrée, nous offrent l'image des quatre saisons. Ils sont séparés par des ornementations dont l'exécution autant que le motif sont d'une élégance et d'une délicatesse extrêmes.

Les principaux martyrs qui reçurent la sépulture dans ce vaste et antique cimetière sont :

Quirinus, qui, après avoir été dépouillé de ses biens par l'empereur Claude et mis dans une obscure prison, où il endura toutes sortes de tourments pour le saint nom de Jésus-Christ, fut décapité et jeté dans le Tibre ; les chrétiens recueillirent son corps, et l'enterrèrent, le VIII des calendes d'avril, dans le cimetière de Saint-Pontien (1) ;

Pigmenius, saint aveugle qu'un enfant conduisait par la main, et que Julien l'Apostat fit précipiter, avec son jeune guide, dans les flots du Tibre; Pigmenius était prêtre; son corps fut retiré du fleuve et, par les soins d'une sainte femme nommée Candida, fut, avec le pauvre enfant, compagnon de son martyre, inhumé dans le cimetière de Saint-Pontien, le XII des calendes de mars;

Candida, cette courageuse matrone dont nous venons de parler, et qui, certes, après avoir enseveli un grand nombre de martyrs, méritait bien d'aller reposer auprès de leurs ossements sacrés;

Les saints pontifes Anastase et Innocent Ier;

Les glorieux martyrs Pollio, Vincentius, Milex, Marcellin et Pierre;

Les saints Félix, Alexandre et Simon ;

Enfin, les deux martyrs persans, Abdon et Sennen, qui furent décapités, et dont le sous-diacre Quirinus recueillit, pendant la

(1) Romæ, S. Quirini martyris, qui sub Claudio imperatore, post facultatum amissionem, post carceris squalorem, post multorum verberum afflictionem gladio interfectus est, et in Tiberim projectus, quem Christiani, in insula Lycaonia invenientes, in cœmeterio Pontiani condiderunt. (*Martyrolog. roman.*)

nuit, les corps exposés près de l'amphithéâtre, comme pour servir d'épouvantail aux chrétiens. Ce saint lévite les renferma dans un coffre de plomb, et les confia à un lieu sûr, où ils restèrent jusqu'au règne de Constantin. Ce fut alors seulement que les fidèles les déposèrent dans le cimetière de Saint-Pontien, qui, probablement à partir de cette époque, prit le nom de ces deux nouveaux et illustres habitants (1). Quant à la dénomination de : *Ad ursum pileatum*, également donnée à ce cimetière, elle vient sans doute de quelque simulacre païen placé dans son voisinage. On ignore si saint Pontien fut inhumé dans la catacombe qui porte son nom. C'était un noble romain qui vivait sous le règne d'Alexandre-Sévère, et qui consacra ses richesses et sa vie au service de l'Eglise naissante. Il cacha longtemps dans sa maison, située sur la rive droite du Tibre, le pape saint Callixte, qu'il aida à retirer du fleuve le corps de saint Calépode. Il est probable qu'il contribua beaucoup à l'agrandissement du cimetière où nous sommes, et dont sa villa était voisine. Quoi qu'il en soit, le nom de ce fervent chrétien doit trouver de l'écho dans tous les cœurs catholiques, puisque nous lui devons les reliques d'un si grand nombre de martyrs avec lesquels il règne aujourd'hui dans le ciel. C'est une bien belle vie que celle qui se passe à faire le bien, même au péril de ses jours ! Saint Pontien s'est présenté devant Dieu les mains pleines de bonnes œuvres. Hélas ! nous autres, pauvres pécheurs, qui ne pouvons nous abriter derrière aucune palme protectrice, qu'apporterons-nous au tribunal suprême, sinon les larmes du repentir !...

Non loin du cimetière de Saint-Pontien se trouvent les cata-

(1) Sacra eorum corpora, quum tribus diebus ad exemplum christianorum juxta amphitheatrum jacuissent, noctu collegit, et recondidit in arcâ plumbea, III Kal. Aug. Postea latuerunt corpora SS. Abdon et Sennen martyrum per multos annos, usque dum temporibus Constantini imperatoris, Christo revelante, a Christianis levata sunt, et translata in cœmeterium Pontiani. (*Acta Martyr.*, apud Aringhi, p. 141.)

combes de *Généreuse-ad-Sextum-Philippi*. Ce nom leur vient sans doute de quelque sainte rivale des Praxède, des Lucine, des Cyriaque et des Pudentienne, qui aura donné à l'Eglise, pour la sépulture des martyrs, un de ses jardins, situé près de la villa d'un citoyen nommé Philippe. Le mot *sextum* explique que cette villa était voisine du sixième milliaire de Rome. Les *Actes des Martyrs* font souvent mention de ce cimetière, où furent déposés les deux frères Simplicius et Faustinus, qui, après avoir émoussé le glaive des bourreaux, furent précipités dans le Tibre, d'où leur sœur Beatrix, aidée des prêtres Jean et Crispus, les retira avec peine, pour aller les ensevelir dans la catacombe de *Généreuse-ad-Sextum-Philippi*, ainsi qu'en fait foi l'inscription suivante qui se lit dans l'église de *Sainte-Marie-Majeure*, à Rome :

MARTYRES SIMPLICIVS ET FAVSTI-
NVS, QVI PASSI SVNT IN FLVMEN
TIBERE, ET POSITI SVNT IN CI-
MITERIVM GENEROSES
SVPER PHILIPPI.

Arrêtée et mise à mort par l'ordre du juge Lucretius, l'héroïque Beatrix ne tarda pas à venir reposer auprès de ses illustres frères. Quant aux deux prêtres, Jean et Crispus, après avoir partagé sa charité et son martyre, ils partagèrent aussi sa tombe, le xv des calendes de septembre, sous le règne des empereurs Dioclétien et Maximien (1).

Le troisième cimetière, restauré et agrandi par le pape *saint Jules*, était également sur la voie de Porto. Malheureusement on ne connaît pas l'endroit précis où il se trouve. Il est à croire qu'il renferme un nombre considérable de martyrs, comme tous les

(1) Romæ, in Sexto Philippi, natalis beatorum presbyterorum Joannis et Crispi, qui in persecutione Diocletiani et Maximiani multa sanctorum corpora sepeliverunt. Quorum meritis et ipsi post modum sociati gaudia vitæ meruerunt. (*Adnotat. Martyr.*, 18 aug.)

autres cimetières souterrains dont l'existence nous est révélée par les *Actes des Martyrs romains*, mais dont on ignore l'entrée. Ces cimetières inconnus forment, au dire du savant P. Marchi, les deux tiers de l'immense nécropole qui s'étend sous le sol béni de la ville éternelle. Quelle abondante moisson de corps saints se trouve donc ainsi réservée à la postérité! Ceux qui viendront après nous recueilleront cet héritage sacré, ces trésors inépuisables que l'Église primitive a enfouis dans les cryptes qui furent son berceau. Pour nous, cher Edouard, contentons-nous de saluer ces quartiers invisibles de la cité des martyrs, et, traversant le Tibre sur l'antique pont *di Quatro-Capi*, allons sur la voie d'Ostie prier au tombeau de l'apôtre saint Paul, avant de poursuivre notre glorieux pèlerinage à travers les sombres galeries des autres catacombes qui s'étendent à l'infini sur la rive gauche du fleuve.

L'AGAPE DANS LES CATACOMBES.

O vous, qui d'un lis pur couronnez votre tête,
A table asseyez-vous, chrétiens : l'agape est prête !

Pourquoi la catacombe a-t-elle vu, sans bruit,
Venir tous ces chrétiens au milieu de la nuit ?
Les ténèbres font place à la vive lumière :
Est-ce l'instant sacré, l'heure de la prière ?
Par les soins vigilants du ponti feromain,
Un festin se prépare au fond du souterrain,
Où, d'un pas grave et lent, mystérieux convive,
Avec ses propres mets, chaque fidèle arrive.
Mis en un plat d'argile, on apporte l'agneau,
Tandis que le lévite au vin mélange l'eau.

O vous, qui d'un lis pur couronnez votre tête,
A table asseyez-vous, chrétiens : l'agape est prête !

Ici, rien ne ressemble aux banquets des palais !
Rien n'y flatte les yeux, l'odorat, le palais ;
En des corbeilles d'or, point de fleurs parfumées;
Au trépied, point d'encens exhalant ses fumées;
Point de vase en vermeil, point de coupe en argent ;
Point de mets que ne mange, en tout temps, l'indigent.
C'est le banquet de l'humble et celui de la veuve,
Le festin de l'amour, le festin de l'épreuve ;
Le riche avec le pauvre y vient fraterniser ;
C'est la Cène du Christ qu'on veut éterniser !

O vous, qui d'un lis pur couronnez votre tête,
A table asseyez-vous, chrétiens : l'agape est prête !

Ici, le cœur superbe apprend l'égalité
En resserrant les nœuds de la fraternité ;
Le puissant se souvient que le faible est son frère
En rompant avec lui le pain de la misère;
Réuni sous les yeux du Suprême Pasteur,
Le troupeau tout entier se livre au vrai bonheur ;
Il goûte les plaisirs d'une même fortune ;
En ces vallons secrets nul bruit ne l'importune,
Il broute la même herbe au pied vert des coteaux,
Et puise la même onde aux limpides ruisseaux.

O vous, qui d'un lis pur couronnez votre tête,
A table asseyez-vous, chrétiens : l'agape est prête !

A ce festin mystique, à ce pieux repas,
Les Rires indécents ne se rencontrent pas ;
Jamais n'y vient s'asseoir l'Ivresse échevelée ;
La Pudeur, au contraire, y préside voilée :
Elle sourit toujours à l'aimable Gaîté,
Et ne reçoit son vin que de la Charité ;
L'objet de ses discours sont les célestes choses ;
Sa couronne n'admet que les lis ou les roses ;

Ses parfums sont l'amour qu'elle a pour le Seigneur ;
Sa grâce est la bonté, ses atours la douceur !

O vous, qui d'un lis pur couronnez votre tête,
A table asseyez-vous, chrétiens : l'agape est prête !

L'évêque, de sa voix aux accents paternels,
Excite les transports de ces cœurs fraternels :
Il parle du bonheur de cette amitié sainte
Que l'enfer ne peut voir s'alimenter sans crainte
Aux feux d'un même espoir et d'une même foi,
De ce sublime amour que commande la loi ;
Il rappelle du ciel les divines promesses
Qui seront le doux prix de ces chastes tendresses ;
Il dit que l'union seule sait rendre fort
Et que des cœurs unis peuvent braver la mort.

O vous, qui d'un lis pur couronnez votre tête,
A table asseyez-vous, chrétiens : l'agape est prête !

Chacun mange avec joie et la chair et le pain
Que du prêtre attentif lui présente la main ;
Le vin remplit la coupe, et la coupe circule ;
Nul, par un sot orgueil, ne se rend ridicule ;
Tout convive est un frère, un ami généreux.
Voyez donc ces chrétiens, comme ils s'aiment entre eux
Rien ne blesse leur cœur qui pardonne l'injure,
Qui jamais ne se plaint, qui jamais ne murmure ;
Ils savent que, sur terre, où l'homme est étranger,
En se donnant la main l'on peut mieux voyager.

O vous, qui d'un lis pur couronnez votre tête,
A table asseyez-vous, chrétiens : l'agape est prête !

Mais ce banquet d'amour n'était point seulement
Un repas où l'on goûte un grossier aliment ;
Il avait son dessert magnifique, splendide ;
Sa manne réservée au cœur pur et candide,

Son froment des élus, son pain pétri de miel,
Son doux jus exprimé des beaux raisins du ciel ;
Car le pontife, alors, de l'antique cénacle
Voulant renouveler l'invisible miracle,
Consacrait et rompait le pain mystérieux,
Puis versait dans la coupe un vin délicieux.

O vous, qui d'un lis pur couronnez votre tête,
A table asseyez-vous, chrétiens : l'agape est prête !

Et tous, mangeant ce pain avec avidité,
Y trouvaient le secret de l'immortalité ;
Et, du divin Sauveur honorant la mémoire,
Au vase du salut chacun d'eux voulait boire !
Mangez donc, ô martyrs ! buvez, chrétiens pieux ;
Vous avez à marcher pour arriver aux cieux,
De votre Golgotha pour atteindre la cime,
Il vous faut une force, un courage sublime ;
A l'agape prenez le céleste aliment :
C'est pour vous que le ciel a pétri ce froment !

O vous, qui d'un lis pur couronnez votre tête,
A table asseyez-vous, chrétiens : l'agape est prête !

Que vous font des païens les repas somptueux ?
Que Lucius Verus, ce César fastueux,
Inonde son palais d'un luxe confortable,
Que de mets recherchés il encombre sa table
Et donne un million pour un festin nouveau ;
Que le gros Lucullus, plus gourmand qu'un pourceau,
Avale, en un seul jour, quinze à vingt plats de foies,
Et d'esclaves vivants engraisse ses lamproies :
Non, tout cela, martyrs, ne vaut pas vos festins,
Vos agapes du cœur, vos banquets clandestins !

O vous, qui d'un lis pur couronnez votre tête,
A table asseyez-vous, chrétiens : l'agape est prête !

Humbles repas, donnés par le céleste Époux,
Agapes, que vos mets au palais étaient doux !
Votre frugalité prêchait la tempérance ;
Votre pain, votre vin, qui changeaient de substance,
En nourrissant les corps nourrissaient les esprits.
Que de nobles héros avec paix vous ont pris !
Que de témoins du Christ ont été vos convives !
Pour leurs cœurs altérés vous étiez ces eaux vives,
Cette source d'amour, ces flots harmonieux
Qui, sortant du rocher, jaillissaient jusqu'aux cieux !

O vous, qui d'un lis pur couronnez votre tête,
A table asseyez-vous, chrétiens : l'agape est prête !

LETTRE XVII.

SOMMAIRE.

Les catacombes de Sainte-Lucine, sur la voie d'Ostie.— Prière au tombeau de saint Paul. — Pierre sur laquelle furent divisés les ossements de saint Pierre et de saint Paul. — Principaux martyrs ensevelis dans la catacombe de Sainte-Lucine.—Cimetières de Sainte-Commodilla ; — de Saint-Cyriacus ;— de Saint-Zénon, ou de Saint-Anastasius, *ad Aquas Salvias.*— Principaux martyrs de la voie d'Ostie.— Catacombes de Sainte-Pétronille, ou des Saints-Nérée et Achillée, sur la voie Ardéatine. — Les *catacombes* proprement dites. — Cimetières de Saint-Damase, ou des Saints-Marc et Marcellin ; — de Sainte-Balbine et de Saint-Marc, pape.

ROME, le 28 mars 1851.

Saint Paul, l'apôtre et le docteur des nations, avait été renfermé, avec saint Pierre, dans les prisons Mamertines. Là, enchaînés tous les deux au fond de l'obscur cachot où Jugurtha était mort de faim, ils avaient attendu patiemment qu'il plût à Néron de leur faire gagner la couronne du martyre. Le farouche empereur aimait le sang : le jour de leur mort ne tarda donc pas

à arriver. Condamnés au dernier supplice, le prince des apôtres et son glorieux compagnon, les mains garrottées et conduits par une troupe de bourreaux, franchirent ensemble la porte *Trigemina*, celle-là même que les trois Horaces avaient passée en allant combattre les trois Curiaces. Ils marchèrent quelque temps sur la voie d'Ostie; puis, se donnant le saint baiser de l'adieu, ils se séparèrent à l'endroit où la route se bifurque. Saint Pierre, traversant le Tibre, se dirigea vers le mont Janicule, où l'attendait le gibet des esclaves; tandis que saint Paul prenait le chemin des eaux Salviennes, situées à trois milles de Rome, et où, en sa qualité de citoyen romain, la hache d'un licteur devait lui trancher la tête. La pierre sur laquelle eut lieu l'exécution se trouvait en face de la fontaine appelée *Gutta jugiter manans* (le filet d'eau qui coule toujours). Le bienheureux docteur des gentils s'agenouilla sur cette pierre, leva les yeux au ciel, pour offrir à Dieu une dernière prière, et présenta courageusement le cou au glaive. La tête, séparée du tronc, fit trois bonds sur le sol, d'où jaillirent aussitôt trois sources d'eaux vives, que l'on voit encore aujourd'hui. La tradition rapporte qu'au lieu de sang ce furent des ruisseaux de lait qui s'échappèrent des veines rompues du grand apôtre (1). Son corps fut recueilli et déposé dans un riche tombeau par les soins de Lucine, cette noble matrone appartenant à une famille sénatoriale, et qui consacrait sa fortune à donner la nourriture aux pauvres et la sépulture aux martyrs. Le tombeau de saint Paul attira bientôt une si grande foule de pèlerins, qu'il rivalisa de splendeur avec celui de saint Pierre. Cet immense

(1) Aurea dum sævus præcidit guttura lictor,
Mortua vox Jesum tergeminata sonat.
Extincto manant vivi de corpore fontes,
Lucrum cui mors, cui vivere Christus erat.
Dum Christo fudit lactis pro sanguine rivos,
Ad superos Paulo lactea facta via est.
(*Martha, virgo Parthenopensis.*)

concours de peuple aux sépulcres des deux apôtres ayant attiré l'attention des persécuteurs, pour soustraire à leur fureur impie ces reliques sacrées, les chrétiens se virent dans la nécessité de les enlever de leurs tombeaux respectifs et de les cacher dans les catacombes de la voie Appienne, où elles restèrent environ deux cents ans, jusqu'à ce qu'une autre Lucine, arrière-petite-fille de celle qui ensevelit saint Paul, après son martyre, sollicitât le pape Cornelius de rendre ces ossements glorieux à leurs premiers sépulcres; ce qui eut lieu. La translation se fit avec une pompe magnifique; et aujourd'hui encore, les deux basiliques de Saint-Pierre au Vatican, et de Saint-Paul-hors-les-Murs, montrent avec orgueil, sous des *confessions* (1) de bronze doré et de marbres précieux, qu'illuminent, nuit et jour, des milliers de lampes, les coffrets de vermeil dans lesquels reposent les restes vénérés de ceux qui furent les premiers fondements et les plus fortes colonnes de l'Eglise.

Entrons donc, mon cher Edouard, dans cette magnifique et grandiose basilique de Saint-Paul qui, émule de celle de Saint-Pierre, élève sa masse imposante entre le Tibre et la voie d'Ostie, et allons prier quelques instants sur le tombeau de ce vase d'élection dont la bouche éloquente enseigna la vérité à nos pères; de ce persécuteur, converti sur le chemin de Damas, qui, durant plus de soixante ans, nourrit l'Eglise naissante du lait si pur et si doux de la saine doctrine évangélique :

« O Seigneur, qui avez amené la multitude des nations à la connaissance de votre saint nom par la voix de Paul, votre bienheureux apôtre, accordez-nous, nous vous en supplions par les mérites de cet illustre martyr, accordez-nous la paix du cœur qui se trouve dans la fidélité à suivre vos commandements divins, et l'amour constant de cette Eglise romaine, fondée, instruite et ci-

(1) On donne, à Rome, le nom de *confession* aux divers baldaquins surmontant le tombeau des martyrs qui, par leur mort, ont *confessé* la divinité de Jésus-Christ.

mentée par les travaux, les prédications et le sang des deux plus grands pasteurs que vous ayez jamais préposés à votre bercail. Ainsi-soit-il ! »

Maintenant que nous avons prié, relevons-nous, et reprenons le cours de nos pieuses visites.

La basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, ainsi que la plupart des autres basiliques romaines, s'élève sur un cimetière ; ce cimetière est celui de *Sainte-Lucine*. Autrefois on y descendait par un escalier dont l'entrée se trouvait dans un oratoire dédié à saint Julien ; et l'inscription suivante, écrite en lettres de mosaïque sur le pavé de la chapelle, indiquait la multitude des martyrs qui reposaient auprès du tombeau de saint Paul :

SVB HOC PAVIMENTO TESSELLATO
COEMETERIVM S. LVCINÆ
MATRONÆ
IN QVO PLVRIMA SANCTORVM
MARTYRVM CORPORA
REQVIESCVNT

« Sous ce pavé en mosaïque est le cimetière de la matrone sainte Lucine, dans lequel reposent les corps d'une multitude de saints martyrs (1). »

Il était juste que les chefs de la grande armée des soldats du Christ, que ceux qui avaient les premiers annoncé l'Evangile dans la capitale de l'empire romain et scellé de leur sang la vérité des doctrines nouvelles qu'ils prêchaient, eussent pour compagnons de sépulture l'élite de cette multitude innombrable de courageux athlètes qui les suivirent dans la voie douloureuse du martyre ! C'est pourquoi nous retrouvons tant de noms illustres dans les Grottes-Vaticanes et dans la catacombe de Sainte-Lucine.

Ce fut aux pressantes sollicitations du pape saint Sylvestre que l'empereur Constantin fit construire la basilique de Saint-Paul,

(1) Aringhi, *Roma subterranea*, p. 181.

qui, plusieurs fois détruite par des guerres et des incendies, fut toujours restaurée et relevée de ses cendres par la piété des pontifes romains. Anastasius, dans son récit des *Actions du B. Sylvestre*, nous apprend que Constantin Auguste se plut à enrichir l'église de Saint-Paul autant que celle de Saint-Pierre ; qu'il lui donna des vases d'or, d'argent et d'airain, et qu'il plaça sur le tombeau de l'apôtre des gentils une croix d'or du poids de *cent cinquante* livres (1).

Les deux apôtres qui avaient été si unis durant leur vie évangélique ne devaient pas être séparés après leur mort glorieuse. Quand leurs corps furent exhumés pour aller reposer dans les tombeaux qui les avaient reçus d'abord, le pape saint Sylvestre les divisa sur une table de porphyre, religieusement conservée dans la basilique de Saint-Pierre, et sur laquelle on a gravé ces mots :

SVPER ISTO LAPIDE
PORPHYRETICO FVERVNT DIVISA
OSSA SANCTORVM APOSTOLORVM
PETRI ET PAVLI,
ET PONDERATA PER B. SILVESTRVM
PAPAM,
SVB ANNO DM. C. C. C. XIX.
QVANDO FACTA FVIT HÆC
ECCLESIA.

« Sur cette table de porphyre furent divisés les ossements des saints apôtres Pierre et Paul, et pesés par le B. Sylvestre, pape, en l'année du Seigneur trois cent dix-neuf, quand fut faite cette église. »

(1) Eodem tempore Constantinus Augustus fecit basilicam B. Paulo apostolo, ex suggestione Sylvestri episcopi, cujus corpus sanctum ita recondidit in ære et conclusit sicut beati Petri, et dona obtulit. Nam omnia vasa sacra, aurea, vel argentea, vel ærea, ita posuit sicut in basilica B. Petri apostoli..... Sed et crucem auream super loculum B. Pauli apostoli posuit pensantem libras centum quinquaginta. (Anastasius, *De Gestis B. Sylvestri*.)

Une autre inscription, trouvée dans le cimetière de Sainte-Lucine, vient encore corroborer cette assertion. Elle est ainsi conçue :

SVB HOC ALTAR
REQVIESCVNT GLORIOSA CORPORA
APOSTOLORVM PETRI ET PAVLI
PRO MEDIETATE,
RELIQVA AVTEM MEDIETAS
REPOSITA EST IN ECCLESIA S. PETRI :
CAPITA VERO IN LATERANO.

« Sous cet autel reposent les corps glorieux des apôtres Pierre et Paul, pour moitié; l'autre moitié est déposée dans l'église de Saint-Pierre. Les têtes sont à Saint-Jean-de-Latran. »

Cette dernière inscription a été publiée par le savant Bosio.

Voilà pourquoi les chrétiens qui font le pèlerinage de Rome visitent toujours les trois basiliques de Saint-Pierre au Vatican, de Saint-Paul-hors-les-Murs, et de Saint-Jean-de-Latran, qui, après celle du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, sont les plus vénérables de tout l'univers. O Rome! cité sainte dont Pierre garde les portes, et dont les ossements de Paul protégent les murailles (1), tu seras toujours la reine du monde; car ta pourpre et ta couronne, teintes du sang des martyrs, ont reçu un sceau d'immortalité que n'avaient point la pourpre et la couronne des Césars, tes anciens maîtres! Les autres villes qui remplissent aujourd'hui l'Europe de leur nom depuis longtemps ne seront plus que des monceaux de ruines, quand tu étendras encore ton sceptre puissant sur les nations prosternées devant l'auguste majesté de ton pontife!

(1) Janitor ante fores fixit sacraria Petrus,
Quis neget has arces instar et esse poli?
Parte alia Pauli circumdant atria muros,
Hos inter Roma est, hic sedet ergo Deus.
(Gruter, *Inscript.*, p. 1170.)

Couvrons une dernière fois de baisers brûlants le marbre froid qui pave la basilique de Saint-Paul, et revenons à la catacombe de Sainte-Lucine.

Cet illustre cimetière reçut tour à tour les corps des saints martyrs Celsus, Julianus, Basilissa, Martinianilla et Timothée. Ce dernier, né à Antioche, était venu à Rome, où il se convertit au christianisme sous le pontificat de saint Melchiade. Jeté en prison par l'ordre du préfet Tarquinius, qui le fit couvrir de chaux vive, il eut la tête tranchée ; et son corps, recueilli par une sainte femme, nommée Théodora, fut enseveli dans un quartier de la catacombe de Sainte-Lucine, qui prit le nom de ce martyr. Quant à Julianus et à Basilissa, son épouse, ils furent martyrisés à Antioche, avec Martinianilla et Celsus, son fils, jeune enfant de quelques années, qui montra un courage au-dessus de son âge. Leurs corps furent apportés à Rome et inhumés près du tombeau de saint Paul, qui devint le rendez-vous des martyrs de l'Orient et de l'Occident ; car la Rome chrétienne était déjà jalouse de réunir autour d'elle toutes les gloires du monde.

Une foule d'inscriptions qui tapissent les cloîtres du monastère des Bénédictins, attenant à la basilique, nous apprennent les noms des principaux martyrs, des papes et des préfets de Rome, dont les corps furent déposés dans le vaste dortoir de Sainte-Lucine. Parmi tant d'illustrations, nous nous contenterons de nommer :

Anastasius, bien méritant, *dans la paix*, homme honnête, qui vécut environ soixante ans, et se reposa, le jour des nones d'octobre, sous le consulat de Theodosius et de Faustus (1) ;

Saint Félix III, pape ;

Sabinus, préfet de la ville, qui s'endormit en paix à l'âge de cinquante-trois ans et vingt-quatre jours ; il fut déposé,

(1) Anastasio bene merenti in pace viro honesto qui vixit annis p. m. LX, requievit die nonas octobres. Cons. D̄n Theodosii aug. XVI et Fausti VC.

le XVI des calendes d'août, sous le consulat de Symmaque et de Boetius (1);

Et le *doux* Romulus, qui vécut neuf ans neuf mois, et s'endormit en paix; il fut déposé la veille des ides de septembre, Lampadius et Oreste étant consuls (2).

Quant aux autres, mon cher Edouard, il serait trop long de vous citer ici leurs noms et leurs épitaphes. Je vous en transcrirai néanmoins encore une qui témoigne du pieux respect et de la sollicitude empressée des premiers chrétiens pour les martyrs :

MANDROSA HIC NOMINE OMNIVM GRATIA PLENA
FIDELIS IN XPO EJVS MANDATA RESERVANS
MARTYRVM OBSEQVIIS DEVOTA TRANSEGI FALSI SECVLI
VITAM VNIVS VIRI CONSORTIO TER QVINVS CONVICTA
PER ANNOS REDDIDI NVNC DNO RERVM DEBITVM
COMMVNEM OMNIBVS OLIM QVÆ VICXIT ANN. PL. M.
XXXIII. DP. V. VIIII KAL. FEBRVARIAS CONS. AGINANTI
FAVSTI VC.

Plusieurs beaux sarcophages, ornés de magnifiques bas-reliefs, ont été trouvés dans la catacombe de Sainte-Lucine. Ces sarcophages, dont les sculptures représentent des sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, furent transportés dans les églises de Sainte-Marie-Majeure et de Sainte-Marie-sur-le-mont-Aventin.

Au milieu d'une vigne, située sur la voie d'Ostie, l'on trouve l'entrée du *cimetière de Sainte-Commodilla*, pieuse vierge, zélée pour la sépulture des martyrs, et qui, sans doute, fit ouvrir cette catacombe dans un champ qui lui appartenait. Les deux saintes Digna et Emerita, martyrisées sous les empereurs Valérien et Gallien, y furent inhumées, ainsi que les saints Félix et Adauctus,

(1) Hic requiescit in pace Sabinus VS. pref. ann. qui bissit annus LIII et dies XXIIII. DP. XVI. kal. augustas cons. Symm. et Boetio VC. conss.

(2) Hic requiescit in pace dulcis Romulus, qui vixit ann. IX. mens. IX. Depositus sub die pridie id. sept. Lampadio et Oreste consulibus.

qui souffrirent la mort, sous Dioclétien, le trentième jour d'août de l'an 302, et qui donnèrent leur nom à cette crypte. Saint Félix était prêtre ; on l'avait conduit sur la voie d'Ostie pour le décapiter. Au second milliaire, il rencontre un grand arbre auquel les païens rendaient un culte sacrilége. Les bourreaux veulent le lui faire adorer ; mais il souffle dessus, et l'arbre, déraciné par ce souffle puissant, tombe en écrasant l'autel qu'il ombrageait. Témoin de ce miracle, un des curieux qui avaient suivi le saint pour le voir mourir, s'écrie qu'il est chrétien. Les bourreaux se saisissent de lui et l'immolent avec Félix. Les chrétiens, ignorant le nom de ce nouvel athlète du Christ, lui imposèrent celui d'Adauctus, qui veut dire *ajouté*, parce que c'était un fleuron ajouté à la couronne du prêtre Félix (1). Plus tard, une église fut élevée en l'honneur de ces bienheureux martyrs ; et le prêtre Verus, chargé par le pape Damase de décorer leur tombeau, y fit graver ces vers latins :

« O semel atque iterum vero de nomine Felix,
« Qui intemerata fide, contempto principe mundi,
« Confessus Christum cœlestia regna petisti !
« O vere pretiosa fides ! Cognoscite, fratres,
« Quid ad cœlum victor pariter properavit Adauctus.
« Presbyter his Verus, Damaso rectore jubente,
« Composuit tumulum, sanctorum limina adorans (2). »

Quoique restauré par les saints papes Jean I et Léon III, le cimetière où nous sommes est fort endommagé, ainsi que l'église des saints Félix et Adauctus, dont il ne reste plus que quelques ruines. Hélas ! cher Edouard, je serai souvent réduit à vous dire la même chose en passant devant les champs des martyrs, encore plus dévastés par les hommes que par le temps !

A sept milles de Rome, toujours sur la voie d'Ostie, on ren-

(1) Hujus nomen ignorantes christiani, Adauctum eum appellaverunt, eo quod sancto Felici auctus sit ad coronam. (*Martyrol. roman.*, 30 aug.)

(2) Aringhi, *Roma subterranea*, p. 202.

contre la *catacombe de Saint-Cyriacus.* Ce cimetière, autrefois célèbre, présente à peine aujourd'hui quelques vestiges de son ancienne splendeur. Le saint martyr dont il porte le nom était un diacre de l'Église romaine. Cyriacus fut étendu sur le chevalet, le seizième jour de mars de l'an 307, sous l'empire du féroce Maximien. Ses compagnons de supplice étaient Largus, Smaragdus et vingt autres intrépides soldats de Jésus-Christ. On disloqua et brisa tous leurs membres avec ces affreux instruments de torture que les bourreaux de ce temps-là savaient seuls inventer ; puis on versa de la poix bouillante sur leurs corps, dont les chairs sanglantes pendaient en lambeaux. Ce fut au milieu de ces horribles tourments que Cyriacus et ses compagnons rendirent le dernier soupir. Quand les bourreaux se furent retirés, les chrétiens recueillirent les restes précieux de ces courageux athlètes, et leur donnèrent la sépulture.

Près des eaux Salviennes, à l'endroit même où fut décapité saint Paul, est le *cimetière du saint martyr Zénon*, connu également sous le nom de *cimetière de Saint-Anastasius*, vaillant champion du Christ, qui souffrit en Perse, le XI des calendes de février, et dont le corps, apporté à Rome, fut déposé dans la catacombe *ad Aquas Salvias.* Vous comprendrez mieux, cher Edouard, la vénération profonde que tout chrétien doit avoir pour la terre qui but le sang de saint Paul quand vous saurez que cette même terre fut encore abreuvée de celui de *mille deux cent quatre* martyrs, égorgés en haine du nom de Jésus-Christ et pour le barbare amusement du peuple romain, le IVe jour des ides d'avril. Figurez-vous tous ces cadavres étendus sur le sol rougi, entassés les uns sur les autres, et laissant échapper de longs ruisseaux de sang, fontaines sacrées qui vont mêler leurs flots de pourpre aux ondes claires et transparentes des sources Salviennes ! Quel spectacle attendrissant pour les anges du ciel ! Quel beau renfort pour l'armée déjà si nombreuse des martyrs ! A la vue de tant de vainqueurs, couronnés en un seul jour, qu'au-

raient dit les incrédules, les esprits *forts* de notre siècle ? N'auraient-ils pas été forcés d'avouer qu'il n'est personne au monde assez fou pour souffrir, sans motif, de pareilles tortures, ou assez fort pour les supporter sans l'assistance de Dieu (1)?

Parmi les plus célèbres martyrs qui remportèrent la palme sur la voie d'Ostie, il faut nommer :

La vierge Martina, issue de l'une des plus nobles familles de Rome, et qui eut la tête tranchée, au dixième milliaire, le jour des calendes de janvier, avec les saints Epiphanius et Concordius ; leur martyre eut lieu sous le règne de l'empereur Alexandre-Sévère ;

Cyriacus, évêque d'Ostie ; le prêtre Maximus, le diacre Archelaüs ; les chrétiens Theodorus, Herculanus et leurs compagnons, qui, après de longs tourments, émigrèrent vers le Seigneur, le VI[e] jour des ides d'août ;

La bienheureuse vierge Aurea, qui souffrit le IX des calendes de septembre ;

Le martyr Sabianus, qui fut inhumé le V des calendes du même mois ;

Le prêtre Asterius, qui fut jeté dans le Tibre et enseveli le XII des calendes de novembre ; (Tous ces illustres témoins du Christ moururent sous Alexandre-Sévère.)

Prisca, vierge romaine dont la sainteté le disputait à la noblesse, et qui fut décapitée au dixième milliaire, le XV des calendes de janvier, sous l'empereur Claude ;

Les deux frères Maximus et Claudius; Præpedigna, épouse de ce dernier ; Alexandre et Cutia, leurs enfants, qui tous remportèrent la couronne du martyre, le XII des calendes de mars, sous le cruel empereur Dioclétien ;

Enfin, Démétrius, Honorius, Honoratus et Florus, qui furent

(1) Non intelligetis, o miseri ! neminem esse qui aut sine ratione velit pœnam subire, aut tormenta sine Deo possit sustinere? (Min. Fel., *Octav.*)

immolés par le glaive des bourreaux, les deux premiers, le XI des calendes de décembre, et les deux derniers, le XI des calendes de janvier.

Quittons maintenant la voie d'Ostie pour entrer dans la voie Ardéatine, qui est un embranchement de la fameuse voie Appienne, sur les bords de laquelle nous trouverons de vastes et nombreux cimetières à visiter.

Nous rencontrons, d'abord, sur la voie Ardéatine, le *cimetière* que la princesse *Flavia Domitilla*, nièce des empereurs Titus et Domitien, avait fait ouvrir dans l'un de ses domaines, situé sur le chemin d'Ardée. Elle y donna la sépulture à sainte Pétronille, que la tradition désigne comme ayant été la fille de saint Pierre, avant que Jésus-Christ ne l'eût appelé à l'apostolat, mais qui, selon plusieurs historiens, n'était que sa fille spirituelle; laquelle, ayant été instruite et baptisée par lui, l'avait suivi à Rome, comme les saintes femmes de la Judée suivaient autrefois le Sauveur.

Flavia Domitilla fut elle-même inhumée dans sa catacombe, avec les saints martyrs *Nérée* et *Achillée*, ses serviteurs, à qui, après Dieu, elle était redevable du grand bienfait de la foi. La princesse, reléguée dans l'île de Pouzia, par les ordres du féroce Domitien, fut brûlée vive dans sa chambre, ainsi que les deux vierges Euphrosina et Theodora, ses compagnes. Quant à Nérée et à Achillée, ils terminèrent leur vie par le glaive, après avoir enduré patiemment toutes les tortures du chevalet. Les corps de ces glorieux martyrs furent ramenés à Rome et ensevelis secrètement dans la crypte où reposait déjà sainte Pétronille.

Près de l'antique église de Saint-Sébastien, et du côté qui regarde l'ancienne voie Ardéatine, existe une crypte remarquable qui porte le nom de *catacumbæ*, d'où est venu le nom de *catacombes*, appliqué indifféremment à tous les cimetières souterrains. Les écrivains ont sans doute eu tort de généraliser ce nom; mais l'usage ayant prévalu dans notre siècle, et l'usage ayant force de

loi, nous avons, au risque d'encourir le blâme des savants, suivi la routè commune, en employant le mot *catacombe* pour désigner chacun des quartiers de la Rome souterraine. Convenez, cher Edouard, qu'il est difficile de secouer le joug de la routine. Après tout, ce mot de *catacombes* s'est tellement imprégné de poésie, qu'en le restreignant à sa signification primitive l'on s'exposerait à gâter tout le charme et l'intérêt d'un livre.

Les catacombes, proprement dites, sont donc une crypte de forme semi-circulaire et recouverte d'une voûte en maçonnerie. A leur aspect, on serait tenté de croire qu'elles ont autrefois servi au culte païen. Converties plus tard en église, elles ont été purifiées par l'encens, les prières et les mystères sacrés des premiers chrétiens qui, à l'époque de la persécution violente de Néron, durent s'y réunir, à la voix de leur pontife, pour l'audition de la parole et la participation au banquet eucharistique. Deux escaliers y conduisent : l'un donnant sur la voie Ardéatine, l'autre s'ouvrant dans l'église de Saint-Sébastien. Des lucernaires oblongs et étroits servent de fenêtres à cette crypte et n'y laissent pénétrer qu'un jour sombre et douteux, favorable au recueillement. Quatorze monuments ou tombeaux, élégamment ornés de sculptures et de peintures, se voyaient jadis dans les catacombes, ainsi que des siéges de marbre destinés au pontife et aux prêtres. On y remarque encore un autel sur lequel le saint sacrifice de la Messe fut souvent célébré, durant les jours mauvais et les horribles tempêtes qu'eut à essuyer le vaisseau de l'Eglise naissante. On aperçoit, sous cet autel, un trou assez semblable à l'ouverture d'un puits, et dans lequel furent jetés les corps des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, arrachés furtivement à leurs sépulcres par ces Grecs sacriléges qui avaient entrepris de les emporter dans leur patrie. C'est dans ce lieu, si digne de notre vénération la plus profonde, et désigné aujourd'hui sous le nom de *Platonia*, que saint Charles Borromée et saint Philippe de Néri vinrent si souvent répandre des prières et des larmes. Quel en-

droit plus sacré, quel autre plus retiré auraient-ils pu choisir pour se livrer, loin du regard des hommes, au doux exercice de la contemplation divine? Cette grotte sainte, en effet, rappelle tant de souvenirs; que l'âme recueillie doit y trouver toutes les ardeurs, tous les transports de l'extase.

Le cimetière de *Saint-Damase*, connu aussi sous le nom de celui des *Saints Marc* et *Marcellin*, est voisin des Catacombes proprement dites. C'étaient une belle âme et un grand cœur que l'âme et le cœur du saint pontife Damase! L'un des poëtes les plus distingués de son temps, il consacra sa lyre à chanter les tombeaux des martyrs de Jésus-Christ. Ses vers harmonieux exhalent un parfum suave qui embaume l'âme du lecteur et excite en lui de douces sympathies. Sa latinité est excellente, surtout pour l'époque à laquelle il écrivait. Je ne crains pas de dire que les vers du saint pape Damase ont la facilité, l'élégance et la grâce de ceux du cygne de Mantoue. Il est le Virgile chrétien de son siècle.

N'étant encore que prêtre de l'Eglise romaine et vicaire du pape Liberius, Damase consacrait tous ses soins à rompre aux fidèles le pain de la Parole et celui de l'Eucharistie. Sa plus tendre sollicitude était pour les pauvres et les martyrs ; il nourrissait les uns et ensevelissait les autres. De nombreux cimetières furent agrandis et restaurés par lui. C'était au milieu de la sainte obscurité de ces cavernes immenses, peuplées de tombeaux, qu'il sentait s'allumer en lui le feu sacré, et que, saisissant la cithare du sanctuaire, il chantait les combats et les triomphes des témoins du Christ. Elevé plus tard sur la chaire de Saint-Pierre, le poëte, devenu pontife, ne suspendit point sa lyre aux murs sombres de la crypte qui lui servait d'asile ; au contraire, il en tira des sons plus doux que jamais.

A l'entrée du cimetière où il se retirait souvent, et qui porte aujourd'hui son nom, il fit placer, gravée sur une table de marbre, l'inscription suivante :

« Sanctorum, quicumque legis, venerare sepulcrum :
« Nomina nec numerum potuit retinere vetustas.
« Ornavit Damasus tumulum, cognoscite, rector,
« Pro reditu cleri Christo præstante triumphans,
« Martyribus sanctis reddit sua vota sacerdos (1). »

« Lecteur, qui que tu sois, vénère ici le sépulcre des saints dont l'antiquité n'a pu conserver ni le nom ni le nombre. Apprends que Damase, chef de l'Église, triomphant, par l'aide du Christ qui lui a rendu son clergé, a orné ces tombeaux, et que le prêtre accomplit ses devoirs envers les saints martyrs. »

Pour bien comprendre cette inscription, il faut que vous sachiez, mon cher Edouard, que saint Damase eut à combattre les fureurs impies des Ariens qui, de son temps, désolaient l'Eglise de Jésus-Christ, et qui firent exiler le clergé de Rome. Le courage intrépide du saint pontife le rendit bientôt la terreur des hérétiques; son clergé lui fut rendu; et il devint, pendant près d'un siècle, la colonne de la foi, tant en Orient qu'en Occident. Saint Jérôme avait conçu une vive amitié pour ce docteur vierge, dont l'âme était si pure et si belle; il lui écrivait souvent, encore plus pour épancher son cœur que pour lui demander des conseils. Le pape Damase avait une mère et une jeune sœur, nommée Irène, qui étaient les objets de son affection la plus tendre et de ses soins les plus empressés. Sa mère mourut la première ; il la pleura, comme un bon fils pleure celle qui berça son enfance, celle qui lui prodigua, si longtemps, tout l'amour de son cœur; il lui ferma les yeux, et la déposa, avec honneur, dans le dortoir des martyrs. Mais la mort n'avait pas achevé son ouvrage ; il restait une fleur à prendre, et son impitoyable faux la trancha sous les yeux mêmes de Damase. La jeune Irène expira, à l'âge de vingt ans, entre les bras de son frère bien-aimé. Cette mort prématurée, qui brisait ses plus chers liens, redoubla la douleur du pontife, sans diminuer son espérance. Il baigna de ses larmes le cadavre encore chaud de sa sœur chérie; et, après l'avoir placé *en paix*

(1) Aringhi, *Roma subterranea*, p. 242.

près de sa mère, il composa pour elle cette touchante épitaphe :

« Hoc tumulo sacra Deo nunc membra quiescunt;
« Hic soror est Damasi, nomen signaris, Irenæ.
« Voverat hæc sese Christo cum vita maneret,
« Virginis ut meritum sanctus pudor ipse probaret.
« Bis denas hyemes necdum compleverat ætas,
« Propositum mentis pietas veneranda puellæ,
« Magnificos fructus dederat melioribus annis, etc... (1). »

« Maintenant les membres qui étaient consacrés à Dieu reposent dans ce tombeau ; là est la sœur de Damase, qu'on appelait Irène. Elle s'était donnée à Jésus-Christ durant sa vie, afin que la sainte pudeur de la virginité augmentât son mérite. Elle n'avait pas encore compté vingt fois les neiges de l'hiver, et déjà sa jeunesse connaissait l'excellence des bonnes mœurs de la vie. Chez cette vierge la profonde piété venait du cœur; elle a donné au Seigneur les fruits magnifiques de ses plus belles années, etc... »

Après avoir ainsi consacré tous les sentiments de son cœur de frère et de pontife, Damase marqua la place où il voulait attendre, parmi les morts, le jour de la résurrection glorieuse : cette place fut désignée auprès du *loculus* d'Irène. Il composa lui-même, d'avance, les vers funèbres qui devaient être inscrits sur la pierre de son tombeau. Les voici :

« Qui gradiens pelagi fluctus amaros;
« Vivere qui præstat morientia semina terræ;
« Solvere qui potuit Lazaro sua vincula mortis,
« Post tenebras fratrem, post tertia lumina solis,
« Ad superos iterum Mariæ donare sorori,
« Post cineres Damasum faciet qui surgere credo (2). »

« Celui qui, marchant sur la mer, en a comprimé les flots irrités; celui qui fait vivre les semences mortes confiées à la terre ; celui qui a pu détacher les liens de Lazare au fond de son tombeau; qui, après les ténèbres de trois jours, a pu ressusciter le frère de Marie et le rendre plein de vie à sa sœur, celui-là, j'en suis convaincu, fera un jour sortir vivantes du sépulcre les cendres de Damase. »

Dormez en paix, à côté l'un de l'autre, ô vous qui vous êtes si

(1) Aringhi, *Roma subterranea*, p. 243. — (2) Aringhi, *ibidem*, p. 244.

tendrement aimés sur la terre, et dont les âmes virginales habitent à présent les cieux ! Dieu bénit les chastes affections de la famille, et la religion consacre les liens du sang quand la chair ne les appesantit point. Marie aimait Lazare, Benoît aimait Scholastique, Bernard chérissait Hombeline ! L'amour divin n'exclut pas les affections légitimes; au contraire, il les ennoblit, les entretient, les réchauffe. Aimons donc, comme Damase; aimons dans le Seigneur !

Le cimetière de Saint-Damase, qui n'est, à proprement parler, qu'un quartier de la vaste catacombe de Saint-Callixte, fut le dépositaire des corps des bienheureux martyrs saint Marc, saint Marcellin, et saint Tranquillin, prêtre. Les deux premiers étaient frères. Arrêtés, le 18 janvier de l'an 286, sous l'empire de Dioclétien, et convaincus d'être chrétiens, ils furent cloués à un arbre et percés à coups de lance. Malgré les sollicitations pressantes du prêteur Fabien, qui s'efforçait de les faire apostasier, leur courage ne se démentit pas. Ils persistèrent, jusqu'à leur dernier soupir, à confesser la divinité de Jésus-Christ. « Jamais « festin ne fut plus délicieux que ces tourments endurés pour « Jésus-Christ, disaient-ils au juge étonné. Nous commençons à « être fixés dans son amour. Puisse-t-il nous permettre de souf- « frir jusqu'à ce que nous ayons dépouillé le vêtement de notre « mortalité (1) ! » Leurs corps reposent aujourd'hui dans l'église de Saint-Côme-et-Saint-Damien, au Forum, avec celui du prêtre saint Tranquillin.

Le cimetière de *Sainte-Balbine* et de *Saint-Marc, pape*, s'étend sous cette partie de la campagne romaine située entre la voie Ardéatine et la voie Appienne. Il doit son double nom à une vierge chrétienne, fille d'un tribun militaire, nommé Quirinus,

(1) Nunquam tam jucunde epulati sumus, quam hæc quæ Jesu Christi causa perferimus, in cujus amore nunc fixi esse cœpimus : utinam tamdiu nos hæc pati sinat, quamdiu hoc corruptibili corpore vestiti sumus. (Mazzol., p. 225.)

et convertie à Jésus-Christ par Hermès, préfet de Rome, disciple du saint pape Alexandre. Le père de Balbine ayant été mis à mort sous Adrien, elle l'inhuma dans un cimetière qu'elle avait fait ouvrir sur la voie Ardéatine ; et, après une vie pleine de jours et de mérites, elle vint elle-même reposer auprès de lui. Constantin dota richement l'église que le pape saint Marc fit élever, plus tard, sur la catacombe de Sainte-Balbine. Le pontife dont nous venons de citer le nom voulut être lui-même enterré dans le vénérable cimetière de la vierge romaine, pour laquelle il avait une dévotion toute particulière ; de là, le nom de *Saint-Marc*, donné également à la crypte de Sainte-Balbine.

Passons maintenant à la voie Appienne, où nous trouverons des catacombes plus vastes et mieux conservées, telles que les catacombes de Saint-Callixte et de Saint-Prétextat, dont celles que nous venons de visiter ne sont, pour ainsi dire, que des ramifications.

LE CALICE DES CATACOMBES.

O vase trois fois saint, ô précieux calice
Qui servis, autrefois, au divin sacrifice,
Alors que les chrétiens, par les tyrans bannis,
Pour gémir et prier se trouvaient réunis
Dans ces antres profonds appelés *catacombes*,
Et qui des saints martyrs nous ont transmis les tombes!
O coupe de cristal, toi que le sang d'un Dieu
A teinte si souvent, en ce lugubre lieu,
Laisse-moi te couvrir de baisers et de larmes;
Laisse-moi contempler, à loisir, tes doux charmes,
Toucher avec amour et presser sur mon cœur
Ton verre dépoli, privé de sa liqueur!

« Au palais des Césars la coupe enchanteresse
« Qui versait, chaque jour, à leurs lèvres l'ivresse,
« N'avait point cet éclat, cette vive splendeur,
« Que jette, dans la nuit, la coupe du Seigneur.
« L'une donnait le miel empoisonné des vices,
« L'autre faisait goûter aux célestes délices;
« Les diamants brillaient au vase impérial,
« L'or pur y remplaçait le modeste cristal;
« Mais que font le rubis, le saphir, l'émeraude,
« Au vase que Néron a pris des mains de Claude?

« Sur terre gloire à Dieu! Gloire à lui dans les cieux!
« Que rendrai-je au Seigneur pour ses bienfaits nombreux?
« Je prendrai des martyrs l'antique et saint calice,
« Et ma lèvre y boira le vin du sacrifice!

« Coupe auguste, où jamais ne voulut briller l'or,
« Il me semble, à l'autel, que je te vois encor,
« Lorsque, les vieux chrétiens, dans le noir cimetière
« Se trouvant réunis pour la sainte prière,
« Tu te montrais aux doigts du pontife romain,
« Avec le sang du Dieu mort pour le genre humain!
« Je te vois épancher ta liqueur consacrée
« Sur sa lèvre brûlante et d'amour altérée;
« Je te vois circuler à ce banquet divin
« Où chaque bouche puise un peu de ton doux vin,
« Ce vin, vrai sang d'un Dieu, qui, sortant de l'hostie,
« Dépose en notre cœur le germe de la vie!

« Sur terre gloire à Dieu! Gloire à lui dans les cieux!
« Que rendrai-je au Seigneur pour ses bienfaits nombreux?
« Je prendrai des martyrs l'antique et saint calice,
« Et ma lèvre y boira le vin du sacrifice!

« Sur ton verre arrondi, quels sont ces mots tracés
« Et que le temps encor n'a pas tous effacés?
« Ces mots mystérieux que mon œil vient de lire,
« O coupe des tombeaux, que veulent-ils nous dire?

« — Ils redisent la foi de l'Église au berceau :
« *Bois, bois, et tu vivras; bois de ce vin nouveau;*
« *Bois avec tes amis; il rend la vie à l'âme;*
« *Qui le boit de l'enfer évitera la flamme,*
« *Car c'est le sang d'un Dieu...* Luther, as-tu compris?
« Vois-tu que ton orgueil s'est sottement mépris?
« Toi qui doutes, descends, descends parmi ces tombes,
« Et viens apprendre à croire au fond des catacombes!

« Sur terre gloire à Dieu! Gloire à lui dans les cieux!
« Que rendrai-je au Seigneur pour ses bienfaits nombreux?
« Je prendrai des martyrs l'antique et saint calice,
« Et ma lèvre boira le vin du sacrifice! »

LETTRE XVIII.

SOMMAIRE.

Catacombes de la voie Appienne. — Cimetière de Saint-Callixte. — Le nombre de ses martyrs. — Le cimetière de Saint-Zéphyrin. — Le cimetière de Sainte-Cécile. — La légende de sainte Cécile. — Le cimetière de Saint-Sixte. — Le cimetière de Prétextat. — Son étendue et ses gloires. — Le cimetière de Sainte-Sotère, et celui des Saints Eusèbe, Marcel et leurs compagnons. — Inscriptions.

Rome, le 2 avril 1851.

Nous voici, mon cher Edouard, sur une voie que l'orgueil et la volupté des anciens maîtres du monde ont rendue fameuse. Jadis la voie Appienne vit son pavé foulé par les consuls et les Césars. Sur ses bords s'échelonnaient des temples somptueux et des tombeaux magnifiques. Il en reste encore quelques-uns dont les ruines gigantesques nous donnent une idée du faste et de la puissance du peuple romain. Mais le temps a passé, et il n'a laissé derrière lui que des débris. Le temple de Mars, bâti par Sylla, le *Sacrarium* impur de Cybèle, le temple de la Tempête, celui des

Muses, celui de l'Honneur et une foule d'autres n'existent plus. *Sic transit gloria mundi !*

Cette voie, tant de fois parcourue par le char des triomphateurs, le fut encore davantage par l'humble *birote* des chrétiens conduisant, pendant la nuit, les corps sanglants des martyrs de l'amphithéâtre de Flavien ou des jardins d'un César persécuteur au cimetière de Saint-Callixte ou à la catacombe de Saint-Prétextat. Et, certes, cette dernière illustration de la voie Appienne est bien la plus grande et la plus durable.

Noble voie, le sang des martyrs t'a lavée des souillures que t'avaient faites l'orgueil et l'impureté de la vieille Rome ; maintenant, un pied chrétien ne peut se poser sur un de tes pavés sans y rencontrer les traces glorieuses d'un athlète de Jésus-Christ ! Tu ne conduis plus à ce bois dont l'ombrage voluptueux protégeait des temples sacriléges où chaque passion du cœur de l'homme, divinisée par le paganisme le plus immonde, trouvait un encouragement et un modèle ; tes bords ne sont plus couverts de ces mausolées fastueux au fond desquels se cachaient des cendres froides que ne réchauffait point le doux et consolant espoir d'une résurrection future. Non, reine des voies, tu n'es plus prostituée au culte de l'idolâtrie et de la volupté ; tes dalles, à présent purifiées et désertes, mènent aux temples du vrai Dieu et aux cimetières qui gardent les ossements de ses saints. En changeant de destination, tu as accru ta gloire et doublé la splendeur de ton nom, qui ne périra jamais ; car il est écrit, en sanglants caractères, dans les fastes de plus d'un million de martyrs !

La première catacombe qui se présente à nous, sur la voie Appienne, est celle de *Saint-Callixte.* Ce cimetière immense, ce travail de géants, cette merveille de la Rome souterraine, cet entrepôt général des corps chrétiens, destinés à la gloire des cieux, est dû à une faible femme dont le courage héroïque sut braver la fureur des tyrans et réunir des milliers de martyrs dans la vaste nécropole où nous entrons. Quoique sainte Lucine en soit

la fondatrice, elle est néanmoins connue davantage sous le nom de *cimetière de Saint-Callixte*, parce que ce saint pape en poussa les travaux avec une ardeur infatigable, proportionnée aux ravages quotidiens que les persécutions faisaient dans le troupeau de Jésus-Christ, dont il était le gardien, et parce qu'il étendit les galeries primitives de cette fameuse catacombe, en leur en ajoutant de nouvelles.

On entre ordinairement dans le cimetière de Saint-Callixte par un escalier qui s'ouvre dans la basilique de Saint-Sébastien. Près de la porte de cet escalier, une inscription latine apprend au voyageur quelle est la sainteté du lieu qu'il va visiter. Elle est ainsi conçue :

HOC EST COEMETERIVM CALLISTI
PAPÆ ET MARTYRIS
INCLYTI QVICVMQVE ILLVD
CONTRITVS ET CONFESSVS
INGRESSVS FVERIT PLENAM
REMISSIONEM OMNIVM PECCATORVM
SVORVM OBTINEBIT
PER MERITA GLORIOSA CENTVM
SEPTVAGINTA QVATVOR MILLIVM
SANCTORVM MARTYRVM
VNA CVM QVADRAGINTA SEX
SVMMIS PONTIFICIBVS
QVORVM IBI CORPORA IN PACE
SEPVLTA SVNT
QVI OMNES EX MAGNA TRIBVLATIONE
VENERVNT ET VT HÆREDES
FIERENT IN DOMO DOMINI
MORTIS SVPPLICIVM PRO CHRISTI
NOMINE PERTVLERVNT.

« Ici est le cimetière de Callixte, pape et martyr célèbre. Quiconque y entrera, contrit et confessé, obtiendra la pleine rémission de tous ses péchés, par les mérites glorieux des *cent soixante-qua-*

torze mille saints martyrs, et des *quarante-six* souverains pontifes, dont les corps y reposent en paix. Ils ont tous traversé le temps de la grande tribulation, et, pour devenir héritiers dans la maison du Seigneur, tous ont souffert la mort pour le nom de Jésus-Christ. »

Cent soixante-quatorze mille martyrs et *quarante-six* papes dans un même cimetière ! Avez-vous bien pesé ce chiffre énorme, mon cher Edouard? La terre que nous allons fouler ensemble n'aura donc pas une seule parcelle qui ne soit sainte! Quelle abondante moisson de corps glorieux pour le grand jour de la résurrection générale !

N'est-ce pas ici l'occasion de nous appliquer ces paroles adressées par Dieu même à Moïse : *N'approche pas davantage; ôte les chaussures de tes pieds : car le lieu dans lequel tu te tiens est une terre sainte* (1), et de nous écrier avec Jacob, sortant du sommeil où lui était apparue l'échelle céleste : *Vraiment, ce lieu est saint* (2)!

Mais franchissons le seuil du labyrinthe sacré; suivons ce religieux, au froc de bure grise, qui nous précède, un flambeau à la main; enfonçons-nous d'un pas lent et presque craintif dans ces milliers de galeries étroites qui se coupent, s'entre-croisent, serpentent et fuient en zigzags de tous côtés, comme les rues tortueuses et obscures d'une grande ville au moyen âge. Regardons, à droite et à gauche, tous ces tombeaux, d'une forme oblongue, superposés les uns aux autres, et qui ont renfermé des martyrs, des pontifes, des chrétiens de tout âge, de toute condition. Ces tombeaux sont vides. Pour soustraire leurs ossements sacrés aux dévastations impies des Lombards, le pape Paul Ier, en 761, les a fait ouvrir pour la plupart, et a distribué aux églises et aux différents monastères de Rome et de la chrétienté les richesses qu'ils renfermaient. La piété de plusieurs autres pontifes a achevé l'œuvre d'exhumation commencée par Paul Ier. Néanmoins on connaît les

(1) Ne appropies huc, solve calceamenta de pedibus tuis : locus enim in quo stas terra sancta est. (*Exode*, III.)

(2) Vere locus iste sanctus est. (*Genèse*, 28.)

loculi qui renfermèrent les plus illustres chefs de cette innombrable légion de martyrs.

Cette tombe, plus grande et plus profonde que les autres, a renfermé toute une famille, égorgée en haine du nom chrétien. Voici de petits *loculi* qui ont longtemps gardé les corps de jeunes enfants, tendres fleurs que le glaive du bourreau moissonna dès l'aurore. Voilà le *cubiculum* où les satellites de l'empereur Valérien, introduits par un apostat dans la catacombe, décapitèrent le pape saint Etienne. Ici fut également martyrisé le pape Sixte II, avec saint Quartus, le VIII des ides d'août. Là, le saint pontife Caïus reçut la couronne du martyre, et fut enterré sur le lieu même de son supplice. Anicetus, Soter, Anterus, Pontianus, Fabianus, Cornelius, Lucius, Dionysius, Eutychianus, Eusebius, Melchiades, tous évêques de Rome et pasteurs suprêmes de l'Eglise universelle, ont eu ici leurs sépulcres. Mais la gloire principale de ce grand faubourg de la cité des martyrs est sans contredit saint Sébastien, cet intrépide champion du Christ, qui mourut sous les flèches des bourreaux, et qui, le XIII des calendes de février, fut inhumé dans ce cimetière par les soins de la pieuse matrone Lucine, dont le corps vint également y reposer. Enfin chaque galerie, chaque grotte, chaque *cubiculum*, chaque *loculus* redit un touchant épisode du temps des persécutions sanglantes qui forcèrent les premiers chrétiens à venir chercher un asile dans ces souterrains profonds. Si les muets échos de ces cavernes sacrées pouvaient nous redire tout ce qu'ils ont entendu ; si ces murs noirs, remplis de tombeaux taillés dans le tuf lithoïde et dans la pouzzolane, pouvaient nous raconter tout ce qu'ils ont vu, que d'intéressantes histoires n'apprendrions-nous pas ! Les anges sont les seuls témoins qui restent de ces spectacles attendrissants. Un de ces esprits célestes apparaissant, un jour, au saint pape Grégoire, qui célébrait la messe sur le tombeau de saint Sébastien, lui dit : « *ce lieu est le plus saint de tous, dans lequel est la divine pro-* « *messe, la rémission de tous les péchés, la splendeur et la lu-*

« *mière éternelle, la joie sans fin que le martyr Sébastien a mérité* « *d'obtenir* (1).» La cause mystérieuse d'une aussi grande sainteté est le secret du ciel. Après tout, nous pouvons bien concevoir tout ce que ces lieux ont de vénérable, quand nous songerons que leur histoire est celle du berceau de l'Eglise; que les pontifes romains y ont séjourné; qu'à leur voix puissante et à celle de leurs prêtres le grand miracle de la transsubstantiation eucharistique s'y est opéré plusieurs fois chaque jour, et cela durant plus de trois siècles. Le sang de la grande victime, mêlé à celui des martyrs, ne pouvait-il pas, ne devait-il pas même attirer sur ces lieux une bénédiction toute particulière?... Je vous laisse, cher Edouard, le soin de trouver une solution à cette question mystique; si la foi fait battre votre cœur comme le mien, elle sera, je n'en doute point, affirmative.

Un quartier du cimetière de Saint-Callixte porte le nom de *cimetière de Saint-Zéphirin*, pape et martyr, qui y fut enterré (2); un autre s'appelle le *cimetière de Sainte-Cécile*. Arrêtons-nous quelques instants dans ce dernier, où fut déposée l'aimable et gracieuse vierge qui lui donna son nom. Avant de vous raconter, en peu de mots, la légende de cette chaste épouse de Jésus-Christ, laissez-moi vous faire observer que le martyrologe romain, sous la date du IV des nones de mars, parle de *neuf cents* martyrs ensevelis dans cette crypte (3), et que les *Actes de saint Urbain*, écrits par le prêtre Polenius, en nomment *quarante*, également inhumés dans le cimetière de cette glorieuse sainte (4). Cela dit en

(1) Hic locus est sacratissimus, in quo est divina promissio, et omnium peccatorum remissio, splendor et lux perpetua, sine fine lætitia, quam Christi martyr Sebastianus habere promeruit. (Severani, *Annotat.*)

(2) Sepultus est in cœmeterio suo juxta cœmeterium Callixti, via Appia. (In *S. Zephirino.*)

(3) Romæ, via Appia, sanctorum martyrum nonagintorum qui positi sunt in cœmeterio ad S. Cæciliam. (*Martyrolog. rom., IV*, non. mart.)

(4) In *Actis S. Urbani*, de quadraginta martyribus mentio habetur. (Aringhi, 248.)

passant, parlons maintenant de l'illustre vierge dont le courage triompha de la fureur des bourreaux.

Cécile, née à Rome, d'une famille patricienne des plus illustres, puisqu'elle comptait parmi ses aïeules Caïa Cæcilia Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, et cette autre Cæcilia Metella, dont le magnifique et gigantesque mausolée se voit encore sur la voie Appienne, dans le voisinage de la basilique de Saint-Sébastien, avait, quoique issue de parents païens, été initiée, dès sa plus tendre enfance, aux mystères et à la doctrine évangéliques. Conduite par une nourrice chrétienne qui l'avait fait régénérer dans les eaux du baptême, elle fréquentait assidûment les assemblées qui se tenaient dans les cryptes des martyrs, dont elle brûlait du désir de partager les glorieuses palmes. Son âme, ornée de tous les dons du ciel et de toutes les connaissances humaines compatibles avec la faiblesse de son sexe, était l'objet des complaisances de l'Esprit-Saint, comme son corps, doué d'une rare beauté, était celui de l'admiration des hommes. Qu'elle était belle, la douce vierge Cécile, lorsqu'au milieu de l'assemblée des chrétiens sa voix fraîche et pure chantait les louanges du Seigneur, en se mêlant aux accords harmonieux de la cithare ou du psaltérion, dont les cordes vibraient sous ses doigts blancs comme l'ivoire! Qu'elle était ravissante, la douce vierge Cécile quand, dans l'extase de la prière, ses grands yeux noirs et veloutés se tournaient amoureusement vers les cieux! La main du divin Epoux seule pouvait prétendre à cueillir une fleur aussi gracieuse, aussi suave, que ce beau lis qui s'élevait si pur et si odorant du milieu des épines cruelles de la gentilité. Cécile comprit elle-même qu'elle était destinée à des amours célestes et que son cœur ne trouverait rien sur la terre qui pût le remplir. Elle voua donc à Dieu sa virginité; et, pour anneau de fiançailles, elle mit l'Evangile de Jésus-Christ sur son cœur (1). Cependant son père, s'inquiétant

(1) Absconditum semper Evangelium Christi gerebat in pectore. (*Acta S. Cæciliæ.*)

peu de cet hymen mystique, la donna, contre son gré, à un jeune Romain, nommé Valerianus, qui la lui avait demandée pour épouse.

La première nuit de ses noces, avant de dépouiller sa tunique blanche, ornée de bandelettes, et de permettre à Valerianus de la conduire au lit nuptial :

— O très-doux et bien-aimé jeune homme, lui dit-elle, j'ai un secret à te confier; mais jure-moi que tu sauras le respecter (1).

Le nouvel époux jure avec transport qu'il gardera le secret de Cécile, et que rien au monde ne pourra forcer sa bouche à le révéler.

— Ecoute, Valerianus, reprend la vierge; j'ai pour ami un ange de Dieu qui veille sur mon corps avec sollicitude. S'il voit que, dans la moindre chose, tu oses agir avec moi par l'entraînement d'un amour sensuel, soudain sa fureur s'allumera contre toi et tu succomberas dans la fleur de ta brillante jeunesse; si, au contraire, il voit que tu m'aimes d'un cœur sincère et d'un amour sans tache, et que tu gardes ma virginité entière et inviolable, il t'aimera comme il m'aime, et te prodiguera ses faveurs (2).

Troublé par ces paroles, le jeune homme n'osa pas toucher à la vierge. Bien plus, il lui répondit qu'il croirait en Jésus-Christ s'il voyait son ange. Cécile lui dit qu'il ne pourrait pas le voir sans que les eaux du baptême aient purifié son âme. Alors, enflammé du désir de voir l'ange, Valerianus s'écria qu'il voulait être baptisé.

(1) O dulcissime et amantissime juvenis, est mysterium quod tibi confiteor, si modo tu juratus asseras tota te illud observantia custodire.

(*Acta S. Cæciliæ.*)

(2) Angelum Dei habeo amatorem qui nimio zelo corpus meum custodit. Hic, si vel leviter senserit quod tu me polluto amore contingas, statim circa te suum furorem exagitat, et amittis florem tuæ gratissimæ juventutis; si autem cognoverit quod me sincero corde et immaculato amore diligas, et virginitatem meam integram illibatamque custodias, ita te quoque diligit sicut me, et ostendit tibi gratiam suam. (*Ibidem.*)

— Sors donc de la ville par la voie Appienne, reprit Cécile, et va jusqu'à la troisième colonne milliaire. Là, tu trouveras des pauvres qui demandent l'aumône à ceux qui passent. Ces pauvres sont l'objet de ma constante sollicitude, et mon secret leur est connu. Quand tu seras auprès d'eux, tu leur donneras mon salut de bénédiction ; tu leur diras: *Cécile m'envoie vers vous, afin que vous me fassiez voir le saint vieillard Urbain; j'ai un message secret à lui transmettre.* Arrivé en présence du vieillard, tu lui répéteras les paroles que je te dis en ce moment; il te purifiera et te revêtira d'habits nouveaux et blancs. A ton retour, en entrant dans cette chambre où je te parle, tu verras le saint ange devenu aussi ton ami, et tu obtiendras de lui tout ce que tu lui demanderas (1).

Le jeune Romain se rend aussitôt à la troisième colonne milliaire de la voie Appienne; il y rencontre les pauvres que soulageait Cécile, et les prie, de sa part, de le conduire au vieillard Urbain. Ceux-ci le font descendre dans les galeries souterraines du cimetière de Callixte, où il trouve le saint vieillard, qui le reçoit avec une bonté toute paternelle et le baptise, après l'avoir instruit des principaux dogmes et des premiers devoirs de la morale chrétienne.

Couvert encore de la tunique blanche des néophytes, Valerianus revient à Rome, et, en rentrant dans la chambre nuptiale, il trouve Cécile prosternée et priant. A ses côtés se tenait l'ange du Seigneur, entouré de tout l'éclat de la splendeur divine, et te-

(1) Vade in tertium milliarium ab urbe, via quæ Appia nuncupatur; illic invenies pauperes a transeuntibus alimoniæ petentes auxilium : de his enim mihi semper cura fuit, et optime hujus mei secreti sunt conscii. Hos tu dum videris, dabis eis benedictionem meam, dicens : Cæcilia me misit ad vos, ut ostendatis mihi sanctum senem Urbanum ; quoniam ad ipsum habeo ejus secreta mandata quæ perferam. Hunc tu dum videris, indica ei omnia verba mea, et dum te purificaverit, induet te vestimentis novis et candidis ; cum quibus, mox ut ingressus fueris istud cubiculum, videbis angelum sanctum etiam tui amatorem effectum. (*Acta S. Cæciliæ.*)

nant entre ses mains deux couronnes entrelacées de roses et de lis cueillis dans les jardins du ciel (1).

Saisi de crainte à la vue de l'esprit bienheureux, le nouveau chrétien n'ose avancer; mais l'ange s'approche de lui, pose une des deux couronnes sur sa tête et met l'autre sur le front de Cécile, en leur recommandant de les conserver par la pureté de leurs cœurs et la sainteté de leurs corps.

Valerianus avait un frère qu'il chérissait tendrement et qui se nommait Tiburtius. Dans le transport de sa joie, il demande à l'ange d'accorder à son frère, encore païen, la même grâce qu'il venait de recevoir et de lui ouvrir les yeux, fermés à la divine lumière de la foi. L'ange lui promit que Dieu toucherait son cœur, et que tous deux ils arriveraient à la palme du martyre (2).

Puis, laissant les deux époux dans la plénitude de leur bonheur, le messager céleste remonta d'une aile rapide aux sphères éternelles.

Tiburtius, apprenant de la bouche de son frère toutes les choses merveilleuses qui venaient de se passer, et respirant le doux parfum qui s'exhalait des couronnes invisibles que l'ange avait placées sur la tête de Valérianus et de Cécile, voulut aussi recevoir des mains du saint vieillard Urbain cette eau mystérieuse qui purifie les cœurs et fait voir l'ange de Dieu. Conduit par les deux époux aux catacombes de la voie Appienne, il y reçut le baptême des mains du vénérable pontife qui, la veille, avait admis son frère au nombre des enfants de Dieu, et mérita, lui aussi, de voir l'ange du Seigneur (3).

(1) Cæciliam intra cubiculum orantem invenit, et stantem juxta eam angelum Domini, pennis fulgentibus alas habentem, et flammeo aspectu radiantem, duas coronas habentem in manibus coruscantes rosis, et liliis albescentes. (*Acta S. Cæciliæ.*)

(2) Ita per te quoque tuum lucrabitur fratrem, et cum eodem ad martyrii palmam pervenies. (*Ibidem.*)

(3) Qui a Cæcilia Christi fide imbutus, et ab eodem Urbano baptizatus

A quelque temps de là, Almachius, préfet de Rome, fit saisir les deux frères, dont il convoitait les biens immenses; et, les ayant convaincus de christianisme, il les condamna à mort, après une cruelle flagellation. Encouragés par la douce voix de Cécile, qui leur parlait de la radieuse couronne que Dieu leur réservait dans les cieux, Valérianus et Tiburtius marchèrent d'un pas ferme au supplice, et livrèrent joyeusement leurs têtes au glaive des bourreaux, le XVIII des calendes de mai, sous l'empire d'Alexandre-Sévère. Cécile ensevelit elle-même leurs corps dans la crypte qui porte son nom, et dans laquelle elle ira aussi bientôt se reposer, près de l'époux qui fut le gardien de sa virginité.

En effet, Almachius, qui ne perdait pas de vue les richesses dont la mort de Cécile pouvait le rendre maître, et qui craignait en même temps que, s'il tardait davantage à l'immoler, cette fervente chrétienne ne distribuât tous ses trésors aux pauvres, ordonna qu'on la lui amenât devant son tribunal. Après un long interrogatoire, il la renvoya chez elle, avec ordre de la brûler dans la salle des bains de son propre palais ; car il redoutait que l'éclat de ce nouveau meurtre ne mît au grand jour son avarice. Mais, comme la sainte était déjà, depuis un jour et une nuit, au milieu d'une vapeur embrasée, sans que la flamme eût même osé toucher le bord de ses vêtements, il envoya vers elle le bourreau, qui, trois fois, frappa de sa hache le cou de cette illustre vierge sans pouvoir le trancher entièrement, et qui la laissa ainsi à demi morte et baignée dans son sang ; car une loi romaine défendait au bourreau qui, après trois coups, n'avait pas achevé sa victime, de la frapper davantage. Cécile vécut encore trois jours après cette atroce exécution, et elle mit à profit ce court espace de temps pour distribuer tout son bien aux pauvres et à l'Eglise. Ce fut le x[e] jour des calendes de décembre que son

ipse etiam ejusdem angeli quem frater ejus viderat aspectu dignatus est. (*Légende du Bréviaire romain.*)

âme s'envola dans les cieux, avec la double couronne de la virginité et du martyre. Quant à son corps virginal, le saint pape Urbain lui donna la sépulture près des glorieux martyrs Valerianus et Tiburtius, son époux et son beau-frère. Il y resta jusqu'à l'année 821, époque à laquelle le pape Pascal, frappé de l'état de délabrement dans lequel était tombée la basilique élevée sur l'emplacement du palais de sainte Cécile, et qui lui était dédiée, résolut de la rebâtir avec magnificence et d'y transférer solennellement le corps de cette glorieuse martyre, si chère à la dévotion romaine. La grande difficulté était de retrouver les restes précieux de la fille des Cæcilius. Déjà plusieurs papes l'avaient en vain redemandée à toutes les catacombes de la voie Appienne. Pascal lui-même, dès la seconde année de son pontificat, avait retiré de leurs loculi *trois mille cinq cents* corps de martyrs qu'il avait fait respectueusement déposer sous l'abside et la confession de l'église de Sainte-Praxède, sans avoir pu retrouver le tombeau où reposait sainte Cécile. Il ordonna donc de nouvelles fouilles, auxquelles il présida lui-même, étant descendu en personne dans les cryptes sacrées. « Les *cubicula* ornés de peintures, les monu-« ments arqués, les autels taillés dans le tuf et recouverts d'une « table de marbre, en un mot, les sépulcres les plus apparents, « interrogés les uns après les autres, n'avaient rien fourni qui « pût mettre sur la voie du précieux dépôt dont on poursuivait « la découverte. Il fallut donc diriger les recherches sur les tom-« beaux étagés les uns au-dessus des autres, dans toute la hau-« teur des parois de la vaste crypte.

« Au point d'intersection de deux sentiers s'offrait un angle « dont la saillie avait été adoucie pour recevoir plusieurs tom-« beaux superposés. Par les ordres de Pascal, un de ces tombeaux « est ouvert; c'était celui-là même qui avait été l'objet de tant de « recherches et de travaux. Cécile y reposait dans son arche de « cyprès. Elle était encore revêtue de la robe brochée d'or avec « laquelle Urbain l'avait ensevelie, et les linges qui avaient servi

« à essuyer le sang de ses blessures étaient roulés ensemble et « déposés à ses pieds. Pascal atteste, dans son diplôme, avoir « touché de ses propres mains les restes augustes de la fille des « Cæcilius. Les corps de Valérien, de Tiburce et de Maxime (1) « étaient proches ; il ne restait plus qu'à lever ensemble cette « grande famille de martyrs, qu'à rendre à Rome ses illustres ci- « toyens (2). »

A l'endroit même où fut retrouvé le corps de sainte Cécile, un archevêque de Bourges, nommé Guillaume, fit placer l'inscription suivante, gravée sur une table de marbre :

HIC QVONDAM RECONDITVM FVIT
CORPVS BEATÆ COECILIÆ
VIRGINIS ET MARTYRIS.
HOC OPVS FECIT
FIERI REVERENDISSIMVS PATER
DOMINVS GVILLELMVS
ARCHIEPISCOPVS BITVRICENSIS,
ANNO DOMINI M. CCCC. IX.

« Ici fut autrefois enseveli le corps de la bienheureuse Cécile, vierge et martyre. Le très-révérend père et seigneur Guillaume, archevêque de Bourges, a fait faire ce monument l'an de Notre-Seigneur mil quatre cent neuf. »

Je vous ai peut-être parlé un peu trop longuement de sainte Cécile, cette douce patronne des amis de la musique ; mais en raison de ce que vos doigts savent, en courant sur le clavier, faire si délicieusement chanter les tuyaux de l'orgue, vous me pardonnerez, cher Edouard, cette digression, qui, probablement, n'a pas été sans intérêt pour vous. J'aurais encore bien des choses à vous

(1) Maxime, greffier du préfet Almachius, avait été converti par les réponses des SS. Valérien et Tiburce, dont il avait partagé la couronne du martyre.

(2) *Histoire de sainte Cécile*, par dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes, p. 214.

conter sur la charmante basilique de Sainte-Cécile, au tombeau de laquelle j'ai beaucoup prié pour vous, en extase devant cette belle statue d'Etienne Maderno, qui fait l'admiration de tous les connaisseurs; mais les catacombes me réclament, et il est temps que je reprenne mon récit.

Le *cimetière de Saint-Sixte* est encore un des quartiers de la grande catacombe de Saint-Callixte. Parmi ses illustres habitants, on doit citer, outre le vénérable pontife qui lui donna son nom :

Saint Lucius, pape et martyr, qui y fut déposé le IV des nones de mars, sous le règne des empereurs Valérien et Gallien;

Saint Calocerus et saint Parthenius, tous les deux attachés au service de l'empereur Trajan-Dèce, et qui, ayant refusé de sacrifier aux idoles, furent livrés au fer des bourreaux. Une pieuse matrone, la bienheureuse Anatolia, fit enlever leurs corps par ses serviteurs, et, les ayant ensevelis dans des linges blancs avec des parfums, elle confia ce précieux dépôt à un *bisomum* qu'elle orna de colonnettes de porphyre;

Saint Eusebius, prêtre, qui, sous le règne de Constance, le protecteur de l'arianisme, fut mis à mort, le XIV des calendes de septembre; et saint Gregorius, également prêtre, qui, pour avoir donné la sépulture à Eusebius, fut enterré tout vivant par l'ordre du prince impie, dans la crypte même où il avait inhumé son glorieux collègue dont la pierre tumulaire ne porte que ces trois mots, si remarquables par l'étendue de leur sens :

EVSEBIO HOMINI DEI.

« A Eusèbe, homme de Dieu. »

Nous voici sur le seuil de *la catacombe de Saint-Prêtextat*, l'un des plus anciens et des plus vastes faubourgs de la Rome souterraine. Le savant père Marchi affirme que ce cimetière, eu égard à la grandeur des cryptes, à la forme des lucernaires, et au nombre des communications d'un étage à l'autre, est aux autres

cimetières ce qu'est la basilique de Saint-Pierre aux églises de Rome. On comprend les proportions colossales qu'offre la catacombe de Saint-Prétextat, quand on considère que la nature du sol se prête ici beaucoup mieux qu'ailleurs aux excavations souterraines. C'est pourquoi le fossoyeur, creusant dans une couche homogène de tuf granulaire, y a pratiqué de si belles galeries et de si larges cryptes. Une de ces dernières, nouvellement découverte par le père Marchi, n'a pas moins de vingt mètres de long.

La difficulté d'assigner à chacune des catacombes de la voie Appienne ses frontières véritables a causé cette confusion topographique que nous retrouvons dans plusieurs auteurs, et qui est encore augmentée par la pluralité des noms. Néanmoins, il est facile de s'expliquer pourquoi le même cimetière porte souvent deux ou trois noms différents, comme celui de Saint-Prétextat, que l'on appelle aussi *cimetière de Saint-Sixte* et *cimetière de Sainte-Cécile* : les catacombes ne sont pas l'ouvrage d'un jour; les chrétiens les creusaient au fur et à mesure, ajoutant, selon le besoin, un second étage au premier, et quelquefois un troisième au second; et le nom du fidèle généreux qui avait contribué à ces augmentations, ou celui du martyr illustre qui vint les honorer de sa tombe, s'ajouta, dans le langage du peuple, au nom primitif du cimetière (1).

Sous l'empire de Valérien, en 261, la catacombe de Saint-Prétextat servait déjà d'asile aux chrétiens persécutés. Elle reçut, à cette époque, les corps des saints martyrs Felicissimus et Agapitus, diacres du pape saint Sixte, et ceux des sous-diacres Januarius, Magnus, Etienne et Vincent. Longtemps les évêques de Rome ont gouverné l'Eglise universelle du fond de ce vaste souterrain, où se sont donné rendez-vous des martyrs de tous les âges, de toutes les conditions et de tous les pays. Les vers sui-

(1) Gaume, *Les trois Rome*, t. III, p. 246.

vants de saint Damase, placés au-dessus du seuil du grand dortoir de la mort, redisent à la postérité les gloires du vénérable cimetière dont nos pieds foulent en ce moment la terre sacrée :

Hic congesta jacet, si quæris, turba piorum,
Corpora sanctorum retinent veneranda sepulcra,
Sublimes animas rapuit sibi regia cœli.
Hic comites Xysti, portant qui ex hoste trophæa;
Hic numerus procerum, servant qui altaria Christi;
Hic positus, longa vixit qui in pace sacerdos;
Hic confessores sancti, quos Græcia misit;
Hic juvenes puerique, senes, castique nepotes,
Quis mage virgineum placuit retinere pudorem.
Hic fateor Damasus volui mea condere membra,
Sed cineres timui sanctos vexare piorum (1).

« Si tu cherches à connaître la multitude des saints ensevelis dans ce lieu, des saints dont ces tombeaux vénérables gardent les corps sacrés, tandis que le ciel a ravi leurs âmes glorieuses, sache donc qu'ici sont les compagnons de Sixte, chargés des trophées de leur victoire; qu'ici se trouvent réunis et les nombreux défenseurs des autels du Christ, et le prêtre dont la vie s'écoula au milieu d'une longue paix, et les saints confesseurs que la Grèce envoya, et les jeunes gens, les enfants, les vieillards, et cette génération qui retint tout l'éclat d'une pureté virginale. Ici, je l'avoue, j'ai voulu être inhumé; mais j'ai craint de troubler les cendres sacrées des amis de Dieu. »

Cette catacombe avait autrefois sa principale entrée à dix minutes des remparts de Rome, près de l'église de Saint-Apollinaire; mais l'entrée de la crypte et l'église qui l'avoisinait, tout a été détruit. Des escaliers cachés au milieu des vignes vous font pénétrer aujourd'hui dans ce cimetière, comme dans presque toutes les catacombes connues, sur lesquelles celle de Saint-Prétextat l'emporte de beaucoup par la régularité, le nombre et l'étendue de ses galeries, de ses *loculi* et de ses *cubicula*.

Il me reste encore, cher Edouard, à vous parler de deux intéressants quartiers de cette immense catacombe, dont il est bien difficile de se faire une idée exacte quand on n'a pas eu le bon-

(1) Aringhi, *Roma subterranea*, p. 252.

heur de parcourir quelque autre faubourg de la Rome souterraine. Ces deux derniers quartiers, dont je veux vous entretenir un instant, sont : le *cimetière de Sainte-Sotère*, vierge et martyre, et celui *des Saints Eusèbe, prêtre, Marcel, diacre, et ses compagnons*.

Le vénérable Bède fait mention du premier (1), ainsi qu'Anastase (2). Il dut son nom à une illustre vierge romaine appelée Sotère, et qui, descendant d'ancêtres consulaires, devait plus tard compter au nombre de ses arrière-neveux saint Ambroise, l'une des plus brillantes lumières de l'Eglise. Sotère fut martyrisée sur la voie Appienne, le 10 février de l'an 304, sous le règne des empereurs Dioclétien et Maximien. Voici comment saint Ambroise, écrivant à sa sœur, lui raconte le martyre de leur glorieuse parente :

« Sotère relève son voile, et présente au martyre ce visage « qu'elle avait toujours tenu caché aux regards des hommes. « Elle l'offre généreusement aux ignominies des soufflets, afin « de commencer son sacrifice par où commence, pour les « autres vierges, la perte de la pudeur et de l'innocence. Les « sacriléges peuvent, il est vrai, couvrir de meurtrissures son « beau visage, mais ils ne peuvent souiller la beauté de sa « vertu.

« Votre parente, ô ma sœur ! fut élevée à la gloire du martyre ; « mais elle commença, malgré sa noblesse, à subir les supplices « ignominieux réservés aux esclaves. Enfin, le bourreau se lassa. « Muette, intrépide, elle ne céda ni à l'injure, ni à la douleur ; « elle ne détourna point la tête, elle ne cacha point son visage, « elle supporta l'injure sans dire une parole, sans laisser échap- « per ni une larme ni un soupir. Victorieuse dans ce combat « comme dans les autres, elle reçut enfin, d'un coup d'épée,

(1) Romæ in cœmeterio ejusdem, passio S. Soteris, virginis. (*Apud Bedam*, VIII idus feb.)

(2) Restauravit et tegumen cœmeterii sanctæ Soteris. (*Anastasius.*)

« cette mort qu'elle avait tant désirée, cette mort glorieuse qui « lui donna la vie (1). »

Anastase et Bède disent qu'elle fut ensevelie dans *son cimetière*, situé sur la voie Appienne, non loin du théâtre de son triomphe.

Quant à la catacombe des Saints Eusèbe et Marcel, désignée, dans Aringhi, sous le double nom de *Cœmeterium* et d'*Arenarium*, elle nous présente une origine qui remonte aux temps apostoliques. Son entrée se trouve dans une vigne, à dix minutes de la porte Capena. Sous l'empereur Valérien, les chrétiens s'y rendaient en grand nombre pour assister aux assemblées saintes.

Outre les noms d'Eusèbe et de Marcel, cette crypte vénérable rappelle encore ceux de saint Hippolyte, de saint Adrias, de sainte Pauline et de ses deux charmants enfants, Néon et Marie. Tous ces noms, ainsi que ceux des saintes voyageuses Marthe et Valérie, se rattachent à une touchante et poétique histoire que je me propose de vous raconter quand nous aurons terminé toutes nos visites aux différentes catacombes (2).

Avant de dire adieu à la voie Appienne, saluons les nombreuses légions de martyrs qui l'ont teinte de leur sang, et nommons avec un saint respect quelques-uns des principaux chefs de cette glorieuse armée de Jésus-Christ.

A la tête des *quatre mille* chrétiens qui y furent égorgés, sous l'empereur Adrien, se trouvent le prêtre Marcellus et le diacre Decoratus, qui terminèrent leur vie sur un bûcher, le VII des calendes d'octobre.

Sous Valérien, la vierge Lucilla, fille du bienheureux diacre Nemesius, y fut décapitée, en face du temple de Mars.

Sous Dioclétien, *trente* soldats y souffrirent un cruel martyre, le jour même des calendes de janvier.

(1) S. Ambrosius, *De Virginitate*, lib. III.

(2) Voyez l'*Histoire de saint Adrias et de sainte Pauline*, à la suite des *Lettres sur les Catacombes*.

Sainte Felicula, les illustres martyrs Sempronius, Aurelianus et leurs compagnons nombreux, eurent la tête tranchée, non loin de ses bords, sous le règne de Julien l'Apostat.

Je pourrais, cher Edouard, le Martyrologe en main, m'arrêter à chaque pas sur cette voie triomphale, pour nommer de nouveaux martyrs ; mais contentons-nous de saluer une dernière fois leurs cohortes invincibles, en baisant amoureusement quelques dalles de ce glorieux chemin qui fut le vaste théâtre de leurs combats et de leur triomphe : car nous devons passer à présent sur la voie Latine, où nous attend la catacombe d'*Appronien*.

PRINCIPALES INSCRIPTIONS FUNÈBRES

EXTRAITES

DU CIMETIÈRE DE S. CALLIXTE,

DÉCOUVERT PAR BOSIO.

CRESCENTINA ANIMA DVLCIS IN PACE
QVE VIXÌT ANN. XVIII. D. H. IN PACE.

« Crescentina, douce âme, qui vécut dans la paix dix-huit ans. Elle a été déposée ici dans la paix. »

LARGI IN PACE.

« Tombeau de Largus dans la paix. »

ALBANI.

« Tombeau d'Albanus. »

RVFINE BENEMERENTI
IN PACE.

« Tombeau de Rufine, bien méritante, dans la paix. »

AGAPITI.

« Tombeau d'Agapitus. »

SATVRNINI.

« Tombeau de Saturninus. »

VICTORINI.

« Tombeau de Victorinus. »

PELAGIA IN PACE XP.

« Pélagie dans la paix du Christ. »

HONORATI IN PACE.

« Tombeau d'Honoratus dans la paix. »

ROMANI A. — XP — Ω.

« Tombeau de Romanus dans le Christ, principe et fin de toute chose. »

SE
CVN
DIANO
IN PA
CE.

« A Secundianus dans la paix. »

CAPSARARA.
+

« Tombeau de Capsarara. »

FELICISSIMO FILIO
DVLCISSIMO QUI B.
AN. VI. D. XXI. D.

« A Felicissimus, très-doux fils, qui vécut six ans, vingt et un jours. Déposé. »

AVSANON QVI VIXIT MEN
SES III NON OCT.

« Tombeau d'Ausanon, qui vécut trois mois. Déposé le jour des nones d'octobre. »

FILIÆ DVLCISSIMÆ
VICTORINÆ.

« A la très-douce fille Victorine. »

BENEMERENTI JANV-
ARIO QVI VIXIT M. VI. ET D. XXV.

« A Januarius, bien méritant, qui vécut six mois et vingt-cinq jours. »

IN HOC VINCES
XP
SINFONIA ET FILIIS
V. AN. XLVIII. M. V. D.
IIII

« Tu vaincras par ce signe. A Sinfonia et à ses fils. Elle vécut quarante-huit ans, cinq mois, quatre jours.

CORNELIV
IN PACE
X KAL APRIL
MORITVR.

« Cornelius meurt dans la paix le VI des calendes d'avril. »

INNOCENTIE ET
DVLCITVDINI
FILIO QVI VIXIT
ANNV VNV MENS.....
DIES VIIII PAREN-
TES FECERVNT.

« A l'innocence et à la douceur de leur fils, qui vécut un an,..... mois, huit jours, les parents firent ce monument. »

BONIFATIVS QVI VI
XIT ANNIS XIII.
POSITVS IN BI
SOMVM IN PACE SI
BI ET PATRI SVO.

« Bonifatius, qui vécut treize ans, est déposé en paix dans ce *bisomum* pour lui et son père. »

XP.

TEODOTÒ BENE ME
RENTI Q. VIXIT AN
NIS XXXVII MES X. D.
XX.

« A Teodotus, bien méritant, qui vécut trente-sept ans, dix mois, vingt jours. »

FELICITAS SIBI ET
VIRO SVO IN PA
CE.

« Félicité, à elle et à son mari, dans la paix. »

ILARA IIII IDVS OC
TOBRES DEFVNCTA
ES IN PACE.

« Ilara, tu es morte en paix, le quatre des ides d'octobre. »

MARCELLINA
IN. P.

« Marcellina, en paix. »

EVTICEI
BENE M
MERENTE.

« A Euticeus, bien méritant. »

MARTI
NE ET AN
GELVSA
BIBATES.

« Martinus et Angelusa, vivez! »

ISPETI
MARITVS
ET MATER
FECERVNT.

« A Ispetis, son mari et sa mère ont fait ce monument. »

SEVERINE FILIÆ BE
NE MERENTI FECI QVE
STETIT IN SECVLO
ANNIS XI E DIES XX.

« J'ai fait ce monument à ma fille Severina, bien méritante, qui se tint dans le siècle onze ans et vingt jours. »

EPIPODIVS ET AMONIA
PARENTES DOMITIO FILIO
BENEMERENTI QVI VIXIT
ANN. VIIII, MENSES XI. DIES
IIII. DECESSIT VII. IDVS
OCTOBRIS IN PACE.

« A Domitius, leur fils, bien méritant, qui vécut neuf ans, onze mois, quatre jours, et s'en alla dans la paix, le VII des ides d'octobre, Epipodius et Anconia, ses parents, ont fait ce monument (1). »

IN PACE AMMONIVS VICTOR
QVI VIXIT ANNIS XVIII. MEN.
V. DEFVNCTVS EST XIII. KAL.
OCTOB.

« Ammonius Victor, dans la paix, qui vécut vingt-huit ans, cinq mois. Il est mort le XIII des calendes d'octobre (2). »

(1) Un vase de sang, apposé près du *loculus*, et une colombe de pierre, sculptée sur la dalle funèbre, indiquaient que ce petit chrétien de *neuf ans* était un martyr!

(2) Un vase de sang accompagnait cette inscription.

L'ANNEAU TROUVÉ DANS LES CATACOMBES.

— Qu'as-tu donc rencontré, moderne fossoyeur,
Pour que, soudain, ton front rayonne de bonheur?
Dans le fond de la crypte, en remuant la terre,
Ta pelle a mis à jour une funèbre pierre,
Un vase précieux, urne des temps anciens,
Qui, sans doute autrefois, servit à nos chrétiens?
Montre-moi ce trésor, découvert par ta pelle,
Ce vase, cette pierre, inscription nouvelle
Qui va me dire un nom que je ne connais pas,
Me révéler encor un glorieux trépas!
Hâte-toi, fossoyeur, hâte-toi; je désire,
Je brûle de savoir ce qu'elle peut me dire.

— Le bronze, ô voyageur, l'emporte ici sur l'or;
Le moindre petit clou vaut, lui seul, un trésor,
Quand il est demeuré, sous ces voûtes funèbres,
Durant dix-huit cents ans, caché dans les ténèbres;
Mais quand ce bronze antique est un modeste anneau,
Trouvé dans la poussière humaine d'un tombeau;
Quand au doigt d'un martyr, où la terre le souille,
On saisit cet anneau, dévoré par la rouille,
Alors, dans ce vieux bronze, informe et sans couleur,
On possède un objet d'une immense valeur!
Ne me demande plus pourquoi mon front rayonne :
J'ai trouvé cet anneau, vois!... Ma journée est bonne.

— Bienheureux fossoyeur, un instant, laisse-moi
Contempler ce bijou du regard de la foi.

— Le voici, voyageur; que ta lèvre le baise ;
Tu peux le regarder, le toucher à ton aise.

— Je le tiens, ton trésor. Merci de ta bonté.
Que ne puis-je à mon doigt le mettre à volonté,
Ce bijou des martyrs, cet anneau séculaire
Dont le chaton sacré vaut plus qu'un solitaire!
Relique de l'amour, petit cercle d'airain,
De quelle vierge as-tu, jadis, orné la main?
Toi que le sol jaloux cachait en ses entrailles,
Es-tu l'anneau bénit des chastes fiançailles?
Le prêtre te mit-il au doigt d'un jeune époux,
Quand, au pied de l'autel se tenant à genoux,
Il faisait le doux vœu d'aimer, toute sa vie,
La vierge de son cœur, entre mille choisie?
Quels serments, dis-le-moi, n'as-tu pas entendus,
A l'heure des adieux, quand, pâles, éperdus,
Ces époux se quittaient pour aller au supplice?
N'accompagnas-tu pas l'athlète dans la lice?
Oui, tu vis le martyr lutter contre la mort,
Et remporter joyeux la palme du plus fort;
Tu trempas dans son sang répandu sur l'arène;
Tu te sentis rayer par la dent d'une hyène
Ou d'un tigre affamé, qui, du noble héros,
En dévorant la chair, faisait craquer les os...
Sans doute, recueilli par une main pieuse,
Avec ce qui restait de la victime heureuse,
Tu seras descendu dans le noir souterrain,
Pour y dormir aussi, fidèle anneau d'airain.
Oh! que ton sort fut beau, précieuse relique
Qu'à ma lèvre amoureuse, en ce moment, j'applique!
Comme toi, j'eusse aimé, couvert d'un sang vermeil,
Aller au *loculus* goûter un doux sommeil,
Côte à côte d'un saint, enfant, vieillard ou femme,
Dont j'aurais pour le ciel vu partir la belle âme;
Oui, j'eusse aimé, près d'eux, victime des tyrans,
Dans un tombeau sacré dormir dix-huit cents ans!
Ton airain que je baise, ah! maintenant regrette
Son compagnon de nuit, le doigt de son squelette!

Le mien n'est pas si beau que celui du vainqueur,
Il ne sait point parler, comme l'autre, à ton cœur;
Et pourtant il possède une chair qui palpite!
Mais la chair à tes yeux n'a plus aucun mérite;
Un os froid te plaît mieux, dans la paix du tombeau,
Que le doigt le plus blanc, le plus chaud, le plus beau.
Malgré ton déplaisir, malgré ta répugnance,
Si je t'avais trouvé, comme un sceau d'alliance
Entre le ciel et moi, toujours tu resterais
A ce doigt détesté ; car, anneau, tu me plais!
J'aime les souvenirs qu'à mon cœur tu rappelles;
Encor, pour moi, vois-tu, d'un sang pur tu ruisselles;
Du doigt qui t'a porté tu gardes la chaleur;
Tu me redis tout bas la joie et la douleur
De ce maître chéri qui mourut pour défendre
La sainte vérité, de ce maître, au cœur tendre,
Qui voulut te donner asile au *loculus*,
Et qu'hélas! à présent, tu ne reverras plus!
Cependant, bel anneau, d'une tendresse égale
Je t'aimerais, crois-moi. Jamais lèvre royale
Ne pourrait te baiser avec autant d'amour,
Te caresser sans cesse, et la nuit et le jour.
Je te dirais des mots qui te rendraient la joie...
Oh! pourquoi n'es-tu pas mon esclave, ma proie?
Si l'aveugle fortune à moi t'avait donné,
Tu serais, doux captif, à mon doigt enchaîné;
Tes fers, rien ne pourrait jamais les venir rompre.
Austère fossoyeur, ne puis-je te corrompre?
Dis-moi, pour cet anneau, dis-moi, veux-tu de l'or?
En voici, plein ma main. Que te faut-il encor?
Parle, parle sans crainte : ici, parmi ces tombes,
Nulle oreille n'écoute, au fond des catacombes.
Qui saura ce marché fait loin de tout regard?
Que te faut-il encor? Réponds-moi donc, vieillard.

— Voyageur, ton discours est mauvais, sacrilége.
Fi donc! A ma vertu pourquoi tendre ce piége?
Garde, garde ton or, je n'en veux prendre rien.
Si tu me crois marchand, ah! tu te trompes bien!
Jamais le fossoyeur ne vend rien à personne;
Si cet anneau te plaît, prends-le, je te le donne!

LETTRE XIX.

SOMMAIRE.

Catacombes de la voie Latine. — Les cimetières d'Apronien; — des Saints Gordianus et Epimachus; — des Saints Simplicius et Servilianus; — de Saint-Tertullinus. — Les gloires de la voie Latine. — Histoire du martyr Bonifacius. — Catacombes de la voie Lavicane. — Les cimetières des Saints Tiburce, Marcellin, Pierre et Hélène; — des Saints Claudius, Nicostratus et des quatre Saints Couronnés; — de Saint-Castule; — de Saint-Zoticus. — Catacombes de la voie Tiburtine. — Le cimetière de Sainte-Cyriaque. — Catacombes de la voie Nomentane. — Les cimetières *ad Nymphas*; — de Saint-Nicomède; — de Saint-Alexandre, pape; — des Saints Primus et Felicianus; — de Saint-Restitut. — Inscriptions.

ROME, le 8 avril 1851.

Sur le versant du mont Cœlius, se déroule la voie Latine qui, jadis, au dire de Strabon, partageait, avec la voie Valérienne, la célébrité de la fameuse voie Appienne que nous venons de quitter (1). Bordée également de superbes tombeaux, elle conduisait au pays des Latins, comme l'indique son nom. C'est sur cette voie que se trouve la catacombe d'Apronien, illustrée par le tombeau de sainte Eugénie et celui de ses frères Avitus et Sergius.

La vierge Eugénie était fille de Philippe, préfet de la province d'Egypte. Elle habitait Rome avec sa mère Claudia et ses deux frères Avitus et Sergius. Accusée d'être chrétienne et d'avoir prêché la virginité à ses compagnes, elle est amenée, le VIIIe

(1) Præclarissimæ sunt viæ Appia, Latina, Valeria. (Strabo, lib. V.)

jour des calendes de janvier, devant le tribunal du préfet Nicérius, qui la fait étendre sur le chevalet et torturer cruellement pendant plusieurs heures. Quand la fureur du juge fut assouvie, la hache du bourreau vint terminer le long supplice de la courageuse vierge, dont la belle âme, semblable à la colombe échappée du filet des chasseurs, prit son rapide essor vers les cieux. Sa mère, Claudia, aidée de plusieurs autres fidèles, enleva son corps et l'ensevelit avec honneur, au chant des hymnes sacrées (1), dans un jardin qu'elle possédait sur la voie Latine, et où Eugénie avait déjà déposé un grand nombre de martyrs. Nouvelle Rachel, cette mère inconsolable ne pouvait s'éloigner du *loculus* qui renfermait les dépouilles mortelles de sa fille. Un jour, qu'elle priait avec larmes devant ce tombeau cher à son cœur, Eugénie lui apparut et lui dit : — « Réjouissez-vous, ma mère :
« Dieu m'a fait entrer dans le lieu des délices et du repos éternel;
« dimanche prochain, vous y viendrez vous-même. Recom-
« mandez à mes deux frères Avitus et Sergius de garder fidèle-
« ment le signe de la croix, qui les rendra participants de notre
« bonheur. »

Claudia mourut, en effet, le dimanche suivant, au moment où, venant de participer aux divins mystères, elle s'agenouillait pour le cantique d'action de grâce. Ses fils l'inhumèrent auprès de leur sœur, dans la catacombe d'Apronien, où eux-mêmes vinrent plus tard reposer, après avoir converti un grand nombre de païens à la foi chrétienne (2).

On ignore si l'Apronien qui donna son nom à cette catacombe est le saint martyr Apronien, intendant des prisons de Rome,

(1) A matre sua *Claudia* aliisque fidelibus cum hymnorum cantu honorifice sepulta fuit, idque in prædio suo proprio, non longe ab urbe, ubi multorum ipsa ante sepelierat membra. (Aringhi, *Roma subter.*, p. 341.)

(2) Porro ipsi quoque *Sergius* et *Avitus* multo quidem post tempore, cum, multis paganorum ad fidem conversis, quieverunt, à fidelibus in eodem cœmeterio juxta matrem et germanam tumulati sunt. (*Ibidem*, p. 342.)

sous Dioclétien, et qui souffrit sur la voie Salaria, ou bien un autre membre de cette noble famille, qui aura immortalisé son nom par le martyre ou par la charité. L'histoire et la tradition ont aussi leurs mystères.

Plus loin, sur la même voie, l'on rencontre le *cimetière des Saints Gordianus et Epimachus.*

Saint Gordianus s'était depuis peu converti au christianisme, avec cinquante-trois personnes de sa maison, quand il fut arrêté par ordre du préfet de Rome, qui, après une sanglante flagellation, lui fit trancher la tête. Son martyre arriva sous le règne impie de Julien l'Apostat. Des chrétiens enlevèrent son corps et le déposèrent, le IV des ides de mai, dans le cimetière de saint Epimachus, qui dès lors s'appela du double nom des Saints Gordianus et Epimachus. Ce dernier n'était pas un martyr romain ; il avait signé sa foi dans les murs d'Alexandrie d'Egypte ; mais Rome avait voulu posséder son corps, et des frères l'avaient rapporté d'Orient dans la capitale du monde, où une place lui avait été donnée dans un des cimetières de la voie Latine, celui-là même qu'il décora de son nom. Il ne fut pas le seul à dormir, avec Gordianus, dans ce champ du repos, dont l'origine est incertaine; car le pape Etienne Ier y avait déjà enseveli les saints martyrs Sempronius, Olympius, Exuperius et Theodulus, qui remportèrent la palme, sous l'empereur Valérien, le VII des calendes d'août. Saint Nemesius, décapité le VIII des calendes de septembre, y avait également reçu la sépulture, avec sa fille sainte Lucilla.

Le *cimetière des Saints Simplicius et Servilianus*, l'un des plus anciens de la voie Latine, est situé au second milliaire de Rome, et touche à la catacombe de Saint-Gordianus. Les courageux martyrs dont il porte les noms eurent la tête tranchée par ordre du préfet Ananius, et furent inhumés dans un jardin situé à deux milles des murailles de Rome, sur la voie Latine (1). Les

(1) Quorum corpora Christiani posuerunt in prædio eorum, via Latina, milliario secundo. (*Martyrolog. rom.*, 20 mai.)

saints Quartus, Quintus, et plusieurs compagnons de leur glorieux combat, furent aussi déposés dans ce cimetière, avec sainte Sophie, vierge et martyre.

L'antique *catacombe de Saint-Tertullinus* est voisine du cimetière précédent.

Tertullinus, encore païen, avait donné la sépulture à douze clercs du pape Etienne Ier, martyrisés sur la voie Latine, le jour des calendes d'août, pendant la persécution de Valérien. Cette action charitable lui valut la grâce du saint baptême, qu'il reçut des mains du pontife, ainsi que l'ordre sacré de la prêtrise. Deux jours après son ordination, il fut arrêté et conduit au tribunal de l'empereur, qui, l'ayant fait meurtrir de coups de bâton et torturer avec des torches ardentes, promenées sur ses côtés, l'abandonna à la rage d'un juge nommé Saprice. Celui-ci ordonna qu'on l'étendît sur le chevalet, où les bourreaux lui cassèrent les dents et lui coupèrent les nerfs. La hache d'un licteur termina ce cruel martyre. Le pape Etienne recueillit précieusement ce qui restait du corps de Tertullinus et le déposa, la veille des calendes d'août, près des nombreux martyrs qu'il avait inhumés.

Une des plus grandes gloires de la voie Latine est, sans contredit, d'avoir été le théâtre du martyre de l'apôtre saint Jean, qui, amené, chargé de chaînes, d'Ephèse à Rome, par l'ordre de Domitien, fut, d'après la sentence du sénat, plongé dans une chaudière d'huile bouillante, d'où il sortit plus frais et mieux portant qu'il n'y était entré (1). Avant d'atteindre la voie Lavicane, il faut, mon cher Edouard, que je vous dise quelques mots d'un martyr dont le corps, apporté de Tarse, en Cilicie, fut enseveli dans un cimetière de la voie Latine; car l'histoire de saint Boni-

(1) Romæ, sancti Joannis, ante portam Latinam, qui ab Epheso, jussu Domitiani, vinctus Romam perductus et, judicante senatu, ante eamdem portam in olei ferventis dolium missus, purior et vegetior inde exiit quam intravit. (*Martyrol. rom.*)

facius a un dénoûment trop dramatique pour que je la passe entièrement sous silence.

Il y avait à Rome une noble matrone, nommée Aglaé, qui passait sa vie au milieu du luxe et des plaisirs, tels que l'orgueil effréné et la molle volupté d'alors savaient les inventer. Néanmoins les folles occupations et les fréquentes orgies de la cour impériale n'avaient pas encore abruti son esprit et son cœur au point de lui faire complétement oublier qu'elle avait une âme immortelle, dont ce corps délicat qu'elle couvrait d'huile parfumée, de bijoux précieux et de fines bandelettes de lin, n'était que le geôlier provisoire; car elle avait appris de la bouche d'un chrétien que, la vie n'étant qu'un voyage de quelques jours, la mort viendrait bientôt renverser et dissoudre cette prison de boue qui retenait captive la céleste étrangère. Une pensée aussi grave, aussi austère, était bien faite pour jeter de l'amertume au fond de toutes les coupes que lui offrait la main du plaisir. Un jour que les fatigues d'une débauche nocturne la retenaient mollement étendue sur les voluptueux coussins de son lit d'ivoire, elle eut une vision qui réveilla tous ses remords, et l'engagea à rompre enfin les liens criminels qui la retenaient dans les sentiers du vice le plus dégradant et le plus honteux. Elle vit une vierge chrétienne, vêtue de longs habits blancs, sur lesquels apparaissaient de larges traces d'un sang vermeil et nouvellement répandu. Un voile couvrait à demi la tête de cette vierge, dont la douce figure rayonnait d'une splendeur presque divine. Une couronne de lis blancs, entremêlés de roses odorantes, ceignait son front, serein comme l'azur du ciel durant l'un des plus beaux jours du printemps. Elle portait en sa main droite une branche de palmier vert, et relevait majestueusement de la gauche les plis traînants de sa robe nuptiale.

« Qui es-tu ? s'écria Aglaé surprise et effrayée. Que me veux-tu? Qui t'a introduite dans cette chambre, dont la porte était fermée?

— Je suis une des nombreuses épouses de Jésus-Christ, répondit la vision. Je viens de cueillir cette palme glorieuse dans le champ des martyrs, à Tarse, en Cilicie ; ce sang que tu vois sur mes habits, je l'ai versé pour l'amour de mon Dieu, qui m'a couronnée aujourd'hui, et dans les palais resplendissants duquel je vais habiter à présent durant l'éternité. Les voluptés de la maison du Seigneur ne sont pas comparables à celles de la terre, qui fatiguent le corps et tuent l'âme. Aglaé, songe à des joies plus pures et plus durables que celles que tu demandes, chaque jour, à de coupables et passagères amours. Embrasse la foi chrétienne, et le bonheur viendra, avec l'espérance, habiter sous ton toit purifié. »

Aglaé recueillait à peine les derniers sons de cette voix angélique qui venait de chanter si harmonieusement à ses oreilles, que déjà la suave et céleste vision avait disparu. Elle se lève et court dans tous les coins de sa chambre, comme pour ressaisir cette forme gracieuse qui vient de lui apparaître. Inutiles efforts ! Elle est seule, bien seule ; la porte de sa chambre est encore fermée : elle n'a pas été ouverte. Elle appelle ses esclaves, leur demande si personne n'est entré dans son palais, si personne n'en est sorti. Mais les esclaves n'ont rien vu, n'ont rien entendu.

« C'est un avertissement du Dieu des chrétiens, se dit alors la voluptueuse matrone dont le cœur venait de s'ouvrir à la radieuse et vivifiante lumière de la grâce; il ne faut plus que je méprise sa voix : le temps est venu de changer de vie, de rompre avec les fausses joies du monde. Adieu la cour des Césars et ses fêtes bruyantes ! Adieu les vaines jouissances qu'abritent la pourpre et les lambris dorés ! Je suis chrétienne ; je vais maintenant me reposer sur la croix. »

Aussitôt elle fait venir Bonifacius, l'intendant de son palais, celui de ses serviteurs en qui elle avait le plus de confiance :

« Bonifacius, lui dit-elle, je veux que vous réformiez ma maison. Plus de gladiateurs pour s'égorger durant les festins ; plus de

ces troupes de musiciens qui font retentir ma demeure du son langoureux et perfide de leurs instruments; plus de statues impudiques dans mes jardins; plus d'esclaves inutiles; plus de folles dépenses!

— Et que fera de ses immenses trésors l'illustre matrone Aglaé? objecta timidement Bonifacius.

— L'Eglise du Christ ne manque pas de pauvres à qui nous les distribuerons.

— C'est, en effet, un bon moyen de les utiliser, murmura le vieux serviteur.

— Dès aujourd'hui j'irai trouver l'évêque de Rome, poursuivit Aglaé, et, en lui offrant mes biens pour son Eglise persécutée, je lui demanderai qu'il me reçoive au nombre des épouses de ce Seigneur Jésus que les vierges chrétiennes aiment tant. En attendant, Bonifacius, tu vas prendre de l'or, beaucoup d'or dans mes coffres, et tu iras me chercher des corps de martyrs à l'amphithéâtre de Flavien, à la porte Esquiline, sur les voies consulaires, n'importe où tu voudras; mais, entends-tu, je veux avoir des corps de chrétiens morts pour le Dieu qui maintenant est le mien; je leur donnerai une riche sépulture dans mes jardins de la voie Latine; et, par l'intercession de ces glorieux saints, le Christ aura pitié de la pauvre pécheresse Aglaé.

— La persécution est ralentie, dit Bonifacius, et les bourreaux de Rome se reposent. Il faut attendre.

— *Elle* a été martyrisée à Tarse, en Cilicie, repartit la matrone en regardant le ciel; oui, elle me l'a dit. Bonifacius, mon ami, cours au port d'Ostie, et embarque-toi pour l'Orient; tu te rendras à Tarse, on y martyrise encore. Oh! si tu pouvais me rapporter les reliques sacrées de cette aimable vierge!

— J'irai à Tarse, noble matrone, puisque vous me l'ordonnez; je partirai de suite, après avoir congédié ceux que vous ne voulez plus garder en votre maison. »

Le serviteur fit quelques pas pour s'éloigner; puis, se retournant tout à coup vers sa maîtresse :

« Et si l'on vous rapportait les reliques de Bonifacius? ajouta-t-il en souriant.

— Elles seraient les bienvenues ! s'écria Aglaé. »

Le soir même Bonifacius descendait le Tibre sur un vaisseau à trois rangs de rames, et quelques semaines après il se trouvait dans la capitale de la Cilicie. La première chose qu'il fit en arrivant à Tarse, fut de se rendre au lieu où les bourreaux tourmentaient les chrétiens livrés, par le juge, à leurs tortures et à leurs glaives. Jamais semblable spectacle ne s'était offert à ses yeux ; car il n'était point de ces Romains, avides de sang, qui fréquentaient assidûment l'amphithéâtre de Flavien et les autres endroits où travaillaient les *confecteurs*. C'étaient des têtes coupées, des troncs affreusement mutilés qui couvraient l'arène sanglante ; c'étaient des chevalets, des roues, des grils, des bûchers, sur lesquels étaient attachés des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants, que torturaient à l'envi les lanières plombées, les tenailles tranchantes, les ongles de fer, les torches ardentes des bourreaux. Mais ce qui le frappa davantage, ce fut de voir qu'au milieu de tous ces supplices atroces les victimes innocentes des persécuteurs priaient pour la conversion de leurs juges iniques, et chantaient des hymnes en l'honneur du Dieu qui allait bientôt couronner dans le ciel, des palmes de la victoire, les rudes combats, entrepris sur la terre, pour la gloire de son nom. Il commença à comprendre qu'il y avait quelque chose de surhumain dans cette résignation, dans ce courage qui faisaient affronter avec joie toutes les horreurs de la mort la plus cruelle. La lumière de la grâce illumina son cœur jusqu'alors obscurci par les ténèbres de l'idolâtrie. Il était entré païen dans l'amphithéâtre de Tarse, et Dieu permit qu'il en sortît chrétien, baptisé dans son propre sang. Déjà il avait, à force d'or, obtenu des bourreaux quelques corps saints, et il se retirait avec ce trésor d'un nouveau genre pour lui, quand, apercevant un ange éblouissant de lumière, qui tenait une couronne radieuse étendue au-dessus de la

tête d'un martyr, il revient sur ses pas et s'écrie : — *Je suis chrétien !*

Un chevalet était vide, Bonifacius s'étend dessus ; et, sur un signe du juge qui présidait au supplice, les licteurs commencent à labourer ses chairs avec les ongles et le forceps. Soutenu par la vision céleste, le serviteur d'Aglaé supporta courageusement les tortures ; et, après avoir épuisé toute la rage des bourreaux, tandis que sa tête roulait sur l'arène, son âme s'élança, rapide et joyeuse, vers la glorieuse palme qui l'attendait dans les cieux.

Un chrétien de Rome qui était venu avec lui à Tarse recueillit son corps, et, l'enveloppant précieusement, avec des parfums, dans des linges fins, il le rapporta à Aglaé. La pieuse matrone, nouvellement purifiée dans les eaux du baptême, reçut avec un saint respect les reliques de son vieux serviteur ; elle les ensevelit elle-même avec honneur dans ses jardins de la voie Latine, situés entre le sixième et le septième milliaire, la veille des ides de mai. Non contente des pompeuses funérailles qu'elle lui avait fait faire, elle éleva une église sur son tombeau, et y fut elle-même inhumée, après treize ans passés dans la pénitence et l'exercice de toutes les vertus chrétiennes (1).

Maintenant, cher Edouard, poursuivons notre pèlerinage. Nous sommes sur la voie Lavicane, au *cimetière des Saints Tiburce, Marcellin, Pierre et Hélène*, désigné souvent dans les *Actes des martyrs* sous le nom de cimetière *Inter duas lauros*, sans doute à cause de deux lauriers plantés près de son entrée principale.

Tiburce, fils de Chromatius, était un jeune sénateur romain

(1) *Bonifacium*, post martyrii palmam e Tarso Ciliciæ Romam translatum, hac eadem via Latina, inter sextum et septimum lapidem, ab *Aglae* matrona, prid. Id. maii, honorifice depositum fuisse legimus ; quo et potissimum loco conspicuam in ejusdem mart. honorem ecclesiam a dicta matrona erectam fuisse traditio est : ubi et ipsamet post annum tertium decimum virtutum meritis exculta sepulturæ locum obtinuit. (Aringhi, *Roma subterranea*, p. 357.)

dont la beauté remarquable le disputait à la naissance illustre. Converti par le saint pape Caïus, il est bientôt dénoncé comme chrétien à Fabianus, préfet de Rome, qui le fait arrêter. Celui-ci lui ordonne de jeter de l'encens sur des charbons ardents, ou bien de marcher dessus nu-pieds. Tiburce, refusant de sacrifier à des dieux qu'il a reniés, ôte sa chaussure et se met à fouler le brasier, en disant à Fabianus : *Tes charbons sont doux et frais comme des roses* (1). Le préfet, irrité, commande qu'on le conduise sur la voie Lavicane et qu'on lui tranche la tête. Ce fut le III des ides d'août que Tiburce remporta la palme du martyre ; son corps, par les soins des saintes Lucilla et Firmina, ses parentes, fut déposé dans le cimetière *Inter duas lauros*, où ces pieuses femmes s'étaient fait construire un *cubiculum*. Ne pouvant quitter le sépulcre du glorieux martyr, elles passaient les jours et les nuits en prières dans la sombre crypte. Tiburce, leur étant apparu avec les saints Marcellin et Pierre, leur dit d'ensevelir près de lui ces deux martyrs, égorgés sur la voie Cornélienne. Elles se hâtèrent d'obéir; et, la nuit suivante, elles amenèrent sur la voie Lavicane les corps des deux amis de leur illustre parent, trouvés au milieu des buissons de la Forêt Noire, où, au dire du pape Damase, le bourreau les avait cachés afin qu'ils fussent perdus pour les chrétiens (2).

L'impératrice sainte Hélène, mère du grand Constantin, vint reposer, le 18 août de l'an 328, près des martyrs inhumés dans

(1) Videtur quod super flores roseos gradior. (Baronius, t. II, an. 286.)

(2) Marcelline, tuos pariter, Petre, nosce triumphos :
Percussor retulit Damaso mihi, cum puer essem,
Hæc sibi carnificem rabidum mandata dedisse,
Sentibus in mediis vestra ut tunc colla secaret,
Ne tumulum vestrum quisquam cognoscere posset ;
Vos alacres, vestris manibus mundasse sepulcra,
Candidulo occulte postquam jacuistis in antro.
Postea commonitam vestra pietate Lucillam,
Hic placuisse magis sanctissima condere membra.
(S. Damasus, apud Aringhi, p. 365.)

la catacombe *Inter duas lauros*, l'une des mieux conservées, des plus vastes et des plus intéressantes de la Rome souterraine. Par amour pour sa mère et par vénération pour les saints martyrs, le nouveau maître du monde fit élever sur leurs tombeaux une superbe basilique, dont on voit encore aujourd'hui quelques restes.

Le cimetière ou l'*arénaire des bienheureux martyrs Claudius, Nicostratus, Symphorianus, Castorius, Simplicius et des quatre Saints Couronnés*, se trouve également sur la voie Lavicane, au troisième milliaire de la ville, et n'est qu'un quartier de la catacombe de Sainte-Hélène. Ses principales gloires sont les héros intrépides qui lui ont donné leur nom. Claudius, Nicostratus, Symphorianus et Castorius étaient des artistes célèbres sous l'empire de Dioclétien. Ayant refusé d'employer leur ciseau chrétien à des sculptures païennes, ils furent, avec Simplicius, leur ami, livrés aux bourreaux, qui les déchirèrent à coups de verges de fer, et qui, après les avoir renfermés dans des caisses de plomb, les précipitèrent dans le Tibre. Des chrétiens les en retirèrent durant la nuit, et vinrent les ensevelir sur la voie Lavicane.

Quant aux quatre Saints Couronnés, c'étaient quatre vaillants soldats de l'armée de Dioclétien, qui, par leurs exploits, avaient mérité le signe de l'honneur, appelé *corniculum*. Ils se nommaient Severus, Severianus, Carpophorus et Victorinus. Saisis par les bourreaux, pour avoir refusé de sacrifier aux idoles, ils furent mis à mort devant la statue d'Esculape, où leurs corps restèrent abandonnés aux chiens. Au bout de cinq jours, le pape Melchiade, aidé du général Sebastianus, qui, lui aussi, devait bientôt verser son sang pour Jésus-Christ, parvint à recueillir ce que les animaux avaient épargné, et le transporta furtivement, à la faveur des ténèbres de la nuit, dans le cimetière où nous sommes (1).

(1) Quorum corpora in platea jussit canibus jactari, quæ jacuerunt die-

La *catacombe de Saint-Castule* nous offre maintenant le dédale inextricable de ses galeries, qu'obstruent, pour la plupart, des terres humides, ramollies par le voisinage de l'aqueduc de Claude, et que des éboulements fréquents augmentent chaque jour.

Saint Castule était *zétaire* de l'empereur Dioclétien (1), c'est-à-dire intendant des petits appartements, situés sous les combles du palais impérial. Il eut le courage d'y donner un asile au pape Caïus et à une partie des chrétiens qui avaient coutume de fréquenter la maison de Chromatius, père de Tiburce, son ami. C'était loger des agneaux dans la tanière d'un loup. Mais la persécution sévissait avec tant de fureur, qu'il n'y avait point de cavernes ni de forêts assez profondes pour soustraire une tête chrétienne aux édits sanglants. Il est probable que le tyran, dont les yeux étaient pleins de sang, ne se fût pas aperçu de la présence de quelques proscrits, cachés dans les combles de son vaste palais, si un traître, nommé Torquatus, n'eût dénoncé Castule et ses compagnons. Ce généreux chrétien, après de longues tortures souffertes patiemment, fut précipité dans une fosse où les bourreaux l'étouffèrent sous une masse de sable. Ce fut le VII des calendes d'avril qu'il émigra vers le Seigneur avec la palme du martyre (2).

A sept milles de Rome, en suivant toujours la voie Lavicane,

bus quinque. Tunc B. Sebastianus venit noctu cum Melchiade episcopo, et collegit corpora, et sepelivit in via Labicana, milliario ab urbe Roma plus minus tertio, cum aliis sanctis in arenario. (*Acta S. Martyr., quat. Coronatorum.*)

(1) Zetarii dicebantur qui præfecti erant zetis : erat quippe zeta (ut tradit Plinius, lib. VI, epist. V.) locus capax unius lecti cum duabus sellis, qui velis obductis et reductis modo adjiciebatur cubiculo, modo auferebatur, ac proinde portatile quoddam cubiculum. (Baronius, *Annal.*, 286, n° 9.)

(2) In confessione itaque Domini perseverans, missus est in foveam, et dimissa est super eum massa arenaria, et ipse cum palma martyrii migravit ad Christum. (*Acta S. Sebastiani.*)

on arrive à un endroit appelé la *Vallée des Morts*. C'est là que se trouve le *cimetière du bienheureux Zoticus*, martyrisé, sous Adrien, avec les saints Irenæus, Hyacinthus et Amantius. Ces athlètes du Christ, condamnés à être brûlés vifs, avaient été conduits sur la voie Lavicane et attachés à des poteaux entourés de sarment; mais les flammes ayant respecté les victimes qui leur étaient livrées, des soldats prétoriens les assommèrent à coups de pieux. Saint Zoticus et ses compagnons furent enterrés avec honneur dans le lieu même de leur martyre.

Parmi les nombreux chrétiens dont le sang arrosa la voie Lavicane, je vous citerai encore, mon cher Edouard, les *dix* soldats qui y furent égorgés, sous Adrien, le IV des ides de février ; les *quarante* autres qui y souffrirent, sous Gallien, le jour des ides de janvier, et les *trente* martyrs que Dioclétien y fit décapiter le XI des calendes de janvier.

Passons de la voie Lavicane à la voie Tiburtine, entrons dans le champ de Veranus, et descendons dans le *cimetière de Sainte-Cyriaque* dont l'origine remonte au règne de l'empereur Valérien, c'est-à-dire à l'an 260. Cette catacombe est l'une des plus glorieuses de la grande cité des martyrs. Sa fondatrice, nommée Cyriaca, était une sainte veuve qui consacrait sa personne et ses biens au service des pauvres du Christ (1). Loin d'être effrayée par la violence de la persécution, elle donna, pour les assemblées des fidèles et la célébration des saints mystères, une maison qu'elle possédait sur le mont Cœlius. Le saint diacre Laurent, la veille de son martyre, y distribua les trésors de l'église aux infirmes, aux veuves et aux orphelins. Quand les bourreaux

(1) Hæc fuerat cum viro suo annis undecim, et in viduitate sincerissima permanserat annis triginta duobus, et de facultatibus suis pauperibus Christi quotidie solatium exhibebat. Cum autem fervor persecutionis instaret, hæc matrona domum suam, quæ erat in Cœlio monte, militibus Christi, sanctis videlicet, ad conveniendum, et sacramenta Dominica insinuanda obtulit, nullo timore perterrita. (*Acta S. Cyriacæ.*)

eurent achevé de rôtir le corps du bienheureux lévite, la pieuse matrone le leur acheta et le déposa dans le champ de Veranus avec toute la pompe qu'il était possible à des chrétiens persécutés de déployer en ces jours de carnage. Ce champ de Veranus, situé sur la voie Tiburtine, lui appartenait, et elle l'avait consacré à la sépulture des chrétiens. Le jour même qui précéda la mort de saint Laurent, un soldat, nommé Romanus, que le célèbre diacre avait converti, et que l'empereur Valérien avait fait décapiter sur la voie Salaria, avait reçu dans ce même champ la sépulture des mains du prêtre Justinus. Celui-ci, après trois jours et trois nuits passés dans le jeûne, les veilles et les larmes, offrit sur le tombeau de Laurent le sacrifice de louange, et la multitude des chrétiens participa au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1).

Ce cimetière vit descendre successivement dans ses innombrables galeries, à plusieurs étages, les corps des saints :

Claudius, sous-diacre; Severus, prêtre; Crescentius, lecteur; Romanus, portier; Hippolyte, avec *dix-neuf* membres de sa famille; Concordia, nourrice d'Hippolyte, jetée dans un cloaque; Irénée et Abundius, qui éprouvèrent le même sort (2); Cyriaca, la sainte matrone que nous connaissons; Tryphonia, épouse de l'empereur Decius, et Cyrilla, sa fille, qui, mises à mort par celui que Lactance appelle *exsecrabile animal Decius* (3), furent abandonnées aux chiens sur le théâtre de leur martyre; et Justinus, le bienheureux prêtre qui donna la sépulture à presque tous les martyrs que je viens de nommer.

(1) Justinus presbyter obtulit sacrificium laudis, et participati sunt omnes corpus et sanguinem Domini nostri Jesu Christi. (*Acta S. Laurentii.*)

(2) Ita videlicet ipsas quoque Romanæ urbis cloacas, quibus lutum inferri solebat, sacris beatorum martyrum pignoribus pretiosis veluti margaritis augeri passim ac nobilitari contigit. (Aringhi, *Roma subter.*, p. 385.)

(3) Lactantius, *De Mort. persecut.*

La catacombe de Sainte-Cyriaque est remarquable par ses peintures, ses sculptures et ses inscriptions. Dans une de mes lettres précédentes, je vous ai raconté, cher Edouard, la vive impression que j'avais ressentie en visitant pour la première fois ce cimetière qui, moins fréquenté que plusieurs autres, n'en est par cela même que mieux conservé.

La voie Tiburtine a été illustrée par le martyre de la noble matrone Symphorosa, de son époux Zoticus, et de ses sept fils : Crescentius, Julianus, Nemesius, Primitivus, Justinus, Stacteus et Eugenius. Cette belle famille y fut égorgée, le v des calendes de juillet, à neuf milles de Rome environ, au même endroit où le bienheureux Vincentius fut couronné, le IX des calendes d'août.

Nous voici à présent sur la voie Nomentane, qui jadis conduisait au pays des Sabins. Le cimetière dont je vais vous parler s'appelle *cœmeterium ad Nymphas*, à cause des fontaines et des marécages qui l'environnaient sans doute primitivement. La tradition nous apprend que l'apôtre saint Pierre avait coutume de s'y rendre pour baptiser les catéchumènes, et les premiers chrétiens le nommaient *ad B. Petri Nymphas* (fontaines du bienheureux Pierre). Deux soldats, Papias et Maurus, condamnés à mort par le préfet Laodicius, sous Dioclétien, pour avoir refusé de sacrifier aux idoles, furent inhumés, pendant la nuit, par le prêtre Jean, dans la catacombe *ad Nymphas ubi Petrus baptizabat* (1). L'humidité extrême du terrain dans lequel était creusée cette crypte vénérable fut cause qu'il n'en reste plus rien aujourd'hui. Je puis vous dire la même chose du *cimetière de Saint-Nicomède* qui, dégradé par les carrières de pouzzolane ouvertes dans cette partie de la campagne romaine, est à peine reconnaissable. Le saint prêtre qui lui a donné son nom était un grand ensevelisseur de martyrs; il fut lui-même couronné, le

(1) Aringhi, *Roma subterranea*, p. 412.

VII des calendes d'octobre, sous le règne de l'empereur Domitien, et inhumé sur la voie Nomentane, dans le cimetière où il avait déposé tant de corps saints.

Le cimetière de Saint-Alexandre, pape, et de ses compagnons martyrs, situé à sept milles de Rome, sur la même voie, est également presque comblé. Son origine remonte au temps d'Adrien, en l'an 152 ; il fut donné à l'Église par une fervente chrétienne, nommée Severina, épouse du juge Aurélien, l'un des plus ardents persécuteurs des disciples de Jésus-Christ. Ce juge ayant fait mourir le pape Alexandre et les deux prêtres Eventius et Theodulus, la pieuse matrone, sans redouter la colère de son cruel époux, recueillit elle-même les corps de ces saints martyrs et les déposa solennellement dans un de ses jardins de la voie Nomentane, où, revêtue d'un cilice, elle voulut rester près de leurs tombeaux, jusqu'à ce que le pape saint Sixte, successeur d'Alexandre, lui eût accordé un prêtre qui, attaché à cette crypte, y offrit chaque jour le divin sacrifice. Le cimetière de Saint-Alexandre, d'où l'on put encore au siècle dernier extraire plusieurs corps de martyrs, possédait aussi le sépulcre du bienheureux Herculanus qui souffrit, le XI des calendes d'octobre, sous ce même Aurélien dont nous venons de parler. Quant à Severina, morte pleine de jours et de vertus, elle fut déposée *en paix* dans la catacombe qu'elle avait ouverte.

A quatorze milles de Rome, on rencontre le *cimetière des Saints Primus et Felicianus*, vénérables vieillards dont le glaive du bourreau trancha les têtes blanches, sous les murs de Nomentum, pendant la persécution de Dioclétien. Ils furent inhumés avec pompe dans le lieu appelé autrefois *ad Arcus Numentanos* (1). Cette catacombe a complétement disparu.

Deux milles plus loin, au pied du *Monte Rotondo*, s'ouvre le *cimetière de Saint-Restitut*. Ce martyr, par ordre de Dioclétien,

(1) Aringhi, *Roma subterranea*, p. 417.

eut la tête coupée dans le *Forum Romanum*, à quelques pas de l'arc de Titus. Une sainte femme, nommée Justa, recueillit son corps et sa tête, abandonnés à la dent des chiens; elle les emporta dans sa maison, voisine de la *Meta-Sudans;* les enveloppa avec des parfums dans des linges très-fins ; puis, plaçant ce précieux fardeau au fond de sa litière, elle prit avec lui, pendant la nuit, le chemin de sa villa, située à seize milles de Rome sur la voie Nomentane. Là, au milieu des hymnes et des prières, elle déposa les saintes reliques dans une crypte qui reçut le nom du glorieux martyr, et qui longtemps après était encore pour les chrétiens de Rome le but d'un célèbre pèlerinage.

PRINCIPALES INSCRIPTIONS FUNÈBRES

EXTRAITES

DES CIMETIÈRES DE LA VOIE LATINE

DÉCOUVERTS PAR BOSIO.

EGO AVRELIVS FORTVNATVS FILIO
DVLCISSIMO CERDONI QVI VIXIT
ANNIS DECE DIES BIGINTI ET
DVO VIII IDVS IVNIAS IN
PACE.

« Moi, Aurelius Fortunatus, à mon très-doux fils Cerdo, qui vécut dix ans et vingt-deux jours. Il fut déposé en paix le VIII des ides de juin. »

LOCVS MACEDONIES
QVÆ VIXIT ANNOS PL.
XXX. DEPOSITA PRID.
IDVS MAR.
FL. RICIMERE CONSS.

« *Loculus* de Macedonia, qui vécut environ trente ans. Elle fut

déposée la veille des ides de mars, sous le consulat de Fl. Ricimer. »

TIBVRTINÆ FILIÆ DVLCISSIMÆ.
OBIIT IDIBVS JVN. VIX.
AN. XXI. M. II. D. V. A ☧ Ω.

« A Tiburtina, très-douce fille. Elle mourut le jour des ides de juin, et vécut vingt et un ans, deux mois, cinq jours. »

VISIVS SABINVS AV
RELIÆ DISCOLIÆ CON
JVGI DVLCISSIMÆ
QVÆ VIXIT ANN.
XXXI ET MENSES
XI. DIES XX QVÆ
FECIT CVM COMPA
RE SVO AN-
NIS XIII
D X KAL
AVG IN PA.

« Visius Sabinus à Aurelia Discolia, sa très-douce épouse, qui vécut trente et un ans, onze mois et vingt jours. Elle passa avec son mari treize ans et dix jours. Elle fut déposée dans la paix aux calendes d'août. »

MACARIVS FARETRIO SORORI IN
PACE DP. XVI. KAL. AVG.

« Macarius à sa sœur Faretria, déposée dans la paix, le XVI des calendes d'août. »

DEP. ERACLIES V IDVS SEPT. DOR-
MIT IN PACE.

« Eraclies, déposé le V des ides de septembre, dort en paix. »

VAL. NICE QE ANN. X. VAL.
EXSYPIVS FILIÆ CONTRA
XP VOTVM.

« A Valeria Nica, sa fille, âgée de dix ans. Valerius Exsypius, qui l'a déposée à regret. »

PRINCIPALES INSCRIPTIONS FUNÈBRES

EXTRAITES

DU CIMETIÈRE DE TIBURCE ET MARCELLIN

INTER DUAS LAUROS.

RVSTICO ET FL. FELICIANE
PARENT.
VINCENTIO FILIO KARISSIMO
VIXIT ANN. XVII. MES. II.
DIEB. VIII. FEC. IN P. DEP. IIII
NON. SEPT.

« A Vincentius, leur très-cher fils, qui vécut dix-sept ans, deux mois et huit jours. Rusticus et Flavia Feliciana, ses parents, ont élevé en paix ce monument. Il a été déposé le IV des nones de septembre. »

MAG. PAVLO INNOCENTI BENEME-
RENTI QVE VIXIT ANN. VI.
M. VII. D. IIII. IN PACE.
DE VII. KAL. SEPT.

« A Magnus Paulus, innocent et bien méritant. Il vécut six ans, sept mois, quatre jours, et fut déposé dans la paix, le VII des calendes de septembre. »

VAL. AMMIANO BENEMERENTI
IN PACE. XP.

« A Valerius Ammianus, bien méritant, dans la paix. »

PRINCIPALES INSCRIPTIONS FUNÈBRES

EXTRAITES

DU CIMETIÈRE DE SAINTE-CYRIAQUE, DANS LE CHAMP DE VERANUS,

SUR LA VOIE TIBURTINE.

ATILIE JANVARIE INNOCENTISSIME
PUELLE QVE VIXIT ANNIS XXI.

« A Atilia Januaria, très-innocente jeune fille, qui vécut vingt et un ans. »

DOXIO VICTORI QVI VIXIT
AN. XXVII. M. X. D. VIII. DECESSIT
XVII. KAL. APRILIS IN PACE.

« A Doxius Victor, qui vécut vingt-sept ans, dix mois, huit jours. Il s'en alla en paix, le XVII des calendes d'avril. »

LOCUS QVEM COMPARABIT JVLIANVS
VBI POSITA FLORENTIA
☧ VXOR EJVS.

« Lieu acheté par Julianus, et où son épouse a été déposée. »

CORPVS HVMO, ANIMAM CHRISTO, PETRONI, DEDISTI;
NAM JVSTÆ MENTES FOVENTVR LVCE CELESTI,
SIDEREAS Q. COLVNT SEDES, MVNDO Q. FRVVNTVR.
TV, DVLCIS FILI, MEMOR HINC ASPICE NOSTRI.

« O Petronius ! tu as donné ton corps à la terre et ton âme au Christ; car les esprits des justes sont réchauffés par la lumière céleste, habitent les demeures étoilées et jouissent de la pureté des cieux. Doux fils, souviens-toi de nous, là-haut, et jette parfois un regard sur ton père ! »

MATER CRISPINA FILIBVS
DIONYSIO ASILEO BENE ME-
RENTIBVS.

« Crispina, leur mère, à ses fils Dionysius et Asileus, bien méritants. »

MAXIMINA IN PACE.

« Maximina, dans la paix. »

VITALIS.

« Vital. »

IGNATIA BENEROSA IN PACE.

« Ignatia Venerosa, dans la paix. »

+
SERVVLI.

« Tombeau de Servulus. »

LEONI DVLC
ISSIMO MARITO
COJVX VRSO SE
BIBA FECIT BENE
MERENTI IN PACE.

« A son très-doux mari Léon, bien méritant dans la paix. Son épouse Urso a, de son vivant, fait ce tombeau. »

JVSTVS ET BIBANTIA PARENTES
POSVERVM ÆPTITIO FILIO
BENEMERENTI QUI VIXIT
AN XII M VIII D XXII

« Justus et Viventia, ses parents, ont élevé ce monument à Aptitius, leur fils bien méritant, qui vécut douze ans, huit mois, vingt-deux jours. »

FRVCTVOSE BENE MERENTI
QVE MECV BIXIT ANNO XV
ET MENSES DVOS
IN PACE.

« A Fructuosa, bien méritante, qui vécut avec moi quinze ans et deux mois, dans la paix. »

GRISOSTOME IN PACE QVÆ VIXIT
ANNOS P. M. XVIII. DEPOSITA VIII

« A Chrysostoma, dans la paix, qui vécut dix-huit ans, plus ou moins. Elle fut déposée le huit... »

A XP Ω — BENEMERITO POMPEJO
QVI VIXIT MENSIBVS XI
D. VI. DEPOSITVS IN PACE
DIE XVI. KAL. SEPT AVSONIO ET
OLYBRIO CONSS.

« A Pompeius, bien méritant, qui vécut onze mois, six jours. Déposé dans la paix, le XVI des calendes de septembre, sous le consulat d'Ausonius et d'Olybrius. » (396 après J. C.)

SANCTVLVS QVI VIXIT ANNVS L
DEP. XIIII KAL. AVGVSTAS.

« Sanctulus, qui vécut cinquante ans. Déposé le XIV des calendes d'août. »

BENEMERENTI IN PACE PAVLINI
A ☧ Ω . XP.

« *Loculus* de Paulin, bien méritant, dans la paix. »

LOCVS TVRTVRES

« Lieu de Turtures. » (*Tourterelle,* gracieux nom porté sans doute par une vierge.)

A XP Ω. VINCOMALVS. QVI VIXIT
AN. VII.

« Vincomalus, qui vécut sept ans. »

EVGENIO BENEMERENTI
IN PACE. QV.

« A Eugène, bien méritant. Il repose dans la paix. »

VRSICINVS ED QVINTILIANA
SE BIBI CONPARABERVNT
LOCV A MONTANV.

« Ursicinus et Quintiliana ont acheté, de leur vivant, ce *loculus* de Montanus. »

OPTATVS IN PACE REQVIESCAT.

« Optatus. Qu'il repose en paix! »

HPAKAIA

« Heraclia. »

HIC REQVIESCET
IN PACE QVI VIX ANN. P. L.
FL. FELICE. V. C. CO.
XP.

« Ici repose, dans la paix, celui qui vécut plus de cinquante ans; Flavius Felix étant consul pour la cinquième fois. »

SANCTO MARTYRI
A ☧ Ω. LAVRENTIO JVLIA EXHIBIT
III. KAL. OCT. DEP. KAL. SS.

« Au saint martyr Laurent. Julie a construit ce monument, le III des calendes d'octobre. Il a été déposé le jour des susdites calendes. »

HIC ABET SEDE
XP. LEO PRB.

« Ici demeure le prêtre Léon. »

SPIRITVS IN BONO.

« Spiritus, dans le bien. »

DIONYSI IN PACE.

« *Loculus* de Dionysius, dans la paix. »

ALEXANDRIA ILARO
COJVGI BENEMERENTI IN PACE
QVI VIXIT ANNIS LV.

« Alexandria à Ilarus, son époux, bien méritant, dans la paix, qui vécut cinquante-cinq ans. »

A XP Ω — ASELLA QVÆ VIXIT
AN. XLIII ET M. IIII
ET DIES V. ET DE
FVNCTA
EST DECIMV KAL
AVGVSTAS.

« Asella, qui vécut quarante-trois ans, quatre mois et cinq jours, et qui mourut le x des calendes d'août. »

MAMMVLÆ PIISSIMÆ
BENE MERENTI.

« A la très-pieuse Mammula, bien méritante. »

OPTATVS ET RENATVS.

« Optatus et René. »

LOCVS JOANETIS.

« Lieu de Jean. »

LE VASE DE SANG SCELLÉ AU TOMBEAU DES MARTYRS.

Qu'on ne me parle plus des riches cassolettes
Où se gardaient le nard, les fines bandelettes;
Où la noble matrone, au départ de l'époux,
Renfermait avec soin ses parfums les plus doux.
Qu'on ne me parle plus de ces vases antiques
Qui servaient autrefois aux vestales pudiques,
Pour contenir l'encens ou l'huile de l'autel;
Ni de ces coupes d'or où l'Auguste *immortel*,
A l'œil que la débauche a déjà rendu terne,
Buvait le meilleur vin des coteaux de Falerne.
Non, non, tous ces trésors pour moi ne sont plus rien,
Mis auprès de ce vase, empli d'un sang chrétien,
Auprès de cette ampoule, ou d'argile ou de verre,
Qui resta si longtemps dans le sein de la terre!
Que me font des païens les plus beaux vases d'or?
Oh! voilà le plus riche et le plus saint trésor!
Voilà, voilà la coupe où notre foi s'abreuve,
Où d'un divin amour nous retrouvons la preuve!
C'est dans cet humble verre, au contour irisé,
Ce verre que le temps n'a pas encore brisé,
Qu'en silence l'esprit et le cœur viennent boire
Le céleste nectar qui fait aimer et croire ;
C'est là que le chrétien, baisant ce sang concret,
Peut des témoins du Christ surprendre le secret.
Oui, le sang desséché, qu'à présent je regarde,
Le sang des vieux martyrs, que ce vase nous garde,
Me redit leur amour et me prouve leur foi;
C'est le sceau qu'ils ont mis à la nouvelle loi.

On ne meurt point ainsi pour défendre l'erreur;
Du glaive des bourreaux nul n'affronte l'horreur,
Nul ne boit d'un seul trait le vin de leur colère,
Pour un dogme menteur, une vaine chimère.
Et ce glaive, combien d'intrépides héros
L'ont senti s'émousser, en frappant sur leurs os!
Cet affreux vin, combien ont vidé, d'une haleine,
Sa coupe détestable et jusques aux bords pleine!
Qui peut dire combien ce glaive a moissonné
De têtes de martyrs? Ce vin empoisonné,
Qui peut dire combien il a fait de victimes?
Tout leur sang réuni comblerait des abîmes.
Rome compte en ses murs plus de deux millions
De chrétiens, dévorés par la dent des lions,
Jetés vivants au Tibre, au grand cloaque immonde,
Égorgés pour les jeux de la reine du monde!

En face de ce vase on ne peut plus douter;
Car le sang qu'il contient bien haut sait raconter
Ce qu'il fallut aux saints de force et de courage,
Pour vaincre des tyrans la fureur et la rage.

Mais comment ce trésor fut-il donc découvert?
Aux yeux du fossoyeur comment s'est-il offert?
Le doit-il à l'effet d'une faveur étrange
Et du ciel lui fut-il apporté par un ange?
Non, c'est le sol sacré, que je foule à présent,
Qui fit à notre cœur un si riche présent;
Ce sont les *loculi* qui, dans les cryptes sombres,
Trahirent ces dépôts, confiés à leurs ombres;
C'est la pelle, en fouillant le dortoir des martyrs,
Qui trouva cet amas de perles, de saphirs.

Quand un témoin du Christ expirait sous la hache,
Son corps était reçu dans un linceul sans tache,
Et, couvert de parfums, de couronnes de fleurs,
Porté dans le tombeau, sans regrets ni sans pleurs.

Une sainte matrone, une vierge chrétienne,
Priscille, Lucina, Praxède ou Pudentienne,
De leur voile étanchant le sang de ce vainqueur,
En un vase exprimaient la vermeille liqueur;
A défaut d'un lin blanc qui dans le sang se plonge,
Leurs mains pour ce travail employaient une éponge;
Puis, d'un nard précieux l'humble vase arrosé
Était au *loculus* avec soin déposé.
Le fossoyeur, au front de la tombe sanglante,
Savait bien enchâsser cette perle brillante;
Un trou, fait au-dessus du pieux monument,
Recevait ce trésor qu'y scellait le ciment;
Et, pour le mieux cacher en sa niche noirâtre,
Il passait par-dessus une couche de plâtre,
Qu'un peu de pouzzolane aussitôt brunissait;
C'est ainsi que le vase aux yeux disparaissait.

Mais quand, nouveau Colomb, découvrant tout un monde,
Bosio descendit dans la crypte profonde
Où dormaient les martyrs, par un heureux hasard,
Un vase descellé s'offrit à son regard.
Alors du sang sacré la mine fut trouvée;
Le ciel avait béni sa constance éprouvée!
Avec quel doux transport il saisit ce vaisseau
Qui d'un saint révélait le glorieux tombeau!
Comme il dut tressaillir de bonheur et de joie
En pressant sur son cœur cette nouvelle proie!
Avec d'autres nul os n'était plus confondu,
Chaque martyr avait à sa voix répondu;
Les *loculi* sans nom étaient forcés de rendre
Les corps saints qu'à présent ils ne pouvaient défendre;
Une vaste moisson s'ouvrait pour l'avenir;
L'Église dans la crypte allait enfin venir
Contempler de ses yeux ce frappant témoignage
Et rendre aux saints tombeaux un solennel hommage.

**Petit vase de sang dont nul ne sait le prix,
Que de secrets d'amour j'ai de ta bouche appris!
Comme tu sais parler de courage et de foi!
Comme on se sent chrétien quand on est devant toi!
Ah! je voudrais toujours sur ma lèvre altérée
Presser tes flancs poudreux, petite urne sacrée;
Je voudrais de baisers te couvrir chaque jour
Et retremper mon cœur dans ton philtre d'amour!**

LETTRE XX.

SOMMAIRE.

Suite des catacombes de la voie Nomentane : — Le cimetière de Sainte-Agnès. — Histoire de cette glorieuse vierge. — Martyrs de la voie Nomentane. — Catacombes de la voie Salaria : — Cimetières de Sainte-Priscille; — de Sainte-Félicité, des Saints Alexandre, Vital et Martial, ou des Saints Chrysanthus et Daria; — de Novella; — d'Ostriana; — de la bienheureuse Hilaria; — des saints martyrs Thrason et Saturninus; — des saints martyrs Hermes, Basilla, Protus et Hyacinthus; — du coteau du Concombre. — Martyrs de la voie Salaria. — Catacombes de la voie Flaminienne. — Cimetière des Saints Valentin, martyr, et Jules, pape. — Martyrs des voies Flaminienne et Claudienne. — Inscriptions extraites des cimetières de Sainte-Agnès; — de Sainte-Priscille; — d'Ostriano, etc.

Rome, le 15 avril 1851.

Nous sommes encore sur la voie Nomentane, mon cher Edouard, et la catacombe que nous allons maintenant visiter est la célèbre *catacombe de Sainte-Agnès*. Avant d'y entrer, laissez-moi vous lire quelques pages du *Livre des Couronnes*, et vous apprendrez de la bouche même du poëte Prudentius l'histoire de l'aimable et courageuse vierge dont nous désirons parcourir le vaste cimetière.

« Le tombeau de l'illustre Agnès, élevé à la vue des murs de

Rome, semble les défendre et les mettre à couvert d'insulte. Mais l'admirable vierge qu'il renferme, et qui a joint la couronne du martyre à celle de la virginité, n'est pas seulement la protectrice des Romains, elle l'est aussi de tous les étrangers qu'une piété sincère conduit à la ville sainte pour y rendre leurs vœux.

« A peine était-elle sortie de l'enfance, que son jeune cœur brûlait déjà des flammes sacrées du divin amour. En vain on tâcha de lui faire manquer à la foi qu'elle avait donnée à Jésus-Christ, pour adorer les idoles : elle résista toujours généreusement à tous les efforts que l'impiété, soutenue de l'autorité, faisait pour l'y contraindre. La violence et l'artifice furent, dans ce dessein, tour à tour mis en usage. Tantôt un magistrat, se servant de paroles remplies d'une douceur affectée, semblait agir avec elle plutôt en ami qu'en juge. Tantôt on faisait paraître à ses yeux des bourreaux, afin de l'épouvanter par leurs regards affreux et leurs gestes menaçants. Mais ni la flatterie ni les menaces ne purent ni obtenir ni arracher son consentement. Elle demeura ferme à toutes ces attaques ; et, bien loin d'être ébranlée par la vue des tourments elle s'y offrait d'elle-même, elle ne refusait pas de mourir. Le tyran était confus.

« — Je vois bien ce que c'est, lui dit-il : votre âme, insensible à la douleur, a appris à mépriser les supplices, et vous comptez la vie pour rien ; mais peut-être serez-vous plus sensible à la perte de votre honneur. Cette virginité que vous avez vouée, la donnerez-vous aussi facilement que votre vie ? Eh bien, je vais vous faire conduire dans un lieu de prostitution, à moins que vous n'abaissiez maintenant votre tête altière devant l'autel de nos dieux, et que vous ne demandiez humblement pardon à Minerve de l'avoir méprisée : sachez qu'elle est vierge aussi bien que vous. Attendez-vous donc à servir aux plaisirs d'une jeunesse impudente : on sait qu'elle n'aime rien tant qu'à trouver de nouveaux objets à sa brutalité.

« — Ne croyez-pas, répondit Agnès, que Jésus-Christ aban-

reposer; parmi eux se trouvait Emérentienne, la sœur de lait d'Agnès. En sortant de la catacombe, le cortége est assailli par des païens postés en embuscade. Les fidèles effrayés se dispersent au milieu d'une grêle de pierres. Emérentienne, au lieu de prendre la fuite avec les autres, reste intrépide au milieu de la voie, et reproche courageusement aux persécuteurs leur barbarie et leur impiété. Mais ce peuple furieux, n'écoutant que sa haine pour le nom chrétien, lapide lâchement l'héroïque vierge, qui tombe baignée dans son sang, et remporte ainsi la palme du martyre qui lui sert de baptême (1). La nuit suivante, les chrétiens déposèrent son corps auprès de celui de son illustre sœur.

Constantia Augusta, fille de Constantin le Grand, ayant, quoique païenne, recouvré miraculeusement la santé sur le tombeau de sainte Agnès, cette crypte devint bientôt l'objet constant de la vénération et des hommages universels. Chaque noble famille de Rome voulut avoir son sépulcre près de celui des deux jeunes martyres, et les pics des fossoyeurs purent à peine suffire à creuser de nouveaux *cubicula* dans cette belle catacombe, qui, en peu de temps, prit un accroissement rapide. Je vous ai déjà parlé, mon cher Edouard, d'un pèlerinage que je fis, il y a quelques jours, au tombeau de la glorieuse sainte dont je viens de vous raconter l'histoire; il me suffira donc de vous rappeler ici que les galeries, les églises et surtout les peintures nombreuses de la catacombe de Sainte-Agnès en font, grâce à leur bel état de conservation, un des plus beaux cimetières de la Rome souterraine.

Constantia Augusta, devenue chrétienne; Helena, épouse de Julien l'Apostat; et Constantina, femme de Constantius Gallus, furent inhumées dans la catacombe où nous sommes. Vous pouvez juger par là du grand nombre d'illustres personnages qui ont voulu dormir sous la puissante protection de sainte Agnès,

(1) Cum adhuc catechumena esset, proprio baptizata sanguine, in cœlum evolavit. (*Acta S. Agnetis.*)

dont le corps fut retrouvé, par les soins du cardinal Paul Sfondrate, le samedi 8 octobre de l'an 1605. C'était sous l'autel majeur de la basilique Nomentane que le pape Honorius Ier avait fait déposer les restes sacrés de sainte Agnès et de sainte Emérentienne. La voûte qui protégeait leur tombeau présenta un ciment tellement dur aux outils des ouvriers, qu'il leur fallut travailler près de huit heures pour ouvrir un accès suffisant jusqu'aux saintes reliques. « Les martyres étaient étendues chacune sur « une tablette de marbre blanc qui posait à chaque extrémité sur « une barre de fer. Ces marbres, suspendus un peu au-dessus du « sol pour arrêter les effets de l'humidité, avaient été, dans le « même but, percés d'un certain nombre d'ouvertures, afin de « laisser à l'air quelque passage. Trois autres tablettes semblables « aux premières étaient soutenues par des barres de fer au-des- « sus des corps saints, et la voûte en marbre et en ciment que « l'on venait de détruire avait protégé, pendant mille ans, cette « glorieuse sépulture.

« Les deux corps étaient couchés sur le dos, et tournés vers « l'orient, selon l'usage chrétien. Les ossements qui posaient im- « médiatement sur les marbres étaient demeurés solides, et « avaient même conservé leurs liaisons ; les parties supérieures « s'étaient affaissées en poussière. La place à droite aida à dis- « cerner Agnès de sa compagne ; près d'elle on remarquait un « léger amas d'une matière qu'il fut aisé de reconnaître pour les « restes coagulés du sang que les fidèles avaient recueilli après « son martyre. On découvrit aussi sous les deux corps une cer- « taine quantité de terre qui, sans doute, avait été imprégnée de « leur sang, et que l'on avait réunie dans une même sépulture, « comme on en a plusieurs exemples. Près de la tête des deux « vierges, on reconnut les restes d'un tissu léger qui paraissait « évidemment avoir appartenu à leurs voiles.

« Quoique la nuit fût déjà avancée, Sfondrate jugea qu'on ne « devait pas laisser ces saintes reliques exposées à l'indiscrète cu-

« riosité du peuple, qui, dès la matinée du lendemain, ne man-
« querait pas d'accourir à la basilique pour observer les travaux
« qu'on y exécutait depuis deux jours. Il avait à l'avance fait fa-
« briquer une châsse en bois, garnie d'une étoffe de soie couleur
« de pourpre et brochée d'or. Aidé de son auditeur et du père
« Félix Veronico, il y déposa ceux des ossements qui étaient de-
« meurés entiers, en ayant soin de distinguer et de réunir, sans
« les confondre, les restes précieux des deux martyres. Cette opé-
« ration exigea une grande précaution; car ces ossements, sou-
« mis à une pression trop forte, seraient promptement tombés en
« poussière.

« La châsse, ayant été fermée et scellée, fut transportée dans
« une chapelle intérieure du monastère qui est attenant à la ba-
« silique, et on la couvrit d'une tenture. Deux vases antiques de
« la plus grande beauté, apportés aussi par Sfondrate, reçurent
« la poussière des ossements qui avait été recueillie sur les ta-
« blettes de marbre, les restes du sang congelé et de la terre sa-
« crée dont nous avons parlé plus haut. L'une des urnes fut
« consacrée à Agnès, et l'autre à Emérentienne (1). »

Outre ceux que je vous ai déjà nommés, les principaux martyrs dont la voie Nomentane but le sang furent les saints :

Salvianus et Aragon, inhumés dans un des cimetières de cette voie, le XII des calendes de mai ;

Eutychetes, Victorinus et Maro, martyrisés sous Trajan et ensevelis le IV des ides de mai ;

Urbain, pape, et ses compagnons, décapités devant le temple de Diane; ainsi qu'Anolinus et les bienheureux Sisinnius et Saturninus qui remportèrent la palme sous l'empereur Maximien.

Se déroulant au nord-est de Rome, la voie Salaria conduisait jadis à l'antique pays des Sabins. Comme toutes les voies romai-

(1) Boldetti, *Osservazionni sopra i cimiterj de sancti Martiri*, p. 684-686, cité par dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes, dans son *Histoire de sainte Cécile*, p. 349-350.

nes, ses bords étaient riches en tombeaux; celui de Licinius, barbier d'Auguste, y étalait, entre autres, l'orgueil de ses marbres somptueux : énormité sans pareille, qu'un poëte satirique de l'époque à flétrie par ce fameux dystique, rapporté par Varron et que vous vous rappelez sans doute :

« Marmoreo tumulo Licinius jacet, ac Cato parvo,
« Pompeius nullo : credimus esse deos? »

Le sang des martyrs lava aussi toutes les iniquités de cette voie, près de laquelle s'élevaient les temples de Vénus, d'Hercule, de l'Honneur et du Soleil. Elle ne compte pas moins de *sept* catacombes, dont la principale est sans contredit le *cimetière de Sainte-Priscille.*

Nous retrouvons trois saintes romaines de ce nom dans l'histoire de la primitive Eglise : la première est Priscilla, sœur d'Aquila, dont il est fait mention non-seulement dans les *Actes des Apôtres*, mais encore dans les *Épîtres* de saint Paul; la seconde est Priscilla, épouse de Punicus et mère du sénateur Pudens, qui vivait également du temps des apôtres. Le palais de cette noble matrone, qui donna l'hospitalité à saint Pierre, était situé près de l'Esquilin. Elle eut quatre enfants : Novat, Timothée, Praxède et Pudentienne; tous les quatre ont laissé un nom célèbre dans l'histoire des martyrs. La troisième, enfin, est cette Priscilla qui vivait du temps du bienheureux pape Marcellus, et qui agrandit, de ses propres deniers, le cimetière où nous entrons.

Creusée à deux milles de Rome, sur la gauche de la voie Salaria, cette catacombe, dans laquelle on descend par plusieurs escaliers cachés dans les vignes, avait déjà reçu les corps d'un grand nombre de martyrs qu'y avaient inhumés les saintes Praxède et Pudentienne. Parmi eux se trouvaient le prêtre Symitrius et *vingt-deux* autres compagnons de son glorieux combat; ils furent déposés en paix dans la catacombe de Sainte-Priscille, le

VII des calendes de juin. Les deux courageuses sœurs qui avaient consacré leur fortune et leur vie à l'ensevelissement des athlètes du Christ y furent elles-mêmes enterrées avec honneur, le XIV des calendes de janvier, par les soins du prêtre Pastor. Le Martyrologe romain nous apprend que, la veille des calendes du même mois, les saintes martyres Donata, Paulina, Rustica, Nominanda, Hilaria et leurs compagnes reçurent la sépulture dans le cimetière de Sainte-Priscille, où la persécution de Dioclétien envoya une foule d'autres martyrs. Au rapport d'Anastasius, le saint pape Marcellinus, ainsi que les bienheureux Claudius, Cyrinus et Antoninus furent de ce nombre. Ils eurent la tête tranchée ; et leurs corps, durant trente-six jours, restèrent exposés sur la place publique, afin d'épouvanter les chrétiens. Ils étaient tombés en pleine putréfaction, lorsque Marcellus, successeur de saint Marcellin sur la chaire ensanglantée de Pierre, parvint à les enlever, à la faveur des ténèbres, et à les déposer près du saint martyr Crescentio, dans un *cubiculum clarum* de la catacombe dont nous parlons (1). Saint Marcellus y vint reposer à son tour, et le pape Damase écrivit les vers suivants sur la pierre de son *loculus* :

Veridicus Rector lapsos quia crimina flere
Prædixit miseris, fuit omnibus hostis amarus.
Hinc furor, hinc odium sequitur, discordia, lites,
Seditio, cædes; solvuntur fœdera pacis.
Crimen ob alterius Christum qui in pace negavit,
Finibus expulsus patriæ est feritate tyranni.
Hæc breviter Damasus voluit comperta referre,
Marcelli populus meritum ut cognoscere posset (2).

A côté de ce noble proscrit vinrent dormir plus tard les saints papes Vigilius, Silvestre, Liberius, Siricius et Cœlestinus, ainsi que leurs *Actes* en font foi.

(1) Anastasius, in *S. Marc.*
(2) Aringhi, *Roma subterranea,* p. 449.

Pour le nombre et l'étendue de ses galeries, le cimetière de Sainte-Priscille est aux autres catacombes de la voie Salaria ce que le cimetière de Saint-Callixte est à ceux de la voie Appienne. Restauré par les papes Jean Ier et Adrien Ier, il offre de fort belles cryptes; mais sa position sur le penchant d'une colline, en permettant aux eaux pluviales de s'infiltrer dans ses galeries, y a occasionné des éboulements qui les ont obstruées en plusieurs endroits.

Le *cimetière de Sainte-Félicité, des Saints Alexandre, Vital, Martial, des sept Vierges et des Saints Chrysanthus et Daria* est voisin du précédent, dont il est regardé par plusieurs archéologues comme une partie intégrante.

Sainte Félicité était une noble matrone, mère de sept fils. Elle vivait à Rome, sous l'empire d'Antonin. Ne voulant pas se remarier après la mort de son époux, elle consacra à Dieu le reste de ses jours, et, vivant avec ses enfants dans une continuelle pratique des vertus chrétiennes, elle était l'exemple des veuves et l'édification de l'Eglise. Mais les prêtres des faux dieux, s'apercevant que les hautes qualités de Félicité et l'union parfaite de ses enfants attiraient beaucoup de monde au christianisme, la dénoncèrent à l'empereur, qui ordonna à Publius, préfet de Rome, de la contraindre par toutes sortes de voies, elle et ses fils, à sacrifier aux dieux. Félicité fut donc arrêtée et conduite chez ce magistrat, qui ne négligea ni les belles paroles ni les promesses les plus engageantes pour la faire abjurer. L'intrépide veuve lui répondit avec une noble assurance et une modeste fierté :

« N'espérez pas, Publius, qu'une molle complaisance ou une lâche crainte fassent oublier à Félicité ce qu'elle doit à son Dieu; vos menaces ne sauraient m'ébranler, ni vos promesses me séduire. Je le porte dans mon sein, ce Dieu tout-puissant; je sens qu'il me fortifie, et il ne permettra jamais que sa servante soit vaincue, puisqu'elle ne combat que pour sa gloire. Ainsi vous

avez le choix de me laisser vivre ou de me faire mourir; mais, quelque parti que vous preniez, vous pouvez vous attendre à la honte d'être vaincu par une femme.

— Misérable! répliqua le préfet, si la mort a pour toi de si grands charmes, va, meurs, je ne m'y oppose pas; mais quelle fureur te pousse à vouloir ôter la vie à tes enfants, après la leur avoir donnée?

— Mes enfants vivront, repartit Félicité, s'ils refusent de sacrifier à vos idoles; mais si leurs mains, devenues sacriléges, leur offrent un criminel encens, une mort éternelle sera la punition de cette impiété. »

Le lendemain, Publius, séant sur son tribunal, dans le Champ de Mars, commanda qu'on lui amenât de nouveau Félicité et ses fils. Promesses, menaces, conseils, tout fut vainement employé pour obtenir une apostasie de la mère et de ses sept enfants. Le préfet, alors, envoya à l'empereur le procès-verbal de tout ce qui s'était passé; et Antonin porta une sentence de mort contre cette belle famille, dont le seul crime était d'être chrétienne. L'aîné des fils, nommé Janvier, fut assommé à coups de cordes garnies de plomb; le second et le troisième, qui s'appelaient Félix et Philippe, périrent sous le bâton; Silvain, le quatrième, fut précipité dans le Tibre; les trois autres, Alexandre, Vital et Martial, eurent la tête tranchée, ainsi que leur mère qui fut exécutée la dernière et qui, par conséquent, fut huit fois martyre. Félicité fut inhumée, avec ses sept fils, dans le cimetière de la voie Salaria qui porte leur nom. Le pape Boniface I[er] fit élever un oratoire sur le tombeau de cette nouvelle famille de Machabées, auprès de laquelle il fut lui-même déposé, le VIII des calendes de novembre.

Le nom *des sept Vierges*, donné également au cimetière de Sainte-Félicité, prouve son voisinage de celui de Sainte-Priscille où nous avons dit que les deux admirables vierges Praxède et Pudentienne ensevelirent de leurs propres mains les sept glorieuses

martyres : Paulina, Donata, Rustica, Serotina, Nominanda, Saturnina et Hilaria. Cette contradiction apparente témoigne de la proximité des deux cryptes, qui dans l'origine n'en faisaient probablement qu'une seule.

Quant à saint Chrysanthus et à sainte Daria, enterrés tout vivants, à trois milles de Rome, sur la voie Salaria, leur tombeau fut le théâtre d'un événement trop mémorable pour ne pas leur donner un droit particulier au pieux souvenir de la postérité chrétienne.

Le jour anniversaire du martyre de ces deux saints époux, une immense multitude de fidèles était descendue secrètement dans la crypte qui possédait leur sépulcre, afin de célébrer leur fête en participant aux mystères eucharistiques. Numérien, qui tenait alors les rênes de l'empire, ayant appris cette réunion, donna l'ordre barbare de combler l'entrée du souterrain. Ainsi, cette foule de fervents chrétiens fut ensevelie vivante dans le tombeau même des illustres martyrs dont ils étaient venus honorer la mémoire (1). Qui peut savoir tout ce que la faim leur a fait souffrir de cruelles tortures avant que la mort terminât leur horrible supplice?... A la tête de cette légion de martyrs se trouvaient le prêtre Diodorus et le diacre Marianus, qui passèrent de l'humble autel des catacombes, et les mains encore teintes du sang de la victime sacrée, aux tabernacles resplendissants de la Jérusalem céleste.

Une noble vierge nommée Suzanne, et que l'empereur Dioclétien avait fait mourir, fut plus tard déposée, par Serena Augusta,

(1) Igitur, cum multa beneficia Deus venientibus ad eorum sepulcra præstaret, evenit ut die natalis eorum *infinita populi multitudo* concurreret, viri simul et mulieres, pariter et infantes, et innuptæ puellæ et juvenes. Hoc cum fuisset Numeriani auribus intimatum, jussit ut in introitu, quo introierant in crypta, paries levaretur : quod cum fuisset impletum, desuper a sabulone super eos montem dejecit. Omnes ergo pariter, dum communiter sacramenta perciperent, et martyrum gloriam celebrarent, ipsi quoque ad coronam martyrii pertigerunt. (Baron. *Ann.*, 284, n° 6.)

tière ; je me contenterai de vous dire quelques mots sur les bienheureux martyrs dont il porte les noms.

Hermes était un ancien préfet de Rome, converti au christianisme avec toute sa famille par le pape saint Alexandre ; il fut arrêté à la requête du juge Aurélien, qui le fit décapiter, le 28 août de l'an 132, sous le règne d'Adrien. Sainte Theodora, sa sœur, recueillit le corps de cet illustre martyr, et le déposa dans la crypte de la voie Salaria, où elle vint plus tard reposer elle-même.

Basilla était une matrone romaine d'une haute piété. Accusée par son propre mari d'être chrétienne, elle fut, à cause de la noblesse de sa race, traduite devant le tribunal de l'empereur Gallien, qui, la trouvant inébranlable, lui fit trancher la tête, le XIII des calendes de juin. Des chrétiens enlevèrent son corps et allèrent l'enterrer dans la catacombe de Saint-Hermes.

Quant aux saints Protus et Hyacinthus, c'étaient deux vieux serviteurs d'une noble dame romaine, nommée Eugenia. Jetés en prison comme chrétiens, ils furent, malgré leur grand âge, livrés à la hache du bourreau, le III des ides de septembre.

Passons maintenant au *cimetière du coteau du Concombre* (*ad clivum cucumeris*), situé à un mille et demi des murailles de Rome, toujours sur la vieille voie Salaria. Cette catacombe a reçu un très-grand nombre de martyrs. L'empereur Claude, pour sa part, y en envoya plus de *trois cents* : d'abord, le jour des calendes de mars de l'an 170, les *deux cent soixante* chrétiens condamnés aux mines et employés à creuser les arénaires de la voie Salaria ; puis les *quarante-six* soldats décapités sur la même voie, et dont le seul crime était d'avoir reçu le baptême. Les premiers, pour l'amusement du peuple romain, enfermés dans l'amphithéâtre de Flavien, y furent tués à coups de flèches, comme des bêtes fauves. Après cette barbare exécution qui, durant plusieurs heures, occupa les loisirs de la garde prétorienne, un vaste bûcher fut allumé pour consumer les corps des martyrs et les priver des honneurs de la sépulture ; mais Dieu veillait sur

les ossements de ses saints : une pluie abondante dispersa les soldats, éteignit les flammes et permit à de courageux fidèles de retirer du brasier les reliques sacrées, avant qu'elles fussent réduites en cendres, et de les déposer honorablement dans le cimetière du coteau du Concombre. Les seconds, également recueillis par des chrétiens, furent inhumés dans le même cimetière, le VIII des calendes de novembre. Les *divins* empereurs Dioclétien et Maximien furent encore plus généreux que leur prédécesseur Claude, car ils dotèrent d'un *millier* de martyrs la vénérable catacombe dont je vous parle (1). Le chef de cette glorieuse armée du Christ se nommait Maximus, et tous les soldats qui moururent avec lui avaient reçu de sa bouche les premières semences de la parole de vie.

La voie Salaria fut donc témoin de grands combats et d'éclatantes victoires. Outre les vainqueurs que vous connaissez déjà, je vous nommerai encore, cher Edouard, les saints Getulius, Cerealis, Amantius, Primitivus et leurs compagnons, qui y furent couronnés le IV des ides de juin; Romanus, martyr sous Valérien; Crescentius, jeune enfant, que Dioclétien renvoya aux cieux le XVIII des calendes d'octobre; Apronianus, qui remporta la palme le IV des nones de février; Anthymus, Maximus, Bassus et Fabius, qui souffrirent le V des ides de mai; l'illustre Marcelle, avec *cinq cent cinquante* héros chrétiens, et Ruffin, avec *cent cinquante* émules de son courage. Mais quittons cette voie sainte, arrosée par le sang d'une si grande multitude de martyrs, et passons sur la voie Flaminienne, où nous terminerons notre pèlerinage au *cimetière des Saints Valentin, martyr, et Jules, pape.*

Saint Valentin était un prêtre de l'Eglise romaine. Mis en prison, durant la persécution de Claude le Gothique, il convertit miraculeusement le juge Astericus et toute sa famille, qui si-

(1) Quos quidem martyres clarissimi illius *Maximi* milites fuisse verisimile fit, quos ipse ut et reliquos deinde ad *millenarium* numerum ad Christi fidem traduxerat. (Aringhi, p. 466.)

gnèrent de leur sang la foi qu'ils venaient d'embrasser. Quant à Valentin, la hache du licteur lui trancha la tête, sur les bords de la voie Flaminienne, le XVI des calendes de mars de l'an 270. Une noble dame, nommée Sabinella, inhuma le bienheureux martyr au lieu même où il avait reçu la mort. Plus tard, le pape saint Jules éleva une église sur son tombeau : voilà pourquoi le nom de cet illustre pontife se trouve accolé ici à celui du saint prêtre Valentin. Cette catacombe, qui s'ouvre près du *Ponte-Molle*, à un demi-mille de Rome, et dont l'entrée a été rendue fort difficile par de nombreux éboulements de terrain, présente quelques fresques très-curieuses pour l'histoire de l'art chrétien. Dans la petite voûte qui surmonte le tombeau d'un jeune enfant, on voit la sainte Vierge, en demi-figure, tenant Notre-Seigneur assis sur ses genoux; la tête de la Mère de Dieu est nimbée et recouverte d'un voile retombant de chaque côté de ses joues, et ne laissant voir que le visage. L'inscription suivante se lit à droite et à gauche :

SCA DIGENETIX.

« Sancta Dei Genitrix. »

Une autre fresque de la même crypte montre Notre-Seigneur Jésus-Christ sur une croix dont la forme est latine. L'écriteau fixé horizontalement à la partie supérieure qui dépasse la tête porte ces mots :

IESVS REX
IVDAEORVM.

Les bras du Sauveur sont très-étendus, et donnent un démenti formel à l'assertion des Jansénistes, qui prétendaient que le Christ était mort les bras élevés vers le ciel, pour signifier le petit nombre des élus. Une longue tunique couvre tout le corps du divin Rédempteur, dont les pieds, appuyés sur un *suppedaneum*,

ne sont point superposés l'un à l'autre, mais fixés séparément par deux gros clous, semblables à ceux qui percent les mains. Près de la croix se tiennent Marie, la mère désolée, et saint Jean, l'apôtre bien-aimé. Ces deux fresques sont d'autant plus précieuses qu'elles établissent l'origine apostolique du double culte de la Vierge et du crucifix.

Parmi les innombrables martyrs dont les voies Flaminienne et Claudienne ont bu le sang, je vous citerai seulement le prêtre Abundius, le diacre Abundantius, qui, avec Marcianus et son fils Joannes, furent mis à mort sous Dioclétien, le XVI des calendes d'octobre, et dont une pieuse matrone, nommée Theodora, recueillit les corps pendant la nuit, afin de leur donner la sépulture dans un de ses champs, situé à vingt-huit milles de Rome; l'évêque Alexandre qui, martyrisé sous l'empereur Antonin, le XI des calendes d'octobre, baigna de son sang la voie Claudienne; le bienheureux Flavianus, époux de sainte Dafrosa, et parent des célèbres vierges Demetria et Bibiana, qui, proscrit par Julien l'Apostat, expira sur cette même voie, le XI des calendes de janvier; enfin, Helpidius et ses compagnons, qui, attachés à des chevaux indomptés et ensuite livrés aux flammes, y consommèrent leur glorieux martyre, le XVI des calendes de décembre.

Avant de rentrer dans les murs de Rome pour visiter les quelques cryptes qui s'y trouvent encore, disons, cher Edouard, un dernier adieu aux nobles voies et aux glorieuses catacombes que nous venons de parcourir.

Salut, voies triomphales que tant de martyrs ont suivies pour aller au ciel! Salut, cimetières augustes qui avez reçu les dépouilles sacrées de tant de héros, salut! Nous avons interrogé le sang et les tombeaux qui vous ont illustrés; nous leur avons demandé quel invisible aimant, quel charme mystérieux avait poussé tant de millions d'hommes robustes, de vieillards débiles, de faibles femmes, de vierges timides, de jeunes enfants, vers la

sainte folie du martyre ; et la voix qui est sortie de ce sang généreux, la voix qui est sortie de ces innombrables sépulcres nous a répondu : *c'est la Foi, c'est l'Espérance, c'est l'Amour!!!...* Oh! que nous devons être fiers, nous, cher Edouard, nous, catholiques romains, de pouvoir dire, après plus de quinze siècles : Cette Foi, cette Espérance, cet Amour qui ont fait plus de ONZE MILLIONS de martyrs dans l'Eglise de Dieu, c'est notre Foi, c'est notre Espérance, c'est notre Amour !

PRINCIPALES INSCRIPTIONS FUNÈBRES

EXTRAITES

DU CIMETIÈRE DE SAINTE-AGNÈS

SUR LA VOIE NOMENTANE.

JANVARIVS LEONTIDI
COJVGE
IN PACE.

« Januarius à Léontide, son épouse, dans la paix. »

AVR. CLEMENTINA
L. PONTIO EVGENIO
FILIO IN PACE.

« Aurelia Clementina à Lucius Pontius Eugenius, son fils, dans la paix. »

SEPTIMVS
SIRICÆ COJVGI
IN PACE.

« Septimus à Sirica, son épouse, dans la paix. »

AQVILIÆ PRISCE
IN PACE.

« A Aquilia Prisca, dans la paix. »

FELICISSIMA FILOMELO
CONJVGI
DVLCISSIMO. QVI VIXIT
MECVM ANNOS TRES.
M. OCTO.

« Felicissima à Filomelus, son époux très-doux, qui vécut avec elle trois ans et huit mois. »

EVTYCHES SORORE PA-
TRICIÆ
BENE MERENTI Q. B. ANN.
XXX.

« Eutyches à sa sœur Patricia, bien méritante, qui vécut trente ans. »

VRBICO CESAVENTI
PATER FECIT.

« Urbicus Cesaventus, son père a fait ce monument. »

AVSTER NIGROSE COJVGI
IN PACE.

« Auster à Nigrosa, son épouse, dans la paix. »

AVR. DALMATIVS PATER
BENE MERENTI FECIT.

« A Aurelius, bien méritant, son père Dalmatius. »

SPIRITO SANCTO
INNOCENTI QVI
VIXIT AN. PL. M. III.

« A Spiritus, saint et innocent, qui vécut trois ans, plus ou moins. »

VINCENTIA IN PACE.

« Vincentia, dans la paix. »

HERCVLANVS. FECIT.
SIBI. IN. PACE.

« Herculanus s'est préparé ce tombeau dans la paix. »

PAVLINVS. ROMANO.
IN. PACE. QVI. VIXIT. AN. III.
ET MENSIS SEPTE.

« Paulinus à Romanus, dans la paix, qui vécut trois ans et sept mois. »

PENTADIVS IN PACE
DEPOSITVS XIV. KAL. MAR.

« Pentadius, déposé dans la paix, le XIV des calendes de mars. »

B. M.
AVRELIVS. FELIX. FECIT AV-
RELIÆ. SABBATIE.
QVE VIXIT.
ANN. II. M. VIII.
DD. XVI. DP. NONIS.
NOBENBRES.

« Aurelius Felix a fait ce monument à Aurelia Sabbatia, bien méritante, qui vécut deux ans, huit mois, seize jours. Elle a été déposée aux nones de novembre. »

DINDARUS IN PACE.

« Dindarus, dans la paix. »

XPYCOTONIAN EN EIPHNH.

« Chrysogonia, dans la paix. »

F
L AVRELIA. FLORENTIA. I
O QVÆ. VIXIT. N
R ANNIS. XXXVIII. DIES XXV.
E FECIT. P
N CVM. DIONISIO. ANNOS. A
T XVIIII. C
I MENSES. VII. DIES. XIII. E
A D. IDIB. AVG.
E

« A Florentia, dans la paix. Aurelia Florentia, qui vécut trente-huit ans, quinze jours. Elle passa dix-neuf ans, sept mois, treize jours avec Dionisius, et fut déposée aux ides d'août. »

DVLCISSIMO FILIO. FAVSTINO
PATER. SIBI. ET. FILIO.
SVO. FECIT. QVI. VIXIT. ANN.
XVII. M. II. D. XVI.
DP. XV. K. MAJAS. BENE MERENTI
IN PACE.

« A son très-doux fils Faustinus, qui vécut dix-sept ans, deux mois, seize jours, et fut déposé le XV des calendes de mai, dans la paix. Le père a fait pour eux deux ce *loculus*. »

CÆCINE. ALEXANDRO.
CONJVGI.
QVI. VIXIT. ANNIS VIII.
MEN. VII.
DIES. XX. BENE MERENTI.
DVLCISSIMO FECIT.

« Cæcina a fait ce tombeau à son très-doux époux, Alexandre, bien méritant, qui vécut avec elle huit ans, sept mois, vingt jours. »

LVXVRI. IN PACE.

« Tombeau de Luxurus, dans la paix. »

HIC. QVIESCIT ZOEIAO. PVER.
QVI VIXIT. ANNOS. XX.
ET. DIES. VI. DEPOSITVS.
IN PACE.
VI. KAL. FEBRARIAS.
DOMINIS NOSTRIS
FL. BALENTINIANO
CONSVLIBVS.
A XP Ω.

« Ici repose Zoeilo, jeune homme, qui vécut vingt ans et six jours. Il fut déposé en paix, le VI des calendes de février, sous le consulat de nos seigneurs Flavien et Valentinien. »

KARITO. QVI. BIXIT. ANNOS. QVARA-
CINTA. BONO. MARITO. BONE. MEMO-
RIE. QVI. FECIT. MECV. AN-
NOS. VIGINTI. OSSA. TVA.
BENE. REQVIESCANT.

« A Caritus, qui vécut quarante ans, bon mari, de bonne mémoire, qui passa avec moi vingt ans. Que tes os reposent bien! »

OLIMPIVS. BIXIT. AN-
NOS. TRES. MENSES. VN-
DECI. DIES. DODECI.
IN PACE.

« Olimpius vécut trois ans, onze mois, douze jours, dans la paix. »

ÆMILIVS. ET. TIMOLEA. FECERVNT
FILIO DVLCISSIMO. QVI. VIXIT. AN. IIII.
MENSIBVS. X. DIEBVS XXIII. REDDE-
DIT. XII. KALE. NOVEMBRIS IN PACE.

« Æmilius et Timolea ont fait ce tombeau à leur très-doux fils, qui vécut quatre ans, dix mois, vingt-trois jours. Il rendit son âme en paix, le XII des calendes de novembre. »

CLAVDIANE BENE ME-
RENTI. QVE VIXIT AN-
NIS VIIII. QVE DEFVN-
CTA. EST IDVS. JANV-
ARIS. PARENTES. FE-
CERVNT IN PACE.

« A Claudiana, bien méritante, qui vécut neuf ans, et qui mourut le jour des ides de janvier, ses parents ont élevé ce monument dans la paix. »

LOCVS GERONTI PRESB
DEPOSITVS XIIII. CAL. JVL.
CONS EPARCHI AVITI.

« *Loculus* du prêtre Gerontius. Il a été déposé le XIV des calendes de juillet, sous le consulat d'Eparchus Avitus. » (456 après J.-C.)

MAXSIMVS FILVMENETI
COJVGI FIDELISSIME.

« Maximus à Filumeneta, sa très-fidèle épouse. »

LOCVS VALENTINI PRESB.

« Lieu du prêtre Valentin. »

MEMMIA LICINIA
IN PACE.

« Memmia Licinia, dans la paix. »

AVR. EMILIO
QVI BIXIT. AN. LXIII.
SABINVS COGNATO.
B. M. IN PACE.

« Sabinus à Aurelius Emilius, son cousin, qui vécut soixante-trois ans, bien méritant, dans la paix. »

SEBERA RVFINIANO
BENE MERENTI FECIT.

« Severa a fait ce monument à Rufinianus, bien méritant. »

VII ID SEB
DEP HONORIVS IN PACE QVI VIXIT
AN. PM. LIIII. MEN VI D. XIII.
CONS. ALBINI. VC. LOCVM.
COMPARAVIT MARTINA SE VIVA.

« Le VII des ides de septembre a été déposé, en paix, Honorius, qui a vécu, plus ou moins, cinquante-quatre ans, six mois, treize jours. Martina a acheté, de son vivant, ce *loculus*, sous le consulat d'Albinus. » (493 après J. C.)

VAL. ROMANE. MATRI FILII BENE
MERENTI FECERVNT IN PACE.

« A Valeria Romana, leur mère, bien méritante, ses fils ont élevé ce monument, dans la paix. »

MALE PEREAT INSEPVLTVS
JACEAT NON RESVRGAT
CVM JVDA PARTEM HABEAT
SI QVIS SEPVLCHRVM HVNC
VIOLAVERIT.

« Si quelqu'un viole ce sépulcre, qu'il périsse et reste sans être enseveli, qu'il soit gisant et ne ressuscite pas, qu'il partage le sort de Judas. »

MERENTI PARENTES FECERVNT
LEOPARDETI PVELLE VIRGINI
QVE VIXIT ANNIS XVII
ET DIES II IN PACE.
XP

« A Leoparda, jeune fille, vierge méritante, ses parents ont fait ce monument. Elle vécut dix-sept ans et deux jours, dans la paix. »

DOMINO PATRI JVBILATORI
CELERINVS FILIVS FECIT.
IN PACE.

« A Jubilator, son seigneur et père, son fils Celerinus a fait ce monument, dans la paix. »

DIONYSI MEMORIA.

« Souvenir de Dionysius. »

VII IDVS XP AVG.
DEFVNCT VS
EST ANTIOCHIAVS
IN PACE QVI VIXIT.
ANN. PLVS MINVS C.

« Le VII des ides d'août, est mort Antiochiaüs, dans la paix. Il vécut cent ans, plus ou moins. »

PER OMNIA LAVTVS INTER
AMICOS AVRELIVS THEODOLVS
QVI VIXIT ANNIS XXX.
DIEBVS XX. HORA VII.
DEFVNCTVS IIII. NONAS AVG
QVINT. FRAT. ET CELSILLA.
COJVX.

« A Aurelius Theodulus, estimé de tous ses amis, qui vécut trente ans, vingt jours, sept heures; mort le IV des nones d'août; son frère Quintus et son épouse Celsilla. »

XP. FORTVNIONI BENE MEREN-
TI QVI VIXIT ANNIS XVI.
M. V. D. XV. FECERVN.
DOMINI SVI IN PACE.

« A Fortunion, bien méritant, qui vécut seize ans, cinq mois, quinze jours; ses maîtres ont élevé ce monument dans la paix. »

VALERIVS XP ALIPIE.
SOCERE BENE MERENTI FECIT
IN PACE D. XIII K. OCT.

« Valerius a fait ce tombeau à Alipia, sa belle-mère, bien méritante, dans la paix. Elle a été déposée le XIII des calendes d'octobre. »

FILIVS FECIT PATRI LVCIO
BENE MERENTI QVI DIXIT.
ANN. LXX.

« A Lucius, son père, bien méritant, qui vécut soixante-dix ans ; son fils a élevé ce monument. »

EPITAFIVM REMO ET ARCONTIÆ
QVI NATIONE GALLA GERMANI FRATRES
ADALTI VNA DIE MORTVI ET PARI-
TER TVMVLATI SVNT.

« Épitaphe de Remus et d'Arcontia, qui, Gaulois de nation et frères germains adultes, moururent le même jour, et furent ensevelis dans le même tombeau. »

PRINCIPALES INSCRIPTIONS FUNÈBRES

EXTRAITES

DU CIMETIÈRE DE SAINT-SATURNINUS

SUR LA VOIE SALARIA.

LEONTIA DEPOSITA X KAL
SEPTEMB.

« Leontia, déposée le x des calendes de septembre (1). »

PROSPERO INNOCENTI
ANIMÆ IN PACE.

« A Prosper, âme innocente, dans la paix (2). »

(1) Un vase de sang accompagnait cette inscription découverte par Bosio.

(2) Le corps de ce martyr était recouvert de lauriers; deux vases de sang avaient été déposés près de lui.

PRINCIPALES INSCRIPTIONS FUNÈBRES

EXTRAITES

DU CIMETIÈRE DE SAINTE-PRISCILLE

SUR LA VOIE SALARIA.

VRBICO FRATRI BENE ME-
RENTI QVI VIXIT ANNIS XV.
DIB. XXXIIII FELIX
FRATER IN PACE.

« A Urbicus, bien méritant, qui vécut quinze ans, trente-quatre jours, son frère Felix, dans la paix. »

RESPECTVS
QVI VIXIT AN
NV ET MEN
SES VIII DOR
MIT IN PACE.

« Respectus, qui vécut un an et huit mois, dort dans la paix. »

AVRELIVS VERVS
AVRELIÆ LVCINÆ
CONJVGI.

« Aurelius Verus à Aurelia Lucina, son épouse. »

MAXIMINO FILIO VIXIT AN
NIS XXVI.
VENERIA MATER
FECIT.

« A Maximinus, son fils, qui vécut vingt-six ans, sa mère Veneria a fait ce tombeau. »

PRINCIPALIS
QVI VIXIT ANNIS
XLV. MESIS II. DEPO
SITVS NATALE SVSTI
BENE MERENTI CESQVET IN
PACE.

« Principalis, qui vécut quarante-cinq ans, deux mois. Il fut déposé le jour de la naissance de Sustus, bien méritant. Il repose dans la paix. »

XP FILI MATRI SILVESTRE
FECERVNT NEOFITE IN
PACE.

« A leur mère Silvestra, ses enfants néophytes. »

JVLIANO
QVI VIXIT
ANNIS VI
MENSIBVS IIII.

« A Julianus, qui vécut six ans et quatre mois. »

NARCISANE
PERIT ANNO
RVM PLVS
MINVS XIII.

« Narcisanus, mort à l'âge d'environ treize ans. »

SCAMNA
TIVS IN
PACÆ.

« Scamnatius, dans la paix. »

JANVARIO DVLCI ET BONO
FILIO OMNIBVS
HONORIFICENTISSIMO ET
IDONEO QVI VIXIT
ANNIS XXIII M. V. D XXII.
PARETES.

« A Januarius, doux et bon fils, très-honoré et convenable à tous, qui vécut vingt-trois ans, cinq mois, vingt-deux jours; ses parents. »

INNOCENTIVS. INNOCENTIO
FILIO PRO INNOCENTIA
SVA BENE MERENTI QVI
VIXIT ANNO VNO DIEBVS
XIII. ORAS III. IN PACE.

« Innocentius à son fils Innocentius, bien méritant pour son innocence, qui vécut un an, treize jours, trois heures, dans la paix. »

REGINA VIBAS
IN DOMINO
ZESV.

« Regina, tu vis dans le Seigneur Jésus. »

AGAPE COJVGI
BENE MERENTI IN PACE.

« Agape à son époux bien méritant, dans la paix. »

VITALIANO
ALVMNO
KARO
EVTROPIVS FECIT

« Eutrope a fait ce monument à Vitalien, son cher élève. »

INSCRIPTION FUNÈBRE

DU CIMETIÈRE D'OSTRIANO

PRIMITIVS IN PACE QVI POST
MVLTAS ANGVSTIAS
FORTISSIMVS MARTYR
XP ET VIXIT ANNIS P. M.
XXXVIII. CONJVG. SVO
PERDVLCISSIMO BENE MEREN-
TI FECIT.

« Primitius, très-courageux martyr, dans la paix, qui souffrit beaucoup de tourments, et qui vécut plus ou moins trente-huit ans. A son très-doux mari, bien méritant, l'épouse a élevé ce monument (1). »

PRINCIPALES INSCRIPTIONS FUNÈBRES

EXTRAITES

DU CIMETIÈRE DU COTEAU DU CONCOMBRE

ET DE SAINT-HERMÈS.

MARCELLA, ET CHRISTI MARTYRES
CCCCCL

« Marcella et cinq cent cinquante martyrs du Christ. »

RVFFINVS, ET CHRISTI MARTYRES
CL. MARTYRES CHRISTI.

« Ruffinus et cent cinquante martyrs du Christ. »

(1) Un vase de sang se trouvait au-dessus du *loculus*.

CONSTANTIVS ET EVTICHIANE
LENDONIO KARISSIMO FILIO XP
QVIESCENTI QVI VIXIT.
ANNOS XVIII DEPOSSIO
EJVS VIII KALENDAS
DECEMBRES.

« Constantius et Eutichiana, à leur très-cher fils Lendonius, reposant en paix, qui vécut dix-huit ans. Sa *déposition* eut lieu le VIII des calendes de décembre. »

D M S
CÆSONIVS. SALVIVS VONE
MEMORIÆ INNOX QVI
VIXIT. ANNIS. XX. M. VI. ET
HOR. III. CVI FECERVNT SVCCISSA
MATER ET MARINVS FRATER.

« Au Dieu très-grand et très-saint. Cæsonius Salvius, de bonne mémoire, qui vécut inoffensif... vingt ans, six mois et trois heures. Succissa, sa mère, et Marinus, son frère, lui ont élevé ce monument. »

UNE ORDINATION DANS LES CATACOMBES.

L'église souterraine a dissipé ses ombres,
Ses voûtes ne sont plus maintenant aussi sombres;
Car les flambeaux sacrés, allumés sur l'autel,
Vont éclairer, sans doute, un moment solennel.
De ses plus beaux atours la crypte s'est ornée,
Comme une aimable vierge à l'hymen destinée.
Le doux parfum des fleurs, que l'on aime à sentir,
Embaume le tombeau du principal martyr.
L'Évangile est ouvert; la sainte coupe est prête;
L'encens fume au trépied; tout annonce une fête.
Déjà le vieux pontife, au front toujours serein,
A lentement franchi le seuil du souterrain;
Vers son siége de pierre, en priant, il s'avance,
Et bénit son troupeau qui sur ses pas s'élance:
Tel on voit un pasteur, aux abords de la nuit,
Rentrer dans le bercail que ses mains ont construit;
En bêlant, les brebis, les agneaux l'environnent
Et reçoivent joyeux ce que ses doigts leur donnent.

L'évêque sur sa chaire enfin vient de s'asseoir;
La foule se recueille et se presse pour voir;
De ses rangs le respect écarte le désordre,
Elle sait qu'aux tombeaux le silence est un ordre.

Des lévites aux pieds du pontife romain,
Avec des chants pieux, se prosternent soudain;
Ils invoquent de Dieu l'Esprit qui sanctifie,
Qui nourrit notre cœur et qui le fortifie;

L'Esprit qui communique à l'âme ses sept dons,
Et pour nous, chaque jour, signe tant de pardons.
A cette hymne bientôt succède le silence;
Chaque regard s'abaisse, et l'évêque commence
Un discours paternel, où lui, premier pasteur,
Retrace les devoirs des prêtres du Seigneur;
Il parle des vertus qui leur sont nécessaires
Pour gérer, comme il faut, les célestes affaires :

« — Soyez purs, leur dit-il, et que la chasteté
« Chez vous toujours s'allie avec la sainteté :
« Le Dieu qui vous attend déteste un cœur immonde;
« Il faut, pour le servir, renoncer à ce monde
« Dont les plaisirs, hélas ! poursuivis des humains,
« Sont pareils à la poix qui souille et colle aux mains.
« Nous portons la vertu dans un vase fragile;
« Mais ce vase en vos doigts, quoique pétri d'argile,
« Ne saurait se briser, si vos soins amoureux
« Protégent le parfum qu'il garde pour les cieux.
« Malheur, trois fois malheur, au lévite qui marche
« Sans crainte, sans vertus, tout à côté de l'arche !
« Oui, mes enfants, malheur au prêtre qui n'a pas
« Un rayon de soleil pour éclairer ses pas,
« Pour réchauffer son cœur, lorsque le froid le glace,
« Et qui d'avance au ciel n'a point marqué sa place !
« Vous donc qui m'écoutez, ah ! qu'un orgueil fatal
« Ne vous charge jamais du faix sacerdotal;
« Éprouvez votre épaule, essayez votre force;
« Que l'honneur ne soit point une perfide amorce
« Qui vous fasse saisir un fardeau de géant :
« Car, sans être appelé, malheur à qui le prend !
« Ce joug sacré n'est point comme un joug ordinaire,
« Il ne demande pas une épaule vulgaire;
« Le Christ l'a façonné de ses doigts immortels :
« Qui le porte, devient esclave des autels.

« Mais si la voix divine en vous s'est fait entendre,
« Approchez hardiment, venez, venez le prendre.
« De lourd qu'il eût été, son poids sera léger;
« Vous pourrez, ce fardeau, le porter sans danger;
« Le ciel vous aidera. Venez, nouveaux apôtres,
« Venez, pour moissonner, unir vos bras aux nôtres.
« J'ai besoin d'ouvriers, venez, mes bien-aimés,
« Puisque l'Esprit vous a de son souffle animés;
« Les épis sont nombreux, saisissez la faucille,
« Accourez dans le champ du père de famille,
« Vendangez ses raisins et foulez son pressoir;
« Avec lui, mes enfants, travaillez jusqu'au soir.
« La foudre gronde aux cieux, mais relevons la tête;
« Plus on est de rameurs, moins on craint la tempête.
« Celui qui peut des flots apaiser les fureurs
« Saura bien protéger ses pieux serviteurs ;
« Pour aider leur travail, il enverra ses anges;
« Les prodiges pour nous, non, ne sont point étranges;
« Comme l'Hébreu, jadis, parcourant les déserts,
« Plus d'une fois le bras de Dieu nous a couverts;
« De manne bien souvent notre main s'est remplie,
« Bien souvent du rocher, pour nous, l'onde est jaillie;
« Nous sommes, à présent, le peuple de son choix,
« Et, malgré les enfers, nous possédons la croix.
« S'il nous fallait tomber, victimes de l'orage,
« Eh bien! des saints martyrs imitant le courage,
« Comme eux, fils bien-aimés, nous riant de la mort,
« Nous quitterions joyeux l'Océan pour le port.
« Un prêtre, le premier, doit marcher au supplice;
« La douleur pour sa lèvre a toujours un calice :
« Qu'il soit rempli de pleurs, qu'il soit rempli de sang,
« Nous devons l'épuiser, en gardant notre rang;
« Car nous sommes les chefs, les pères des fidèles,
« Nous sommes leur miroir, nous sommes leurs modèles;
« Dans ce terrestre exil, aux sentiers ténébreux,
« Notre âme est le flambeau qui rayonne pour eux.

« Sachons donc accomplir notre saint ministère,
« Nous, bergers du Seigneur, nous, le sel de la terre;
« Si le sel s'affadit, il n'est plus bon à rien:
« Tout pasteur sans amour est un mauvais gardien;
« Il ne court point après la brebis égarée,
« Et le loup du bercail trouve, à ses yeux, l'entrée.
« Mais nul de vous, mes fils, ne lui ressemblera :
« Partout où vous serez votre troupeau sera;
« Vous saurez le conduire en de gras pâturages,
« Lui trouver des ruisseaux, lui trouver des ombrages;
« Vous saurez le guider, l'aimer, le conserver :
« Car vous êtes choisis pour bénir et sauver!... »

Et quand il eut parlé, le pontife suprême
Leur imposa les mains, en priant en lui-même;
Puis, aux doigts de chacun imprimant l'onction,
On le vit procéder à l'ordination.

Martyrs, dans vos tombeaux, soyez saisis de crainte
Un prodige se passe en votre crypte sainte;
Le ciel y donne à l'homme un immense pouvoir;
Sortez de votre couche; oh! venez, venez voir
S'opérer, parmi vous, cet éclatant miracle!
Ce n'est plus Aaron sacrant le tabernacle;
Ce n'est plus le vil sang d'un bouc ou d'un taureau,
Que l'on verse dans l'or ou l'airain d'un vaisseau.
Non, c'est un plus saint rite, une onction nouvelle;
Au baume mélangée, une huile ici ruisselle
Et sacre pour toujours le doigt sacerdotal
Qui touchera la chair de l'Agneau virginal;
Le doigt qui vers les cieux élèvera l'hostie
Et devra, chaque jour, rompre le pain de vie;
Le doigt qui fera boire aux lèvres des mortels
Ce vin mystérieux, bénit sur les autels,
Ce vin qui se recueille en les célestes vignes,
Généreuse liqueur dont nous sommes indignes,

Ce doux vin de l'amour, brûlant comme le feu,
Et dont la moindre goutte est tout le sang d'un Dieu!
Oui, martyrs, venez voir cette grande merveille
Qui vaut bien, à coup sûr, la peine qu'on s'éveille;
Entr'ouvrez doucement le funèbre rideau
Et contemplez ces rois que l'on ceint du bandeau.
Car ces prêtres sont tous d'une race royale;
Leur puissance, sur terre, il n'est rien qui l'égale;
Le ciel même à leur voix est forcé d'obéir,
Et le Seigneur de tous s'empresse d'accourir!

Le sacre est terminé, le pontife se lève;
L'onde lave ses doigts d'où le chrême s'enlève.
Leur donnant le pouvoir d'absoudre les humains,
Sur les prêtres nouveaux il étend ses deux mains;
Et d'une voix puissante, auguste, solennelle :

« — Du feu sacré, dit-il, recevez l'étincelle;
« Recevez l'Esprit-Saint; vous êtes ses amis.
« Que, par vous, les péchés soient liés ou remis.
« Répandez votre amour dans le sein de vos frères,
« Partagez leur bonheur, soulagez leurs misères;
« Consolez les vieillards, conseillez les enfants;
« Faites rentrer l'espoir dans les cœurs repentants;
« Jetez tous vos filets en la mer où nous sommes;
« Allez, mes bien-aimés, je vous fais pêcheurs d'hommes. »

Et l'évêque aussitôt, appelant chacun d'eux,
Leur fait mettre les mains sur ses genoux pieux;
Pour un sceptre si saint, une telle puissance,
Il demande, en échange, un vœu d'obéissance;
Puis sa bouche à ces rois qui n'ont point de palais,
Avec effusion, donne un baiser de paix.
Ce baiser paternel, oh! voilà le doux gage
De la fidélité du prêtre qui s'engage;
Voilà le sceau d'amour qui marque cet enfant
Qu'à l'autel le pontife a conduit triomphant.

Heureux chef des pasteurs, heureux prince, heureux père,
Que ton cœur se console et que ton âme espère!
Le troupeau se grossit, malgré l'édit cruel
Qui frappe ton Église et proscrit ton autel;
L'arbre du Golgotha te montre un fruit précoce;
Tu recrutes partout le divin sacerdoce;
Comme un plant d'oliviers, les saints autour de toi
Naissent de tous côtés du germe de la foi;
Leurs vigoureux rameaux porteront des semences.
Que te font des Césars les aveugles démences?
Ils ne sauraient longtemps lutter contre le ciel
Ni rayer un seul mot de l'oracle éternel;
Toi, tu règnes chez eux, et, caché dans des tombes,
Tu mines leurs palais du fond des catacombes,
Et, des soldats du Christ en étendant le camp,
Tu traces les sentiers du futur Vatican!

Prêtres des vieux chrétiens, pasteurs évangéliques,
Qui dans les antres noirs entonniez vos cantiques;
Vous que l'on ordonna dans la nuit des tombeaux,
A la pâle clarté des vacillants flambeaux;
Vous, sacrés héritiers de nos premiers apôtres,
Quelles mâles vertus ne furent point les vôtres!
Ah! malgré le lointain où vous apparaissez,
Quels pieux souvenirs en nos cœurs vous laissez!
Avec quel noble orgueil mon regard vous contemple
Au fond du souterrain qui vous servait de temple!
Que ne puis-je, imitant votre sublime ardeur,
Cultiver, comme vous, la vigne du Seigneur!

LETTRE XXI.

SOMMAIRE.

Cimetières situés dans l'intérieur de Rome. — Cimetières de Sainte-Bibiane ; — de Sainte-Anastasie ; — des Saints Jean et Paul. — Maison du sénateur Pudens, au mont Viminal. — Les thermes souterrains de Domitien. — Les thermes de Dioclétien. — La crypte de l'église de Sainte-Marie *in via Lata*.

ROME, le 17 avril 1851.

L'intérieur de Rome présente aussi à la piété des voyageurs catholiques de vénérables cryptes, consacrées par le sang des martyrs. Nous allons aujourd'hui, cher Édouard, visiter les plus célèbres.

Dans cette partie de la ville sainte qui s'étend au pied de la fameuse colline de l'Esquilin, au lieu appelé vulgairement *ad caput Tauri* se trouve l'antique église de Sainte-Bibiane, fille du bienheureux martyr Fabianus ou Flavianus, qui était un homme craignant Dieu, et se livrant de tout cœur aux œuvres de la piété. Nouveau Tobie, ne voulant pas que l'on donnât les choses saintes aux chiens, ni que l'on jetât les perles devant les pourceaux, il recueillait avec soin les corps des martyrs, et leur donnait la sépulture dans sa propre maison, dont la crypte, plus tard, prit le nom de *Cimetière de Sainte-Bibiane*, parce que sa courageuse fille continua son œuvre de miséricorde temporelle envers les martyrs du Christ. Dans les *Actes* de cette sainte, le cimetière dont nous parlons et où elle fut enterrée avec Drafrosa, sa mère, et Demetria, sa sœur, porte également le nom de *ad Ursum pileatum*, quoiqu'il soit très-éloigné de cet autre cimetière du même nom que je vous ai mentionné en décrivant les catacombes de la voie de Porto. Il ne reste rien aujourd'hui de cette crypte, pourtant

bien vénérable, si nous en jugeons par l'inscription suivante, qui se trouve sous le portique de l'église de Sainte-Bibiane, restaurée par Urbain VIII.

HÆC EST VIA, QVA ITVR AD LOCVM
QVOD VOCABATVR
ANTIQVO TEMPORE
VRSI PILEATI,
ET MODERNO TEMPORE
MONASTERIVM S. BIBIANÆ:
IN QVO LOCO FVERVNT SEPELITA
QVINQVE MILLIA DVCENTA SEXAGINTA
ET SEX MILLIA CORPORA
SS. MARTYRVM,
ABSQVE PVERIS ET MVLIERIBVS,
ET IBIDEM EST INDVLGENTIA
MAXIMA, PROVT IN CHRONICIS
VERACITER ENARRANTVR,
SCILICET ETIAM SEPTEM MILLIA
AN. I. FESTO OMNIVM SANCTORVM
VSQVE AD OCTAVAM.

« Ce chemin conduit au lieu appelé autrefois l'*Ours coiffé* et aujourd'hui *Monastère de Sainte-Bibiane*. Dans ce lieu furent ensevelis CINQ MILLE DEUX CENT SOIXANTE, et SIX MILLE corps de saints martyrs, sans compter les enfants ni les femmes. Une très-grande indulgence y est attachée, selon qu'il est véritablement rapporté dans les chroniques, à savoir de sept mille ans, depuis le jour de la fête de Tous les Saints jusqu'à son octave (1). »

D'après cette inscription antique, vous voyez, cher Edouard, combien fut grand le nombre des martyrs romains, moissonnés

(1) Aringhi, *Roma subter.*, p. 424.

par le glaive des persécuteurs, au temps de la primitive Eglise. Les palmes et les couronnes étaient si abondantes alors, que la place manquait aux vainqueurs dans les vastes quartiers de la Rome souterraine et qu'il fallait convertir en *dortoirs* les maisons que leurs frères possédaient dans la ville! Remarquez encore, que cette même inscription parle d'une *très-grande indulgence* de sept mille ans, accordée aux pieux fidèles qui viendront prier sur le tombeau de ces martyrs dont Dieu seul connaît les noms, à partir du jour de la fête de Tous les Saints jusqu'à son octave. Voilà donc l'apostat Luther convaincu de mensonge, puisque nous retrouvons l'usage des indulgences dans les premiers siècles du christianisme.

Sous l'église de Sainte-Anastasie qui s'élève au pied du mont Palatin, fut enseveli le corps de cette glorieuse martyre, par les mains de la pieuse matrone Apollonia, son amie, le jour même des calendes de janvier. Les précieuses reliques des saintes Agape, Chionia, Irène, et de *deux cents* autres vierges furent déposées en cet endroit.

Sur le mont Cœlius se trouve le cimetière des *saints martyrs Jean et Paul*, mis à mort dans leur propre maison, le VI des calendes de juillet, sous le règne impie de Julien l'Apostat. Inhumés dans le lieu même de leur martyre, il se fit bientôt à leur tombeau un concours nombreux de fidèles, ce qui irrita davantage la colère de Julien, dont les bourreaux décapitèrent Crispus, Crispinianus et la matrone Benedicta, surpris en prière sur le sépulcre des saints Jean et Paul. Les corps de ces nouveaux martyrs furent déposés, pendant la nuit, dans la maison des deux illustres victimes de la fureur du farouche César, et eurent le bonheur de dormir à quelques pas du tombeau qu'ils avaient tant couvert de leurs baisers et de leurs larmes.

Une des maisons les plus saintes de Rome est, sans contredit, celle du sénateur Pudens, située au pied de la colline du Viminal. Elle fut l'asile des premiers chrétiens, l'hôtellerie des martyrs, le

rendez-vous des saints. Chacune de ses pierres l'emporte sur l'or et la topaze, chacun des grains de sable qui composent son vieux ciment vaut un rubis, une émeraude, un saphir, un diamant. Elle a abrité le prince des apôtres, saint Pierre a été son hôte durant longtemps (1); saint Paul, le grand docteur des nations, a foulé son seuil : il parle du sénateur Pudens comme de l'un de ses amis (2); le sang des martyrs a teint son pavé : car Praxède et Pudentienne, les deux chastes servantes des athlètes du Christ, y ont transporté des monceaux de cadavres ravis à l'amphithéâtre. Cette maison est vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel, puisqu'elle a gardé les saints qui sont les temples de Dieu (*in domibus eorum cognoscetur Deus*), puisqu'elle a logé celui auquel Jésus-Christ a donné les clefs du royaume des cieux. Cette maison, sur laquelle s'élève aujourd'hui une église, possédait un puits profond, que l'on voit encore, et une crypte, dans laquelle sainte Priscille et ses deux filles déposaient, sur des couches de parfums précieux, les corps des martyrs : comme on amoncelle des gerbes de blé dans une grange aux jours de la moisson, comme on entasse des grappes de raisin dans un pressoir au temps de la vendange. Les flots de sang qui s'échappaient de tant de cadavres étaient recueillis avec une éponge et exprimés dans le puits. L'inscription suivante, placée dans le vestibule de ce temple auguste, apprend au voyageur combien de chrétiens massacrés reçut le cimetière de Sainte-Priscille, et par conséquent combien de sang fut épanché dans ce puits :

(1) B. Petrus apostolus, ubi Evangelium prædicans gentibus innotuit, non amplius apud Judæos permissus est agere; sed a Pudente senatore, qui Christo credidit, in domum suam exceptus est. (Baronius, t. I.)

(2) Salutant te Ebulus, et Pudens, et Linus, et Claudia, et fratres omnes. (*Epist. ad Timotheum.*)

HOC EST COEMETERIVM
PRISCILLÆ,
IN QVO EXISTVNT CORPORA
TRIVM MILLIVM MARTYRVM,
MARTYRIO
PER ANTONINVM IMPERATOREM
AFFECTORVM, QVOS S. PVDENTIANA
FECIT IN HOC SVO VENERABILI
TEMPLO SEPELIRI
ET PROPRIIS MANIBVS SPONGIA
COLLIGEBAT SANGVINEM
SVPRADICTORVM MARTYRVM,
ET REPOSVIT IN PVTEO
QVI EST AD DEXTRAM HVJVS
ECCLESIÆ IN SACELLO
SANCTI PASTORIS.

« Ici est le cimetière de Priscille dans lequel existent trois mille corps de martyrs, qui souffrirent sous l'empereur Antonin, et que sainte Pudentienne fit ensevelir dans ce vénérable temple; elle recueillait de ses propres mains, avec une éponge, le sang de ces martyrs et l'exprimait dans le puits qui est à la droite de cette église, dans la chapelle de Saint-Pastor. »

Outre cette foule de martyrs, l'église de Sainte-Praxède en reçut encore plus tard *deux mille trois cents*, que le pape Pascal fit extraire des différentes catacombes, à l'approche des Lombards, dont il redoutait les dévastations sacriléges. Cette église, la plus ancienne de Rome, possède le portrait en mosaïque du Sauveur, donné par saint Pierre au sénateur Pudens, et l'autel de bois sur lequel le premier vicaire de Jésus-Christ *offrait le corps et le sang du Seigneur pour les vivants et pour les morts, pour l'augmentation de la multitude des fidèles* (1).

(1) In hoc altari S. Petrus pro vivis et defunctis ad augendam fidelium multitudinem corpus et sanguinem Domini offerebat. (*Inscription placée au-dessus de cet autel.*)

Entre tous les souterrains de la ville éternelle, ceux des *thermes de Domitien*, appelés aussi *thermes de Trajan*, sont les plus remarquables par leur sainteté. Ils ont longtemps servi d'église aux premiers chrétiens, pendant les persécutions. Situés sur le mont Esquilin, les thermes de Domitien, commencés par Titus et restaurés plus tard par Trajan, s'élevaient sur l'emplacement occupé jadis par les jardins de Pompée le Grand, la maison de de Cicéron et celle où fut élevé Octavien Auguste. Sous Dioclétien, le pape saint Sylvestre, abandonnant sa demeure paternelle du Champ de Mars, vint se cacher dans les souterrains de ces thermes, devenus à jamais célèbres dans l'histoire de l'Eglise, tant par le séjour habituel de ce pieux pontife que par les deux premiers conciles romains qui s'y tinrent. En effet, quand, en montant sur le trône des Césars, Constantin eut rendu la paix à l'Eglise, les thermes de Domitien, convertis en basilique et ornés de peintures par les soins de l'évêque de Rome, virent se réunir, pour la première fois, les pasteurs de l'Eglise universelle, en signe de joie de la naissance spirituelle de l'empereur devenu chrétien. C'est du moins ce que nous apprend le premier canon de ce concile, qui commence par ces mots : « Et parce que « notre sainte mère l'Eglise avait engendré son très-cher fils « Constantin, Sylvestre, évêque de la ville de Rome, a rassem- « blé le synode universel des évêques, d'après le conseil d'Au- « guste et celui de sa mère, et il l'a réuni dans la ville de Rome, « dans les thermes de Domitien, qui sont surnommés aujour- « d'hui thermes de Trajan (1). »

En 325, un autre concile, présidé par le même pape et dans lequel siégèrent *deux cent soixante-quinze* évêques et les prêtres

(1) Et quoniam mater Ecclesia genuerat filium charissimum Constantinum, Sylvester, episcopus urbis Romæ, collegit universam synodum episcoporum, cum consilio Augusti, vel matris ejus, et fecit parari in urbe Roma, intra thermas Domitianas, quæ nunc cognominantur Trajanæ, etc. (Cité dans Aringhi, *Roma subter.*, p. 551.)

de l'Eglise romaine, se tint également dans les thermes de Domitien, où Rome fut déclarée la mère de toutes les églises et le centre de l'unité catholique.

O cher Edouard, quel cœur chrétien ne palpiterait pas avec force au fond d'une noble poitrine, en franchissant le seuil de cette crypte vénérable, témoin des dernières douleurs et des premières joies du christianisme! De quels baisers brûlants ne doit-on point couvrir ce sol béni que foulèrent les pieds sanglants des martyrs et les humbles sandales de tant d'évêques réunis sous la présidence de l'Esprit-Saint! Le Capitole est à quelques pas; mais que sont ses splendeurs profanes mises à côté des gloires religieuses de cette crypte sacrée? — Le nom des héros qui, suivant la voie triomphale sur un quadrige doré, montèrent jusqu'au temple de Jupiter Stator pour brûler quelques grains d'encens aux pieds d'un dieu de bronze, est déjà oublié depuis longtemps: mais on se souvient encore, et l'on se souviendra toujours de celui des martyrs qui arrosèrent de leur sang l'amphithéâtre de Flavien; on n'oubliera jamais celui des pontifes qui du fond des catacombes gouvernèrent l'Eglise du Dieu vivant et éternel!...

Il existe encore à Rome d'autres thermes, non moins célèbres que ceux de Domitien; je veux parler des thermes de Dioclétien, à la construction desquels furent employés *quarante mille* chrétiens durant *sept ans* (1).

Que de sueurs, et que de larmes peut-être, ne coûtèrent point ces travaux gigantesques aux chrétiens martyrs, réduits au plus dur esclavage pour satisfaire le faste orgueilleux d'un tyran tel que Maximien! C'était pour plaire à son auguste collègue, qu'à son retour d'Afrique le plus mortel ennemi de l'Eglise avait entrepris la construction des thermes immenses qui devaient redire le nom

(1) In his exstruendis memorant quadraginta millia christianorum pluribus annis in modum servitii habuisse. (*Marlianus*, apud Aringhi, p. 564.)

de Dioclétien à la postérité la plus reculée. Pour une telle œuvre, il lui fallait des esclaves consciencieux : or Rome pullulait de chrétiens; l'occasion était belle, il ne la manqua pas. Un édit de persécution est publié, il enrôle tous les disciples de Jésus-Christ dans les troupes d'ouvriers et de manœuvres qui construiront les thermes qu'il a rêvés; puis, quand il n'y aura plus de pierres à extraire des mines et à tailler, plus de briques à cuire, plus de ciment à mélanger avec la chaux, plus de piliers énormes à élever ni de voûtes hardies à jeter d'une masse à l'autre, la hache du licteur sera là pour récompenser tous ces maçons sublimes dont le sang consacrera, en le purifiant d'avance, cet édifice-géant, destiné aux voluptés d'un Auguste qui, maudit de Dieu et des hommes, bientôt sera forcé d'abdiquer et ira terminer obscurément ses jours dans la pauvre cabane d'un petit jardin de Salone. Les tyrans se disaient des *dieux immortels*, et ils sont morts misérablement, oubliés de tous; leurs victimes, au contraire, ont vu leurs ossements sortir de leurs tombeaux ténébreux pour prendre place sur nos autels!

Ce qui reste des thermes de Dioclétien a été converti en une vaste et belle église, desservie par des chartreux, et qui porte le gracieux nom de *Sainte-Marie-des-Anges*.

Je terminerai cette lettre en vous disant quelques mots de la crypte de Sainte-Marie *in via Lata*, dans laquelle saint Paul, chargé de fers pour l'amour de Jésus-Christ, demeura pendant deux ans, sous la garde d'un soldat.

Avant d'arriver à Rome, saint Paul avait écrit à Philémon de lui préparer un logement (*præpara mihi domum*). Cette crypte de Sainte-Marie *in via Lata* était probablement, jadis, la chambre que lui avait préparée Philémon, et dans laquelle, au dire de saint Luc, il demeura deux ans, gardé à vue par un soldat. L'Apôtre, qui s'était fait tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ, reçut dans cette humble et modeste chambre, qui n'était qu'une véritable prison, décorée du nom d'*hospitium*, tout ce que

Rome possédait alors de plus grand en fait de philosophes et de rhéteurs. C'était là que les principaux d'entre les Juifs venaient disputer avec lui; c'était là qu'il leur prêchait Jésus, et Jésus crucifié; c'était là qu'il était véritablement donné en spectacle aux anges et aux hommes, comme il le dit lui-même. La tradition, corroborée par le témoignage de saint Jérôme, nous apprend que saint Luc, qui s'était fait volontairement le compagnon des chaînes de saint Paul, écrivit dans ce souterrain son livre des *Actes des Apôtres*, et qu'il charmait les loisirs du saint prisonnier en retraçant, devant lui, sur la toile la douce image de la Mère de Dieu (1). On prétend aussi que le docteur des nations lui-même y écrivit son admirable Epître aux Hébreux. Quoi qu'il en soit, ce lieu est digne de tous nos respects, puisqu'il a servi de demeure à celui dont la vertu se perfectionnait dans l'infirmité et qui mérita d'être ravi jusqu'au troisième ciel. Tout catholique qui visite Rome ne peut donc se dispenser de descendre dans la crypte de Sainte-Marie *in via Lata*, afin de payer au grand Apôtre qui l'a habitée un tribut d'hommage et de vénération.

Me voici, cher Edouard, arrivé au terme des études historiques que je m'étais proposé de faire sur la Rome souterraine. Beaucoup de choses, sans doute, auront échappé à mes recherches; mais vous suppléerez vous-même à ces oublis ou à ces inexactitudes involontaires, quand vous aurez le bonheur d'entreprendre le pieux pèlerinage que je suis sur le point d'achever. En attendant, recommandez-vous souvent à la puissante protection des saints martyrs dont le sang précieux, uni à celui de Jésus-Christ, a lavé le vieux monde de ses iniquités, et souvenez-vous de moi devant le Seigneur.

(1) In hac Urbe Romana lapis est in diaconia S. Mariæ in via Lata cum inscriptione, quod ibi beatus Lucas imagines beatæ Virginis depinxerit. Viget vero traditio, ibidem sancti Pauli conductas ædes fuisse, eumdemque Lucam ibi composuisse, vel absolvisse præsentem historiam. (Lorinus, *in Acta Apostolorum.*)

P. S. Je vous ai promis de vous raconter l'histoire de saint Adrias et de sainte Pauline, deux illustres martyrs romains du IIIe siècle. Vous la recevrez prochainement.

LE COLISÉE.

Que d'autres, sur leur lyre, exaltent la puissance
De ces Romains
Qui, pesant sur le monde ainsi qu'un faix immense,
Liaient ses mains.
Je ne chanterai pas les débris de leur gloire,
Ni leurs combats;
Ces tyrans ne sont plus : qu'on lise dans l'histoire
Leurs attentats!

Mais je veux du berceau de l'Église naissante
Chanter les pleurs,
Je veux tracer ici la peinture touchante
De ses douleurs;
Je veux chanter la mort de ces pieux athlètes,
De ces guerriers,
Saints héros dont le front et les mains étaient faites
Pour les lauriers.

Voyez-vous ces hauts murs, ces antiques décombres,
Ces grands débris,
Ces piliers mutilés qui projettent leurs ombres
Sur un sol gris?
C'est là ce champ de mort, c'est là ce Colisée
Des temps anciens,
Cette arène, de sang si souvent arrosée
Par les chrétiens.

C'est là que des enfants, des vieillards, au front calme,
Ont combattu,
C'est là qu'ils ont cueilli la glorieuse palme
De la vertu;
Que cent mille martyrs, abandonnant la terre
Et tous ses maux,
Ont trouvé dans la mort la fin de leur misère,
De leurs travaux!

Un jour, Gaudentius (1) et deux vierges timides,
Qui le guidaient,
Parurent sur l'arène, où des regards avides
Les attendaient :
« — Mon père, soyez fort; courage, » disaient-elles
Au bon vieillard:
« Les douleurs de l'enfer sont, hélas! plus cruelles
« Qu'un léopard! »

« — Mes enfants, je suis vieux, la clarté m'est ravie, »
Répondait-il,
« Et bientôt le trépas eût de ma triste vie
« Rompu le fil;
« Pourquoi donc hésiter à prendre la couronne
« D'un saint martyr?
« Avec vous, vers les cieux où le soleil rayonne,
« Je veux partir!

« Pourtant, ô mes enfants, c'est ma grande pensée,
« Ce sont mes mains,
« Qui bâtirent, jadis, ce vaste Colisée
« Pour les Romains.

(1) Gaudentius fut l'un des principaux architectes du Colisée, et il y fut martyrisé.

« Quoi! je meurs au milieu de cet amphithéâtre
« Que j'ai construit;
« Longtemps avant mon œuvre, architecte idolâtre,
« Je suis détruit! »

« — Avez-vous oublié que dans les catacombes,
« Spectres vivants,
« Nous avions pour dormir, en ces obscures tombes,
« Des lits sanglants?
« Maintenant nous volons aux éternelles sphères,
« Et dans les cieux
« Nous serons, en passant sous la dent des panthères,
« Presque des dieux! »

Et les vierges alors, sur la terre brûlante
S'agenouillant,
Adressèrent à Dieu leur prière fervente,
En frémissant;
Car du fond de leur antre où les tenait la chaîne,
Tigres, lions,
Mugissant de fureur, attachaient sur l'arène
Leurs grands yeux ronds.

Au signal du César, présidant au supplice,
Tous les gardiens
Lançaient avec frayeur les lions dans la lice,
Sur les chrétiens;
Et ceux-ci, dévorés par les cruelles bêtes,
Bravaient la mort,
Comme ces nautoniers qui, malgré les tempêtes,
Entrent au port.

Colisée, où le sang écrivit notre histoire,
Immense autel,
Lieu d'où tant de martyrs, remportant la victoire,
Ont vu le ciel,

Je viens, avec respect, baiser ta terre sainte;
Devant ta croix,
Mon âme, toute pleine et d'amour et de crainte,
Reste sans voix !

LETTRE XXII.

SOMMAIRE.

Le Colisée. — Son origine. — Les Romains le considéraient comme le *palladium* de la ville éternelle. — Jeux des Romains. — Les gladiateurs. — Les amphithéâtres. — Essai sur les martyrs et leurs bourreaux.

ROME, le 19 avril 1851.

Je ne puis mieux terminer, ô mon cher Edouard, ma série de lettres sur les catacombes romaines, qu'en vous faisant faire connaissance avec le Colisée et les gladiateurs. J'ajouterai même à cette longue et dernière épître un nouvel essai sur les martyrs et leurs bourreaux. Lisez-moi donc encore avec patience, et croyez, mon ami, que je n'ai pas cherché autre chose que l'honneur de Dieu et la glorification des bienheureux martyrs romains, dans ces études destinées à populariser l'histoire de leurs tombeaux sacrés.

Comme les rayons du soleil, hier, étaient plus brûlants que de coutume et que je cherchais en vain un peu d'ombre le long des murs, je résolus, avant d'entrer dans le *Forum*, de me reposer quelque temps sous les sombres voûtes du Colisée, au pied duquel je devais passer. Bientôt le vieil amphithéâtre se dressa devant moi comme un môle immense, dont la masse imposante me rappela toute la splendeur et la puissance de l'auguste empereur qui l'avait bâti. Je songeais à Vespasien en pénétrant dans la triple galerie qui fait le tour de l'arène; mais, en apercevant la

croix de bois qui s'élève au milieu, mes souvenirs se reportèrent sur les martyrs et me montrèrent le sol sacré, que j'allais fouler, rouge encore du sang que la dent des bêtes féroces y avait jadis tant de fois répandu.

Avant de quitter les arcades gigantesques à l'ombre desquelles je m'étais réfugié pour goûter la fraîcheur, si rare et si précieuse à Rome quand le soleil a mesuré la moitié du jour, je choisis un angle obscur dans lequel j'allai silencieusement m'asseoir.

Là, mon âme recueillie éprouva une douce tristesse à contempler le vieil amphithéâtre muet et désert. Mes yeux cherchaient en vain, dans cette quadruple couronne de gradins brisés qui m'environnait, les places qu'avaient dû y occuper les Augustes et les Césars, les pontifes et les vestales, les chevaliers et les sénateurs, les édiles, les préfets et tous les autres officiers de l'empire : ils ne rencontraient sur ces murailles, noircies par les siècles, que de verts bouquets de ronces et d'églantines dont le vent d'Afrique apportait jusqu'à moi les sauvages parfums.

Mon oreille redemandait aux échos tranquilles les cris confus de la multitude, le rugissement des bêtes et les sanglots des victimes; mais elle n'entendait que le gazouillement de la fauvette et du roitelet, qui, avec un peu de mousse ravie aux pierres voisines, bâtissaient leur nid entre les flexibles rameaux de quelques buissons aériens. Evoquant le souvenir d'Eudore et de Cymodocée, je cherchais l'endroit où la jeune fiancée, la gracieuse fille d'Homère, devenue chrétienne, cachant timidement sa tête dans le sein de son époux, avait trouvé la mort sous les dents d'un tigre affamé; et c'était inutilement que mon regard creusait la terre pour découvrir ce lieu consacré : car d'énormes débris, recouverts d'un sable nouveau, dérobent à tous les yeux le sol imbu du sang des athlètes de Jésus-Christ. Parfois ma rêverie était interrompue par le chant des prisonniers qui travaillaient à la reconstruction des parties les plus endommagées de l'édifice, ou par le cri monotone de la scie fendant quelques

grosses pierres destinées à la réparation des arcades. Quelquefois aussi de pieux passants, s'agenouillant au pied de la croix, et baisant avec un religieux respect l'arbre de notre rédemption, qui, touchant symbole d'espérance et de pardon, se dressait au milieu de l'arène solitaire, rappelaient en moi le souvenir d'un Dieu mort pour sauver le monde, et, par leur exemple, arrachaient un soupir à mon cœur.

Après avoir longuement réfléchi sur la rapidité du temps et la fragilité des choses humaines qui passent sans laisser, pour la plupart, une seule trace après elles, j'essayai de relever par la pensée ce vaste monument dont chaque pierre redit tant de gloire à un chrétien.

. . . .

Les Romains nommèrent l'amphithéâtre de Vespasien, *Colisée*, parce qu'il était proche de la statue colossale qu'ils avaient élevée à Néron. Sa forme ovale et sa structure surprenante lui permettaient de contenir près de cent mille spectateurs, qui, assis à leur aise sur des gradins de pierre disposés autour de l'arène, pouvaient tranquillement voir s'entr'égorger des gladiateurs ou contempler avec volupté l'horrible carnage que les tigres et les lions faisaient des chrétiens qu'on leur livrait. Ce fut là qu'Ignace, le saint évêque d'Antioche, eut les os broyés sous la dent des bêtes féroces auxquelles l'avait condamné Trajan, ce pacifique empereur que ses sujets avaient surnommé l'*Optimus*, et qui avait pris pour devise : *Qualis rex, talis grex* (tel roi, tel peuple). Des milliers de victimes suivirent dans l'arène l'illustre martyr qui s'était offert à Dieu, comme une hostie vivante, pour les péchés de son peuple, et fécondèrent de leur sang la semence de foi que saint Paul avait jetée dans les murs de Rome ; semence qui, plus tard, se développant avec une extrême rapidité, devint un arbre immense dont les rameaux bienfaisants eurent bientôt couvert toute la ville des Césars, sur le front glorieux de laquelle les mains vic-

torieuses du grand Constantin venaient d'imprimer le signe auguste et ineffaçable de la croix.

Le vénérable Bède rapporte dans ses écrits cette singulière prédiction qu'un prophète anonyme fit sur le Colisée : « *Quamdiu stabit Coliseus, stabit et Roma ; quando cadet Coliseus, cadet et Roma ; quando cadet Roma, cadet et mundus.* » (Tant que le Colisée se tiendra debout, Rome subsistera ; quand le Colisée tombera, Rome tombera avec lui ; et quand Rome tombera, le monde s'écroulera.) Sans ajouter une foi pleine et entière à cette étrange prophétie du moyen âge, il est facile de comprendre que la fin des temps sera proche lorsqu'une hache déicide abattra la croix qui doit, jusqu'à la fin des siècles, protéger de son ombre salutaire la ville éternelle.

Croyant qu'une divinité protectrice avait présidé à la construction de cet édifice superbe, les païens eux-mêmes attachaient à chacune de ses pierres une idée de superstition et d'immortalité. Ugutius dit, en parlant du Colisée : « Qu'on y avait placé les « statues de toutes les provinces de l'empire romain, au milieu « desquelles se trouvait celle de la ville de Rome, tenant une « pomme d'or, et que ces figures étaient disposées avec un art « magique ; de sorte que, quand quelque province voulait se ré- « volter, l'image de Rome tournait le dos à celle de cette province, « et qu'alors les Romains y envoyaient une puissante armée qui « réduisait les rebelles. »

Les Goths, après la prise de Rome, avaient respecté le Colisée ; mais le pape Urbain VIII, de la famille des *Barberini*, fit ce que n'avaient pas osé faire les barbares : car, d'après ses ordres, on démolit la plus grande partie des portiques extérieurs de ce vaste amphithéâtre, afin de construire avec leurs riches débris un beau palais à quatre façades. Plus ami des beaux-arts qu'Urbain VIII, Pie IX, l'un des plus illustres pontifes qui se soient assis sur la chaire de saint Pierre, fait restaurer chaque jour ce précieux monument, qui, après dix-huit siècles, nous rend encore

témoignage et de la grandeur romaine, et du courage héroïque de ces généreux chrétiens dont le sang arrosa si souvent son arène. Gloire donc au saint pontife qui, dans sa haute sagesse, comprenant que les monuments d'un siècle reculé sont les feuillets parlants de l'histoire, s'applique à relever de la poussière les ruines sacrées sur lesquelles la postérité chrétienne viendra, à notre exemple, lire l'intrépide dévouement et l'ardente charité des martyrs de la primitive Eglise, qui sont nos pères dans la foi et nos protecteurs dans le ciel!...

Les Romains étaient amis de la bonne chère et des spectacles; ils ne demandaient qu'une chose après leurs festins, c'était une place à l'amphithéâtre. Du reste, vous connaissez tout aussi bien que moi les goûts cruels et dépravés de ces vainqueurs du monde amollis par les délices, et que la paix universelle avait énervés. Ne vous souvenez-vous pas de leurs fameux *jeux du cirque* (ludi circenses), institués par Romulus à l'occasion de l'enlèvement des Sabines et en l'honneur de Neptune? On les appelait aussi *grands jeux*, parce qu'on les célébrait dans le grand cirque de Rome, avec un faste et une pompe magnifiques. Les six principaux étaient:

1° *La course*, qui se faisait sur des chars ou sur des chevaux. Les chars étaient conduits par des cochers, hommes ignobles et pour la plupart esclaves, qui se divisaient en quatre bandes ou *factions*, que l'on distinguait entre elles par la couleur de leurs vêtements. Le peuple et les empereurs favorisaient ordinairement quelques-unes de ces factions, par inclination ou par estime. Caligula tenait pour la *verte*, et Vitellius pour la *bleue;* Néron pour la *rouge*, et Verus pour la *blanche*. Domitien voulut en ajouter deux autres à ces quatre: c'étaient la *dorée* et la *pourprée;* mais elles ne durèrent pas un siècle. Sous l'empereur Justinien, il s'éleva une dissension si violente entre la faction verte et la faction bleue, qu'il y eut près de quarante mille hommes de tués, dans les divers combats que les deux partis se livrèrent; ce qui fut cause de leur suppression.

2° *La lutte* ou combat gymnastique, qui venait des Grecs, et consistait à se battre à coups de poing, ou avec des épées, des bâtons et des lances. Les cestes, gantelets de cuir garnis de fer, étaient l'arme la plus ordinaire de ce genre de combat. Ceux qui s'exerçaient à la lutte se nommaient *athlètes ;* ils se frottaient le corps d'huile ou de graisse pour rendre leurs membres plus souples et plus agiles, puis ils se couvraient de poussière et de sable afin de comprimer la sueur et de donner plus de prise sur eux. On comprenait encore sous le nom de lutte les combats contre les bêtes féroces et ceux des gladiateurs entre eux.

3° *Les jeux troyens ;* c'étaient des courses à cheval et une espèce de tournoi, où figuraient les jeunes nobles de la ville. Ils se faisaient sous la conduite d'un chef appelé *prince de la jeunesse.* Ces jeux seraient très-anciens, s'il était vrai, comme l'assurent plusieurs auteurs, qu'ils eussent été établis par Ascagne, fils d'Enée ; mais ce sentiment n'est appuyé sur aucune base solide, et l'on ne voit point qu'ils aient été en usage à Rome avant Jules-César.

4° *La chasse*, amusement qui consistait à faire poursuivre un animal doux ou apprivoisé par une bête féroce, ou à introduire dans le cirque une multitude d'animaux sauvages que le peuple tuait à coups de flèches. Pour rendre ce jeu plus agréable aux spectateurs, souvent les édiles faisaient planter d'arbres le cirque, afin de lui donner l'apparence d'une forêt. Ce fut Caius Metellus qui le premier gratifia le peuple romain d'un semblable divertissement : il introduisit dans le cirque cent quarante-deux éléphants, pris aux Carthaginois et que l'on abattit sous une grêle de javelots. Statilius Scaurus y exposa, dans la suite, cent cinquante panthères. Ces chasses singulières furent souvent répétées sous le règne des empereurs, qui faisaient venir à Rome, de tous côtés et avec des frais immenses, une incroyable multitude de bêtes féroces de toute espèce, qui étaient gardées et engraissées, jusqu'au temps des jeux, dans un lieu nommé *vivarium.* Quelque-

fois on faisait combattre ces bêtes entre elles ou avec des hommes appelés *bestiaires*, soit qu'ils eussent été condamnés à ce genre affreux de combat, comme le furent si souvent les martyrs, soit qu'ils s'y présentassent volontairement ; ils étaient regardés comme infâmes par le peuple, qui n'eût osé les toucher dans la crainte de se souiller.

5° *Le combat à cheval et à pied*, qui simulait une véritable guerre. Grand nombre d'hommes y perdaient la vie. L'empereur Claude fit, un jour, dresser une citadelle en bois dans le Champ de Mars, et l'incendia, avec tous ceux qui étaient dedans, après l'avoir prise d'assaut.

6° Enfin, *la naumachie* ou combat naval. Dans les premiers temps, ce jeu avait lieu dans le cirque même, où des conduits souterrains amenaient du Tibre une quantité d'eau suffisante pour porter des bateaux.

Plus tard ces batailles aquatiques, dont le but était plutôt de satisfaire une fantaisie bizarre que de s'exercer sérieusement à un combat naval, ne se firent plus que sur un lac ou un fleuve. La naumachie fut abolie par Constantin, qui détestait tous les usages des gentils.

Dans la pompe qui précédait les jeux du cirque, on portait les images des dieux et les statues des hommes illustres; les dames romaines faisaient le tour de l'amphithéâtre sur des chariots qui étaient quelquefois traînés par des éléphants. On sait jusqu'où allait la passion du peuple pour ces sortes de jeux ; car l'histoire nous apprend qu'amolli par les plaisirs et l'oisiveté, le Romain, dégénéré de la valeur et de la piété de ses ancêtres, ne demandait plus rien que du pain et des spectacles (*panem et circenses*) aux tyrans cruels dont il s'était lâchement rendu l'esclave.

Outre ces jeux, il y en avait d'autres qui se célébraient régulièrement une fois chaque année ; c'étaient les *jeux apollinaires*, institués en l'honneur d'Apollon. Le peuple y assistait avec une couronne de laurier sur la tête, et le grand pontife sacrifiait

solennellement, en sa présence, un bœuf et deux chèvres dont on avait doré les cornes.

Pour ne pas vous ennuyer par une foule de détails superflus, je ne ferai que vous indiquer sommairement les autres.

C'étaient : *les Céréales*, en l'honneur de Cérès ; *les Martiaux*, en l'honneur de Mars ; *les Mégalésiens*, en l'honneur de Cybèle, mère des dieux ; *les Actiens*, célébrés en mémoire de la fameuse bataille d'Actium ; *les Néroniens*, établis par Néron et qui ne se célébraient que tous les cinq ans ; *les Plébéiens ; les Capitolins ; les Augustales ; les jeux de Castor et de Pollux ; les jeux funèbres ; les jeux scéniques* et enfin *les jeux séculaires*.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les jeux scéniques qui se représentaient sur le théâtre, dont la partie principale s'appelait *scène*, étaient au nombre de quatre : la *tragédie*, la *comédie*, la *satire* et la *farce*. Quant aux jeux séculaires, ils se célébraient tous les cent ans avec les cérémonies prescrites par les oracles de la sibylle. Voici les termes de cette singulière ordonnance :

« Souviens-toi, Romain, tous les cent ans, de faire des sacri-« fices aux dieux immortels dans le champ qui est arrosé par « l'eau du Tibre. Lorsque la nuit sera venue et que le soleil aura « caché sa lumière, alors offre des chèvres et des moutons aux « Parques ; fais ensuite des sacrifices convenables aux Lucines, « qui président aux accouchements ; puis immole un porc et une « truie noire à la terre féconde. Cela étant achevé, égorge des « bœufs blancs sur l'autel de Jupiter ; et que cela se fasse de « jour et non de nuit, car les sacrifices qui se font pendant le « jour plaisent aux dieux qui habitent le ciel. Tu offriras des « génisses à Junon, et de jeunes taureaux à Phœbus-Apollon, « fils de la terre, qu'on appelle aussi *Soleil*. Des enfants latins, « accompagnés de jeunes filles, chanteront à haute voix des « hymnes dans les temples sacrés, etc. » Ces jeux furent abolis par les empereurs chrétiens.

Avant de vous parler des amphithéâtres, je vais vous dire quelques mots sur les gladiateurs.

Les *gladiateurs* étaient des esclaves qui apprenaient à se battre à l'épée ou au poignard, en latin *gladium*, d'où vient leur nom. On les élevait par troupes, appelées *familles*. Chaque famille avait son maître d'armes, nommé *lanista*, entre les mains duquel chaque gladiateur prêtait serment de combattre jusqu'à la mort, sous peine d'expirer lentement au milieu des plus cruels supplices. Celui-ci les achetait dans leur première jeunesse, afin de les instruire et de les former au combat ; il leur fournissait une nourriture solide et abondante, n'épargnant rien pour leur conserver l'embonpoint et la vigueur.

Si l'on en croit Pline, ils n'étaient nourris que de pain d'orge (ce qui les a fait appeler par dérision *hordearii*), et leur boisson était de l'eau dans laquelle on mettait de la cendre. On divisait les gladiateurs en plusieurs classes : les *sequatores*, qui avaient pour armes une épée et une massue à bout plombé ; les *restiarii*, qui portaient un filet dont ils tâchaient d'envelopper leur adversaire ; les *thraces*, qui avaient une espèce de cimeterre et portaient le nom de leur pays ; les *myrmidons* ou *braves d'Achille*, que les Romains croyaient être Gaulois : ils portaient un poisson sur le haut de leur casque. Un rétiaire, en poursuivant un myrmidon, lui criait : *Non te peto, Galle, sed piscem peto* (ce n'est pas toi que je poursuis, ô Gaulois ! c'est ton poisson). Les *hoplomachi* étaient armés de toutes pièces ; les *essedarii* combattaient sur des chariots ; les *andabatæ* guerroyaient à cheval et les yeux bandés ; les *meridiani* étaient ceux qui avaient été exposés aux bêtes, et que l'on engageait à s'entre-tuer pour divertir le peuple, après s'être échappés de la gueule des lions et des tigres ; enfin, les *postulatitii* étaient destinés aux plaisirs des empereurs, comme étant les plus braves ; le peuple les demandait souvent pour combattre. Tous ces gladiateurs s'efforçaient de tuer leur adversaire ou de mourir de bonne grâce en défendant leur vie ;

il ne leur était pas permis de se plaindre ou de jeter quelques cris lorsqu'ils se sentaient blessés, et ils étaient obligés de recevoir le coup mortel sans se défendre, quand on leur commandait de souffrir la mort. Ordinairement le prince ou le peuple accordait la vie à celui qui était vaincu, lorsqu'il la demandait en levant le doigt : cette grâce s'appelait *missio ;* quelquefois néanmoins on la leur refusait en tournant le pouce. On donnait au vainqueur de l'argent ou une couronne de *lentisque*, dont les feuilles sont toujours vertes. Souvent on lui accordait l'exemption de combattre, en lui mettant à la main un bâton d'escrime, nommé *rudis;* parfois même on l'affranchissait.

Les gladiateurs, en entrant dans l'amphithéâtre, portaient toujours quelque marque qui les distinguait les uns des autres, comme des plumes de paon et autres ornements que l'on pouvait apercevoir de loin.

Néron ne se contenta pas de voir sur l'arène des gladiateurs esclaves ou volontaires : il contraignit des sénateurs et des chevaliers romains, des femmes même et des vierges pudiques à y descendre, afin d'assouvir son horrible cruauté, en les livrant, nus et sans défense, à la dent des bêtes sauvages.

L'origine de ces combats affreux est venue des anciens Asiatiques, qui croyaient faire un grand honneur à leurs parents défunts en répandant ainsi, par un plaisir cruel, le sang humain sur leurs bûchers.

Junius Brutus fut le premier des Romains qui rendit à son père ce devoir étrange, l'an 490 de la fondation de Rome. D'abord il n'y eut que les personnes de distinction qui firent combattre les gladiateurs, près des bûchers funèbres; mais dans la suite ces combats devinrent si communs, que le bas peuple lui-même voulut avoir aussi ses gladiateurs. Des funérailles et des jeux, cette brutale et sanglante coutume passa dans les repas et les festins particuliers. Trajan, vous le savez, fit, durant cent vingt jours, égorger dix mille gladiateurs dans le Colisée. Cependant,

mon ami, (tant est grande la perversité du cœur de l'homme!) les flots de ce sang impur n'étanchèrent point la soif du peuple ni celle de ses maîtres : il leur fallut encore la vie des chrétiens innocents ; et des mains impies jetèrent des enfants, des vierges, des femmes, des hommes et des vieillards aux dents des bêtes féroces ! . . . . .

Rome fut longtemps sans avoir d'amphithéâtres permanents : ils étaient primitivement construits en bois, et on les ôtait après les jeux. Dion rapporte qu'un de ces anciens amphithéâtres, s'étant écroulé, écrasa plus de mille hommes sous ses ruines. Auguste fut le premier qui en fit construire un en pierre, dans le Champ de Mars, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la vaste et magnifique église de Saint-Pierre.

L'amphithéâtre d'Auguste ayant été consumé dans l'incendie de Rome, que Néron eut l'effronterie d'imputer aux chrétiens, quoiqu'il en fût le seul auteur, Vespasien songea à en construire un autre, et rassembla, pour cet effet, un grand nombre de pierres tiburtines, dont la dureté et la beauté approchent de celles du marbre ; mais il mourut avant qu'il fût achevé, et ce fut Titus, son fils, qui y mit la dernière main. Ce prince en fit la dédicace avec une pompe inouïe ; la solennité dura plus de quinze jours, et l'on sacrifia quatre mille bêtes de toute espèce sur l'autel de *Jupiter Latien*, élevé au milieu de l'arène.

L'immense amphithéâtre, dont les gigantesques débris se dressent encore devant nous comme une masse imposante qui semble devoir résister à bien des siècles, était divisé en trois parties principales :

La première, qui servait de théâtre, était la plus basse, et s'appelait *cavea*, parce qu'elle était pleine de caveaux souterrains et artificiels, dont les uns servaient à renfermer les bêtes, les autres à conserver l'eau destinée à la naumachie. Il y avait aussi un endroit particulier pour serrer les outils et les ustensiles nécessaires aux jeux ; on y déposait encore les figures d'hommes, faites de

foin, dont on se servait dans les combats pour mettre les taureaux en fureur. Cette première partie était plane et couverte d'un sable fin, ce qui lui fit donner le nom d'*arena* d'où est venue cette expression latine *in arenam descendere* (descendre dans l'arène), qui veut dire commencer le combat, parce que les gladiateurs combattaient sur cette arène.

La seconde partie était l'enceinte de cette arène, et se composait d'un grand corps de bâtiment circulaire où se trouvaient divers degrés qui allaient en montant, ce qui faisait que les spectateurs les plus proches, étant assis, n'empêchaient pas les plus éloignés de jouir également de la représentation.

La troisième partie se trouvait sous cette seconde. C'était un rez-de-chaussée, divisé en un grand nombre de loges dans lesquelles on gardait les différentes espèces d'animaux féroces destinés aux jeux, ainsi que les chevaux réservés pour les courses et la chasse des bêtes. On lâchait ces dernières par de petites ouvertures pratiquées au niveau du sol. Le mur bas et avancé qui le premier environnait l'arène se nommait *podium* : c'était de là que les magistrats et les principaux sénateurs contemplaient le spectacle, assis sur leurs chaises curules; là aussi se trouvaient les siéges des vestales, le tribunal de celui qui donnait les jeux, et le *cubiculum* du prince, place d'honneur qui correspondait aux loges royales de nos théâtres modernes. Ce lieu était défendu contre le saut des bêtes par un grillage de fer. Les bancs ou gradins des sénateurs et des chevaliers étaient recouverts de coussins, mais le reste de la foule s'asseyait sur la pierre nue: ce qui donna lieu à ce bon mot d'Aristippe, auquel, un jour, quelqu'un ayant demandé à quoi lui servait sa grande érudition, ce philosophe répondit en riant qu'elle l'empêchait d'asseoir au théâtre une pierre sur une autre pierre.

Les autres degrés, qui s'élevaient en s'élargissant jusqu'au sommet de l'édifice, se nommaient *præcinctiones*, parce qu'ils ceignaient les autres.

On appelait *vomitoria* les différentes portes par lesquelles il fallait passer pour atteindre les siéges, parce qu'elles semblaient vomir des flots de peuple, tant la foule qui s'y précipitait était nombreuse.

Les degrés de l'amphithéâtre étaient coupés par des chemins qui, descendant des portiques supérieurs au *podium*, étaient nommés, pour cette raison, *scalaria* ou escaliers ; l'espace contenu entre deux *scalaria* s'appelait *cuneus*, à cause de sa forme qui le faisait ressembler à un coin. L'extrémité était ordinairement réservée à quelque riche personnage qu'un autre, jaloux de cette place excellente, savait parfois habilement supplanter : de là cette expression latine *excuneare aliquem* (prendre la place d'un autre).

La partie supérieure de l'amphithéâtre se composait de plusieurs portiques et d'une large terrasse d'où regardaient la populace et les femmes.

Il y avait encore sur le *podium* un lieu nommé *orchestra*, destiné aux ambassadeurs des nations étrangères. De petits tuyaux de plomb, cachés dans l'épaisseur des murailles, répandaient sur les spectateurs une pluie de safran délayé ou d'autres liqueurs odoriférantes. Durant les grandes chaleurs de l'été, on étendait d'immenses voiles au-dessus de l'amphithéâtre, afin de protéger le peuple contre les rayons brûlants du soleil. Des machines en bois que l'on faisait mouvoir secrètement, et placées dans des excavations faites au sommet du grand mur dont se formait l'enceinte extérieure, servaient à déployer ces voiles, qui souvent étaient de soie ou de pourpre.

Près de l'amphithéâtre, était le *spoliarium*, lieu dans lequel on traînait, avec un crochet, les blessés et les morts.

Maintenant que vous connaissez suffisamment, mon cher Edouard, le principal théâtre où se joua, durant plus de deux siècles, le sanglant et cruel drame de la persécution chrétienne, récapitulons le nombre des victimes et de leurs bourreaux.

En chargeant ses apôtres de prêcher l'Evangile, le Sauveur

leur avait dit : — « Vous serez mes *témoins* à Jérusalem, dans « toute la Judée et la Samarie, jusqu'aux extrémités de la terre (1)... « On vous tourmentera et l'on vous ôtera la vie, et vous serez « odieux à toutes les nations, à cause de mon nom (2)... Ne crai- « gnez point ceux qui, pouvant tuer vos corps, ne peuvent toucher « à l'âme... Si quelqu'un me confesse devant les hommes, je le « confesserai devant mon Père qui est au ciel; mais si quelqu'un me « renie devant les hommes, je le renierai devant mon Père (3). »

Tertullien conclut de là que la foi chrétienne est un engagement au martyre, puisqu'il l'appelle *fidem martyrii debitricem* (une foi débitrice du martyre). L'histoire vous a appris, mon ami, avec quelle effrayante profusion la hache des bourreaux et les dents des bêtes féroces répandirent le sang des chrétiens, durant près de trois siècles.

Le nombre des martyrs est infini. Qui pourra jamais dire combien Rome en a vu mourir? combien de fois l'épée des Césars s'est trempée dans le sang des confesseurs du Christ? combien de têtes ont été proscrites, dans toute l'étendue de l'empire romain, par les cruels édits des Augustes?

On compte jusqu'à *dix-neuf mille sept cents* chrétiens qui souffrirent la mort avec Irénée, le saint évêque de Lyon, sous le règne de l'empereur Sévère. *Six mille six cent soixante-six* soldats, qui formaient la légion thébéenne et à la tête desquels se trouvait l'illustre Maurice, furent massacrés, par les ordres du farouche Maximien, dans les plaines de Tarnades, aujourd'hui *Agaunum* ou *Saint-Maurice-en-Valais*.

Sozomène dit que dans la Perse il périt *deux cent mille* chrétiens sous Sapor II, et que cet horrible carnage continua sous Isdegerde et Berham, ses successeurs. Enfin, l'on compte *seize mille* martyrs abyssins; et dans le monde alors connu il ne

(1) *Actes des Apôtres*, c. I, v. 8.
(2) Saint Matthieu, c. XXIV, v. 9.
(3) Saint Matthieu, c. X, v. 28 et 32.

se trouve pas une ville qui n'ait eu les siens. Ceux de Rome sont innombrables.

Parcourons donc les premiers siècles de l'Eglise, et voyons tout ce que cette auguste fille du ciel, cette chaste épouse du divin Crucifié, a souffert en arrivant chez les hommes. Etudions son long martyre, à l'ombre silencieuse des ruines séculaires qui ont été les témoins de ses combats; traçons sur l'arène, tant de fois arrosée de son sang, une rapide esquisse de tous les maux qu'elle a endurés, sous le règne des Néron, des Domitien, des Commode et des Dioclétien, dont la cruauté surpassa celle des tigres. Comptons toutes les douleurs de cette pauvre mère qui voit dévorer sous ses yeux ses enfants au berceau; et, après avoir recueilli toutes les larmes de cette Rachel inconsolable, contemplons avec orgueil l'auréole de gloire qui doit éternellement rayonner sur son front.

Jésus-Christ lui-même, l'Homme-Dieu, fut le premier martyr. C'est lui qui a frayé cette route sanglante que tant de généreux et intrépides athlètes ont suivie pour parvenir à la gloire éternelle, pour atteindre la brillante couronne qui les attendait au terme de leur laborieuse carrière!

Longtemps avant que, chargé du bois de son sacrifice, Jésus gravît le sombre Golgotha, le fils d'Amos s'était écrié, dans un transport prophétique :

« Quel est celui qui vient d'Edom, avec des habits teints de « sang? Qu'il est beau dans sa parure! comme il marche avec « force et majesté!... — Pourquoi donc votre robe est-elle rouge, « et pourquoi vos habits sont-ils comme les vêtements de ceux « qui foulent des pressoirs?

« — J'étais seul à fouler le raisin; aucun homme d'entre les « peuples n'est encore venu à moi (1)... »

Le même *voyant du Seigneur* avait dit ailleurs, en parlant du

(1) Isaïe, ch. LXIII.

Christ : « Il a été sacrifié parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ou-« vert la bouche ; il sera conduit à la mort comme un agneau... « Il est mort au milieu des angoisses ; après un jugement, je l'ai « frappé pour les crimes de mon peuple (1)... »

Ces dernières paroles d'Isaïe ne sont-elles pas plutôt celles d'un historien que celles d'un prophète, tant elles sont claires et précises !

Le disciple n'est pas plus grand que le maître. On venait de frapper le pasteur, les brebis s'étaient dispersées ; on venait d'égorger le pontife de la loi nouvelle, ses prêtres devaient aussi périr sous le fer des bourreaux.

Déjà le sang d'Etienne a coulé dans Jérusalem, et le *second* martyr est mort, en priant Dieu pour ceux qui le lapidaient. La persécution que Saul avait excitée contre l'Eglise naissante est continuée par Hérode Agrippa ; les apôtres sont enchaînés ; Jacques, le *frère* du Sauveur, ira bientôt rejoindre Etienne aux cieux. Délivré par un ange des prisons de Jérusalem, Pierre retrouve d'autres fers à Rome, où il s'est rendu avec Paul, l'*Apôtre des nations*, qui, renversé sur le chemin de Damas par une lumière céleste, s'était relevé chrétien.

Un monstre à face humaine régnait alors dans la capitale de l'empire romain : c'était Néron, fils de Caius Domitius et petit-fils de Claude, que sa mère Agrippine avait épousé. Un double crime lui avait frayé le chemin du trône. Les Romains virent bientôt avec effroi le mauvais choix qu'ils avaient fait en le préférant à Britannicus ; car à peine se trouva-t-il seul maître de l'empire, que, jetant loin de lui le masque de la vertu, dont il s'était servi, durant quelques années, pour voiler ses crimes, il se livra ouvertement à tous les extravagants désirs de son cœur corrompu. Jamais prince ne déshonora plus l'humanité par ses monstrueuses et exécrables débauches, par ses meurtres et son abominable cruauté.

(1) Isaïe, ch. LIII.

Vous savez qu'il avilissait la pourpre impériale jusqu'à la traîner sur un théâtre, ou à l'échanger contre des habits de comédien.

Ce tyran sanguinaire, qui avait commencé ses meurtres domestiques par l'empoisonnement de Britannicus, ne recula point devant un parricide; il fit mourir sa mère, et tua, l'une après l'autre, ses deux femmes, Octavie et Poppée. Sénèque, son précepteur, ne put échapper à sa cruauté, et fut obligé de se faire ouvrir les veines.

Néron alla jusqu'à souhaiter que le genre humain n'eût qu'une seule tête, pour se donner le plaisir de la couper. La nature semblait avoir peint sur son visage toutes les mauvaises inclinations de son âme: car il avait les yeux couverts de graisse; son gosier et son menton étaient joints ensemble; il avait le cou gras, le ventre gros et les jambes minces. Son amour pour la fange et le sang le faisait tenir, tout à la fois, du pourceau et du tigre. Plusieurs auteurs de l'époque l'ont pris pour l'Antechrist, tant ses crimes, inouïs jusqu'alors, le faisaient abhorrer du monde entier.

C'était à un pareil monstre qu'il appartenait de signer le premier édit de persécution générale contre les chrétiens; voici à quelle occasion il le signa.

Pour avoir la gloire de rebâtir Rome et de lui donner son nom, Néron conçut l'infernal dessein de l'incendier; et, comme s'il eût voulu joindre l'insulte à la cruauté, il s'habilla en tragédien, prit une lyre, monta sur une tour élevée et se mit à chanter, en présence des flammes qui dévoraient sa capitale, un long poëme sur l'embrasement de Troie. L'incendie dura six jours et détruisit presque entièrement la ville. Puis, lorsqu'il se fut éteint de lui-même, Néron eut la scélératesse de vouloir en rejeter tout l'odieux sur les chrétiens, pour se préserver de la haine qu'une action aussi épouvantable n'eût pas manqué de lui attirer, et il signa le fatal édit qui livrait leurs têtes *coupables* au glaive des bourreaux.

La croix fut donc mise au ban de l'empire. Des flots de sang pur inondèrent les ruines encore fumantes de Rome ; et des ordres iniques, envoyés dans toutes les provinces, rendirent le massacre presque universel.

Ce fut alors que le prince des apôtres fut jeté, avec saint Paul, dans les prisons mamertines, d'où ils ne sortirent tous les deux que pour aller à la mort. Saint Clément de Rome, l'un des plus anciens Pères de l'Eglise latine dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous, dit, après avoir parlé de la mort glorieuse des bienheureux apôtres Pierre et Paul : « Ces hommes divins « ont été suivis par *une grande multitude d'élus* qui ont souffert « les outrages et les tourments, pour nous donner l'exem- « ple (1). »

Tacite nous apprend, dans le XVe livre de ses *Annales*, que Néron fit mourir, par des supplices recherchés, des hommes détestés pour leurs crimes, et que le vulgaire nommait *chrétiens*. « Leur superstition, dit-il, déjà réprimée auparavant, pullulait « de nouveau. L'on punit d'abord ceux qui s'avouaient chrétiens, « et par leur confession l'on en découvrit une grande multitude « (*multitudo ingens*) qui furent moins convaincus d'avoir mis le « feu à Rome que d'être haïs du genre humain. »

Plus loin, il ajoute : « L'on se fit alors un jeu de la mort « des chrétiens ; les uns, couverts de peaux de bêtes, furent dévorés « par des chiens : les autres, attachés à des pieux, furent brûlés « pour servir de flambeaux durant la nuit. Néron prêta ses jar- « dins pour ce spectacle ; il y parut lui-même en habit de cocher « et monté sur un char, comme aux jeux du cirque. » (*Annales*, liv. XV, c. 44). Juvénal, au cinquante-cinquième vers de sa première satire, fait allusion à ce spectacle cruel. Sénèque renchérit encore sur la description de Tacite : il parle de fer, de feu, de chaînes, de bêtes féroces, d'hommes éventrés, de prisons, de

(1) Saint Clément, *Épître I*, n° 6.

croix, de chevalets, de corps percés de pieux, de membres disloqués, de tuniques imbibées de poix, et de *tout ce que la barbarie humaine a pu inventer* (*Epist.* 14).

Un autre historien, Suétone, parle même d'une persécution que Claude, prédécesseur de Néron, aurait fait souffrir aux chrétiens. Ceux-ci, pour lors confondus avec les juifs, se seraient trouvés enveloppés dans la proscription dont le vieil empereur avait frappé les enfants d'Abraham, qui, d'après le texte même de l'édit du bannissement, faisaient du bruit à l'instigation du Christ (*impulsore Christo*). Le Martyrologe romain nomme plusieurs chrétiens qui confessèrent Jésus-Christ et souffrirent la mort sous Claude ; parmi eux, l'on remarque Marius, noble persan, et Martha, son épouse, qui étaient venus à Rome pour voir leurs frères et les encourager à confesser hardiment la divinité du Seigneur Jésus.

La cruauté de Néron sut inventer des supplices affreux pour châtier les innocents qu'il avait calomniés. Assis sur un char traîné par deux lions, il se faisait un plaisir de parcourir les rues de Rome pour voir les malheureux chrétiens expirer sous le fer des bourreaux. Ce fut lui qui, le premier, eut l'infernale idée de nourrir de chair humaine les bêtes de l'amphithéâtre, et d'introduire dans les spectacles nocturnes qu'il donnait au peuple ces horribles flambeaux dont la mèche était le corps d'un chrétien vivant, enveloppé dans des linges enduits de soufre, de résine, de suif et d'autres matières combustibles. On eût dit qu'un démon possédait l'âme et le corps de ce monstre, tant son œil farouche étincelait à la vue du sang, tant sa bouche avait un hideux sourire en dictant un arrêt de mort !

Quant aux chrétiens, c'étaient des agneaux qui se faisaient docilement conduire à la boucherie : aucun d'eux n'opposait la moindre résistance aux injustes violences de leurs persécuteurs. Ils suivaient en cela l'exemple de leur divin Maître ; car ils n'avaient, en mourant, que des paroles de pardon pour leurs bourreaux.

La persécution avait commencé par un édit qui défendait aux chrétiens leurs assemblées, et condamnait à de graves peines tous ceux qui refuseraient de sacrifier aux idoles. Comme la maxime générale du christianisme était de ne point tenter Dieu, mais d'attendre patiemment que l'on fût découvert et interrogé juridiquement pour rendre compte de sa foi, les prêtres avaient permis aux fidèles de fuir l'orage qui grondait sur leur tête, ou même de se racheter avec de l'or et de l'argent, s'ils venaient à tomber entre les mains de leurs ennemis, pourvu qu'ils ne dissimulassent point leur foi. Ils blâmaient sévèrement, et avec raison, la témérité de ceux qui s'exposaient au martyre de propos délibéré, ou cherchaient à exciter la persécution en irritant les païens.

Disciples d'un Dieu humble, pauvre et obéissant jusqu'à la mort de la croix, les chrétiens, doux, modestes, charitables, s'étaient multipliés dans l'ombre et le silence. Sachant que les gentils confondaient la sainte religion du Christ avec les superstitions les plus grossières, ils se cachaient pour rompre le pain eucharistique et boire le vin qui fait germer les vierges, afin de ne pas exposer à leurs insultes sacriléges ces augustes mystères. Les assemblées secrètes des chrétiens intriguaient beaucoup les idolâtres, qui, ne pouvant croire qu'ils se cachaient pour prier, s'imaginèrent qu'ils se livraient, comme eux, à tous les honteux désordres de l'impureté; ils allèrent même jusqu'à les accuser de tuer un enfant dans ces réunions occultes et de boire son sang, après avoir mangé sa chair. Le philosophe Justin, dans son Apologie du christianisme, réfute admirablement bien cette calomnie, qui, sans doute, avait pour base quelques paroles obscures, échappées à un néophyte, touchant l'adorable eucharistie.

Durant les persécutions qui suivirent celles de Néron, un interrogatoire juridique précédait ordinairement le supplice des martyrs. Lorsqu'un chrétien était pris, on le conduisait au magistrat, qui le questionnait selon les formules judiciaires. S'il niait qu'il fût chrétien, on le renvoyait aussitôt, parce qu'on savait

que ceux qui l'étaient véritablement ne le niaient jamais, ou que dès lors ils cessaient de l'être par leur apostasie. Quelquefois, pour se mieux assurer de la vérité, on l'obligeait à faire quelques actes d'idolâtrie, comme à présenter de l'encens aux faux dieux, à jurer par Jupiter ou par le génie des empereurs, à blasphémer contre Jésus-Christ, etc. S'il continuait à s'avouer chrétien, on s'efforçait de vaincre sa constance, d'abord par la persuasion et les promesses séduisantes, ensuite par les menaces, l'appareil du supplice et la torture.

Avant de marcher à la mort, la plupart des chrétiens étaient remis sur le chevalet, afin d'y subir de nouveaux interrogatoires. Tout ce que disaient le juge et le patient était écrit, mot pour mot, par des greffiers. Ces procès-verbaux étaient par conséquent beaucoup plus détaillés que les interrogatoires qui se font aujourd'hui dans les procès criminels. Comme les anciens possédaient l'art de la sténographie, mieux que nous ne le possédons, ils écrivaient aussi vite que l'on parlait, et rendaient les expressions propres des personnages : au lieu que nos procès-verbaux, en tierce personne, sont rédigés selon le style du greffier.

Quelques-uns des interrogatoires que les juges firent subir aux chrétiens sont parvenus jusqu'à nous et forment ce que nous appelons *les Actes authentiques des martyrs*. On les lisait autrefois dans les assemblées religieuses, afin de soutenir la foi des fidèles, en leur rappelant les combats et le triomphe de leurs frères, morts en confessant courageusement le nom de Jésus-Christ.

Dans ces interrogatoires on pressait souvent les confesseurs de dénoncer ceux qui étaient de leur religion, surtout les évêques, les prêtres et les diacres. Parfois même on les tourmentait pour les forcer de livrer les saintes Ecritures, car les païens étaient persuadés que la destruction de ces livres mystérieux porterait un coup mortel au christianisme ; mais ils ne répondaient que par le silence à toutes les indiscrètes questions du juge. Si quelquefois les ongles de fer, les tenailles et les fouets les forçaient

d'ouvrir la bouche, c'était pour crier à toute la multitude qui les environnait qu'ils étaient chrétiens et que la mort, loin de les épouvanter, était pour eux le passage d'un lieu de misères et d'exil à un éternel séjour de paix et de bonheur.

Ils ne nommaient personne, se contentant de dire à leurs geôliers et à leurs bourreaux que Dieu les avait instruits, et qu'ils portaient les saintes Ecritures, gravées dans leur cœur. On appela *traditores* ou traîtres, les apostats qui eurent la lâcheté de livrer les volumes sacrés, ou de découvrir la retraite de leurs frères.

Les Actes des martyrs nous apprennent qu'il y en eut souvent que l'on remettait en prison, au lieu de les conduire immédiatement à la mort, afin de mettre leur constance à une nouvelle épreuve, ou pour se donner le barbare plaisir de les tourmenter plus longtemps. Les prisons étaient déjà par elles-mêmes une espèce de torture. On y renfermait les martyrs dans les cachots les plus humides, les plus obscurs et les plus infects ; là, ils vivaient dans l'horrible compagnie des scorpions et des araignées, heureux encore quand d'énormes rats noirs, affamés exprès, ne venaient pas courir sur eux et les mordre. On leur mettait les fers aux pieds, aux mains et au cou, de sorte qu'il leur était impossible de remuer. Souvent de grandes pièces de bois écartaient leurs jambes, ou les tenaient élevées, tandis qu'ils étaient étendus sur le dos, au milieu d'une mare d'eau fétide que faisaient clapoter des crapauds et des vipères. Quelquefois on semait le cachot de tessons ou de verre brisé, puis on les y jetait tout nus et déchirés de coups. Il y avait des geôliers assez barbares pour rouvrir leurs plaies quand elles se refermaient, et pour verser dessus du vinaigre et de la poix bouillante ; d'autres les laissaient se corrompre et y entretenaient des vers qui dévoraient les confesseurs tout vivants. Ordinairement on défendait de les laisser parler au peuple, parce qu'on savait qu'en cet état ils convertissaient beaucoup d'infidèles, et, parfois même, jusqu'aux geôliers et aux soldats qui les gardaient ; ce qui fit dire au pape saint Léon ces belles

paroles : « *Non minuitur persecutoribus Ecclesia, sed augetur.* » (Les persécuteurs loin de diminuer l'Eglise ne font que l'augmenter.)

Cependant, le juge faisait entrer, de temps en temps, dans la prison ceux qu'il croyait capables d'ébranler leur courage. Ainsi l'accès en était permis souvent à un père, à une mère, à des sœurs, à une épouse, à des enfants, dont les faux raisonnements, les larmes abondantes, les cris déchirants, les tendres discours et les caresses navrantes étaient une tentation plus dangereuse que les plus affreux tourments. Quoi qu'il en soit, les diacres et les pieux fidèles parvenaient presque toujours secrètement, à force d'adresse ou d'argent, jusqu'aux martyrs, pour les soulager et les consoler.

L'exécution des chrétiens qui n'étaient pas condamnés aux bêtes de l'amphithéâtre se faisait dans les carrefours, et le plus souvent hors des villes.

Les supplices les plus ordinaires consistaient à étendre le patient sur un chevalet, au moyen de cordes attachées à ses pieds et à ses mains, et tirées avec des poulies ; à le suspendre par les cheveux ou les poignets, avec des poids énormes fortement liés à ses pieds ; à le battre de verges de fer ; à le frapper avec de gros bâtons ou des fouets, armés de pointes nommées *scorpions ;* à lui déchirer la peau avec des lanières de cuir cru et garnies de balles de plomb. On a vu un grand nombre de martyrs expirer au milieu de ces genres de torture. D'autres plus robustes avaient la plante des pieds brûlée avec des torches ardentes, ou bien sentaient des roseaux s'enfoncer sous leurs ongles. Quelques-uns étaient jetés dans le Tibre ou dans un puits, avec une pierre au cou. Des chevaux fougueux et des taureaux indomptés traînèrent plus d'un chrétien dans les rues de Rome ; on en vit même qui furent écartelés, après avoir été écorchés vifs, comme saint Barthélemy. On brisait les dents à celui-ci avec une pierre ; on coupait le nez et les oreilles à celui-là ; à l'un, on arrachait la langue avec des tenailles rougies au feu ; à l'autre, on ouvrait le ventre,

puis on arrosait de vinaigre et de sel ses entrailles. Il y eut même un bourreau qui poussa la cruauté jusqu'à faire manger des pourceaux dans le corps d'un martyr qu'il avait ainsi ouvert.

De jeunes vierges furent écrasées entre deux fortes planches que l'on rapprochait au moyen d'une vis de pressoir; tandis que d'autres étaient suspendues par les pieds à une branche d'arbre, sous laquelle on entretenait un grand feu dont la fumée les étouffait.

Enfin, il y eut un martyr auquel on coupa, les unes après les autres, toutes les articulations des doigts des pieds et des mains; puis que l'on enterra jusqu'au cou dans un sable brûlant, le visage tourné vers le soleil, contre l'ardeur duquel il ne pouvait pas se défendre; alors, on lui rasa les cheveux et la barbe; on lui enleva les paupières, sans lui crever les yeux; et, pour accroître encore cet affreux supplice, on lui enduisit toute la tête de miel, de sorte que les guêpes et les mouches de toute espèce venaient en foule y déposer leurs œufs, sans qu'il pût les éloigner ni se soustraire à leurs piqûres cuisantes. Jugez de la mort atroce que devaient procurer de semblables tortures! Mon esprit frémit d'horreur au souvenir de tant d'atrocités, et je n'ose demander à ma mémoire d'autres détails sur les souffrances inouïes des martyrs de la primitive Eglise, dont le plus grand nombre néanmoins mourut par le glaive!

Les fidèles que la persécution n'avait pas encore frappés assistaient souvent au supplice de leurs frères, à l'insu des bourreaux: et cela, pour les encourager par un regard, par un signe connu d'eux seuls; pour leur prouver que, loin de les abandonner, on partageait leurs souffrances, on vivait de la même foi, on se berçait de la même espérance et l'on brûlait du même amour! Il y en avait même quelques-uns qui ne craignaient pas de s'approcher des martyrs, de leur parler publiquement, et de recueillir leur sang avec des linges et des éponges, qu'ils conservaient ensuite précieusement comme de saintes reliques.

Quant à ces innocentes victimes de la haine des princes païens contre l'Eglise naissante, s'ils ouvraient la bouche, ce n'était que pour louer Dieu, implorer son secours et lui demander la conversion de leurs persécuteurs. Souvent le Seigneur exauçait de suite cette dernière prière ; et les bourreaux, touchés de la grâce divine, venaient prendre la place de leurs victimes, afin qu'un baptême de sang leur ouvrît aussi les portes du ciel. C'étaient ces conversions miraculeuses qui faisaient dire à un empereur païen que *le sang des martyrs était une semence de chrétiens.* (*Martyrum sanguis christianorum semen.*)

A peine les athlètes du Christ avaient-ils rendu le dernier soupir, qu'on se disputait leurs corps, leurs ossements, leurs cendres et jusqu'à leurs vêtements. On n'épargnait rien pour racheter ces restes précieux des mains des bourreaux, dût-on s'exposer à être reconnu pour chrétien et martyrisé comme tel ; puis on allait enfouir ce trésor sacré dans des cimetières souterrains qui étaient proches de la ville et que l'on nommait *catacombes.* Comme je vous l'ai dit, ce nom grec avait d'abord été donné à la cave où furent déposés les corps des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul ; mais dans la suite on l'appliqua à tous les lieux souterrains qui servaient à cacher les tombeaux.

La persécution de Néron, commencée l'an x de son règne, ne se termina qu'à sa mort, qui advint l'an 68 de Jésus-Christ.

Sous les règnes de Galba, d'Othon, de Vitellius, de Vespasien et de Titus, les chrétiens ne furent presque pas torturés; on semblait même les avoir oubliés, quand cette paix apparente, qui n'était que le calme perfide, précurseur de la tempête, fut bientôt troublée par un nouveau monstre qui, dans la personne de Domitien, frère de Titus, venait de monter sur le trône des Césars.

Un second édit de persécution, signé par ce prince cruel, replongea l'Eglise dans le deuil et dans les larmes ; elle eut la douleur de voir la tête de Clétus, son premier pontife, tomber sous la hache du bourreau. Ce saint pape, successeur de Linus et dis-

ciple du prince des apôtres, fut martyrisé avec un grand nombre de prêtres et de fidèles de tout sexe, de tout âge et de toute condition ; car l'insensé Domitien avait juré d'éteindre ou plutôt de noyer le christianisme dans le sang de ses intrépides défenseurs.

Ce monarque impie poussa l'orgueil jusqu'à se faire rendre les honneurs divins, qu'il recevait avec une gravité ridicule. Il se préparait à exercer d'horribles cruautés dans tout l'empire, lorsque le Seigneur délivra son Eglise de ce violent persécuteur ; il fut assassiné par un affranchi dont sa femme, Domitia, avait soudoyé le poignard.

Trajan, son second successeur, signa, la première année de son règne, une ordonnance générale par laquelle il défendait toutes sortes d'assemblées et de sociétés : c'était défendre indirectement aux chrétiens de se réunir pour prier, et par conséquent renouveler la persécution de Domitien, que le règne trop court du débile Nerva avait un instant suspendue.

L'ordonnance de Trajan ayant fourni aux gouverneurs des provinces l'occasion de persécuter les chrétiens qui s'assemblaient, pendant la nuit, dans leurs oratoires, Pline le jeune, que le nouvel empereur venait de nommer trésorier du temple de Saturne et propréteur du Pont et de la Bithynie, écrivit à ce prince sa fameuse lettre au sujet des chrétiens, dans laquelle il lui dit que, si l'on continue à les punir, une infinité de personnes se trouveront en danger de perdre la vie, puisqu'on lui en a dénoncé un très-grand nombre, et que *cette superstition* est répandue dans les villes et dans les campagnes, où elle compte déjà une immense multitude de sectateurs. Il lui avoue ensuite très-ingénument qu'il ne sait pas ce que l'on punit dans les chrétiens, si c'est le nom seul, ou les crimes attachés à ce nom ; et déclare cependant qu'il a envoyé au supplice tous ceux qui ont persévéré à se dire chrétiens, convaincu que, quelle que fût leur conduite, leur obstination devait être punie.

Il ajoute qu'après en avoir interrogé plusieurs qui avaient re-

noncé à cette religion il n'avait pu en tirer d'autres aveux, sinon qu'ils s'assemblaient à certains jours, avant l'aurore, pour adorer Jésus-Christ comme un dieu; qu'ils s'engageaient par serment, non à commettre quelque crime, mais à les éviter tous; et qu'ensuite ils prenaient ensemble une nourriture commune et innocente. Pline dit enfin qu'après avoir fait tourmenter deux diaconesses, pour les forcer à dire la vérité, il n'a pu découvrir qu'une superstition perverse et excessive (*superstitionem pravam et immodicam*).

Trajan lui répondit qu'il ne fallait pas rechercher les chrétiens, mais qu'il devait se contenter de les punir s'ils étaient accusés et convaincus.

Sous cet empereur, saint Ignace, évêque d'Antioche, ancien disciple des apôtres, et en particulier de saint Jean, fut condamné à être exposé aux bêtes dans l'amphithéâtre de Rome, pour avoir osé soutenir la divinité de Jésus-Christ en présence du prince qui, lors de son avénement à la couronne impériale, avait écrit au sénat que, *tant qu'il serait revêtu de la pourpre, jamais aucun homme de bien ne serait condamné à mort par ses ordres*... Excellent empereur! Prince magnanime, dont la douceur et l'humanité sont passées en proverbe, et qui pourtant fit cesser un long massacre de dix-huit ans, par la raison seule que les bourreaux ne pouvaient suffire aux nombreuses victimes jetées chaque jour au tranchant de leur glaive par la main d'un juge inique!...

Qu'est-ce donc que la philanthropie sans la foi? — Un vain mot que les lèvres prononcent avec emphase, mais qui ne vient point du cœur.

Mon assertion n'est pas gratuite; elle repose sur un fait rapporté par Suidas. Tibérien, gouverneur de Palestine, ayant écrit à Trajan qu'il n'avait pas assez de bourreaux pour faire mourir tous les chrétiens qui se présentaient, l'*optimus imperator* fit cesser la persécution, l'an 116 de J. C., le dernier de son règne.

Adrien, successeur de Trajan, ralluma le feu de la persé-

cution qui venait à peine de s'éteindre. Il ordonna à tous les gouverneurs de provinces de faire observer les lois défendant la nouvelle religion ; c'était dire aux chrétiens : Renoncez à Jésus-Christ, ou bien mourez !

La chronique des Samaritains dit qu'il y eut alors un très-grand nombre de chrétiens massacrés dans l'Egypte et dans plusieurs autres provinces de l'empire. La persécution fut plus violente à Rome que partout ailleurs. Une foule de martyrs remplissaient toujours les prisons, quoiqu'on les vidât souvent par l'envoi des captifs au supplice. Parmi tant d'illustres et saintes victimes, il y eut une vierge romaine, nommée Sabine, qui, après avoir supporté avec un courage héroïque toutes les tortures du chevalet et les horreurs d'une longue prison, cueillit enfin la palme du martyre sur le mont Aventin. Une superbe église qui porte son nom s'élève aujourd'hui à l'endroit même où elle fut décapitée.

Adrien, fatigué sans doute de voir égorger, depuis huit ans, tant de chrétiens, qui jamais ne lui avaient fait aucun mal, se laissa enfin toucher par les instantes prières de Quadrat, évêque d'Athènes, qui était venu le trouver avec Aristide, philosophe chrétien, pour lui présenter une apologie en faveur des disciples de Jésus-Christ. Le prince, qui revenait de Palestine, où il avait eu l'impiété d'ériger un temple à Jupiter, sur le Golgotha, et de placer une statue d'Adonis dans la crèche de Bethléhem, éprouva un grand sentiment de pitié au récit du philosophe Aristide, et promit à Quadrat de faire cesser la persécution. Il signa en effet, devant eux, l'édit de révocation ; mais, à peine rentré dans la capitale du monde, il oublia la promesse qu'il avait faite au saint évêque d'Athènes, et fit couler de nouveau le sang des martyrs.

Les anciennes médailles et les historiens nous ont transmis le portrait de ce prince versatile et hypocrite qui cultivait, tout à la fois, la philosophie, la poésie, la médecine et la magie. Il avait la tête médiocrement grosse, un peu pointue, et les cheveux bouclés. Son tempérament était si robuste, qu'il n'avait jamais la tête cou-

verte, et qu'il fit à pied plusieurs voyages dans toutes les provinces de l'empire. Il portait la barbe, afin de cacher une excroissance de chair qu'il avait au menton, et était sujet à de fréquents saignements de nez, qui, d'abord salutaires, finirent par lui causer le flux de sang dont il mourut.

Antonin le Pieux, héritier de son sceptre et de sa haine contre les chrétiens, ne rougit point de le faire mettre au nombre des dieux, malgré l'opposition du sénat.

Quoique ce prince, d'un naturel doux et pacifique, n'ait publié aucun édit de persécution, ses officiers et les magistrats de l'empire n'en continuèrent pas moins les massacres, depuis si longtemps commencés. Une défense que fit Antonin de lire les vers des sibylles et les livres des prophètes, sous le prétexte que cette lecture détournait beaucoup de païens du culte des faux dieux, semble néanmoins avoir autorisé ces meurtres juridiques. Au commencement de l'année 153, voyant tout l'empire romain affligé par la famine, par des incendies, des inondations et des tremblements de terre, il voulut apaiser tous les dieux, et entre autres le Dieu des chrétiens, ce qui l'obligea de faire cesser la persécution. Cet empereur *débonnaire*, dont le visage long annonçait la douceur et la bonté, n'était pas doué d'une grande force d'âme, puisque, après avoir défendu à ses officiers de tourmenter les chrétiens, il laissa martyriser, sous ses yeux, le pape Hygin qui gouvernait alors l'Église de Jésus-Christ.

Marc-Aurèle, gendre d'Antonin, monta sur le trône après la mort de son beau-père. Ce nouvel Auguste ne signa point d'édit général contre les chrétiens ; mais comme il était extrêmement attaché à l'idolâtrie, et qu'il se piquait d'imiter Numa dans sa piété envers les dieux, il donna sujet, par plusieurs rescrits, à la septième persécution, qui vit se renouveler toutes les cruautés du règne de Néron, et dans laquelle un grand nombre de fidèles remportèrent la glorieuse palme du martyre.

La victoire signalée qu'il gagna plus tard sur les Quades et les

Marcomans, grâce à la pluie abondante que les ferventes prières des chrétiens firent tomber sur ses troupes mourantes de soif, tandis qu'une grêle, mêlée de foudres et d'éclairs, écrasait ses ennemis, obligea Marc-Aurèle de révoquer ses rescrits injustes, et de défendre aux gouverneurs des provinces de poursuivre ou de tourmenter les chrétiens, à cause de leur religion. Il écrivit même au sénat pour lui faire part de la victoire qu'il devait au Dieu tout-puissant dont les disciples avaient été jusqu'alors tant persécutés, et il l'assura que désormais il ferait condamner au feu tous leurs accusateurs.

De si belles promesses restèrent sans effet, aussi bien que celles d'Antonin; car, quelque temps après, le saint pape Soter fut martyrisé dans les murs de Rome, trois ans avant la mort de Marc-Aurèle, qui arriva en Pannonie, le 16 mars de l'année 180.

Commode, son fils, qui avait tous les goûts sanguinaires de Néron et marchait sur ses traces, eut cependant assez de complaisance envers Martia, son épouse, pour ne point persécuter les chrétiens, que cette princesse favorisait.

Le vieillard vertueux qui lui succéda sur le trône impérial, et qu'un meurtre odieux précipita si vite dans la tombe, après un règne de quelques mois, ne voulut point souiller ses mains dans un sang innocent et laissa en repos les disciples de Jésus-Christ. Mais loin d'imiter la sagesse de Pertinax, Septime-Sévère, afin sans doute de relever la majesté de la pourpre, que les prétoriens avaient avilie, en la vendant pour une grande somme d'argent à un imbécile vieillard, nommé Didius Julianus, crut qu'il devait déployer une sévérité excessive contre tous les perturbateurs du repos public, et réprimer par des châtiments exemplaires l'audace de ces factieux rebelles qui ne rougissaient pas d'égorger leur prince et de mettre ensuite l'empire à l'encan. Malheureusement, confondant bientôt les innocents avec les coupables, il enveloppa les chrétiens dans la proscription générale qu'il fit des juifs et des gnostiques, dont les rapines criantes et les crimes impurs ré-

voltaient les païens. Cette persécution, non moins cruelle que les autres, dura jusqu'en 211, époque à laquelle mourut Septime-Sévère.

L'Eglise fut en paix sous les empereurs Caracalla et Geta.

Macrin, qui leur succéda en 217, fit mourir Asclépiade, évêque d'Antioche.

L'année suivante, Héliogabale, le plus extravagant des empereurs, étant monté sur le trône, ordonna le supplice du pape Zéphyrin.

Alexandre-Sévère, son successeur, favorisa les chrétiens; mais, à son insu, l'on en tourmenta quelques-uns, qui souffrirent courageusement le martyre.

Le féroce Maximin, étant parvenu à l'empire, renouvela les cruautés de ses prédécesseurs et fit encore couler le sang des chrétiens. Son édit de persécution ne frappait que les évêques et les prêtres, comme étant les auteurs de la nouvelle doctrine; mais néanmoins, les magistrats punirent du dernier supplice tous les clercs que l'on put arrêter.

Le bercail de Jésus-Christ goûta onze ans de paix, sous les empereurs Gordien et Philippe.

Decius, en 249, signa un nouvel édit de persécution contre l'Eglise, et jeta des milliers de chrétiens au glaive des bourreaux.

Après lui, Gallus et Volusien continuèrent à égorger les brebis du Christ.

Leurs successeurs, Valérien et Galien, marchèrent sur leurs traces, et firent mourir le pape Lucius avec l'archidiacre Laurent, en compagnie d'une foule d'illustres martyrs.

Une paix de treize ans vint ensuite consoler l'épouse du Christ; mais la barque, qui la portait sur l'orageuse mer du monde, devait encore essuyer bien des tempêtes, et lutter longtemps contre les flots houleux des passions humaines!

Aurélien, durant les trois premières années de son règne, avait

traité les chrétiens avec beaucoup d'humanité; puis, changeant subitement de conduite à leur égard, il publia contre eux un édit persécuteur, sans qu'on pût connaître le motif de ce nouvel orage. Dieu prit bientôt la défense des siens : car l'édit n'était pas encore parvenu jusqu'aux provinces les plus reculées de l'empire, qu'un poignard vengeur avait déjà percé le sein de ce prince injuste et méchant.

Tacite, Probus et Carus laissèrent l'Eglise en repos, depuis l'an 275 jusqu'à 282, où Numérien, récemment associé à l'empire, fit quelques ordonnances contre les chrétiens.

Cependant l'enfer était aux abois. Terrassé par le Christ vainqueur, dont les nombreux disciples s'étaient répandus dans toutes les parties du monde alors connu, annonçant la bonne nouvelle du salut aux peuples assis dans l'ombre de la mort, et prêchant la sainte égalité des enfants de Dieu, l'esprit de l'abîme voulut faire un dernier effort pour secouer le poids énorme de la croix qui l'écrasait, et suscita contre la divine épouse du Sauveur une si violente tempête, que sa barque eût été engloutie si une main céleste n'eût pas tenu le gouvernail.

Les nouveaux persécuteurs furent les *augustes* et *cléments* empereurs Dioclétien et Maximien.

Dioclétien, moins farouche que son collégue, avait d'abord hésité à commencer le massacre universel qui devait une dernière fois ensanglanter l'empire; mais cédant bientôt aux cruels désirs de Maximien, il alla jusqu'à signer trois édits consécutifs.

Eusèbe et Lactance font mention d'une ville de Phrygie, toute chrétienne, qui fut alors mise à feu et à sang, et dont on fit périr tous les habitants.

Les deux empereurs furent si convaincus de l'excès du carnage, qu'ils se vantèrent d'avoir exterminé le christianisme; car nous retrouvons dans plusieurs inscriptions de cette époque ces paroles mensongères : *Nomine christianorum deleto... Superstitione Christi ubique deleta...*

Arriva enfin Constantin qui rendit la paix à l'Eglise. C'est à dater de son règne que commence le triomphe de la croix. Les persécuteurs couronnés qui vinrent plus tard, tels que les Constance, les Julien, les Valens, les Léon l'Isaurien, ariens, impies ou iconoclastes, quelque cruels qu'ils furent, n'atteignirent point la férocité des Néron, des Domitien, des Valérien et des Dioclétien. L'enfer était vaincu, et Satan pour toujours enchaîné dans le fond des abîmes!...

HISTOIRE DE SAINT ADRIAS ET DE SAINTE PAULINE,

MARTYRS ROMAINS DU TROISIÈME SIÈCLE.

I.

C'était le sixième jour des ides de mai de l'an 258, sous le pontificat du pape Etienne et le règne des *divins* empereurs Valérien et Galien. Dans une petite maison blanche, de forme carrée, bâtie au pied du mont Hymette et cachée dans un bouquet d'oliviers, comme un nid de colombe sous une touffe de lentisques, deux femmes étaient assises près d'une fenêtre ouverte qui, d'un côté, laissait voir au loin les murs d'Athènes, dominés majestueusement par le Parthénon, dont les colonnes se doraient aux rayons du soleil couchant; et de l'autre, les flots agités de la mer Egée, sur laquelle glissaient, semblables aux ailes blanches d'une mouette, les voiles triangulaires des barques de pêcheurs, regagnant le Pirée avant la nuit, qui s'annonçait orageuse. En effet, de gros nuages noirs, signe infaillible de tempête, étaient lourdement suspendus au-dessus de l'île d'Egine et du temple de Jupiter Panhellénien. Ces deux femmes, d'un âge différent, ne portaient pas le costume voluptueux des dames grecques dans leur gynécée; elles n'avaient ni ceinture brodée, ni collier de perles, ni bracelets d'or. Leur mise était simple, pour ne pas dire grossière; mais, loin de nuire à leur beauté, cette simplicité ne faisait qu'en rehausser l'éclat. La plus âgée, qui pouvait compter quarante ans, avait un de ces beaux visages réguliers qu'animent deux grands yeux noirs et qui sont le type de la fierté athénienne, tempérée

toutefois par cette ineffable expression de douceur que sait donner l'humilité à la figure d'une femme chrétienne. Elle se nommait Marthe. La plus jeune, appelée Valérie, était sa fille. Vingt fois seulement, depuis sa naissance, le printemps avait renouvelé le verdoyant tapis de fleurettes odorantes et d'herbes aromatiques qui tapissent les flancs du mont Hymette; vingt fois seulement les nombreux essaims d'abeilles qui butinent le suc parfumé du thym, dont cette montagne est couverte (1), avaient donné le miel délicieux de leurs ruches. La fraîche et gracieuse figure de Valérie respirait la modestie des vierges du Christ; aucun atour, aucun ornement mondain ne gâtait l'imposante sévérité de son costume, qui se composait d'une robe de lin, aux larges plis, qu'un simple cordon rattachait autour de sa taille élancée, et d'un voile qui, jeté sans prétention sur sa tête, retenait captifs de longs cheveux noirs dont quelques boucles, échappées de leur blanche prison, venaient capricieusement flotter sur ses épaules, au gré du *zephyrus*. Ses pieds nus se trouvaient à leur aise dans des sandales antiques, tandis que ses doigts blancs filaient, comme ceux de sa mère, une laine destinée à tisser des vêtements pour les pauvres. De temps en temps les yeux des deux femmes se tournaient vers Athènes; puis se reportaient du côté de la mer, qui devenait de plus en plus houleuse et dont les vagues commençaient à déferler, avec un sourd mugissement, sur le rivage. Alors un soupir mutilé s'échappait à demi de leur poitrine; une larme, presque aussitôt dévorée, germait sous leur paupière; et il était facile de deviner, à la contraction de leurs lèvres, que la mère et la fille craignaient de s'avouer un pressentiment funeste, conçu secrètement par chacune d'elles. Rompant enfin le silence:

(1) At fessæ multa referunt se nocte minores
Crura thymo plenæ: pascuntur et arbusta passim,
Et glaucas salices, casiamque, crocumque rubentem,
Et pinguem tiliam, et ferrugineos hyacinthos.
(VIRGILE, *Géorg.*, liv. IV, v. 180, etc.)

— Bonne mère, dit enfin Valérie, la nuit sera mauvaise : nous n'aurions pas dû les laisser partir, ce soir, pour Egine.

— Adrias voulait absolument conduire sa femme et ses enfants au temple de son Jupiter, murmura Marthe. Hélas ! quelle protection peut-il attendre d'une idole de bronze, d'un dieu qu a des oreilles et qui n'entend pas, qui a des yeux et qui ne voi pas, qui a une bouche et qui ne parle pas ? Que ne lui est-il donné de connaître et d'aimer, comme nous, le Seigneur Jésus !

— Il est à plaindre, soupira la jeune fille ; mais sa femme l'est encore plus, puisque c'est elle qui empêche la lumière évangélique de dissiper les ténèbres de son esprit, puisque c'est elle qui empêche la douce rosée de la grâce de pénétrer dans son cœur. Pauvre Pauline, que son aveuglement me fait de peine ! J'avais tant espéré qu'elle ne retournerait pas à Rome sans que l'eau du saint baptême eût coulé sur son front ! L'évêque d'Athènes avait presque converti Adrias, l'autre jour ; c'est elle qui s'est opposée à son entrée dans l'Eglise. D'où lui peut donc venir sa haine contre les chrétiens, puisque, comme moi, elle a été élevée au milieu d'eux ?

— Quand elle quitta la Grèce pour aller habiter Rome, répondit Marthe, cette haine n'était point dans son cœur, il n'y avait que de l'indifférence. Ne te rappelles-tu pas, ma fille, qu'elle s'agenouillait même quelquefois avec nous, le visage tourné vers l'orient, pour réciter l'oraison du Seigneur ?

— Oh ! je me souviens bien du temps où vous nous conduisiez par la main jusqu'à ce cimetière de martyrs qui s'ouvre au fond d'un bois d'oliviers, arrosé par le Cephisus, dit Valérie. Vous entriez seule dans la crypte, et vous me laissiez sous la garde de Pauline, plus grande que moi. Nous profitions de ces moments de liberté pour courir après les oiseaux, les papillons et les fleurs ; pour rire et folâtrer à notre aise. Elle était alors d'une humeur si gaie, d'un caractère si heureux !

— Plût à Dieu que sa mère me l'eût léguée au berceau, plu-

tôt que de me la laisser à l'âge de dix ans ! Ma sœur avait épousé un prêtre de Cybèle, fort attaché au culte impur de son idole; et Pauline, sans le savoir, a hérité de sa haine contre les chrétiens.

— Si le Seigneur Jésus voulait toucher son âme, soupira la jeune fille, en levant ses beaux yeux vers le ciel, je ne l'en aimerais pas davantage, parce qu'il possède déjà tout l'amour dont mon cœur est capable; mais, par un vœu solennel, je lui consacrerais ma virginité.

— Que Dieu t'entende, mon enfant, ajouta Marthe, en arrêtant avec tendresse sur sa fille, des yeux humides de pleurs, que Dieu t'entende et qu'au prix de ton généreux sacrifice il sauve l'âme de Pauline, de cette fille adoptive, pour la conversion de laquelle j'ai déjà tant répandu de larmes et de prières sur le tombeau des saints martyrs ! Quand je songe qu'elle est l'ennemie de Dieu et que, si la mort la surprenait en ce moment, les portes du ciel ne s'ouvriraient peut-être pas pour elle ; quand je réfléchis au triste état de son époux, qu'une complaisance coupable retient plongé dans les ténèbres du paganisme; quand je pense à la destinée malheureuse de ses deux jeunes enfants, frêles et innocentes créatures dont la bouche ignore le doux nom de Jésus, victimes que l'on engraisse pour le démon, oh ! alors, vois-tu, Valérie, mon cœur se fend, se brise de douleur; je voudrais pouvoir donner mille fois ma vie pour les sauver tous de la mort éternelle !

— J'ai souvent eu les mêmes idées que vous, bonne mère, repartit Valérie, et bien des fois j'ai offert à Dieu, pour eux, jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Mais, tout n'est pas perdu; l'abîme de la miséricorde divine est incommensurable, la bonté du Seigneur n'a point de bornes; et je vous confesserai même, ô ma mère, qu'un doux espoir est entré, depuis peu, dans mon sein. Puisse-t-il n'être jamais frustré !

— Tu as fait un rêve ? demanda Marthe.

— Oui, répondit la jeune fille, en déposant à terre sa que-

nouille et son fuseau, chargés de laine, et en se levant avec la légèreté de la gazelle ; tenez, douce mère, laissez là votre ouvrage, levez-vous et venez vous appuyer un instant sur cette fenêtre, je vous conterai cela.

Marthe obéit ; et Valérie, passant amoureusement son bras autour du cou de sa mère, lui dit :

— « J'ai rêvé, la nuit dernière, que je voyais mon cousin
« Hippolyte qui nous a quittées, l'an passé, pour aller habiter
« Rome ; il était tout rayonnant de joie, et tenait quatre palmes
« en sa main droite : — O Hippolyte, lui dis-je, pour qui sont
« destinées ces palmes ? — Pour Adrias, pour Pauline et pour
« leurs deux enfants, me répondit-il, car ils ont cru en Dieu, l'eau
« sainte les a régénérés et ils ont confessé courageusement le nom
« de Jésus-Christ devant le préfet de Rome. Puis il disparut ;
« et, quand ce matin j'ouvris les yeux, je vis quatre colombes
« qui, argentant leurs ailes dans un rayon de soleil, prenaient
« un rapide essor vers les cieux. »

— Ils seront martyrs, si ton rêve se réalise, s'écria Marthe. Quel bonheur pour eux, ma fille ! Souvent ce sont les derniers arrivés dans la vigne du Seigneur qui reçoivent, les premiers, le denier promis. Heureux enfants, sans être jalouse, j'envie déjà leur sort !

A peine achevait-elle ces mots, qu'un nuage, d'une forme pyramidale, s'abaissa dans le golfe entre l'île d'Egine et celle de Salamine. Un brouillard d'où jaillissait un éclat extraordinaire environnait la base de ce nuage qui, en moins d'une minute, commença à se resserrer petit à petit sur lui-même, et à s'élever de nouveau par gradation vers le ciel (1). Aussitôt le soleil disparut comme une roue sanglante à l'horizon en feu ; des éclairs pâles et livides se succédèrent presque sans interruption ; le tonnerre, roulant d'une manière effrayante, commença à éclater avec un

(1) Ce phénomène, commun dans les mers d'Orient, s'appelle *trombe de mer*.

horrible fracas, et l'eau se mit à tomber par torrents, comme si l'on eût ouvert les cataractes du ciel.

— Il est impossible qu'ils se soient embarqués pour Egine, avec les pronostics d'un temps semblable, dit Marthe, en fermant la fenêtre; quel nautonier d'ailleurs eût voulu les conduire? Il y a tout à croire qu'ils sont restés à Athènes, et qu'ils nous reviendront dès que le gros de l'orage sera passé. En tout cas, Valérie, nous prolongerons notre veille pour les attendre.

— Et en veillant nous prierons pour eux, ajouta la jeune fille.

Ayant allumé une lampe d'argile, les deux femmes reprirent leurs fuseaux et, élevant leur cœur vers Dieu, elles continuèrent silencieusement leur ouvrage.

Deux heures s'étaient à peine écoulées, que les aboiements prolongés du chien qui gardait le logis avertirent les serviteurs de l'approche de quelques hôtes. Marthe et Valérie s'élancèrent sur le seuil de l'habitation et, à la lueur des flambeaux, ils reconnurent Adrias, Pauline et leurs enfants qui revenaient, montés sur un char.

— Vous voilà donc de retour, mes amis, s'écrièrent à la fois les deux chrétiennes; tant mieux, car nous étions fort inquiètes! Entrez, vous êtes les bienvenus!

— Neptune est courroucé, dit Pauline, il nous a empêchés d'aller sacrifier à Jupiter; mais ce n'est qu'un retard de quelques jours.

— Ce sacrifice ne pressait pas tant, murmura Marthe, d'autant plus que votre dieu est sourd, muet et aveugle.

Puis élevant un peu plus la voix :

— Vous avez besoin de prendre de la nourriture et du repos, entrez vite, mes amis, ajouta-t-elle; vos habits sont mouillés, un bon feu les séchera.

Et s'emparant, avec Valérie, des deux enfants, elle précéda au logis les époux mécontents des fureurs de Neptune.

Adrias pouvait avoir trente ans. C'était un homme dans la fleur et la force de l'âge; il avait dans le regard et dans la démarche quelque chose de la majestueuse fierté d'Alcibiade, mais cette fierté était tempérée chez lui par une grande douceur de caractère, qui contrastait singulièrement avec les façons hautaines et le vouloir absolu de Pauline. Celle-ci atteignait sa vingt-huitième année et, quoique plus jeune et d'une taille plus avantageuse, elle était loin néanmoins d'égaler Marthe en grâce, en fraîcheur, et je dirai même, en beauté. La brusquerie de ses mouvements trouvait un écho sur les muscles de son visage impérieux, et bistré par le soleil d'Orient autant que par l'extravasement d'une bile toujours agitée par l'impatience ou l'inquiétude. Pourtant sa figure était régulière, et ses grands yeux noirs avaient un éclat vif qui les rendait beaux, surtout dans les moments où la colère empourprait ses joues. Quant aux enfants, c'étaient deux charmantes, deux mignonnes créatures, qui tenaient plutôt de leur père que de leur mère, et qui, pour la douceur, la complaisance et la docilité eussent pu être comparés à des anges, si l'eau baptismale les eût, dès leur naissance, lavés de la tache originelle. Aussi était-ce là un des plus amers chagrins de Marthe et de sa fille, qui ne pouvaient caresser ces aimables enfants sans songer que leur âme était privée de la robe d'innocence, indispensable pour entrer dans le royaume des cieux. L'aînée était une fille et avait déjà douze ans; le second, qui était un garçon, n'en comptait que neuf environ.

— Ma tante, dit Pauline, quand la famille fut réunie devant l'âtre où petillait une grande flamme dévorant des sarments secs, demain, si les étoiles qui couronnent le taureau (1) se couchent belles et brillantes derrière le sommet du Parnès ou du Brilessus, nous tenterons de nouveau le pieux voyage d'Egine; car je tiens

(1) Ces étoiles, appelées *vergiliæ,* sont les Pléiades; elles annonçaient chez les anciens le temps de la navigation.

beaucoup à consacrer mes enfants à Jupiter Panhellénien, avant de retourner à Rome, et notre départ pour la capitale du monde ne doit plus beaucoup tarder.

— Ma fille, vous ferez comme vous l'entendrez, répondit Marthe avec douceur ; mais selon moi ce voyage à l'île d'Egine est bien inutile, pour ne pas dire sacrilége. Quel bien voulez-vous que Jupiter fasse à ces pauvres enfants, à ces deux chères petites créatures, déjà assez malheureuses d'être involontairement les ennemies du grand Dieu qui a fait le ciel et la terre, du souverain Seigneur de toutes choses, et dont le Fils unique, Jésus, notre doux Sauveur, est mort ignominieusement sur la croix pour nous racheter.

Et, ce disant, elle attirait sur son sein les deux jolies têtes rosées de ses petits-neveux.

— C'est vrai, ajouta Adrias, je ne vois pas quelle utilité il y a d'affronter le moindre danger pour aller brûler une ou deux poignées d'encens sur un trépied qui fume devant une statue de bronze.

— Taisez-vous, Adrias! s'écria Pauline impatientée, vous ne savez ce que vous dites. Jupiter est le maître des dieux de l'Olympe; et si vous parlez mal de lui, craignez que sa foudre ne vous écrase!

— Il y a longtemps que je ne crois plus à la divinité des habitants de l'Olympe, reprit en souriant l'Athénien ; c'est en fréquentant l'école des philosophes de l'Université que j'ai appris à rire de ces dieux usés que Rome et le reste du monde n'adorent plus que du bout des lèvres et seulement pour la forme, car nul homme instruit ne s'amuse plus à ajouter foi aux fables absurdes qui ont abusé de la crédulité de nos pères.

— Et les divins Césars que vous servez les adorent-ils du bout des lèvres et seulement pour la forme? objecta ironiquement Pauline, dont la colère vermillonnait déjà les joues.

— Si les Césars avaient porté, comme votre frère Hippolyte et

comme moi, la barbe, le *tribonium* (1), la besace, les sandales et le bâton dans les jardins et le pœcile d'Athènes, ils n'ensanglanteraient pas Rome et les provinces de l'empire par leurs cruels édits de persécution contre les chrétiens.

— Bon ! voilà maintenant le langage d'Hippolyte ! fit la nièce de Marthe, en haussant les épaules. Eh ! pourquoi n'embrassez-vous pas, comme lui, la foi du Christ ?

— Pourquoi ? répéta Adrias. Parce que je tiens à conserver mes biens et ma tête ; parce que je ne veux pas vous laisser veuve, avec deux jeunes enfants, ma chère Pauline. Hippolyte n'est pas marié, lui, il peut faire ce qu'il veut.

— Allez, allez, vous n'avez pas plus de jugement l'un que l'autre, dit avec aigreur l'amie de Jupiter ; vous vous ferez chrétien, si bon vous semble ; mais quant à moi, mais quant à mes enfants, jamais ! jamais !

Durant cette altercation religieuse entre les deux époux, Marthe et sa fille avaient prudemment gardé le silence. En revanche les lèvres brûlantes de la grand'tante n'avaient cessé de causer avec les fronts charmants de sa petite-nièce et de son petit-neveu. Pour Valérie, elle s'était contentée d'encourager du regard son cousin, qu'elle savait être chrétien au fond du cœur, mais dont elle déplorait la faiblesse de caractère.

— Pour trancher la question, dit Marthe, en se levant, nous allons prendre de la nourriture, ces enfants ont faim ; puis nous irons tous reposer jusqu'à la nouvelle aurore : la nuit porte conseil.

Quelques jours après, une foule de peuple oisif stationnait à l'entrée du Pirée et regardait un vaisseau à trois rangs de rames qui appareillait pour Ostie. Parmi les passagers qui se disposaient à monter sur la galère romaine, on distinguait les hôtes de la

(1) Le *tribonium* était le manteau obligatoire de tous les philosophes athéniens ; il changeait de couleur selon les sectes : sa forme était toujours la même.

petite maison blanche du mont Hymette. Adrias, Pauline et leurs enfants étaient accompagnés de Marthe et de Valérie, qui avaient voulu les conduire jusqu'au vaisseau. Les promesses de souvenir s'échangeaient de part et d'autre, les mains se serraient affectueusement, les yeux roulaient des larmes jaillies du cœur. Adrias et Pauline ne songeaient plus au voyage d'Egine, que l'adresse de Marthe était parvenue à faire manquer; toutes leurs pensées, en ce moment suprême, étaient pour cette belle Grèce où ils étaient nés et à laquelle ils allaient peut-être dire un dernier adieu. Oh! comme ils eussent été heureux de pouvoir y rester! Mais la place élevée qu'Adrias occupait dans la magistrature romaine l'obligeait, sans plus tarder, à repartir pour la ville des Césars, et sa famille devait le suivre.

— Mon cher Adrias, lui dit Marthe, au moment où il allait s'embarquer, la vie n'est qu'un voyage; nous avons été créés pour le ciel. Eh bien, songez donc que vous avez une âme à sauver; ne tenez pas tant aux biens périssables de ce monde, ayez le courage d'être chrétien; et Dieu vous rendra, là-haut, au centuple ce que vous aurez sacrifié, ici-bas, pour son amour.

— Songez à vos enfants, Adrias, ajouta Valérie sur le même ton; pauvres petits, ils ont aussi une âme créée à l'image de Dieu, une âme qu'il faut arracher des mains des démons.

— Priez, priez votre Dieu qu'il me donne la force d'imiter Hippolyte, murmura l'Athénien ému jusqu'aux larmes; mais n'oubliez pas votre amie, souvenez-vous de Pauline.

— Oh! je ne l'oublierai pas! s'écria la jeune fille, en se jetant une dernière fois dans les bras de sa cousine et de la douce compagne de son enfance. Adieu, chère Pauline, adieu! Nous irons, l'an prochain, ma mère et moi, vous rendre votre visite à Rome. En attendant, l'écho du mont Hymette nous redira souvent votre nom bien-aimé.

— Quel malheur que nos croyances soient si en désaccord! soupira Pauline. Quelle fatalité que Jupiter ne soit pas pour nous

un dieu commun! Pourquoi des âmes aussi belles que les vôtres ont-elles été imbues de la folie chrétienne! C'est un mystère, que je prie le divin Phœbus-Apollon de vouloir bien m'expliquer. Mais le père des dieux est puissant, je lui sacrifierai deux génisses blanches, dès mon retour à Rome, et il aura pitié de votre extravagance involontaire, il foudroiera les impies qui vous ont trompées. Adieu, ma tante; adieu, Valérie, adieu!

— Adieu! adieu! sanglotèrent les deux femmes, en trempant, par un dernier baiser, leurs lèvres dans les grosses larmes qui ruisselaient le long des joues brûlantes et vermeilles des enfants d'Adrias.

La voix du pilote s'était fait entendre, tous les passagers étaient à bord; les matelots actifs et robustes levèrent l'ancre et s'emparèrent des rames. Puis, bientôt, fendant en cadence les flots calmes et brillants, le navire tourna sur lui-même et sortit du Pirée, aux acclamations de toute la foule.

Marthe et Valérie le suivirent des yeux, jusqu'à ce qu'il se fût perdu dans les brumes lointaines de l'horizon; alors, reprenant tristement le chemin de leur habitation déserte, elles adressèrent silencieusement à Dieu, du fond de leur cœur, une fervente prière pour l'heureux voyage de ceux dont elles désiraient tant la conversion.

II.

Dégoûté du monde et de ses vains plaisirs, Hippolyte, qui avait reçu de ses ancêtres le titre de *civis romanus*, coulait une vie solitaire au milieu des souterrains de la nouvelle Rome que les chrétiens creusaient, chaque jour, sous la Rome païenne, dont ils minaient ainsi sourdement les remparts (1). Frère de Pauline et ami d'enfance d'Adrias, il avait passé sa jeunesse dans le Lycée et l'Université d'Athènes, où, à force de fréquenter les

(1) Valerio et Acilio consulibus, Hippolytus, civis romanus, christianus vitam solitariam agebat in cryptis. (Baronius, *Ann. Eccles.*, t. II, p. 535.)

sophistes qui y abondaient à cette époque, il avait fini par comprendre tout le vide et toute l'absurdité des fables grossières du paganisme. Comme son cœur était grand et qu'au milieu de l'effrayante corruption qui dissolvait alors la société romaine, amollie par les richesses et énervée par la débauche, il ne trouvait rien qui fût digne de l'occuper et de le remplir, il se tourna naturellement vers le christianisme dont les dogmes et la morale extraordinaires renfermaient un germe de vie, destiné à régénérer le vieux monde caduc qui s'était lui-même cousu d'avance dans son propre linceul. Son esprit droit avait de suite compris ce mode sublime du renouvellement de la société par la charité mutuelle, de la réhabilitation de l'humanité par la foi, l'espérance et l'amour. Ce fut donc avec joie qu'il échangea le *tribonium* du philosophe pour le manteau du solitaire chrétien, et que, laissant de côté les folies sophistiques qui desséchaient l'âme, il embrassa avec ardeur la sainte démence de la croix qui, rajeunissant son cœur, lui fit goûter les ineffables voluptés d'un amour inconnu et mystérieux, lui fit sentir la douce chaleur d'une flamme qui, descendant du ciel, tendait sans cesse à y remonter. L'Evangile devint bientôt son étude favorite; il s'en nourrit avec avidité, car son âme affamée ne pouvait se rassasier de la parole divine. Instruit des traditions apostoliques par le pape Etienne qui l'avait baptisé et avec lequel il entretenait les rapports fréquents d'une sainte amitié, Hippolyte voyait accourir vers lui un grand nombre de gentils, désireux d'apprendre de sa bouche les secrets de la doctrine évangélique. Le pieux et savant ermite leur expliquait les choses de Dieu avec tant de clarté, d'éloquence et de conviction, que la plupart, confessant le nom de Jésus-Christ, demandaient à recevoir le baptême. Alors Hippolyte, les conduisant aux pieds de l'évêque de Rome, priait celui-ci de vouloir bien les admettre dans l'Eglise de Dieu, dont il était le premier pasteur (1).

(1) Ad quem, ob apostolicam eruditionem, quamplures confluebant

Adrias venait rarement voir son beau-frère, à cause de Pauline qui était fâchée contre lui ; mais il lui envoyait souvent ses enfants, qui lui apportaient toujours quelques vivres dans une corbeille. Hippolyte profitait de cette occasion pour leur parler de Jésus-Christ, et leur cœur pur recevait docilement les précieux germes de la foi. D'ailleurs, le temps qu'ils avaient passé en Grèce, auprès de Marthe et de Valérie, n'avait pas été perdu : les deux chrétiennes avaient labouré silencieusement, et réchauffé de leurs baisers cette terre vierge dans laquelle l'homme de Dieu jetait les semences fécondes de la vie éternelle.

Cependant des espions avaient rapporté à Mummius, préfet de Rome (1), qu'un nombreux concours de citoyens romains se faisait fréquemment dans un arénaire de la voie Appienne, situé à dix minutes environ des murailles de la ville ; et que là un certain Hippolyte leur enseignait la foi chrétienne et les initiait à ses mystères. Le préfet en avertit Valérien, qui, livré au culte infâme de la magie, s'occupait, au fond de son palais, à immoler au démon des victimes humaines, et à chercher l'avenir dans les entrailles fumantes des enfants égorgés par ses mains impériales (2). Irrité à cette nouvelle, le cruel tyran, qui à l'instigation d'un mage égyptien avait déjà signé un édit de persécution contre les chrétiens, ordonne que, dans quelques jours, au moment où les fidèles s'y attendront le moins, on environne la crypte où se tenaient ces réunions prohibées, et qu'on livre au glaive du bourreau tous ceux qui y seront trouvés.

Adrias, que ses fonctions avaient appelé, ce jour-là, auprès de

Gentilium, qui, dantes nomen Christo, baptizabantur. Veniebat frequenter idem Hippolytus ad pedes Stephani episcopi, ducens secum conversos christianos, ut baptizarentur. (Baron., *Ann.*, t. II, p. 535.)

(1) Cumque id crebrius fieret, delatores ad Mummium, urbis præfectum, deferunt : is detulit Valeriano imperatori. (*Ibidem.*)

(2) Adeo est depravatus, ut ad magiam humanas victimas immolaret, visceraque scrutaretur infantium. (*Ibid.*, p. 534.)

l'empereur, envoie de suite ses enfants à l'arénaire, pour avertir leur oncle des ordres sanglants que vient de donner le féroce César. Hippolyte, aussitôt, fait part de ce message au saint pape Etienne, qui, sans perdre un instant, convoque la multitude des chrétiens, et commence à les exhorter au courage, à la patience et au zèle de Dieu (1). Le vénérable pontife, entre autres choses, leur dit ces mots :

— « Mes fils bien-aimés, écoutez-moi qui ne suis qu'un pauvre « pécheur. Tandis que nous en avons encore le temps, faisons « du bien aux autres et à nous-mêmes. Je vous avertis d'abord « que chacun de nous doit porter sa croix et suivre courageuse- « ment Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a daigné nous dire : — « Si le grain de blé ne meurt pas après qu'on l'a jeté en terre, « il reste seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de « fruit. Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui l'aura per- « due pour moi la retrouvera dans l'éternité (2). — Je vous « prie donc tous d'être remplis de sollicitude, non-seulement « pour vous, mais encore pour les vôtres. Ainsi, parmi vous, si « quelqu'un a un ami ou un parent encore païen, qu'il se hâte « de me l'amener afin que je le baptise. »

Alors Hippolyte, se jetant aux pieds du bienheureux Etienne, lui dit :

— « Bon père, j'ai un neveu et une nièce que j'ai déjà nourris « du pain de la parole, mais ils n'ont pas encore été régénérés « dans les eaux du baptême. Le garçon a dix ans et la jeune fille « en a treize. Leur mère, nommée Pauline, est idolâtre, ainsi « que leur père qui s'appelle Adrias. Celui-ci me les envoie quel- « quefois ; ils sont même venus ce matin (3). »

(1) Id cum rescisset Hippolytus, retulit S. Stephano episcopo. Tunc beatus Stephanus, collecta multitudine christianorum, cœpit monitionibus sanctis et eruditionibus Scripturarum omnes imbuere. (Baron., *Ann.*, t. II, p. 534.)

(2) S. Jean, ch. XII, v. 24 et 25.

(3) Tunc Hippolytus misit se ad pedes beati Stephani episcopi, dicens :

Etienne lui conseilla de les retenir près de lui lorsqu'il les lui enverrait de nouveau, afin que, les parents venant eux-mêmes pour les chercher, il eût l'occasion de les exhorter tous ensemble (1).

Deux jours après, Adrias, inquiet du sort de son beau-frère, renvoya ses enfants à la crypte pour savoir de ses nouvelles, et lui porter en même temps quelque nourriture (2).

Chemin faisant, le petit garçon disait à sa sœur qui, étant la plus grande, portait sur sa tête la corbeille d'osier où Adrias avait, à l'insu de sa femme, mis des gâteaux et des fruits :

— Douce sœur, pourquoi donc notre mère n'aime-t-elle pas notre oncle Hippolyte? Pourtant il est si bon! Il parle si bien des anges qui volent, là-haut, dans le ciel bleu!

— Notre mère ne l'aime pas, répondit la jeune fille, parce qu'il est chrétien.

— Raison de plus pour le chérir davantage, répéta l'enfant, parce que les chrétiens sont si bons, si doux, si aimables! Tiens, te rappelles-tu notre tante Marthe et notre cousine Valérie, que nous avons été voir, l'an dernier, à Athènes? Comme elles nous aimaient! comme elles nous caressaient! Elles sont chrétiennes, celles-là! Moi, quand je serai grand, je veux être chrétien comme mon oncle Hippolyte.

— Et moi, plus tard, je serai chrétienne, comme ma cousine Valérie.

Pater bone, rogo te, habeo nepotem meum, et germanam ejus, adhuc gentiles, quos enutrivi; est autem hic parvulus annorum plus minus decem, puella autem annorum tredecim : horum mater Paulina dicta, et ipsa gentilis; pater itidem nomine Adrias, qui aliquando prædictos ad me mittit. (Baronius, *Ann.*, t. II, p. 535.)

(1) Beatus Stephanus ei suasit ut, cum iterum mitteret, eos retineret : ut ea occasione etiam parentes veniant, quos simul hortetur. (*Ibidem.*)

(2) Transacto biduo, prædicti pueri venerunt ad Hippolytum, cibaria quædam ferentes. (*Ibidem.*)

— Moi, j'aimerai tant mon père, que je le forcerai, par ma tendresse, à se faire aussi chrétien.

— Moi, je serai si sage, si docile, si caressante, que j'amènerai ma mère, par ma patience et ma douceur, à la connaissance du vrai Dieu.

— Quel bonheur de recevoir le baptême !

— Quelle grâce de mourir après l'avoir reçu !

— Tu n'as donc point peur de la mort ? objecta l'enfant.

— Est-ce que les chrétiens craignent la hache d'un bourreau ?

— C'est vrai, ils la méprisent, dit mon oncle ; mais toi, tu n'es pas encore chrétienne !

— Hélas ! non, soupira la jeune fille.

— Il me vient une idée, poursuivit le petit garçon.

— Laquelle ?

— Si nous conjurions aujourd'hui Hippolyte de nous présenter à l'évêque de Rome, ce bon vieillard dont il nous a tant parlé !

— Eh bien ?

— Eh bien, nous nous jetterions à ses pieds, nous embrasserions ses genoux et nous lui dirions : — Père saint, nous voulons être les enfants de Dieu ; baptisez-nous !

— Tu as raison, petit frère, il faut faire cela ; d'autant plus, que l'on parle d'une nouvelle persécution prête à éclater, et qui sait si nous n'aurions pas le bonheur d'être martyrs ?

— Être martyr ! répéta le fils d'Adrias, en levant les yeux au ciel ; être martyr ! aller là-haut, régner avec les anges, quelle joie !

— Verser son sang pour Jésus-Christ qui est mort pour nous, quelle gloire !

— Si nous nous faisons chrétiens aujourd'hui, que dira notre mère, elle qui les déteste tant ?

— C'est vrai, que dira-t-elle ?

— Elle se fâchera contre nous ; mais notre père nous défendra, car il aime Jésus-Christ au fond de son cœur.

— Et puis, si nous sommes martyrs, notre sang n'obtiendra-t-il pas sa conversion ?

Tout en parlant de la sorte, ces généreux enfants étaient parvenus à quelques pas de l'entrée de la crypte, cachée au milieu d'une vigne. Avant d'y pénétrer, ils s'assirent un instant sur le bord de la route, pour essuyer la sueur dont une marche précipitée avait inondé leur gracieux visage.

On était alors au commencement des calendes de novembre (1) ; c'était environ le milieu des plus beaux jours de l'automne. Le ciel si transparent et si bleu de l'Italie resplendissait des feux du soleil de midi ; un vent doux agitait mollement les branches des cyprès et des chênes verts qui, de distance en distance, étalaient leurs frais bouquets autour des tombeaux élevés sur les bords de la voie consulaire ; les fleurs, dressant fermement leur calice sur des tiges encore pleines de séve, livraient leurs parfums à la brise qui les dispersait follement de tout côté ; les papillons, aux ailes diaprées, poursuivaient étourdiment dans l'air ces senteurs invisibles ; l'insecte bruissait sous les hautes touffes d'herbe ; l'abeille bourdonnait ; l'oiseau gazouillait ; la source murmurait ; la nature entière chantait au Créateur son hymne du jour. Au milieu de ce grand concert de la nature s'élevait, du fond du cœur des enfants d'Adrias, une voix pure et harmonieuse qui célébrait le Dieu des martyrs et qui montait au ciel sur l'aile des anges.

— Ma sœur, veux-tu que je te dise si je serai martyr ? s'écria soudain l'enfant, en cueillant une marguerite sauvage que le vent caressait à ses pieds.

— *Si nous serons*, reprit la jeune fille.

Et, imitant son frère, elle se mit à effeuiller aussi la corolle d'une fleurette. A chaque pétale blanc qui, s'échappant de

(1) Le premier jour des calendes de novembre correspond au 16 octobre.

leurs doigts délicats, volait sur le gazon, les enfants répétaient alternativement : *Je serai martyr ! je ne serai pas martyr !* Le nombre impair des pétales amena un heureux résultat ; et, à ce jeu des bergers, les petits-neveux de Marthe, l'Athénienne, gagnèrent l'espoir d'une *palme*.

Aimables enfants, votre belle âme a déjà revêtu cette robe d'innocence que vous ambitionnez tant, car vous êtes chrétiens par le *désir ;* mais patientez encore quelques jours, et vous recevrez le double baptême de l'*eau* et du *sang !* Vous sèrez trois fois chrétiens !

La jeune fille, aidée de son frère, allait replacer sa corbeille sur sa tête pour s'acheminer jusqu'à l'entrée du souterrain, quand un fossoyeur, qui connaissait ces enfants pour les avoir vus plusieurs fois avec leur oncle Hippolyte, s'emparant de son fardeau, lui dit :

— Venez, ma fille, je porterai moi-même votre corbeille jusqu'aux pieds de votre oncle ; je sais qu'il vous attend avec impatience..

— Il nous aime tant ! répondirent les deux enfants. Mais nous l'aimons bien aussi, quoique nous n'ayons pas encore le bonheur d'être baptisés.

— Vous croyez donc qu'il faut être chrétien pour aimer tendrement ? objecta en souriant le fossoyeur.

— Oui, répondit le petit garçon.

Hippolyte se trouvait sur le seuil de la catacombe. Dès qu'il aperçut les enfants, il courut à eux, les serra dans ses bras et les emmena au fond de l'arénaire, où il les retint, selon le conseil que lui avait donné le pape Etienne. Celui-ci, averti par le prêtre Eusèbe, ne tarda pas à se rendre près d'eux. Il baisa la jeune fille au front, et, prenant le garçon sur ses genoux, il le couvrit de caresses (1).

(1) Quos ille retinuit, et id nuntiavit beato Stephano episcopo, qui

— Père saint, puisque vous êtes si bon, dit naïvement le fils d'Adrias, en passant ses mains roses sur la barbe argentée de l'auguste vieillard, je vous demanderai une grande faveur, pour ma sœur et pour moi.

— Que désirez-vous, mes chers enfants? dit Etienne, qui ignorait complétement leur désir.

— Le baptême, répondit le petit garçon; car nous voulons devenir les enfants de Dieu, afin d'obtenir la couronne du martyre et la conversion de nos parents.

Etienne, étonné d'un semblable langage, se tourna du côté d'Hippolyte, qui lui dit:

— Père saint, ce désir est l'œuvre de la grâce divine. Ces deux enfants sont chrétiens de cœur depuis longtemps, et je crois qu'ils sont dignes de la faveur qu'ils sollicitent.

— Enfants, louez le Seigneur, s'écria le pontife, bénissez son nom; car il a fait en vous de grandes choses!

III.

Cependant la nuit commençait déjà à étendre ses voiles obscurs sur les murailles et les palais de la ville des Césars. C'était l'heure où chaque mère réunit autour d'elle ses enfants, pour leur donner le frugal repas du soir, avant de les conduire à leur paisible couche, couverts de ses plus doux baisers. L'épouse d'Adrias, pâle et hors d'elle-même, parcourait toutes les rues voisines de sa demeure, demandant à tous ceux qu'elle rencontrait s'ils n'avaient pas vu deux enfants égarés sans doute: une toute jeune fille et un petit garçon, ses enfants, enfin, qui l'avaient quittée le matin, et qui depuis n'étaient plus rentrés au logis. Personne ne les avait aperçus; et la pauvre mère, à chaque

veniens amplexatus est parvulos, demulcens eos. (Baronius, *Ann.*, t. II, p. 535.)

réponse négative, éprouvait un de ces brisements de cœur qui donneraient la mort sur-le-champ, si une mère pouvait mourir de douleur. Pauline, après avoir interrogé toutes les rues, tous les carrefours, toutes les maisons du voisinage, revint chez elle dans un état d'exaspération et de désespoir facile à concevoir. En franchissant le seuil de son habitation, elle se trouva en présence d'Adrias, qui revenait du Forum, où les devoirs de sa charge l'avaient retenu une partie du jour.

— Nos enfants, as-tu vu nos enfants? lui demanda-t-elle avec une voix étouffée par l'angoisse.

— Ils ne sont pas encore rentrés? dit le magistrat.

— Non, répondit Pauline. Tu sais donc où ils sont?

— Je sais où ils ont été, ce matin; c'est moi qui leur ai permis de sortir.

— N'aurais-je pas dû connaître le motif de cette absence? Il y a déjà longtemps qu'ils sortent ainsi furtivement, le matin, et qu'ils ne reviennent que vers le milieu du jour. Une mère doit savoir où vont ses enfants. Adrias, vous leur apprenez à se défier de moi; c'est affreux! c'est horrible!

— Pauline, calmez-vous: la douleur et la colère vous égarent.

— Mais où sont-ils, ces enfants? Où leur avez-vous *permis* d'aller à l'insu de leur mère?

— Je les ai envoyés porter quelques aliments à votre frère Hippolyte.

— Quoi! vous leur permettez, malgré ma défense expresse, de voir un homme que je déteste; un homme qui ne peut et ne doit leur dire que du mal de moi; un homme qui me ravit leur cœur; un homme qui me fait passer à leurs yeux pour une femme injuste; un homme enfin qui est le plus grand ennemi de nos dieux, et qui finira par les attirer à l'exécrable croyance des chrétiens, dont il est l'un des plus ardents propagateurs! Ah! je vous reconnais bien là, père sans entrailles, époux sans cœur!

— Hippolyte vous est odieux, je n'en disconviens pas, dit froidement Adrias; mais il est aussi le compagnon, l'ami de ma jeunesse, l'oncle de nos enfants, et je ne vois pas pourquoi ces innocentes créatures épouseraient vos haines injustes. Ne sont-ils pas trop jeunes pour songer au christianisme? Après tout, c'est peut-être un bonheur pour eux que d'en recevoir à présent les douces et salutaires impressions!

— Je vous le répète, s'écria Pauline au paroxysme de la fureur, Jupiter vous a privé du jugement; vous agissez en père aveugle, en père dénaturé!... Hippolyte a perdu mes enfants que vous lui avez lâchement livrés, malheureuse mère que je suis, épouse plus malheureuse encore d'avoir un mari sans intelligence!...

— Socrate n'avait pas une femme plus querelleuse, plus méchante que vous, reprit Adrias, qui sentait s'évanouir sa patience; tout cela finira mal, Pauline.

— Ce n'est pas le temps des menaces, mais bien celui de savoir ce que sont devenus ces pauvres petits, que vous n'aimez point. Où demeure-t-il votre Hippolyte, que je coure lui reprendre sa proie? Oh! que je le hais, le monstre! l'infâme!

— De grâce, madame, faites trêve à vos emportements déplacés, et souvenez-vous qu'Hippolyte, après tout, est votre frère et mon ami.

— Il n'est plus mon frère, celui qui a renié les dieux de ses pères; il ne doit plus être votre ami, celui qui me ravit l'amour de mes enfants!

— La haine et la colère vous font voir les choses tout autre qu'elles ne sont. Calmez-vous, mon amie: vos enfants ne vous ont point été ravis! Venez avec moi: nous les aurons retrouvés avant un quart d'heure.

Adrias offrit alors son bras à Pauline, qui le prit avec dépit, et se dirigea silencieusement vers la porte *Capena*, qui mit les deux

époux sur la voie Appienne. Au bout de dix minutes, ils s'arrêtèrent devant une vigne. Comme l'obscurité de la nuit rendait plus difficile le sentier qui conduisait à la crypte habitée par Hippolyte, le magistrat romain passa devant et recommanda à son épouse de le suivre pas à pas. Celle-ci, que l'indignation agitait d'une manière fébrile, obéit machinalement et arriva bientôt sur le seuil de la catacombe. Un chrétien, caché dans l'ombre, faisait sentinelle. Au bruit de leurs pas, il quitte son poste et s'avance pour reconnaître les nouveaux arrivés, à la lueur d'une petite lampe d'argile qu'il tenait à la main.

— Nous voulons voir Hippolyte, lui dit Adrias.

— Vous le connaissez ? demanda le chrétien.

— C'est mon frère, répondit l'époux de Pauline.

— Suivez-moi, murmura le concierge de la crypte.

Les deux époux s'enfoncèrent alors dans les noires galeries du funèbre souterrain. La fraîcheur autant que l'obscurité de ces lieux étranges ne tarda pas à rasseoir les esprits exaltés de l'amie de Jupiter. Pauline n'était jamais descendue dans un cimetière chrétien. Ces longues rangées de tombeaux, superposés les uns aux autres ; ces sombres carrefours de la cité des morts ; ces rues étroites qui fuyaient en zigzag de tout côté, qui se croisaient, se coupaient en tous sens ; cette lueur blafarde et incertaine de la lampe qui éclairait sa marche à travers ce dédale inconnu ; l'écho prolongé du bruit de ses pas sous les voûtes du mystérieux labyrinthe ; les caractères symboliques gravés sur les pierres oblongues des *loculi ;* les masses d'ombres épaisses qui se dressaient au-dessus et autour d'elle : tout cela l'effrayait au point de lui faire regretter d'avoir suivi Adrias, sans avoir exigé de lui des détails sur l'endroit où il la conduisait. Celui-ci d'ailleurs, inquiet de ses enfants, n'avait pas songé à l'avertir de la sainte horreur des lieux où il espérait les retrouver.

Cependant le chrétien qui leur servait de guide était parvenu sur le seuil du *cubiculum* où se trouvait Hippolyte, en

compagnie du pape Etienne, du prêtre Eusèbe, du diacre Marcel et des deux enfants.

— Voici votre frère, entrez, dit-il; quand vous voudrez sortir, je vous reconduirai à l'entrée du souterrain.

Pauline, en apercevant ses enfants, sentit se rallumer toute sa fureur, un instant calmée. Et, comme une lionne qui retrouve ses petits qu'un imprudent chasseur lui avait ravis :

— Les voilà! s'écria-t-elle, en se précipitant sur eux et en les enchaînant fortement de ses deux bras; les voilà enfin, mes enfants que l'on m'avait dérobés! Oh! maintenant je ne les relâcherai plus! Qu'on vienne à présent me les prendre! Mais pourquoi m'avez-vous quittée? ajouta-t-elle, en s'adressant à la jeune fille et à son frère, muets de crainte; pourquoi êtes-vous venus ici, sans ma permission? Pourquoi m'avez-vous désobéi? Ce n'est pas bien; Jupiter aurait pu vous punir et vous priver pour toujours des caresses de votre mère! Allons, quittons de suite ces horribles lieux et retournons à Rome; venez, j'oublierai tout.

— Mère, nous voulons être chrétiens, et nous ne sortirons pas d'ici sans avoir été baptisés, dirent les deux enfants.

— Chrétiens! chrétiens! vociféra Pauline stupéfaite, vous voulez être chrétiens! Vous ne sortirez pas d'ici! Oh! c'est ce que nous allons voir!

Puis se tournant vers son mari :

— L'entendez-vous, Adrias, ajouta-t-elle avec l'accent d'une inexprimable fureur, ils veulent être chrétiens! Et c'est vous qui les avez envoyés ici, dans cet affreux repaire d'où ils ne veulent plus sortir! Oui, voilà la manière dont vous avez formé le cœur de vos enfants à l'amour des dieux qu'ont adorés leurs pères; voilà comment vous leur avez enseigné à respecter les volontés sacrées de leur mère; voilà où ont abouti toutes ces menées clandestines qui n'avaient d'autre but que de me soustraire l'amitié de ces chères et innocentes créatures que mes flancs ont portées et que

mon sein a nourries ! Ah ! barbare que vous êtes, je vous renie pour mon époux !

— Ma fille, le chagrin vous égare, lui dit alors Etienne ; et ce chagrin est injuste. Vos enfants ont bien fait de venir trouver ici leur oncle Hippolyte, qui leur a donné une vie mille fois plus précieuse que celle qu'ils tiennent de leur père et de vous, je veux dire la vie de l'âme, la vie du cœur, la vie éternelle. Plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, vous ignorez le bonheur ineffable qui se trouve dans le service du vrai Dieu ; mais cette ignorance fatale ne vous donne pas le droit de priver vos enfants de la nourriture céleste que vous dédaignez sans la connaître. Sachez, ma fille, que tous vos prétendus dieux de l'Olympe n'existent pas, ou plutôt qu'ils sont des démons entre les mains desquels il vous serait, un jour, affreux de tomber. Le Dieu qui vous a créée à son image ne vous a mise sur la terre que pour apprendre à le connaître, à le servir et à l'aimer. Votre âme ne vous appartient pas plus que celles de vos enfants ; c'est le Seigneur Jésus qui en est le maître, puisqu'il les a rachetées au prix de son sang. Craignez donc de vous opposer à sa volonté divine, en lui refusant des cœurs qu'il réclame. Hélas ! ma fille, il sera horrible, épouvantable, le jour de la vengeance céleste ! Prenez garde de devenir volontairement la malheureuse victime des fureurs éternelles ! Vous ne savez pas ce que sont les feux de l'enfer, ces feux ardents, ces flammes dévorantes que les larmes d'un repentir tardif ne peuvent plus éteindre ! Puissiez-vous les ignorer au jour suprême qui verra s'éclipser le soleil et s'ébranler les vertus du ciel, au grand jour du jugement dernier ! Mais si notre Dieu est implacable dans ses justes colères, il est aussi magnifique dans ses récompenses. La gloire dont il couronne ses élus et ses serviteurs ne saurait se comparer à la splendeur qui environne le trône des rois de la terre.

Nulle bouche humaine ne saurait dire les délices sans nombre et les chastes voluptés de la maison du Seigneur. Là-haut, plus de

travaux, plus de douleurs, plus de larmes; c'est le plaisir sans dégoût, c'est la joie sans tristesse, c'est le bonheur sans fin! O Adrias, ô Pauline, époux qui possédez de si aimables, de si courageux enfants, quittez, quittez le culte sacrilége des idoles, et venez augmenter le nombre des adorateurs du Christ! Imitez votre frère Hippolyte qui a tout abandonné pour servir généreusement la cause du vrai Dieu (1).

— Je m'estime trop heureux d'avoir été appelé à la connaissance de l'Evangile, interrompit Hippolyte, pour ne pas chercher à propager, par tous les moyens possibles, son admirable lumière. Adrias sait bien que je crois fermement, que j'espère avec confiance et que j'aime ardemment. Quant à ma sœur Pauline, l'injustice de sa haine contre moi et contre tous les chrétiens, mes frères, ne diminue en rien la tendre affection que je lui porte. Je voudrais répandre mon sang, jusqu'à la dernière goutte, pour sauver son âme de la mort éternelle.

— Je sais quel cas une épouse vertueuse, et une mère jalouse de l'amour de ses enfants doit faire de votre hypocrite affection, s'écria Pauline. C'est vous, méchant, c'est vous, perfide, qui, par vos conseils insensés, avez, depuis longtemps, cherché à semer la discorde entre moi et mon mari; qui, par vos dangereuses caresses, avez essayé de me soustraire le cœur de mes enfants. Allez! que Jupiter vous confonde, et qu'il vous livre à toutes les horreurs d'un remords cuisant et éternel!

— J'ai trop prié, j'ai trop répandu de larmes, pour que Dieu ne vous convertisse pas, ma sœur, repartit tranquillement Hippolyte. Vos enfants lui appartiennent déjà, et votre époux ne saurait plus longtemps retarder le jour de sa régénération spirituelle.

— Comment voulez-vous que je me fasse chrétien, dit Adrias,

(1) Accurrerunt parentes, solliciti pro filiis : quos allocutus est Stephanus de horrore futuri ac tremendi judicii, et de gloria beatorum, hortans pluribus eos idola relinquere; id ipsum etiam fecit Hippolytus. (Baron., *Ann.*, t. II, p. 535.)

puisque je ne me sens pas le courage de me laisser dépouiller de mes biens, et de donner ma tête au bourreau (1)?

— Et cela ne tarderait pas, ajouta Pauline avec aigreur, car les divins Césars ne se lassent pas de poursuivre ni de frapper les impies (2). Suivez, Adrias, suivez, mon ami, les conseils pervers de votre Hippolyte! Hâtez-vous de faire confisquer le patrimoine qui doit revenir à vos enfants; aiguisez vous-même la hache qui doit les rendre orphelins! En attendant, je vais aller mettre leurs jeunes têtes à l'abri du glaive des bourreaux; j'irai les cacher bien loin, bien loin d'ici, pour qu'on ne puisse plus me les ravir!

A ces mots, Pauline, saisissant par la main ses deux enfants, qui, effrayés de la colère dont elle était transportée, n'osèrent pas lui résister, s'élança, comme une folle, hors du *cubiculum*, et prit au hasard le chemin ténébreux qui devait la reconduire à la surface du sol. Adrias la suivit avec le chrétien qui les avait introduits dans la catacombe, ne laissant qu'un bien faible espoir au pontife et à son beau-frère.

IV.

Quand il s'agit de gagner une âme à Dieu, un bon pasteur ne doit reculer devant aucune difficulté. Etienne, après le départ d'Adrias, de Pauline et de ses deux enfants, se mit en prière avec Hippolyte et, durant tout le reste de la nuit, il demanda à Dieu avec larmes le salut de cette mère idolâtre que sa grâce trouvait si rebelle. Soit qu'une vision céleste lui eût révélé l'avenir, soit qu'il crût que les paroles qu'il avait prononcées, la veille, devant Pauline avaient dû amener quelque changement dans son esprit,

(1) Quibus Adrias pater, se spoliari bonis, et cædi gladio (quæ omnia parata erant iis qui se christianos dicerent) timere se ait. (Baron., *Ann.*, t. II, p. 535.)

(2) Id ipsum inculcavit soror Hippolyti Paulina, invehens in Hippolytum, qui hæc suaderet. Erat soror Hippolyti Paulina religionem christianorum abhorrens. (*Ibidem.*)

il appela de suite le savant prêtre Eusèbe et le diacre Marcel, et les envoya vers Adrias et Pauline (1), afin de les prier de revenir à l'arénaire où était Hippolyte.

Les deux messagers du pontife se rendirent donc, en toute hâte, au palais d'Adrias. En les voyant, Pauline jeta un cri d'effroi et saisit fortement le bras de ses enfants qui, en ce moment, se trouvaient près d'elle, comme si elle eût craint qu'on n'usât de violence pour les lui enlever. Adrias reçut froidement, mais avec politesse les envoyés d'Etienne qui s'acquittèrent en peu de mots du message qui leur avait été confié. Le magistrat répondit que, pour lui, il se rendrait volontiers à l'invitation du chef des chrétiens, mais qu'il ne pouvait contraindre son épouse à l'accompagner de nouveau à la crypte. Pauline commença par dire qu'elle n'y retournerait jamais; puis, sentant peu à peu cette résolution, dictée par la haine, s'évanouir devant la curiosité, excitée par les paroles mystérieuses d'Eusèbe et de Marcel, elle finit par consentir à s'y rendre, à la condition que ces enfants resteraient au logis, sous la garde sévère de leur nourrice et d'un serviteur dévoué. Adrias donna des ordres pour qu'on ne les laissât point sortir, de la journée, et suivit, avec sa capricieuse épouse, les deux légats d'Etienne. C'était le premier pas de Pauline vers le Dieu des chrétiens qu'elle abhorrait tant, et qui, néanmoins, devait, avant deux jours, devenir son Dieu !

Qui peut, ô Seigneur, scruter les sentiers de votre grâce ? Qui peut sonder les profonds abîmes de votre infinie miséricorde ?....

Quand ils furent tous les quatre parvenus au fond de la catacombe, Eusèbe, se tournant vers les deux époux, leur dit d'une voix grave, solennelle et pleine d'autorité, qui transperça leur cœur comme un glaive :

— Le Christ Jésus vous attend, afin que vous entriez avec lui

(1) Tunc beatus Stephanus, vocans ad se virum doctissimum Eusebium presbyterum, et Marcellum diaconum, misit eos ad Adriam et Paulinam, quos in arenarium vocavit, ubi erat Hippolytus. (Baron, *Ann.*, t. II, p. 535.)

dans le royaume des cieux (1). Il veut que vous deveniez ses serviteurs, ses amis. Il vous a préparé des couronnes immortelles qui, avant peu, ceindront votre front rayonnant de gloire.

— Que me fait la gloire chimérique de votre Dieu, qu'une poignée de Juifs a ignominieusement crucifié, comme un vil esclave? objecta Pauline. La gloire de ce monde lui est mille fois préférable, puisqu'elle est plus sûre. Croyez-vous que je sois assez folle pour regarder comme une gloire la honte et les opprobres du supplice? Non, non, j'aime plus l'amitié du César et celle de Jupiter que les faveurs invisibles et les récompenses imaginaires de votre Christ (2).

— La gloire du monde passe comme la fleur de l'herbe des champs, répondit Eusèbe : un jour, quelques heures suffisent pour en ternir l'éclat, pour la flétrir et l'emporter. Mais la splendeur divine dont le Seigneur environne ses élus, et que vous ne pourrez obtenir que par la foi, accompagnée du baptême (3), celle-là ne s'obscurcit pas; elle demeure éternellement. Voyez, Pauline, tous les nombreux tombeaux entassés dans cette crypte; regardez toute cette moisson sanglante de martyrs, toutes ces gerbes de froment céleste que les mains de nos pères et les nôtres ont rangées dans ces obscurs greniers de la mort : eh bien, c'est la foi qui a peuplé d'hommes robustes, de femmes courageuses, de vierges intrépides, de vieillards et d'enfants héroïques tous ces *loculi* qui nous entourent ; c'est la foi qui leur a donné la force de vaincre le monde, et qui les a rendus dignes de mériter cette gloire éclatante et seule durable, que vous méprisez

(1) Quos advenientes hisce verbis compellat Eusebius : Expectat vos Christus, ut cum ipso introeatis in regnum cœlorum. (Baron, *Ann.*, t. II, p. 535.)

(2) Contradicente autem Paulina et objiciente gloriam hujus mundi. (*Ibidem.*)

(3) Pluribus insinuavit illis gloriam regni cœlestis, quam non essent assecuturi nisi per fidem, in qua etiam baptizarentur. (*Ibidem.*)

sans la connaître. Oh ! si vous pouviez entrevoir un faible rayon de l'auréole sacrée qui resplendit à présent autour de leur auguste front ! S'il vous était permis de contempler, un seul instant, l'éblouissante clarté dont notre Dieu les a environnés dans les cieux, vous changeriez de langage, ma sœur ; vous diriez : Je suis chrétienne ! vous vous écrieriez, dans les saints transports du ravissement et des chastes désirs : Qui me donnera, comme aux amis et aux épouses du Christ, les ailes de la colombe, afin que je prenne aussi mon vol vers les palais du Seigneur, et que je m'y repose éternellement !...

— Ce que vous dites est beau, murmura la sœur d'Hippolyte, visiblement ébranlée ; mais qui me donnera la certitude que vos paroles éloquentes ne sont pas le fruit d'un brillant rêve ?

— Des millions d'hommes et de femmes, de tout âge et de toute condition, ne se laisseraient pas égorger pour une gloire idéale, pour une espérance mensongère, repartit Eusèbe. Le christianisme n'est point une belle utopie, c'est une évidente réalité. Il y a dans notre foi un principe de vie, une séve abondante qui la fécondent et qui multiplient, chaque jour, le nombre des enfants de Dieu. Oui, sachez-le, Pauline, le sang des martyrs engendre de nouveaux martyrs ; et c'est cette vitalité même de la mort qui, chez les chrétiens, est l'une des preuves les plus frappantes de la divinité de leur religion. Ouvrez donc enfin les yeux à la lumière, ô ma sœur, et ne refusez pas plus longtemps d'obéir à la voix du Dieu miséricordieux et magnifique qui vous appelle.

— Il me faut le temps de la réflexion, répondit Pauline. L'affaire est sérieuse ; on ne change pas ainsi de religion en un jour. Nous reviendrons demain (1).

Et les deux époux se retirèrent, l'âme bouleversée et le cœur à moitié changé.

(1) Paulina autem in sequentem diem responsum distulit. (Baron, *Ann.* t. II, p. 535.)

— Nous y croyons, répondirent ensemble Adrias, Pauline et leurs deux enfants.

— Croyez-vous en Jésus-Christ, son Fils, Notre-Seigneur, qui est mort sur la croix pour nous racheter des peines de l'enfer?

— Nous y croyons.

— Croyez-vous à l'Esprit-Saint qui procède du Père et du Fils, et dont la grâce sanctifie les âmes?

— Nous y croyons.

— Croyez-vous à la rémission de tous les péchés?

— Nous y croyons.

— Croyez-vous à la résurrection de la chair?

— Nous y croyons.

— Voulez-vous être baptisés?

— Nous le voulons (1).

— Que Dieu vous entende et qu'il daigne vous admettre au nombre de ses élus, ajouta le pontife. Si vous l'aimez de tout votre cœur, il vous donnera le courage d'affronter, pour l'amour de son nom, le fer des bourreaux, et vous couronnera de la gloire de ses saints dans le ciel.

— Amen, amen! répondirent d'une seule voix les catéchumènes et les assistants.

Etienne, avant de quitter son siége, prescrivit à Adrias et à Pauline d'observer le jeûne jusqu'au soir ; puis il termina cette première cérémonie, en disant :

— Seigneur Dieu, créateur du ciel et de la terre, je vous conjure, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez envoyé dans ce monde, de dissiper entièrement les ténèbres dont la malice du serpent infernal avait enveloppé les âmes de ces pau-

(1) — Credis, ait, in Deum Patrem omnipotentem? Respondit : Credo.
— Et in Jesum Christum Dominum nostrum? Respondit : Credo.
— In remissionem omnium peccatorum? Respondit : Credo.
— Carnis resurrectionem? Respondit : Credo, Domine.
(Baron., *Ann. Eccles.*, vetus baptizandi ritus, t. II, p. 538.)

vres idolâtres, qui reviennent à vous, et de les confirmer dans leurs généreuses résolutions.

Sans perdre de temps, l'évêque se mit à les catéchiser tous, jusqu'au soir; et lorsqu'il les crut suffisamment instruits, il les conduisit sur les bords d'une source qui jaillissait au fond de la crypte. Là, puisant de l'eau, avec un vase destiné à cet usage, il la répandit, en forme de croix, sur leur tête, disant à chacun d'eux :

— Je te baptise, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Quand le baptême fut terminé, il revêtit les néophytes de la robe blanche; appela le petit garçon *Néon* et la jeune fille *Marie;* offrit pour eux tous le sacrifice; les admit au banquet eucharistique, et se retira (1).

— O mon frère, dit Pauline devenue chrétienne, en se jetant dans les bras d'Hippolyte, et en inondant ses épaules de ses larmes, ô mon frère, pardonnez-moi ! J'ai été bien injuste à votre égard, car c'est à vos prières que je dois le bonheur inconnu et la douce joie qui remplissent à présent mon âme ! Comment ai-je pu tant vous haïr, vous qui avez appris à mes enfants à connaître le vrai Dieu, vous qui leur avez montré, malgré moi, le chemin du ciel ! Ah ! que puis-je faire désormais pour expier cette haine coupable, pour recouvrer à vos yeux et à ceux de toute l'Eglise mes droits de sœur? Croyez-le, Hippolyte, ma tendresse vous rendra avec usure tout ce qu'elle vous avait soustrait. Pour faire oublier le scandale que j'ai donné aux saints de Dieu, je deviendrai leur très-humble servante. Je vivrai près de vous, dans la retraite et la pénitence; vous soutiendrez et ranimerez mon courage par vos exemples et vos conseils; vous achèverez votre œuvre, ô mon frère; vous m'accompagnerez, s'il le faut, jusque

(1) Facta autem interrogatione, indixit eis jejunium, et catechizavit omnes. et baptizavit eos in nomine Trinitatis : et, posito signaculo Christi, vocavit puerum *Neonem*, puellam *Mariam* : et obtulit pro eis sacrificium, et participati sunt omnes; et discessit beatus Stephanus. (Baronius, *Ann.*, t. II, p. 536.)

sous la hache du bourreau, jusqu'aux portes du ciel où nous entrerons ensemble, avec Adrias dont j'ai rendu parfois la vie si amère, avec nos enfants qui sont plutôt les vôtres, puisque vous les avez engendrés à la grâce!

Adrias, Néon et Marie mêlèrent leurs embrassements à ceux de Pauline; et ce dut être un spectacle bien attendrissant pour les chrétiens, bien doux pour les anges, que cette réconciliation opérée dans la sainte obscurité d'une crypte, sur le tombeau des martyrs!

— Pauline, ma sœur bien-aimée, disait Hippolyte, Adrias, mon frère chéri, Néon et Marie, mes bons petits amis, je ne suis qu'un pauvre pécheur, bien indigne de la grande faveur que Dieu me fait aujourd'hui. Bénissons le Seigneur Jésus qui a réuni ceux que Satan avait séparés. Le passé est oublié; nous avons maintenant toute une éternité pour nous aimer! Il ne manque à notre bonheur mutuel que la présence de Marthe et de Valérie.

— Ah! je vais leur écrire que je suis à présent leur sœur en Jésus-Christ, s'écria Pauline; je vais leur faire savoir les grandes choses que Dieu a opérées aujourd'hui dans nos âmes! Comme elles seront contentes d'apprendre que l'épouse d'Adrias est enfin devenue chrétienne!

— Elles viendront bientôt à Rome, dit Adrias, et nous vivrons tous ensemble, dans la paix et la charité du Christ, dans l'amour et le service des pauvres auxquels je vais distribuer tous mes biens; car je ne tiens plus aux richesses de la terre, depuis que je possède un cœur nouveau, depuis qu'un Dieu habite en moi!

— Pour nous, répétaient Néon et Marie, en couvrant alternativement de baisers les mains de leur père, de leur mère et de leur oncle; pour nous, nous serons bien sages, bien obéissants, bien pieux, afin de mériter plus tôt la couronne du martyre!

— Charmants enfants, vous ne tarderez pas à cueillir cette palme tant désirée!

A partir de ce jour, les nouveaux chrétiens commencèrent à habiter avec Hippolyte, le prêtre Eusèbe et le diacre Marcel, dans

le même arénaire, et à distribuer aux pauvres tous les biens qu'ils possédaient dans la ville (1).

Cependant le bruit de cette éclatante conversion ne tarda pas à se répandre dans Rome et à parvenir aux oreilles de l'empereur Valérien. Déjà, d'après les ordres du farouche persécuteur, une cohorte prétorienne avait essayé, mais en vain, de surprendre les chrétiens réunis, durant la nuit, dans le cimetière de la voie Appienne où se tenait Hippolyte. Les satellites du César s'étaient fourvoyés dans les ténèbres; et les fidèles, avertis à temps, avaient pu se disperser, avant leur arrivée sur le seuil de la crypte au fond de laquelle, d'ailleurs, pas un d'eux n'avait osé descendre. L'insuccès de cette entreprise nocturne avait encore envenimé davantage la haine de Valérien contre les disciples du Christ. Il ordonna aussitôt de rechercher Adrias et sa famille, promettant la moitié de leurs biens à ceux qui lui amèneraient les nouveaux convertis (2).

Alors Maxime, l'un des officiers du palais, se servit du stratagème suivant, afin de pouvoir les découvrir. Il feignit d'être chrétien et dans l'indigence; et, s'étant couvert des haillons de la misère, il se rendit sur le mont Cœlius, auprès de l'Area Carboniana, où il demeura, pour demander l'aumône. Or Adrias étant venu à passer avec les compagnons qui l'aidaient à distribuer ses biens aux pauvres, Maxime, voulant savoir s'il n'était pas celui qu'il cherchait, lui dit :

— Au nom du Christ en qui je crois, je vous prie d'avoir pitié de ma misère.

Touché de compassion, Adrias lui ordonna de le suivre. Mais comme il allait entrer dans la maison de ceux qu'il vou-

(1) Tunc iidem recenter baptizati cœpere habitare in eodem arenario cum Hippolyto, Eusebio presbytero, et Marcello diacono : bona autem quæ in urbe habebant erogavere pauperibus. (Baron., *Ann.*, t. II, p. 536).

(2) Cumque jam res vulgaretur, delataque esset ad Valerianum imperatorem, statim jussit illos inquiri, spondens eis qui eos invenirent dimidium bonorum ipsorum. (*Ibidem.*)

lait trahir, Maxime, tout à coup saisi du démon, s'écria :

— Hommes de Dieu, je suis votre dénonciateur, je suis un traître ! Je vois au-dessus de ma tête un feu ardent dont les flammes m'environnent : priez pour moi, car ce feu me dévore (1).

Aux cris affreux du démoniaque qui se roule à terre dans des convulsions horribles, Adrias et ses compagnons s'agenouillent, le visage tourné vers l'orient, et demandent à Dieu, avec larmes, la délivrance de ce malheureux. Le ciel écouta leur prière, car Maxime fut bientôt guéri. Lorsqu'ils l'aidèrent à se relever, il se mit à crier :

— Périssent les adorateurs des dieux ! je demande le baptême. Ils le conduisirent au bienheureux Etienne, qui, après l'avoir instruit, le baptisa. Et, devenu chrétien, Maxime voulut habiter près du pontife, durant quelques jours (2).

Quelque temps après, Maxime fut mandé au palais impérial ; et ne s'y étant point rendu, on annonça à Valérien qu'il s'était fait chrétien. Celui-ci entra dans une grande fureur, et envoya d'autres gens à sa maison, avec ordre de le lui amener (3). Maxime fut trouvé priant, la face prosternée contre terre ; on le saisit et on le conduisit à Valérien.

(1) Tunc Maximus Commentariensis hac usus est arte, ut eos invenire posset. Finxit se christianum esse, ac stipe egentem : et veniens in Cœlium montem ad Aream Carbonianam, mansit ibi mendicans. Cum autem transiens cum sociis Adrias eleemosynas erogaret, Maximus volens experiri an ille esset quem quæreret, ait : — Per Christum, quem credo, rogo ut faciatis misericordiam super egestatem meam. Tunc Adrias, misertus illius, jussit se illum sequi. At dum intraret domum, Maximus corripitur a dæmone, et clamavit : Viri Dei, ego divulgator sum vestri ; video super me ignem densissimum ; orate pro me, quia crucior igne. Mox illis orantibus cum lacrymis, et sternentibus se, Maximus curatus est. (Baron., *Ann.*, t. II, p. 536.)

(2) Cumque elevarent eum de terra, clamare cœpit : — Pereant deorum cultores ! ego baptismum peto. Duxerunt eum ad beatum Stephanum, qui illum erudiens, demum baptizavit ; factusque christianus habitare voluit una cum Stephano episcopo aliquot diebus. (*Ibidem.*)

(3) Post multos autem dies, requisitus Maximus Commentariensis, et

En le voyant, le César s'écria :

— L'amour de l'argent t'a donc aveuglé au point de me tromper par tes fausses promesses?

— Jusqu'à présent j'ai été aveugle, répondit Maxime, mais aujourd'hui mes yeux se sont ouverts et je vois.

— Que vois-tu ? lui demanda Valérien.

— Je vois la radieuse lumière de la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'empereur, ne contenant plus sa colère, ordonna de le précipiter dans le Tibre. Son corps fut recueilli par Eusèbe et enseveli dans le cimetière de Callixte, sur la voie Appienne, le treizième jour des calendes de février (1).

Après cette exécution, Valérien, sans perdre un seul instant, mit soixante-dix soldats à la recherche d'Eusèbe, d'Hippolyte, d'Adrias, de Pauline et de ses enfants. Ils furent enfin saisis et conduits, chargés de chaînes au Forum de Trajan (2).

Le diacre Marcel avait été oublié ; il courut vers l'empereur et se mit à lui reprocher d'avoir arrêté et enchaîné, comme de vils criminels, les amis de la vérité.

Alors le juge Secundianus, qui se trouvait près du César, lui dit :

— Celui-ci est chrétien comme les autres. Il faut également l'emprisonner.

non inventus, nunciatur Valeriano ipsum factum esse christianum : qui, missis aliis in domum ejus, invenerunt eum prostratum orantem ; tenentesque duxerunt ad Valerianum. Cui ille : — Sic, inquit, cœcatus es pecuniis, ut promissionibus tuis me falleres? At Maximus : — Hactenus, inquit, cœcus fui ; modo illuminatus video. — Quo lumine? inquit ille. Respondit Maximus : — In fide Domini nostri Jesu Christi. (Baron., *Ann.* t. II, p. 536.)

(1) Tunc iratus Valerianus jussit eum præcipitari per pontem. Postea autem corpus inventum Eusebius sepelivit in cœmeterio Callisti, via Appia, decimo tertio kalendas februarias. (*Ibidem.*)

(2) Post hæc Valerianus, magna adhibita diligentia, misit septuaginta milites : qui inventos Eusebium, Adriam, Hippolytum, Paulinam et filios, tentosque adduxerunt ad Forum Trajanum. (*Ibidem.*)

Le diacre Marcel fut donc arrêté et réuni aux autres confesseurs (1).

Maintenant que les victimes sont au complet, les juges et les bourreaux vont commencer leur barbare et sanglant office.

Réjouissez-vous, glorieux témoins du Christ, car les anges du Seigneur vous ont déjà préparé les palmes du martyre ; ils vous attendent avec de brillantes couronnes, près des portes de la Jérusalem céleste où ils vont vous introduire, au milieu des chants de l'allégresse et du triomphe !

V.

Secundianus est assis sur son tribunal; on introduit le prêtre Eusèbe; le juge l'interroge en ces termes (2) :

— N'es-tu pas celui qui trouble la ville? Déclare ton nom.

Eusèbe répond :

— Je m'appelle Eusèbe. Je suis prêtre.

Alors le juge ordonne de le mettre à part et d'introduire Adrias.

Quand celui-ci fut entré, Secundianus lui dit :

— Quel est ton nom?

L'époux de Pauline répondit :

— Je me nomme Adrias; tu me demandes ce que tu connais bien.

Le juge lui dit :

(1) Marcellus vero diaconus occurrens exprobravit Valeriano, quod amici veritatis ab illo jussi sint teneri. Tunc Secundianus rogatus dixit : — Hic est christianus, sicut et isti. (Baron., *Ann.*, t. II, p. 536.)

(2) Intromissus primum Eusebius presbyter interrogavit eum judex : — Tu es qui conturbas urbem? Tamen declara nomen tuum. Tum ipse : — Eusebius dicor et presbyter. Tunc judex præcepit eum segregari, et intromitti Adriam : qui ingressus, rogatus de nomine suo, dixit : — Adrias... Tunc judex, ex quo, inquit, jure tibi abundantia divitiarum et pecuniarum affluentia, ut seducas populum? Respondit Adrias : — In nomine Domini mei Jesu Christi, de labore parentum meorum. (*Ibidem.*)

— De quel droit possèdes-tu tant de richesses, et pourquoi te sers-tu de ta fortune pour séduire le peuple?

Adrias répondit :

— C'est le travail de mes parents qui m'a mis en possession de tous ces biens, et je les distribue au nom de mon Seigneur Jésus-Christ.

Le juge dit :

— Si tes parents t'ont laissé un si bel héritage, tu dois en bien user, et non l'employer à corrompre les autres.

Adrias dit :

— Je le consacre à mon utilité personnelle et à celle de mes enfants; je m'en sers noblement, sans en rien détourner au profit de l'avarice.

Le juge dit :

— As-tu des fils ou une épouse?

Adrias répondit :

— Ils ont été chargés de chaînes en même temps que moi.

Le juge dit :

— Qu'on les introduise (1)!

Pauline est introduite devant Secundianus, avec ses enfants, Néon et Marie. Hippolyte et le diacre Marcel les suivent. Le juge dit :

— C'est là ton épouse, ce sont là tes enfants?

Adrias répondit :

— Ce sont eux.

Le juge dit :

— Les deux autres, qui sont-ils?

Adrias dit :

— L'un est le bienheureux Marcel, diacre; l'autre est mon frère, un grand serviteur de Dieu.

(1) Judex dixit : — Ergo si parentum tibi hæreditates relictæ sunt, tu ipsis utere; et non ad subversionem aliorum uti debes. Adrias dixit : — Ad meam et filiorum meorum utilitatem expendo, integre et sine fraude utor. Judex dixit : — Habes filios vel conjugem? Respondit : — Hi sunt mecum catenati. Judex ait : — Introducantur. (Baron., *Ann.*, t. II, p. 336.)

Alors le juge, se tournant vers eux, dit :

— Répondez vous-mêmes ; comment vous appelez-vous?

Marcel répondit :

— Je m'appelle Marcel, diacre.

Le juge dit à Hippolyte :

— Toi aussi, dis ton nom.

Hippolyte dit :

— Je me nomme Hippolyte, le serviteur des serviteurs du Christ (1).

Alors le juge ordonna que l'on fît sortir Pauline et ses enfants et qu'on les mît à part.

Puis, s'adressant à Adrias, il dit :

— Divulgue l'endroit où sont cachés tes trésors ; et sacrifie avec ceux qui t'accompagnent, si tu veux vivre ; autrement vous rendrez bientôt le dernier soupir, vous perdrez la vie.

Hippolyte répondit :

— Nous avons trouvé la vérité, en fermant l'oreille aux vains conseils de la prudence humaine.

Le juge dit :

— Pourquoi vous êtes-vous rendus sourds à la voix de la sagesse?

Hippolyte répondit :

— Afin d'abandonner le culte insensé des idoles et de trouver le Seigneur du ciel, de la terre et de la mer, Jésus-Christ, Fils de Dieu, dans lequel nous croyons.

Alors le juge ordonna de les conduire tous dans la prison pu-

(1) Introducta est intra velum Paulina cum filiis Neone et Maria. Sequebantur eos Marcellus diaconus et Hippolytus. Judex dixit : — Ista est conjux tua, et hi filii tui? Respondit Adrias : — Hi sunt. Judex dixit : — Hi duo qui sunt? — Iste beatus Marcellus diaconus, hic autem frater meus, servus Christi singularis. Tunc judex ad illos conversus dixit : — Dicite ex ore vestro quo nomine vocamini. Respondit Marcellus : — Dicor Marcellus diaconus. Judex dixit ad Hippolytum : — Dic tu nomen tuum. Hippolytus dixit : — Hippolytus, servorum servus Christi. (Baron., *Ann.*, t. II, p. 536.)

blique, mais de ne pas les séparer. On les renferma dans le cachot de Mamertinus (1).

Trois jours après, Secundianus, s'étant adjoint le juge Probus, fit dresser son tribunal au milieu de la place publique, et ordonna aux bourreaux d'y apporter tous leurs divers genres d'instruments de torture. Adrias fut introduit le premier. On le questionna de nouveau sur ses trésors; ne pouvant découvrir où ils étaient, le juge fit allumer un trépied devant la statue de Pallas, et ordonna d'amener tous les prisonniers, afin qu'ils offrissent de l'encens à la déesse. Mais ceux-ci, au lieu de sacrifier, crachèrent sur l'idole, en se moquant du juge. Secundianus alors les fit dépouiller de leurs vêtements et étendre nus sur des chevalets, où les bourreaux se mirent en devoir de leur rompre les os à coups de bâtons (2).

Au milieu de leurs atroces souffrances, les saints martyrs chantaient les louanges de Dieu. Pauline se distinguait, entre eux tous, par la sérénité de son visage et la force d'âme qu'elle déployait dans les tortures. Ses enfants étaient étendus près d'elle et imitaient son courage héroïque.

— Vous voilà donc parvenus au but de vos désirs, leur disait-elle; soyez forts, mes enfants; l'épreuve est passagère et la récompense éternelle! Priez le Christ, il vous aidera à vaincre!

(1) Tunc judex jussit Paulinam et filios segregari, et dixit ad Adriam : — Divulga thesauros; et cum iis quibus intromissus es, sacrificate, et vivite; alias citius exhalabitis animam, amittendo vitam vestram. Respondit Hippolytus : — Nos amisimus vana consilia, et invenimus veritatem. Dixit judex : — Quæ consensio fuit amissionis? Respondit : — Ut projiceremus vana idola, et inveniremus Dominum cœli, terræ, et maris abyssi, Christum Filium Dei, quem credimus. Tunc jussit judex omnes in custodia publica poni, et non separari : ductique sunt in custodiam Mamertini. (Baron., *Ann.*, t. II, p. 537.)

(2) Post triduum, adhibito in consilium Secundiano et Probo, sibi tribunal parari fecit, ibique omnia genera tormentorum afferri. Et introducto Adria, iterum quæstio habita est de pecuniis. Et non inventis, ara jussa est incendi ante Palladem : jussitque eos thus offerre. Qui omnes expuentes, judicem deridebant. Tunc jussi spoliari, nudi extensi, fustibus cædebantur. (*Ibidem.*)

Irrités de sa constance et de sa joie, les bourreaux la frappèrent si fort, qu'elle expira sous leurs coups (1).

—Heureuse mère, dit Marie, c'est elle qui est partie la première!

— Elle est allée nous ouvrir la porte des cieux, soupira Néon ; elle fait ce que j'aurais voulu faire.

— Nous irons bientôt la rejoindre, dit Hippolyte ; ayons tous bon courage, mes amis ; nos couronnes sont prêtes, nous n'avons plus qu'à étendre la main pour les saisir.

Le juge, voyant que Pauline était morte, condamna Eusèbe et Marcel à être décapités. On les conduisit à la *Petra Scelerata*, située dans le voisinage de l'amphithéâtre, et ils y eurent la tête tranchée, le treizième jour des calendes de novembre. Leurs corps furent abandonnés à la dent des chiens. Celui de Pauline fut jeté sur la voie publique. Un diacre, nommé Hippolyte, recueillit, pendant la nuit, ces saintes reliques et les ensevelit sur la voie Appienne, à un mille de Rome, dans l'arénaire où ils avaient coutume de se réunir pour prier (2).

Secundianus ensuite fit venir, dans sa maison, Adrias, ses enfants et Hippolyte, et leur demanda encore avec instance ce qu'ils avaient fait de leur argent.

Ceux-ci répondirent :

— Ce que nous possédions, nous l'avons donné aux pauvres : nos trésors sont nos âmes, que nous ne voulons point perdre. Fais ce qui t'est commandé.

Alors, Secundianus ordonna à ses licteurs de torturer les enfants, qui s'étendirent eux-mêmes et avec joie sur le chevalet.

(1) Tunc beata Paulina, cùm acriùs cæderetur, reddidit Deo spiritum. (Baron, *Ann.*, t, II, p. 537.)

(2) Hoc videns judex, sententiam capitis dixit in Eusæbium et Marcellum : qui ducti sunt ad Petram Sceleratam, juxtà amphitheatrum, ibidem decollati sunt, decimo tertio kalendas novembris. Corpora illorum relicta sunt canibus; corpus Paulinæ foras jactatum est : quæ cuncta alius Hippolytus, diaconus, collegit et sepelivit viâ Appiâ, milliario ab urbe, in arenario ubi frequenter conveniebant. (*Ibidem.*)

Adrias, voyant leur courage, leur dit avec une voix, émue plutôt par la tendresse que par la crainte :

— Soyez constants, mes chers enfants, et persévérez jusqu'à la fin dans la confession de Jésus-Christ. Souvenez-vous que votre mère est au ciel, et que nous devons aller l'y rejoindre !

Tandis qu'on les frappait cruellement et que les ongles de fer mettaient leur chair sanglante en lambeaux, les deux innocentes créatures souriaient et disaient :

— Christ Seigneur, aidez-nous (1).

Quand le juge les vit sur le point d'expirer, il les fit détacher et ordonna à ses bourreaux de tourmenter Adrias et Hippolyte à leur place. On leur brûla les côtés avec des lampes ardentes. Hippolyte disait à Secundianus :

— Fais ce que tu dois faire; achève ton ouvrage.

Le juge leur dit :

— Sacrifiez, donnez votre consentement en disant : *Nous sacrifions !*

Mais les bienheureux martyrs répondaient :

— Tes tortures sont des mets délicieux; tes chevalets sont des lits de roses !

Comme ils avaient épuisé la rage du tyran, Secundianus dit :

— Qu'on les ôte du chevalet et qu'on les conduise à la *Petra Scelerata*, sur laquelle les deux enfants seront tués en présence de leur père.

Les bourreaux obéirent. Néon et Marie furent menés à la pierre de l'infamie et égorgés, comme deux tendres agneaux, sous les yeux d'Adrias qui ne versa pas une larme. Pourquoi eût-il pleuré?

(1) Secundianus post hæc suscepit Adriam et filios suos in domum suam cum Hippolyto, sollicite perquirens de pecunia. Responderunt illi : — Quod habuimus, in pauperes expendimus : thesauri nostri animæ nostræ sunt, quas perdere nullatenus volumus : fac quod tibi præceptum est. Tunc Secundianus fecit torqueri filios. Ad quos pater inquit : — Constantes estote, filii. Qui dum cæderentur, dicebant tantum : — *Christe, adjuva nos !* (Baron., *Ann.*, t. II, p. 537.)

Tout ce qu'il aimait le plus sur la terre venait de le précéder au ciel! Les corps des deux jeunes et intrépides martyrs furent recueillis furtivement par les fidèles, et ensevelis, le sixième jour des calendes de novembre, dans l'arénaire de la voie Appienne, qui, pour ainsi dire, avait été leur berceau (1).

Secundianus raconta à Valérien tout ce qui s'était passé, et, huit jours après, il fit de nouveau dresser son tribunal dans le cirque de Flaminius. On lui amena Hippolyte et Adrias, chargés de chaînes et précédés d'un héraut qui criait :

— Voici les sacriléges, voici les sacriléges qui troublent la ville!

Et lorsqu'ils furent introduits en sa présence, le juge les interrogea de nouveau sur leur argent, disant :

—Livrez l'argent dont vous vous servez pour séduire le peuple.

Adrias répondit :

— Nous prêchons le Christ, qui a daigné nous délivrer de l'erreur; nous ne tuons pas les hommes, mais nous donnons la vie à leurs âmes.

Secundianus, voyant qu'il ne gagnait rien, ordonna qu'on leur frappât très-longtemps les mâchoires à coups de verges plombées, tandis qu'un héraut leur dirait à haute voix :

— Sacrifiez aux dieux; brûlez de l'encens en leur honneur!

Car Secundianus avait fait apporter là un trépied et de l'encens (2).

(1) Post hæc præcepit subjici tormentis Adriam et Hippolytum : eosque lampadibus præcepit inuri lateribus. Hippolytus dicebat : — Fac quod facis. Secundianus dixit : — Sacrificate, consensum præbete, dicentes : *Facimus*. Ille dicebat : — Ecce epulæ sine corruptione. Cumque multa passi essent, dixit Secundianus : — Cito leventur e terra, et ducantur ad Petram Sceleratam Neon filius et Maria soror, et necentur in conspectu parentis. Quo ducti, gladio cæsi sunt, jactataque ibi sunt corpora eorum. Quæ collecta a fidelibus, sepulta postea sunt in arenario eodem ubi consueverant convenire, via Appia, milliario ab urbe, sexto calendas novembris. (Baron., *Ann.*, t. II, p. 539.)

(2) Secundianus autem cum omnia renunciasset Valeriano, post dies

Hippolyte, la bouche toute pleine de sang, criait :

— Misérable, achève ton œuvre ; dépêche-toi !

Alors le juge, ayant commandé aux bourreaux de frapper moins fort leurs victimes, dit aux martyrs :

— Il est temps de songer à vous-mêmes ; voici que j'ai pitié de votre folie.

Ils répondirent :

— Nous sommes prêts à supporter tous les tourments ; mais nous ne ferons jamais ce que tu nous commandes, et nous n'obéirons pas davantage au César.

Secundianus rapporta la chose à Valérien, qui ordonna de les achever aussitôt, en présence du peuple (1).

Le juge alors les fit conduire près du *pont d'Antonin*, et ordonna de recommencer à les frapper avec des verges plombées, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu le dernier soupir. Ce fut au milieu des atroces douleurs de cette cruelle flagellation que l'âme des bienheureux martyrs émigra vers le Seigneur.

Leurs corps, abandonnés près de l'île *Lycaonia*, furent, à la faveur des ténèbres, enlevés par le diacre Hippolyte, qui, le v

octo jussit parari sibi tribunal in circo Flaminio, atque adduci ad se Hippolytum et Adriam vinctos catenis, et voce præconis clamari : — Isti sunt sacrilegi ; isti sunt sacrilegi, qui evertunt urbem ! Et cum introducti fuissent, judex de pecuniis rursus habuit questionem, dicens : —Date pecunias, per quas vulgus ducebatis in errorem. Respondit Adrias : — Nos Christum prædicamus, qui nos de errore dignatus est liberare, non ut homines occidamus, sed vivificemus. Cum videret Secundianus se nihil proficere, jussit maxillas eorum plumbatis diutissime cædi, ac sub voce præconis dici : — Sacrificate diis, thura incendentes. Tripodem enim cum thure illuc fecerat Secundianus portari. (Baron., *Ann.*, t. II, p. 537.)

(1) Hippolytus cruentatus clamabat : — Fac, miser, quod facis, noli cessare. Tunc Secundianus cædentibus parci jussit, dixitque ad eos : — Jam consulite vobis ipsis : ecce parco stultitiæ vestræ. Responderunt illi : — Nos parati sumus omnia tormenta sustinere ; et quod tu vel princeps jubet facturi non sumus. Retulit Secundianus ad Valerianum : qui eos jussit consumi citius in conspectu populi. (*Ibidem.*)

des ides de décembre, les inhuma à côté de ceux des saints Eusèbe et Marcel, dans la crypte où reposaient déjà Pauline et ses enfants (1).

VI.

Neuf mois après le glorieux martyre d'Hippolyte, d'Adrias, de Pauline et de leurs courageux enfants, deux humbles voyageuses entraient à Rome par la porte *Trigemina*, la même qui avait livré passage aux trois Horaces se rendant au combat. Ces deux femmes, malgré la sévère simplicité de leur costume et la douce modestie de leurs regards, laissaient néanmoins deviner, par le port majestueux de leur personne autant que par les traits distingués de leur visage, la noblesse et l'antiquité de leur race. Il y avait entre elles une assez grande différence d'âge pour que l'une parût être la mère de l'autre. Elles ne parlaient point la langue latine, leur idiome était celui de l'Attique. En effet, elles arrivaient d'Athènes et avaient débarqué à Ostie, avec quelques serviteurs qui devaient les rejoindre à Rome, où un gîte hospitalier les attendait sous le toit de l'amitié.

— Nous sommes enfin arrivées, bonne mère, dit la plus jeune à sa compagne en franchissant le seuil de la capitale du monde; bénissons Dieu, car notre voyage a été heureux!

— Il s'agit maintenant de trouver la maison qu'habitent nos parents, murmura la plus âgée; Rome est grande, nous en ignorons les rues nombreuses; et ce n'est pas chose facile que de trouver un palais au milieu de cette immense cité, vingt fois plus grande qu'Athènes, surtout lorsqu'on parle une langue étrangère.

(1) Tunc Secundianus præcepit eos adduci ad pontem Antonini, et plumbatis cædi diutissime usque ad consummationem eorum : cumque diutius cæderentur, emiserunt spiritum. Et relicta sunt corpora eodem loco, juxta insulam Lycaoniam. Noctu venit Hippolytus, diaconus Romanæ Ecclesiæ, atque sublata corpora, via Appia, milliario ab urbe, in arenario juxta corpora sanctorum sepelivit, quinto idus decembris. (Baronius, *Ann.*, t. II, p. 537.)

— C'est vrai, douce mère; mais beaucoup de Romains comprennent le grec. Tenez, voici quelqu'un qui s'avance de notre côté, et qui me semble être un homme lettré; interrogeons-le.

— Il est chrétien, ma fille, ajouta la mère; vois le divin poisson, brodé sur le pan de son manteau ! Je suis toute heureuse de cette bonne rencontre.

Abordant aussitôt l'inconnu avec une entière confiance :

— Salut, mon frère, lui dirent en grec les deux étrangères; que la paix de Jésus-Christ soit avec vous !

— Et avec votre esprit ! répondit le Romain dans la même langue.

— Nous sommes Athéniennes, reprirent les voyageuses, et nous venons à Rome, où nous avons des parents; mais nous ignorons les rues de cette vaste ville.

— Comment se nomment vos parents ? demanda le chrétien.

— Ceux chez lesquels nous allons sont païens, peut-être ne les connaissez-vous pas; néanmoins, nous en possédons un autre qui a embrassé la foi du Christ, depuis plusieurs années, et qui est l'ami de l'évêque Etienne. Il s'appelle Hippolyte.

— Hippolyte ! répéta le Romain étonné; je porte ce nom, et je suis le diacre du pontife dont vous parlez.

— Vous n'êtes pourtant pas mon neveu, dit Marthe.

— Ni mon cousin, dit Valérie.

— Il y avait un autre Hippolyte qui habitait dans un arénaire de la voie Appienne, poursuivit le diacre; il était en effet l'ami de notre saint pape Etienne; mais il a été martyrisé, il y a environ neuf mois, avec le prêtre Eusèbe, le diacre Marcel, le seigneur Adrias, la matrone Pauline, son épouse, et leurs deux enfants, Néon et Marie; c'est moi qui leur ai donné à tous la sépulture.

— Que dites-vous ! s'écrièrent les deux femmes, en levant les yeux et les mains vers le ciel. Quoi ! Adrias et Pauline auraient eu le bonheur de remporter la palme du martyre ! Quoi ! ils seraient déjà partis pour le ciel avec leurs enfants ! Oh ! soyez béni,

Dieu de toute consolation, soyez béni à jamais! Vous avez racheté et sauvé ces âmes qui nous étaient si chères; maintenant vos deux humbles servantes peuvent mourir en paix!

Et les deux femmes, versant des larmes de joie, dirent au diacre:

— Nous n'avons pas besoin de pénétrer plus avant dans Rome; conduisez-nous, mon frère, conduisez-nous au lieu où vous les avez enterrés; nous y passerons le reste de nos jours dans les veilles et la prière.

Le diacre Hippolyte conduisit ces pieuses femmes à l'arénaire de la voie Appienne, où reposait la famille de martyrs égorgée par le cruel Secundianus. Elles y demeurèrent *treize ans*, priant nuit et jour sur le tombeau de ceux qu'elles avaient tant aimés. Ce fut dans cette crypte obscure que la mort vint les trouver; elles rendirent en paix leur âme à Dieu, et leur corps obtint un *bisomum* près de celui qui renfermait les dépouilles sacrées d'Adrias et de Pauline (1).

Touchant exemple de l'amitié chrétienne, qui laisse bien loin derrière lui l'attachement d'Agrippine pour Germanicus, et celui d'Artémise et d'Arria pour leurs époux!

Pour aimer véritablement, il faut être chrétien, il faut être catholique!

(1) Post menses novem Romam venit femina Martha nomine, Græca genere, una cum filia Valeria, ambæ christianæ, Adriæ et Paulinæ consanguineæ: cumque eos quærerent, nec invenirent, audientes eos martyrio coronatos esse, gavisæ sunt vehementer. Et inquirentes de corporibus illorum, cùm invenissent, ibidem diebus ac noctibus vigilantes, in orationibus permanserunt usque ad annos tredecim, reddentes in pace spiritum Deo. Sepultæ ibidem sunt, quarto idus decembris, in honorem Christi Jesu Domini nostri qui vivit et regnat in sæcula sæculorum. Amen. (Baron., *Ann.*, t. II, p. 537.)

LISTE DES PAPES DES CATACOMBES.

I.

An 41. — SAINT PIERRE vient à Rome; il y gouverne l'Église durant 25 ans, 2 mois, 7 jours. — Il est martyrisé le 29 juin 66. — Sous son pontificat, la célébration du *dimanche* est instituée ; — les biens sont mis en commun par les fidèles, ce qui dure peu; — on établit les *agapes* ou *festins de charité*, qui se célébraient ordinairement dans l'assemblée des fidèles ; — on administre le baptême par *immersion*; — le nom de *chrétiens* est pris d'abord par les fidèles d'Antioche, et ensuite par le reste de l'Église ; — on célèbre les *fêtes des mystères*, telles que Noël, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte ; — le chant est mis en usage dans l'Église. — Deux ans avant la mort de saint Pierre éclate la *première persécution des païens* contre les disciples de Jésus-Christ (64). Ce fut Néron qui en signa l'édit.

II.

An 66. — SAINT LIN créé coadjuteur, le 11 juin 55, devient pape le 29 juin 66; il gouverne 1 an, 2 mois, 24 jours, et est martyrisé le 24 septembre 67.

III.

An 67. — SAINT CLÉMENT succède à saint Lin, le 23 septembre 67 ; il gouverne l'Église 9 ans, 2 mois, 10 jours. Il abdique le 3 décembre 76. Le Saint-Siége vaque 2 mois, 14 jours. Saint Clément défendit aux chrétiens de manger le *sang* des animaux, pour

ne pas offenser les juifs convertis, qui suivaient toujours cette pratique de l'ancienne loi.

IV.

An 77. — SAINT CLET, élu le 16 février 77, gouverne 6 ans, 2 mois, 10 jours ; il est martyrisé le 13 juillet 96. — Le Saint-Siége vaque 4 mois, 12 jours. Sous ce pontife commença l'usage du *luminaire* dans les églises pendant le service divin, parce que souvent les fidèles, s'assemblant ou de nuit ou dans des lieux obscurs, avaient besoin de lumière ; l'Église a depuis conservé cet usage dans toutes ses cérémonies.

V.

An 83. — SAINT ANACLET. (Quelques historiens ont confondu ce pape avec saint Clet.) Élu le 7 septembre 83, il gouverne 12 ans, 10 mois, 7 jours, et est martyrisé le 13 juillet 96. Ce fut sous le pontificat de saint Anaclet que l'empereur Domitien signa le *second édit de persécution* contre les chrétiens.

VI.

An 96. — SAINT ÉVARISTE est fait coadjuteur, le 25 mars 95; il succède à saint Anaclet, le 13 juillet 96; gouverne 12 ans, 3 mois, 13 jours, et est martyrisé le 26 octobre 108. Le Saint-Siége vaque 1 mois, 8 jours. Vers cette époque, des *notaires* publics, sont établis par les évêques pour recueillir les actes des martyrs. Il nous reste quelques-uns de ces actes. — Trajan signe le *troisième édit de persécution* contre les chrétiens (107).

VII.

An 108. — SAINT ALEXANDRE Ier, élu le 3 décembre 108, gouverne 8 ans, 5 mois, et est martyrisé le 3 mai 117. Après sa mort, le Saint-Siége vaque 1 mois, 5 jours. — Sous le pontificat de saint Alexandre Ier, *le signe de la croix* est employé par les fidèles, tant pour se reconnaître que pour se sanctifier eux-mêmes.

VIII.

An 117. — SAINT SIXTE Ier, élu le 7 juin 117, gouverne 9 ans, 9 mois, 26 jours, et est martyrisé le 3 avril 127. — Le Saint-Siége vaque 2 jours. — Les *fêtes* anniversaires sont établies dans l'Église, ainsi que les jeûnes du *Carême* et des *Quatre-Temps*, afin de fléchir la colère de Dieu.

IX.

An 127. — SAINT TÉLESPHORE, élu le 5 avril 127, gouverne 10 ans, 9 mois, et est martyrisé le 5 janvier 138. — Sous ce pontife, les fidèles se tournent vers l'*orient* pour prier le Seigneur, d'où vient l'usage ancien de mettre toujours au levant le chevet des églises; usage qui s'abolit peu à peu.

X.

An 138. — SAINT HYGIN, élu le 6 janvier 138, gouverne 4 ans, 3 jours, et est martyrisé le 8 janvier 142. — Le Saint-Siége vaque 3 mois, 1 jour. — *Lettres formées,* accordées par les évêques aux fidèles qui désiraient entreprendre un voyage, afin qu'ils pussent se faire connaître et recevoir par les autres fidèles.

XI.

An 142. — SAINT PIE Ier, élu le 9 avril 142, gouverne 8 ans, 3 mois, 3 jours, et est martyrisé le 11 juillet 150. — Le Saint-Siége vaque 1 jour. On commence à livrer les martyrs aux bêtes de l'amphithéâtre.

XII.

An 150. — SAINT ANICET, élu le 13 juillet 150, gouverne 10 ans, 9 mois, 5 jours, et est martyrisé le 17 avril 161. — Le



XVII.

An 217. — SAINT CALLIXTE Ier, élu le 2 août 217, gouverne 5 ans, 2 mois, 10 jours, et est martyrisé le 12 octobre 222. — Bénédiction des *cimetières* ou *cryptes* pour enterrer les fidèles.

XVIII.

An 222. — SAINT URBAIN Ier, élu le 13 octobre 222, gouverne 7 ans, 7 mois, 11 jours, et est martyrisé le 23 mai 230. — Le Saint-Siége vaque 3 mois, 5 jours.

XIX.

An 230. — SAINT PONTIEN, élu, le 29 août 230, gouverne 5 ans, 2 mois, 2 jours, et est martyrisé le 30 octobre 235. — Le Saint-Siége vaque 22 jours.

XX.

An 235. — SAINT ANTHÈRE, élu le 22 novembre 235, gouverne 1 mois, 12 jours, et est martyrisé le 3 janvier 236. — Maximin signe le *sixième édit de persécution* contre les chrétiens (235.)

XXI.

An 236. — SAINT FABIEN, élu le 4 janvier 236, gouverne 14 ans, 1 mois, 25 jours, et est martyrisé le 1er mars 250. — Le Saint-Siége vaque 3 mois, 1 jour.

XXII.

An 250. — SAINT CORNEILLE, élu le 2 juin 250, gouverne 2 ans, 3 mois, 12 jours, et est martyrisé le 14 septembre 252. —

Le Saint-Siége vaque 1 mois, 3 jours. — L'empereur Decius signe le *septième édit de persécution* contre les chrétiens (250.)

XXIII.

An 252. — SAINT LUCE Ier, élu le 18 octobre 252, gouverne 1 an, 4 mois, 17 jours, et est martyrisé le 3 mars 254. — Le Saint-Siége vaque 1 mois, 3 jours.

XXIV.

An 254. — SAINT ÉTIENNE Ier, élu le 10 avril 254, gouverne 3 ans, 3 mois, 23 jours, et est martyrisé le 2 août 257.

XXV.

An 257. — SAINT SIXTE II, créé coadjuteur le 2 septembre 255, succède à saint Étienne Ier le 2 août 257; gouverne 2 ans, 5 jours, et est martyrisé le 6 août 259. — Le Saint-Siége vaque 1 mois, 12 jours. — L'empereur Valérien signe le *huitième édit de persécution* contre les chrétiens (257).

XXVI.

An 259. — SAINT DENIS, élu le 19 septembre 259, gouverne 9 ans, 3 mois, 10 jours, et meurt le 29 décembre 268. — Le Saint-Siége vaque 4 jours.

XXVII.

An 269. — SAINT FELIX Ier, élu le 3 janvier 269, gouverne 4 ans, 11 mois, 29 jours, et meurt le 1er janvier 274. — Le Saint-Siége vaque 1 jour. — L'empereur Aurélien signe le *neuvième édit de persécution* contre les chrétiens (272).

XXVIII.

An 274. — SAINT EUTYCHIEN, élu le 3 janvier 274, gouverne 9 ans, 11 mois, 6 jours, et meurt le 8 décembre 283. — Le Saint-Siége vaque 7 jours.

XXIX.

An 283. — SAINT CAIUS, élu le 16 décembre 283, gouverne 11 ans, 4 mois, 12 jours, et est martyrisé le 27 avril 295. — Le Saint-Siége vaque 7 mois, 24 jours. — C'est à dater de la seconde année du pontificat de saint Caïus que commence l'*ère de Dioclétien* ou *des Martyrs,* à cause de la persécution que cet empereur commença dès lors en Égypte. Cette époque a longtemps servi dans l'église d'Alexandrie.

XXX.

An 295. — SAINT MARCELLIN, élu, le 22 décembre 295, gouverne 8 ans, 2 mois, 23 jours, et est martyrisé le 16 mars 304. — Le Saint-Siége vaque 2 mois, 24 jours. — Dioclétien signe le *dixième édit de persécution* contre les chrétiens (302).

XXXI.

An 304. — SAINT MARCEL Ier, élu le 21 mai 304, gouverne 5 ans, 7 mois, 26 jours, et est martyrisé le 16 janvier 310. — Le Saint-Siége vaque 2 mois, 17 jours. — Constantin fait son *premier édit* en faveur des Chrétiens (306).

XXXII.

An 310. — SAINT EUSÈBE, élu le 2 avril 310, gouverne 4 mois, 16 jours, et meurt le 17 août 310.

XXXIII.

An 310. — SAINT MELCHIADE, créé coadjuteur le 4 juin 310, succède à saint Eusèbe le 17 août de la même année; gouverne 3 ans, 4 mois, 29 jours, et meurt, le 15 janvier 314. — Le Saint-Siége vaque 15 jours.

XXXIV.

An 314. — SAINT SYLVESTRE, élu le 31 janvier 314, gouverne 21 ans, 11 mois, et meurt, le 31 décembre 335. — Le Saint-Siége vaque 17 jours.

XXXV.

An 336. — SAINT MARC, élu le 18 janvier 336, gouverne 8 mois, 20 jours, et méurt le 6 octobre 336. — Le Saint-Siége vaque 4 mois.

XXXVI.

An 337. — SAINT JULES Ier, élu, le 6 février 337, gouverne 15 ans, 2 mois, 6 jours, et meurt le 12 avril 352. — Le Saint-Siége vaque 1 mois, 12 jours. — La première année du pontificat de saint Jules Ier, l'empereur Constance, protecteur des Ariens, signe le *onzième édit de persécution* contre l'Église (337).

XXXVII.

An 352. — LIBERIUS, élu le 24 mai 352, gouverne 14 ans, 4 mois, et meurt le 24 septembre 366.

XXXVIII.

An 366. — SAINT DAMASE, élu le 1er octobre 366, gouverne 18 ans, 2 mois, 10 jours, et meurt le 11 décembre 384.

Ce grand pontife peut être considéré comme le dernier pape des Catacombes, dont il a été le chantre, l'historien et le restaurateur

---

CALENDRIER ROMAIN.

JANVIER.

31 jours.

1. Jour des calendes de janvier.
2. Quatrième jour avant les nones de janvier.
3. Troisième jour avant les nones de janvier.
4. Veille des nones de janvier.
5. Nones de janvier.
6. Huitième jour avant les ides de janvier.
7. Septième jour avant les ides.
8. Sixième jour avant.
9. Cinquième jour.
10. Quatrième jour.
11. Troisième jour.
12. Veille des ides de janvier.
13. Jour des ides de janvier.
14. Dix-neuvième jour avant les calendes de février.
15. Dix-huitième jour avant.
16. Dix-septième jour.
17. Seizième jour.
18. Quinzième jour.
19. Quatorzième jour.
20. Treizième jour.
21. Douzième jour.
22. Onzième jour.
23. Dixième jour.
24. Neuvième jour.
25. Huitième jour.
26. Septième jour.
27. Sixième jour.
28. Cinquième jour.
29. Quatrième jour.
30. Troisième jour avant les calendes de février.
31. Veille des calendes de février.

Comme il est souvent fait mention, dans cet ouvrage, des calendes, des nones et des ides, nous avons cru qu'il était bon de placer ici, pour aider la mémoire du lecteur, un *Calendrier romain*.

FÉVRIER.

28 jours.

1. Jour des calendes de février.
2. Quatrième jour avant les nones de février.
3. Troisième jour avant les nones de février.
4. Veille des nones de février.
5. Nones de février.
6. Huitième jour avant les ides de février.
7. Septième jour.
8. Sixième jour.
9. Cinquième jour.
10. Quatrième jour.
11. Troisième jour.
12. Veille des ides de février.
13. Jour des ides de février.
14. Seizième jour avant les calendes de mars.
15. Quinzième jour avant les calendes de mars.
16. Quatorzième.
17. Treizième.
18. Douzième.
19. Onzième.
20. Dixième.
21. Neuvième.
22. Huitième.
23. Septième.
24. Sixième.
25. Cinquième.
26. Quatrième.
27. Troisième jour avant les calendes de mars.
28. Veille des calendes de mars.

MARS.

31 jours.

1. Jour des calendes de mars.
2. Sixième jour avant les nones de mars.
3. Cinquième jour avant les nones.
4. Quatrième jour.
5. Troisième jour.
6. Veille des nones de mars.
7. Jour des nones de mars.
8. Huitième jour avant les ides de mars.
9. Septième jour avant les ides de mars.
10. Sixième jour.
11. Cinquième jour.
12. Quatrième jour.
13. Troisième jour.
14. Veille des ides de mars.
15. Jour des ides de mars.
16. Dix-septième jour avant les calendes d'avril.
17. Seizième jour avant les calendes d'avril.
18. Quinzième jour avant.
19. Quatorzième jour.
20. Treizième jour.
21. Douzième jour.
22. Onzième jour.
23. Dixième jour.
24. Neuvième jour.
25. Huitième jour.
26. Septième jour.
27. Sixième jour.
28. Cinquième jour.
29. Quatrième jour.
30. Troisième jour avant les calendes d'avril.
31. Veille des calendes d'avril.

AVRIL.

30 jours.

1. Jour des calendes d'avril.
2. Quatrième jour avant les nones d'avril.
3. Troisième jour avant.
4. Veille des nones d'avril.
5. Jour des nones d'avril.
6. Huitième jour avant les ides d'avril.
7. Septième jour avant.
8. Sixième jour.
9. Cinquième jour.
10. Quatrième jour.
11. Troisième jour.
12. Veille des ides d'avril.
13. Jour des ides d'avril.
14. Dix-huitième jour avant les calendes de mai.
15. Dix-septième jour avant.
16. Seizième jour avant.
17. Quinzième jour.
18. Quatorzième jour.
19. Treizième jour.
20. Douzième jour.
21. Onzième jour.
22. Dixième jour.
23. Neuvième jour.
24. Huitième jour.
25. Septième jour.
26. Sixième jour.
27. Cinquième jour.
28. Quatrième jour.
29. Troisième jour avant les calendes de mai.
30. Veille des calendes de mai.

MAI.

31 jours.

1. Jour des calendes de mai.
2. Sixième jour avant les nones de mai.
3. Cinquième jour.
4. Quatrième jour.
5. Troisième jour.
6. Veille des nones de mai.
7. Jour des nones de mai.
8. Huitième jour avant les ides de mai.
9. Septième jour.
10. Sixième jour.
11. Cinquième jour.
12. Quatrième jour.
13. Troisième jour.
14. Veille des ides de mai.
15. Jour des ides de mai.
16. Dix-septième jour avant les calendes de juin.
17. Seizième jour.
18. Quinzième jour.
19. Quatorzième jour.
20. Treizième jour.
21. Douzième jour.
22. Onzième jour.
23. Dixième jour.
24. Neuvième jour.
25. Huitième jour.
26. Septième jour.
27. Sixième jour.
28. Cinquième jour.
29. Quatrième jour.
30. Troisième jour avant les calendes de juin.
31. Veille des calendes de juin.

JUIN.

30 jours.

1. Jour des calendes de juin.
2. Quatrième jour avant les nones de juin.
3. Troisième jour.
4. Veille des nones de juin.
5. Jour des nones de juin.
6. Huitième jour avant les ides de juin.
7. Septième jour.
8. Sixième jour.
9. Cinquième jour.
10. Quatrième jour.
11. Troisième jour.
12. Veille des ides de juin.
13. Jour des ides de juin.
14. Dix-huitième jour avant les calendes de juillet.
15. Dix-septième jour.
16. Seizième jour.
17. Quinzième jour.
18. Quatorzième jour.
19. Treizième jour.
20. Douzième jour.
21. Onzième jour.
22. Dixième jour.
23. Neuvième jour.
24. Huitième jour.
25. Septième jour.
26. Sixième jour.
27. Cinquième jour.
28. Quatrième jour.
29. Troisième jour avant les calendes de juillet.
30. Veille des calendes de juillet.

JUILLET.

31 jours.

1. Jour des calendes de juillet.
2. Sixième jour avant les nones de juillet.
3. Cinquième jour.
4. Quatrième jour.
5. Troisième jour.
6. Veille des nones de juillet.
7. Jour des nones de juillet.
8. Huitième jour avant les ides de juillet.
9. Septième jour.
10. Sixième jour.
11. Cinquième jour.
12. Quatrième jour.
13. Troisième jour.
14. Veille des ides de juillet.
15. Jour des ides de juillet.
16. Dix-septième jour avant les calendes d'août.
17. Seizième jour.
18. Quinzième jour.
19. Quatorzième jour.
20. Treizième jour.
21. Douzième jour.
22. Onzième jour.
23. Dixième jour.
24. Neuvième jour.
25. Huitième jour.
26. Septième jour.
27. Sixième jour.
28. Cinquième jour.
29. Quatrième jour.
30. Troisième jour avant les calendes d'août.
31. Veille des calendes d'août.

AOUT.

31 jours.

1. Jour des calendes d'août.
2. Quatrième jour avant les nones d'août.
3. Troisième jour.
4. Veille des nones d'août.
5. Jour des nones d'août.
6. Huitième jour avant les ides d'août.
7. Septième jour.
8. Sixième jour.
9. Cinquième jour.
10. Quatrième jour.
11. Troisième jour.
12. Veille des ides d'août.
13. Jour des ides d'août.
14. Dix-neuvième jour avant les calendes de septembre.
15. Dix-huitième jour.
16. Dix-septième jour.
17. Seizième jour.
18. Quinzième jour.
19. Quatorzième jour.
20. Treizième jour.
21. Douzième jour.
22. Onzième jour.
23. Dixième jour.
24. Neuvième jour.
25. Huitième jour.
26. Septième jour.
27. Sixième jour.
28. Cinquième jour.
29. Quatrième jour.
30. Troisième jour avant les calendes de septembre.
31. Veille des calendes de septembre.

SEPTEMBRE.

30 jours.

1. Jour des calendes de septembre.
2. Quatrième jour avant les nones de septembre.
3. Troisième jour.
4. Veille des nones de septembre.
5. Jour des nones de septembre.
6. Huitième jour avant les ides de septembre.
7. Septième jour.
8. Sixième jour.
9. Cinquième jour.
10. Quatrième jour.
11. Troisième jour.
12. Veille des ides de septembre.
13. Jour des ides de septembre.
14. Dix-huitième jour des calendes d'octobre.
15. Dix-septième jour.
16. Seizième jour.
17. Quinzième jour.
18. Quatorzième jour.
19. Treizième jour.
20. Douzième jour.
21. Onzième jour.
22. Dixième jour.
23. Neuvième jour.
24. Huitième jour.
25. Septième jour.
26. Sixième jour.
27. Cinquième jour.
28. Quatrième jour.
29. Troisième jour avant les calendes d'octobre.
30. Veille des calendes d'octobre.

OCTOBRE.

31 jours.

1. Jour des calendes d'octobre.
2. Sixième jour avant les nones d'octobre.
3. Cinquième jour.
4. Quatrième jour.
5. Troisième jour.
6. Veille des nones d'octobre.
7. Jour des nones d'octobre.
8. Huitième jour avant les ides d'octobre.
9. Septième jour.
10. Sixième jour.
11. Cinquième jour.
12. Quatrième jour.
13. Troisième jour.
14. Veille des ides d'octobre.
15. Jour des ides d'octobre.
16. Dix-septième jour avant les calendes de novembre.
17. Seizième jour.
18. Quinzième jour.
19. Quatorzième jour.
20. Treizième jour.
21. Douzième jour.
22. Onzième jour.
23. Dixième jour.
24. Neuvième jour.
25. Huitième jour.
26. Septième jour.
27. Sixième jour.
28. Cinquième jour.
29. Quatrième jour.
30. Troisième jour avant les calendes de novembre.
31. Veille des calendes de novembre.

NOVEMBRE.

30 jours.

1. Jour des calendes de novembre.
2. Quatrième jour avant les nones de novembre.
3. Troisième jour.
4. Veille des nones de novembre.
5. Jour des nones de novembre.
6. Huitième jour avant les ides de novembre.
7. Septième jour.
8. Sixième jour.
9. Cinquième jour.
10. Quatrième jour.
11. Troisième jour.
12. Veille des ides de novembre.
13. Jour des ides de novembre.
14. Dix-huitième jour avant les calendes de décembre.
15. Dix-septième jour.
16. Seizième jour.
17. Quinzième jour.
18. Quatorzième jour.
19. Treizième jour.
20. Douzième jour.
21. Onzième jour.
22. Dixième jour.
23. Neuvième jour.
24. Huitième jour.
25. Septième jour.
26. Sixième jour.
27. Cinquième jour.
28. Quatrième jour.
29. Troisième jour avant les calendes de décembre.
30. Veille des calendes de décembre.

DÉCEMBRE.

31 jours.

1. Jour des calendes de décembre.
2. Quatrième jour avant les nones de décembre.
3. Troisième jour.
4. Veille des nones de décembre.
5. Jour des nones de décembre.
6. Huitième jour avant les ides de décembre.
7. Septième jour.
8. Sixième jour.
9. Cinquième jour.
10. Quatrième jour.
11. Troisième jour.
12. Veille des ides de décembre.
13. Jour des ides de décembre.
14. Dix-neuvième jour avant les calendes de janvier.
15. Dix-huitième jour.
16. Dix-septième jour.
17. Seizième jour.
18. Quinzième jour.
19. Quatorzième jour.
20. Treizième jour.
21. Douzième jour.
22. Onzième jour.
23. Dixième jour.
24. Neuvième jour.
25. Huitième jour.
26. Septième jour.
27. Sixième jour.
28. Cinquième jour.
29. Quatrième jour.
30. Troisième jour avant les calendes de janvier.
31. Veille des calendes de janvier.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PREMIÈRE PLANCHE.

(En tête du volume.)

1. Un *cubiculum* des catacombes de *Sainte-Agnès*.
2. Une agape, peinture de la catacombe des Saints Marcellin et Pierre.
3. Magnifique croix gemmée, percée et environnée de roses; peinture de la catacombe de Saint-Pontien.
4. Diverses inscriptions, ornées d'emblèmes, et tirées de différentes catacombes.

DEUXIÈME PLANCHE.

(A la page 70.)

1. Tau simple.
2. Tau gemmé.
3. Monogramme du Christ (1).
4. Autre forme de monogramme.
5. Monogramme ancré, avec l'A et l'Ω.
6. Monogramme non ancré.
7. Monogramme palmé.
8. Monogramme sans le P, et accompagné de l'A et de l'Ω.
9. Monogramme où le P est remplacé par l'I.
10. Variété du précédent.
11. Monogramme gemmé et retourné.
12. Monogramme surmontant le N.
13. Monogramme couronné.
14. Monogramme couronné et retourné.
15. Monogramme orné de six branches de palmier et surmontant un cercle où se trouvent un V et un M. (*Virgo mater?*)
16. Croix potencée (moderne).
17. Croix pattée (moderne).
18. Monogramme tenu par un enfant.
19. Lettre initiale du mot *Maria?*
20. Monogramme dans un triangle
21. Monogramme moderne.
22. Chrétien priant (*christianus orans*).
23. Croix ancrée.
24. Croix pommelée.
25. Croix croisée.
26. Croix de Saint-André.
27. Croix stationnale.
28. Crosse primitive?
29. Crosse moderne.
30. Palme du martyre.
31. Palmier.
32. Couronne de laurier avec le monogramme.
33. Couronne simple.
34. Tronc d'arbre palmé.
35. Cyprès.
36. Couronne d'olivier.
37. Feuille cordiforme.
38. Variété de la précédente.
39. Cep de vigne.
40. Tonneau.
41. Rameau d'olivier.
42. Pain rayé.
43. Variété du précédent.
44. Gerbe de blé.
45. Corbeille de pains.
46. Colombe.
47. Colombe sur un rameau d'olivier
48. Colombes au pied d'un arbre.
49. Colombes sur un vase.
50. Paon.
51. Coq.
52. Poisson.
53. Dauphin.
54. Lion.
55. Agneau, portant la palme et le vase de sang.
56. Lièvre.
57. Cerf.
58. Bélier.
59. Cheval agenouillé.

(1) Dans toutes les inscriptions citées dans cet ouvrage, nous avons remplacé le monogramme du Christ par un X suivi d'un P, à défaut du caractère spécial.

TROISIÈME PLANCHE.

(A la page 144.)

1. Chandelier à 7 branches.
2. }
3. } Variétés du précédent.
4. }
5. }
6. } Grils pour brûler les martyrs.
7. Forceps.
8. Ongles de fer.
9. Clou.
10. }
11. } Peignes de fer pour déchirer le corps des martyrs.
12. }
13. } Instruments de supplice.
14. Fourche.
15. Coin.
16. Lance.
17. }
18. } Ancres.
19. Flûte de Pan.
20. Flammes.
21. Réchaud.
22. Fournaise ardente.
23. Fourneau portatif, monté sur un trépied.
24. Maillet.
25. Marteau taillant.
26. Hache.
27. Coin.
28. Burin du fossoyeur.
29. Ciseau.
30. Fil à plomb.
31. Règle.
32. Équerre.
33. Compas.
34. Compas de division.
35. Niveau.
36. Balance.
37. }
38. } Outils du fossoyeur.
39. Confessionnal.
40. Chaire pontificale.
41. }
42. } Maison.
43. Lampe d'airain, ornée du monogramme et d'une colombe.
44. Lampe d'airain, à 2 becs, avec sa chaîne.
45. Lampe d'airain, ornée de poissons.
46. Lampe d'argile, avec l'image du bon Pasteur.
47. Lampe d'argile, avec le chandelier à 7 branches.
48. Lampe d'argile, avec un palmier et ses colombes.
49. Lampe d'argile, avec des palmes.
50. Lampe d'argile, en forme de colombe.
51. Lampe d'argile, avec un cerf.
52. Anneau de bronze, avec le monogramme, deux colombes et le mot *salus*.
53. Anneau de bronze, avec le mot *justus*, sur un chaton en forme de semelle.
54. Anneau de bronze, avec le monogramme et une colombe.
55. }
56. } Bijoux des premiers chrétiens; le premier orné du monogramme, et le second d'un cœur.

QUATRIÈME PLANCHE.

(A la age 150.)

1. Vase du sang, avec la palme.
2. Idem, scellé avec le ciment.
3. Idem, en forme de tête.
4. Idem, avec son couvercle.
5. Idem, sans couvercle.
6. }
7. } Idem, en forme de fiole.
8. Idem, avec le monogramme.
9. Idem, autre espèce.
10. Idem.
11. }
12. } Idem, différentes variétés.
13. }
14. }
15. } Fonds de calice en verre, avec le portrait des apôtres saint Pierre et saint Paul, et celui des saints Juste, Damase, et de sainte Agnès.
16. Croix du ve siècle, avec le crucifix
17. Médaille, avec le crucifix.
18. }
19. } Médailles avec le monogramme.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Envoi.. 3

Au voyageur chrétien.. 7

Lettre I.—Impression que produit le mot *catacombes* sur un cœur chrétien.—Origine de ce mot.—Les catacombes ne sont point d'anciennes carrières utilisées par les chrétiens.—Elles ont été creusées entièrement par les premiers fidèles. — Opinion de quelques auteurs sur ce sujet. — Nature du sol dans lequel sont ouverts les cimetières chrétiens des temps primitifs.—Coup d'œil général sur les catacombes romaines. — Forme des galeries. — Forme des tombeaux.— Ce qu'on ressent en présence d'un squelette dix-sept fois séculaire.— Souvenir.—Réflexions sur la sainteté et la poésie des catacombes... 9

Les catacombes romaines.. 18

Lettre II. — Étendue de la Rome souterraine. — Entrée ordinaire des cimetières chrétiens sur les voies consulaires et triomphales.— Nom et position des différentes catacombes romaines. — Combien il en reste encore à découvrir. — Les catacombes forment une grande ligne de circonvallation dans laquelle le christianisme naissant renferme, pour l'assiéger, la capitale du paganisme..... 24

La sépulture d'un martyr dans les catacombes.................. 28

Lettre III. — Saint Paul et saint Jérôme parlent des catacombes. — Histoire des catacombes, depuis leur origine jusqu'à nos jours. — Les chrétiens continuent à y déposer leurs morts après que Constantin eut fermé l'ère des persécutions. — Empressement des papes à orner les tombeaux des martyrs. — Dévastation des catacombes par les Lombards. — Elles ne sont plus que rarement visitées. — Elles finissent par tomber dans l'oubli jusqu'au xvie siècle. — Antoine Bosio les découvre. — Visite de Baronius au cimetière de Sainte-Priscille. — Sollicitude des papes Urbain VIII et Clément X pour la garde et la conservation des catacombes.............. 31

Le fossoyeur des catacombes.. 38

LETTRE IV.—Tombeaux des païens.—Les riches seuls reçoivent les honneurs du bûcher, les vils esclaves sont traînés au pourrissoir public. —Respect des chrétiens pour leurs morts.—Noms divers qu'ils donnaient à leurs cimetières. — Les fossoyeurs. — Ils faisaient partie de la hiérarchie ecclésiastique.—Le portrait du fossoyeur *Diogène.* — Comment travaillait le fossoyeur. — Ce qu'on appelle *loculus, bisomum, trisomum, polyandrum, monumentum arcuatum* ou *arcosolium.* — Inhumation des martyrs. — Leur pierre tumulaire..... 40

L'inscription funèbre des catacombes........................... 47

LETTRE V. — Inscriptions gravées sur les pierres tumulaires des catacombes. — Belle signification du mot *depositus.* — Acclamations chrétiennes. — Orthographe et ponctuation des inscriptions primitives. — Dogmes catholiques écrits sur les tombeaux des catacombes. — Désir ardent des chrétiens d'être enterrés près des martyrs. — Inscriptions *opistographes.* — Différence entre les inscriptions païennes et les inscriptions chrétiennes.............. 51

Le monogramme du Christ dans les catacombes................. 67

LETTRE VI. — Signes symboliques qui se retrouvent dans les inscriptions, les peintures et les sculptures des catacombes. — Le monogramme du Christ. — L'A et L'Ω. — Le poisson. — L'agneau.— Le bon Pasteur. — Le cep de vigne.— La gerbe de blé.. 70

La palme gravée sur le tombeau des martyrs................... 77

LETTRE VII. — Suite des signes symboliques qui se retrouvent dans les inscriptions, les peintures et les sculptures des catacombes : — Le bœuf. — Le cerf. — Le cheval agenouillé. — Le lièvre. — Le paon. — Le coq. — Le cyprès. — L'olivier. — Le palmier. — La palme gravée sur les tombeaux est un signe certain du martyre. — L'ancre. — Le chandelier aux sept branches............... 80

Une mère au tombeau de son jeune enfant martyr............... 86

LETTRE VIII. — Les catacombes n'ont jamais reçu d'autres tombeaux que des tombeaux chrétiens. — Les auteurs païens ne mentionnent pas les catacombes parmi leurs lieux de sépulture. — Martyrs et confesseurs, tous les chrétiens de la primitive Église ont été inhumés dans les catacombes. — Rude labeur des fossoyeurs pour creuser tant de *loculi.* — Une première visite dans les catacombes. 89

L'église souterraine des catacombes.......................... 96

LETTRE IX.—Les catacombes considérées comme églises.—Les *cubicula.* — Les cryptes.—Les *areæ.* — Les cryptes servant d'églises sont très-nombreuses dans les catacombes.—La chaire pontificale.—Les confessionnaux.—Les bénitiers.—Les transennes. — L'autel. —Raisons de l'exiguïté des églises souterraines.—L'école des catéchumènes. —

Le plan primitif de nos églises modernes est celui des cryptes des catacombes.—Respect des chrétiens pour les *cubicula*.—Les agapes... 100
Le pape des catacombes.................................... 114

Lettre X. Les catacombes considérées comme lieux de refuge. — Ardeur des païens pour découvrir les asiles secrets des chrétiens durant les persécutions. — Vie pleine d'alarmes des premiers fidèles. — Tous ne descendaient pas aux catacombes afin d'y séjourner. — Leur courage héroïque soutenu par l'espérance d'une vie meilleure. — Réflexions.................................... 118
Les peintures des catacombes.................................... 127

Lettre XI. — Les catacombes considérées comme musée chrétien. — Peintures. — Leurs sujets sont tirés des livres saints. — Portraits de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des apôtres saint Pierre et saint Paul. — Peintures représentant les agapes. — La croix ne se retrouve pas dans les fresques et les inscriptions des trois premiers siècles. — Sculpture. — Sarcophages ornés de superbes bas-reliefs, et trouvés dans les catacombes.............. 130
La lampe des catacombes.................................... 140

Lettre XII. — Suite des catacombes considérées comme musée : — Lampes. — Pourquoi leur grande quantité. — Quel était leur symbole. — Coupes servant au sacrifice et à la distribution du précieux sang. — Absence des lacrymatoires dans les catacombes. — Le vase du sang. — Il est avec la palme un signe certain du martyre. — Anneaux et autres bijoux des premiers chrétiens. — C'est aux catacombes qu'il faut aller étudier l'art chrétien........ 144
Le *loculus* de la vierge martyre aux catacombes................. 159

Lettre XIII. — Les catacombes considérées comme lieux de recueillement et de prière. — Leur sainteté élève l'âme à Dieu. — Saint Charles Borromée et saint Philippe de Neri dans les catacombes. — Prière aux glorieux habitants de la cité des martyrs. — Litanies des saints chantées dans les catacombes de Sainte-Agnès. — La chapelle de la Mère de Dieu.................................... 162
La veuve au *loculus* de son époux martyr........................ 173

Lettre XIV. — Le nombre des martyrs romains. — Leurs divers genres de supplices. — Courage des femmes chrétiennes. — Elles se disputent les corps des martyrs pour leur donner honorablement la sépulture. — Martyrs *nommés*. — Liste des martyrs nommés, trouvés dans les catacombes jusqu'au xviie siècle.— Récit de *la levée* d'un corps de martyr dans les catacombes. — Martyrs *innommés*. — Quelle sorte de noms leur donne l'Église........... 176
La fontaine des catacombes.................................... 190

Lettre XV. — Les Grottes-Vaticanes. — Tombeau de saint Pierre. — Galeries découvertes dans les fouilles profondes faites pour jeter les fondements de la basilique de Saint-Pierre. — Fontaine des Grottes-Vaticanes chantée par le pontife saint Damase. — Empressement des chrétiens de tous les siècles à venir vénérer le glorieux sépulcre de saint Pierre. — Inscriptions funèbres.............. 194
Le vieillard au tombeau de son fils martyr.................... 206

Lettre XVI. — Les catacombes de Saint-Calépode, de Saint-Jules; — Des Saints Processus et Martianus, ou de Sainte Agathe *dans le champ de Lucine*, sur la voie Aurélienne. — Les principaux martyrs des voies Aurélienne et Cornélienne. — Les catacombes du pape Saint-Jules II, de Saint-Pontien, ou des Saints Abdon et Sennen, *ad Ursum pileatum*. — Peintures de ce cimetière. — Principaux martyrs qui y ont été inhumés. — La catacombe de Généreuse *ad sextum Philippi*, sur la voie de Porto................ 210
L'agape dans les catacombes................................. 224

Lettre XVII. — Les catacombes de Sainte-Lucine, sur la voie d'Ostie. — Prière au tombeau de saint Paul. — Pierre sur laquelle furent divisés les ossements de saint Pierre et de saint Paul. — Principaux martyrs ensevelis dans la catacombe de Sainte-Lucine; — de Sainte-Commodilla; — de Saint Cyriacus; — de Saint-Zenon, ou de Saint-Anastasius, *ad Aquas Salvias*. — Principaux martyrs de la voie d'Ostie. — Cimetière de Sainte-Pétronille, ou des Saints Nérée et Achillée, sur la voie Ardéatine. — Les *catacombes* proprement dites. — Cimetières de Saint-Damase ou des Saints Marc et Marcellin; — de Sainte-Balbine et de Saint-Marc, pape......... 228
Le calice des catacombes...................................... 232

Lettre XVIII. — Catacombes de la voie Appienne. — Cimetière de Callixte. — Le nombre de ses martyrs. — Le cimetière de Saint-Zéphirin. — Le cimetière de Sainte-Cécile. — La légende de sainte Cécile. — Le cimetière de Saint-Sixte. — Le cimetière de Prétextat. — Son étendue et ses gloires. — Le cimetière de Sainte-Solère et celui des Saints Eusèbe, Marcel et leurs compagnons. — Inscriptions.... 249
L'anneau trouvé dans les catacombes. 272

Lettre XIX. — Catacombes de la voie Latine. — Les cimetières d'Apronien; — des Saints Gordianus et Epimachus; — Des Saints Simplicius et Servilianus; — de Saint-Tertullinus. — Les gloires de la voie Latine. — Histoire du martyr Bonifacius. — Catacombes de la voie Lavicane. — Les cimetières des Saints-Tiburce, Marcellin, Pierre et Hélène; — des Saints Claudius, Nicostratus et des Quatre-Saints-Couronnés; — de Saint-Castule; — de Saint-Zoticus. —

Catacombes de la voie Tiburtine : — Le cimetière de Sainte-Cyriaque. — Catacombes de la voie Nomentane :— Les cimetières *ad Nymphas;* — de Saint-Nicomède; — de Saint-Alexandre, pape ; — des Saints Primus et Felicianus ; — de Saint-Restitut.—Inscriptions. 275
Le vase du sang, scellé au tombeau des martyrs. 299

LETTRE XX. — Suite des catacombes de la voie Nomentane : — Le cimetière de Sainte-Agnès. — Histoire de cette glorieuse vierge. — Martyrs de la voie Nomentane. — Catacombes de la voie Salaria : — Cimetières de Sainte-Priscille ; — de Sainte Félicité, des Saints Alexandre, Vital et Martial, ou des Saints Chrysanthus et Daria ;—de Novella ;—d'Ostriano ;—de la bienheureuse Hilaria ;—des saints martyrs Thrason et Saturninus;—des saints martyrs Hermes, Basilla, Protus et Hyacinthus ;—du Coteau du Concombre.—Martyrs de la voie Salaria.—Catacombes de la voie Flaminienne : — Cimetière des Saints Valentin, martyr, et Jules, pape.—Martyrs des voies Flaminienne et Claudienne.—Inscriptions extraites des cimetières de Sainte-Agnès, de Sainte-Priscille, d'Ostriano, etc....... 302
Une ordination dans les catacombes. 334

LETTRE XXI. — Cimetières situés dans l'intérieur de Rome. — Cimetières de Sainte-Bibiane, de Sainte-Anastasie, des Saints Jean et Paul. — Maison du sénateur Pudens, au mont Viminal. — Les thermes souterrains de Domitien. — Les thermes de Dioclétien. — La crypte de l'église de Sainte-Marie *in via Lata*. 340
Le Colisée. 349

LETTRE XXII. — Le Colisée. — Son origine. — Les Romains le considéraient comme le *palladium* de la ville éternelle. — Jeux des Romains. — Les gladiateurs. — Les amphithéâtres. — Essai sur les martyrs et leurs bourreaux. . . . .
L'histoire de saint Adrias et de sainte Pauline, martyrs romains du IIIe siècle. 385
Liste des papes des catacombes. 433
Calendrier romain. 441
Explication des planches. 453

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 60, ligne 29, au lieu de RESVRR, lisez : RESURRECTIONEM.
Page 176, ligne 19, au lieu de Μάρτυς, lisez : Μάρτυρ.

